LA DIVINITÉ DE L'ÉGLISE

PAR

MONSEIGNEUR DE SALINIS
ARCHEVÊQUE D'AUCH

TOME PREMIER

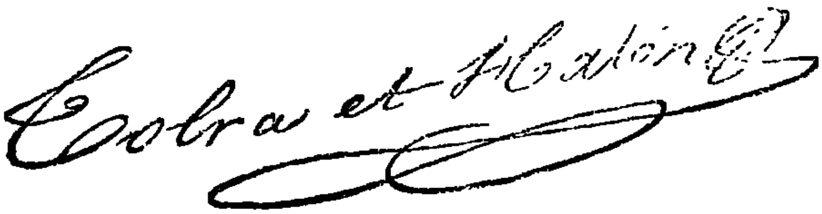
PARIS
LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH
TOLRA ET HATON, ÉDITEURS
68, RUE BONAPARTE, 68

MDCCCLXV

LA

DIVINITÉ DE L'ÉGLISE

Tout exemplaire non revêtu de notre signature, sera réputé contrefait.



Imprimerie L. Toinon et Ce, à Saint-Germain.

LETTRES

DE RECOMMANDATION

DE NN. SS. LES ARCHEVÊQUES DE BORDEAUX ET D'AUCH

LES ÉVÊQUES D'AMIENS ET DE BEAUVAIS

LETTRE

DE SON ÉMINENCE LE CARDINAL DONNET

ARCHEVÊQUE DE BORDEAUX

Bordeaux, le 14 janvier 1865.

Monsieur le vicaire général,

Le livre sur la *Divinité de l'Église* dont vous avez bien voulu me communiquer les premières pages, est une de ces œuvres qui se recommandent par elles-mêmes et qui ont assez de valeur intrinsèque pour triompher des difficultés d'une naissance posthume. — Le nom de

Mgr de Salinis, l'heureux choix du titre, me donnent l'espoir que ce livre que vous publiez avec un si touchant respect et une si filiale confiance, recevra du public chrétien l'accueil que lui mériteront à la fois la réputation de l'auteur et le talent estimé de l'éditeur.

Sans doute, sur ce thème magnifique, qui embrasse l'histoire complète de la religion, nous avons déjà de nombreux et savants travaux, et nous serions presque tentés de dire que le sujet a été épuisé dans ce siècle qui a entendu Mgr Frayssinous et le Père Lacordaire, et qui ne se lasse pas de lire les *Études philosophiques sur le Christianisme*, de notre cher M. Nicolas. Mais la vérité, qui est incessamment attaquée, demande à être continuellement défendue, il faut des armes pour tous les combats, des preuves pour tous les esprits; et si de récents travaux ont fait éclore des démonstrations nouvelles, ce n'est pas un motif de renoncer aux anciens arguments qui suffisaient à convaincre nos pères. Le trésor de l'apologétique chrétienne ne doit-il pas être comme un arsenal, tenu au courant des dernières découvertes, mais riche en même temps de toutes les armes amoncelées des siècles passés?

Ces *Conférences* ont leur raison d'être particulière, elles se rattachent à un fait historique qui a douloureusement ému le monde catholique, et il appartenait à Mgr de Salinis d'élever la voix en faveur de cette Église dont son malheureux ami et trop illustre maître avait méconnu l'autorité. Le système de la *certitude* de M. de Lamennais enlevait à Rome l'infaillibilité pour la répandre, d'une manière vague et insaisissable, sur toute la superficie du genre humain. L'organe de l'univers devait faire silence; et il fallait que chacun, l'oreille

collée contre terre, écoutât individuellement les accents de la vérité que lui renvoyaient les échos confus de mille traditions locales. Lacordaire, cet autre disciple, qui avait eu, lui aussi, le courage de briser les liens qui l'attachaient au chef de la nouvelle école, Lacordaire avait réfuté cette conception étrange. « L'universalité, dit-il, ne s'exprime que par l'unité, et il n'y a que deux unités : Dieu dans le ciel, et le Pape sur la terre. Ou plutôt Dieu seul est véritablement un, et il nous a donné dans son Vicaire une image de l'unité, afin que nous puissions entendre la parole universelle, *et que nous ne soyons pas comme de petits enfants emportés à tout vent de doctrine*[1]. »

On ne peut lire sans émotion ces lignes mélancoliques où Mgr de Salinis raconte la chute de ce génie égaré.

« Les intérêts sacrés de la défense de la foi se trou-
» vaient engagés, Rome intervint. L'écrivain lui-même,
» dont les théories avaient soulevé cette controverse,
» était venu au centre de l'unité pour solliciter une
» parole, un rayon de lumière auquel il se laisserait
» guider, disait-il, avec la simplicité d'un enfant. Le Vi-
» caire de Jésus-Christ parla. On sait le reste. Une étoile
» tomba du ciel de l'Église. Qui aurait pu prévoir alors
» dans quelles sombres et ténébreuses régions elle de-
» vait se perdre un jour !... »

« La chute de l'abbé de Lamennais est quelque chose
» d'unique dans l'histoire de l'Église : lui, qui avait dé-
» fendu les droits de l'autorité jusqu'à l'exagération ;
» lui, la veille aux pieds du Pape, lui disant : O Père,

[1] Lacordaire, t. I, p 477. *Considérations sur le système philosophique de M. de Lamennais.*

» laissez tomber une parole sur le plus humble de vos » enfants; quoi que vous ordonniez, je suis prêt à » obéir : le Pape parle, et il désapprouve la ligne suivie » par M. de Lamennais avec des ménagements infinis, » sans prononcer son nom, et M. de Lamennais se re- » lève pour lui dire : Vous ne représentez plus Dieu » dans ce monde; vous êtes en désaccord avec le genre » humain; je reste avec le genre humain[1]. »

Il serait fort inutile assurément d'insister sur la fausseté d'une doctrine tombée aujourd'hui dans l'oubli, mais on ne peut s'empêcher de remarquer que la croyance à l'infaillibilité du genre humain est de toutes les superstitions philosophiques la plus singulière qui ait jamais pu être imaginée. Qu'est-ce que le genre humain, ou même, plus simplement, qu'est-ce que l'homme ? — M. de Maistre disait avec son esprit habituel : « J'ai bien souvent en ma vie rencontré des » Français, des Anglais et des Prussiens, mais quant à » l'*homme*, je ne sais pas ce que c'est, c'est un être qui » ne m'est pas encore apparu. »

Si l'homme n'apparaît pas, ou s'il ne se montre que revêtu du caractère, de l'esprit et des mœurs de telle ou telle nation, de telle ou telle religion, comment discerner le genre humain, comment abstraire cette parole morale qui habite partout, mais qui ne se rend visible nulle part ?

« Nul homme, dit Rousseau, n'étant d'une autre » espèce que moi, tout ce qu'un homme connaît natu- » rellement, je puis aussi le connaître; et un autre » homme peut se tromper aussi bien que moi. Quand

[1] Tome Ier, p. 45.

» je crois ce qu'il me dit, ce n'est pas parce qu'il le dit, » mais parce qu'il le prouve. Le témoignage des hommes » n'est donc au fond que celui de ma raison même[1]. »

On le voit, le système lamennaisien n'était, en définitive, qu'un rationalisme déguisé, et une de ces mille formes sous lesquelles l'esprit de révolte s'est plu, depuis le commencement du monde, à dissimuler ses attaques contre la vérité révélée.

L'Église ne pouvait exister à l'état de puissance purement spirituelle. Elle était assise sur la pierre, ce symbole de la force matérielle, cette mystérieuse image de la cité de Dieu, et par cette base de granit elle touchait à tous les intérêts d'ici-bas. Voilà pourquoi, lorsqu'il eut reçu en dépôt la clef d'or et la clef d'argent emblèmes de la double puissance, l'archidiacre Hildebrand refusa d'humilier sa tiare devant le sceptre du saint-empire. La lutte était inévitable ; d'un côté, l'Empereur, qui s'intitulait le roi des rois provinciaux (*reges provinciales*), et qui, à la faveur de cette maxime : *Nulle terre sans seigneur,* prétendait envelopper la hiérarchie entière de l'Église dans les mailles serrées de la puissance féodale ; de l'autre, le Souverain Pontife, le serviteur des serviteurs de Dieu, placé au sommet d'une théocratie universelle dont il menaçait à chaque instant d'exclure César. « César ne peut pas être chrétien, » disait Tertullien. Constantin lui-même ne le fut qu'un jour, et bientôt pénétrant dans le sanctuaire, il voulut interposer son autorité dans les questions de l'ordre spirituel, ingérence fatale qui devait être la fièvre per-

[1] *Émile,* tom. III.

nicieuse du Bas-Empire, avant de devenir la maladie chronique de l'empire d'Occident.

« Que les prétentions de l'Empire eussent prévalu, dit » Mgr de Salinis, les élections, l'exercice du pouvoir » spirituel, toute l'Église eût été dans la main des em- » pereurs ; les bénéfices, vendus et inféodés à certaines » familles, seraient devenus héréditaires ; la loi du céli- » bat, déjà généralement violée, eût été bientôt abolie, » la vie ecclésiastique se serait éteinte dans la vie du » monde, dans le tumulte des camps. L'Église sécula- » risée, l'esprit vaincu par la chair ; le ciel absorbé par » la terre, un matérialisme social pire que celui du » monde romain[1]. » Tel eût été l'immense abaissement de la chrétienté, si la Providence, en ces tristes jours, n'eût suscité un pape héroïque, saint Grégoire VII.

Mgr de Salinis traite aussi les principaux sujets du catéchisme catholique. En ces matières, qui ne touchent ni à la philosophie, ni à l'histoire, on retrouve le professeur, le théologien, l'évêque. Le style est grave, toujours soutenu, rarement animé ; c'est le ton paternel, simple et digne de la conférence ecclésiastique, de la leçon de faculté et du caractère personnel du prélat.

Permettez-moi, monsieur l'abbé, de vous signaler un passage de l'introduction qui m'a arrêté et embarrassé. On dit, page 22 : « Les *fidèles* qui vivent dans le sein de » l'Église forment plus particulièrement son corps. Son » unité est rendue *visible* par eux. *Les élus et les réprouvés* » *appartiennent* à l'Église.

» Les élus forment la partie haute, spirituelle de » l'Église ; les réprouvés, la partie basse, sensuelle. »

[1] Tome II, p. 255.

Ne craignez-vous pas qu'une proposition ainsi présentée n'offre quelque difficulté au pieux lecteur, et n'y a-t-il pas comme une teinte panthéistique dans cette formule que le bien et le mal concourent, chacun pour leur part, à la formation du même tout, semblables à ces pierres sorties de la même carrière et qui se retrouvent dans les flancs d'un même édifice, l'une cachée dans les profondeurs des fondations, et l'autre exposant au grand jour les volutes qui la décorent? Ne vaudrait-il pas mieux, si l'on renonce à se servir de la parabole évangélique de l'ivraie et du bon grain, comparer les réprouvés à ces matières inertes et vitrifiées qui surnagent à la surface des métaux fondus, ou à ces pierres ingrates qui ne peuvent se prêter à aucun appareil de construction et que l'ouvrier se voit forcé de rejeter loin de lui? Avec ce correctif, on comprendrait mieux, ce me semble, l'inévitable mélange, mais l'impossible alliage des bons et des mauvais [1].

Mon diocèse, monsieur l'abbé, ne sera point indifférent à l'apparition de l'ouvrage de l'un de ses plus regrettés et plus illustres vicaires généraux. La jeunesse qui se presse encore dans les salons du *Cercle catholique* [2] se souviendra des *soirées de Mgr de Salinis*, dont elle cherche à conserver le plus possible les excellentes traditions. Enfin, je vous suis personnellement reconnaissant de faire revivre la mémoire d'un prélat qui, après avoir été mon collaborateur et mon ami dévoué, mérita d'être élevé sur le siége archiépiscopal de cette province

[1] Cette observation de S. E. suffira pour prémunir les lecteurs contre les fausses idées que cette formule pourrait éveiller dans leurs esprits. (*Note de l'Éditeur.*)

[2] Le Cercle Fénelon, rue Saint-Christoly, nº 8.

de Gascogne, la sœur bien-aimée de notre province de Guienne.

Agréez, monsieur l'abbé, la nouvelle assurance de mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués,

† FERDINAND, cardinal DONNET.
Archevêque de Bordeaux.

LETTRE

DE SA GRANDEUR MONSEIGNEUR DELAMARE

ARCHEVÊQUE D'AUCH

Auch, le 12 janvier 1865.

Monsieur et cher vicaire général,

Je suis bien heureux d'apprendre que vous avez mis la dernière main à l'ouvrage si impatiemment attendu des Conférences de Mgr de Salinis, mon vénérable prédécesseur. — Nul autre mieux que vous n'était capable de reproduire complétement la pensée intime du pieux et savant prélat qui fut votre meilleur ami, et auquel vous aviez si généreusement consacré vos talents si remarquables, votre cœur et votre dévouement.

L'ouvrage de Mgr de Salinis apparait dans des circonstances difficiles qui en feront ressortir l'immense utilité. Nous sommes en effet à une époque malheureuse, où les principes de la foi et de la morale sont publiquement outragés. L'erreur envahissant toutes les classes de la société, et surtout les jeunes intelligences, produit parmi nous des maux qu'il importe de combattre par tous les moyens possibles. — Outre les avantages de l'opportunité, les Conférences de Mgr de Salinis, réalisant cette belle pensée du poëte latin : *Utile dulci*, présenteront aux lecteurs un charme qui en as-

surera la lecture et par conséquent le succès; si l'on juge par les quelques Conférences que vous m'avez communiquées, utiles à la jeunesse, dont Mgr de Salinis fut l'illustre maître aux plus beaux jours de son sacerdoce, elles ne seront pas moins précieuses aux intelligences plus sérieuses, qui trouveront dans ces études solides un moyen sûr de rectifier leurs idées, de dissiper leurs doutes et d'affermir dans leur cœur les principes de la foi.

Vous pouvez donc, monsieur et cher vicaire général, compter sur mon concours le plus absolu pour faire connaître et pour faire répandre dans mon religieux diocèse, dont Mgr de Salinis sera toujours l'une des plus grandes gloires, le livre de ses savantes Conférences, auquel se rattachera constamment le souvenir de votre inaltérable affection pour lui. En agissant ainsi, je satisferai un besoin de mon cœur, et je serai assuré d'avoir été utile, autant qu'il est en moi, à la religion et à l'Église.

Vous pouvez faire de ma lettre tel usage que vous jugerez convenable.

Recevez, cher vicaire général, l'expression de mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués.

† FRANÇOIS-AUG.,
Archev. d'Auch.

LETTRE

DE SA GRANDEUR MONSEIGNEUR BOUDINET

ÉVÊQUE D'AMIENS

Amiens, le 3 janvier 1865.

Monsieur l'abbé,

C'est au milieu de tous les embarras du jour de l'an que j'ai reçu le premier volume du beau travail dont vous avez entrepris la publication. C'est vous dire que j'ai à peine le temps de le parcourir. Mais, puisque vous voulez bien tenir à mon appréciation et que le temps presse, je me hâte de vous dire que ce que j'en ai lu justifie pleinement l'idée que j'en avais conçue d'avance, sur le témoignage de ceux qui avaient entendu, à Amiens, Mgr de Salinis exposer ses solides et brillantes études sur la divinité de l'Église.

On a dit, et avec raison sans doute, que les anciens apologistes ont tout dit pour la défense de la religion :

il n'en est pas moins vrai que, par la connaissance qu'ils ont de leur temps, de ses erreurs ou de ses préjugés, les nouveaux défenseurs de l'Église peuvent donner à leurs preuves un tour et une forme qui ajoutent singulièrement à la force de leur argumentation. *Non nova, sed novè.* C'est ce que Mgr de Salinis était plus à même que personne de réaliser.

Formé à l'école de M. de Lamennais, mêlé par zèle autant que par goût aux hommes d'élite qui recherchèrent sa société partout où il a vécu, il avait appris de ceux-ci les choses qu'il fallait dire à l'incrédulité de son temps, et il avait retenu du maître, dont il avait répudié les erreurs, pour n'en conserver que la vigueur et l'éclat, la manière brillante dont il fallait les dire.

Dans les pages que j'ai pu lire, plusieurs aperçus m'ont rappelé Pascal. Et il n'est pas jusqu'à l'inachevé et au décousu de certaines pensées, jetées brusquement et sans suite, qui ne reportent au célèbre penseur du XVII[e] siècle.

On sent que vous avez eu plus d'une lacune à combler ; mais plus heureux que Pascal, Mgr de Salinis aura eu le rare privilége de se voir interprété et complété par celui qui a eu tous les secrets de son esprit et de son cœur. Si bien que si, en quelques endroits, on peut supposer que c'est vous qui avez écrit, on sent toujours que c'est lui qui a pensé.

Je ne doute pas, monsieur l'abbé, que ce beau travail ne procure la gloire de Dieu et de l'Église. Je serais peut-être autorisé à ajouter avec un légitime orgueil,

et aussi de l'illustre auteur ; mais ni lui ni vous ne vous êtes préoccupés de cette gloire : c'est pour cela sans doute qu'elle vient d'elle-même et par surcroît.

Veuillez agréer, monsieur l'abbé, la nouvelle assurance de mes sentiments respectueux et bien dévoués.

† JACQUES-ANT.,
Év. d'Amiens.

LETTRE

DE SA GRANDEUR MONSEIGNEUR GIGNOUX

ÉVÊQUE DE BEAUVAIS

Beauvais, le 24 décembre 1864.

Monsieur et excellent ami,

Je ne puis qu'applaudir au dessein que vous avez formé de publier les écrits de notre éminent et si regrettable ami, Mgr de Salinis. C'était bien à vous, son élève, le confident de ses pensées et son collaborateur, qu'il appartenait de réunir des matériaux précieux, de les coordonner et de les livrer au public. Les œuvres de Mgr de Salinis me paraissent destinées à produire un très-grand bien : elles sont le fruit de quarante années d'études ; elles offrent une nouvelle et puissante démonstration de la vérité catholique et de l'infaillibilité de l'Église. Quand notre digne ami était de ce monde, sa voix était à la fois persuasive et convaincante. Le charme de sa parole entraînait doucement, tandis que la hauteur de ses vues et la force de ses raisonnements dominaient les intelligences. Nous ne pouvons plus, comme autrefois, l'entendre avec bonheur, mais nous le retrouverons dans ses écrits. Dieu lui

avait en effet accordé le don de rendre admirablement ses pensées, dans un style pur, élégant et toujours élevé.

Je n'ai pas besoin de vous dire, mon cher ami, tous les vœux que je forme pour le succès de l'ouvrage que vous éditez. A une époque où les idées sont incertaines et confuses, où l'on appelle le bien le mal, et le mal le bien, il est on ne peut plus important de mettre la vérité en lumière, et de présenter à tous, principalement à la jeunesse studieuse, dont Mgr de Salinis fut l'apôtre et le père, le magnifique ensemble de nos croyances et des preuves qui les établissent.

Agréez, mon cher ami, l'expression de ma plus haute estime et de mes sentiments très-affectueux en N. S.

† Jos. Ar.,
Év. de Beauvais, Noyon et Senlis.

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR

L'ouvrage que nous publions, sous le titre de *Divinité de l'Église*, est le fruit de quarante années d'études sérieuses, appliquées par une intelligence supérieure à un sujet unique, et fécondées par un enseignement public qui avait dû s'adapter à toute sorte d'esprits. Chargé, comme élève du séminaire de Saint-Sulpice, du catéchisme de persévérance de la paroisse, l'abbé de Salinis eut l'avantage de rencontrer pour guide, dans cette fonction importante, un ecclésiastique éminent, l'abbé Tessyère, ancien élève de l'École polytechnique, parfaitement instruit, par ses relations avec la jeunesse, des besoins religieux d'une génération qui arrivait à la vie après un siècle d'incrédulité. Sous sa direction, il rédigea un cours suivi d'instructions sur les preuves de la religion. Ce fut comme la première ébauche de cet ouvrage, qui, perfectionné par un enseignement de six ans au collége

royal de Henri IV, de douze ans au collége de Juilly, reçut sa forme dernière à Bordeaux, pendant les sept années que l'abbé de Salinis consacra au professorat dans la faculté de théologie de cette ville.

Le principal mérite d'un livre est de répondre à un besoin réel; c'est ce qui nous paraît devoir recommander l'ouvrage posthume de Mgr de Salinis, éminemment approprié, si nous ne nous trompons, aux besoins de la génération actuelle. L'état des esprits contemporains, au point de vue religieux, est assez difficile à caractériser. Il faut, pour s'en rendre compte, jeter un coup d'œil en arrière.

L'erreur, comme la vérité, est soumise, dans son développement, aux lois d'une logique inflexible : une négation amène une série de négations fatales, dont le terme est le scepticisme. Mais le doute absolu est un état contre nature; l'esprit humain, tombé dans cet abîme, fait effort pour en sortir; il reprend les négations antérieures; il en forme un faisceau, et il présente aux esprits affamés de croyances ce symbole négatif comme le résultat des progrès de la vérité. Au XVIIIe siècle, l'esprit humain était arrivé au terme fatal de l'erreur; il avait sombré dans le scepticisme. Le XIXe siècle est sorti de ce tombeau du doute, mais au lieu de revenir franchement à la foi, il s'est mis à renouveler toutes les erreurs anciennes, à les grouper sous le nom d'éclectisme, à en formuler un *Credo*, et à adapter même un culte à cette croyance d'une espèce nouvelle. Sous ce rapport, notre époque nous paraît avoir une ana-

logie frappante avec l'époque qui précéda la naissance du christianisme. Rome, avant la venue de Jésus-Christ, était comme un vaste temple où tous les faux dieux, même le dieu inconnu, trouvaient une place. Dans la société moderne, toutes les erreurs, tous les faux systèmes, ont en quelque sorte droit de cité : le *Credo* moderne a autant d'articles qu'il y a eu de négations dans le cours des siècles. En face de cette situation, quel doit être le rôle de l'apologiste catholique? Doit-il entrer dans la voie du siècle? Doit-il chercher à formuler un système nouveau pour l'opposer aux mille systèmes qui se disputent l'empire des intelligences? On l'a essayé; on connaît le résultat. Que faire donc? Si nous ne nous trompons, la méthode apologétique la plus adaptée aux besoins actuels est celle qui consiste à résumer l'argumentation des siècles catholiques et à l'opposer aux faibles efforts de la raison moderne, comme une protestation de la conscience du genre humain. Tel nous paraît le caractère de la *Divinité de l'Église*, ainsi qu'on pourra s'en convaincre en parcourant l'histoire de l'apologétique chrétienne, dont nous croyons devoir faire précéder l'ouvrage qui la résume dans ses parties essentielles.

Coup d'œil sur l'histoire de l'Apologétique chrétienne.

§ I

L'Apologétique dans l'Évangile.

L'histoire de l'Église n'est guère que l'histoire de ses combats : combats contre la force, d'où sont

nés les martyrs ; combats contre la corruption, qui ont engendré les saints ; combats contre l'ignorance et les préjugés, qui ont donné naissance aux docteurs et aux controversistes. Dieu eût-il pu établir sa religion par des voies différentes, sans luttes, par une douce et pacifique domination ? Qui connaît les secrets du Seigneur, ou qui lui a servi de conseiller? *Quis cognovit vias Domini?... Aut quis consiliarius ejus fuit* [1]. Mais le Souverain Maître a un tel respect pour la liberté humaine qu'il n'a voulu recevoir de ses créatures que des hommages qui n'eussent même pas l'apparence de la contrainte : la résistance, l'opposition sont comme le cachet apposé d'En-Haut à la libre croyance. Il est vrai que l'infinie sagesse sait faire tourner les résistances elles-mêmes aux fins suprêmes de la création : *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum* [2], même les fautes, ajoute saint Augustin. Et quel est le moyen par lequel Dieu assure, au milieu de ces luttes incessantes, le triomphe de la vérité? Par ce que saint Paul appelle la *folie de la prédication*. Sous ce terme générique l'Apôtre désigne tous les moyens de conviction auxquels les prédicateurs de l'Évangile peuvent avoir recours pour courber les esprits sous le joug de Jésus-Christ. C'est ce que nous appelons l'apologétique.

Considérons-la d'abord dans sa source. Saint Jean ouvre son Évangile par ces révélations merveilleuses qui ravissaient le génie de saint Augustin : « Au commencement était le Verbe, et

[1] *Is.* XL, 13. — [2] *Ad Rom.* VIII, 28.

le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu... En lui était la vie, et la Vie était la lumière des hommes. Et la lumière luit dans les ténèbres... Il était la vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde... Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous. Et nous avons vu sa gloire, la gloire du Fils unique de Dieu, plein de grâce et de vérité [1]. »

Jésus-Christ, c'est donc le Verbe incarné : c'est la lumière de Dieu rendue visible. Il suffira sans doute à la lumière de se montrer pour dissiper les ténèbres? Non, répond saint Jean : *La lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas comprise* [2]. Qu'est-ce à dire? Splendeur de la lumière éternelle, le Verbe répand assez d'éclat pour éclairer les intelligences les plus ténébreuses, mais il ne peut ou il ne veut éclairer que les intelligences dociles; Il restera incompréhensible pour celles qui voudront rester dans les ténèbres. Ce dessein providentiel se manifeste dès les premiers instants de l'existence terrestre du Sauveur. Quarante jours après sa naissance, il est porté au temple de Jérusalem; le vieillard Siméon, le prenant entre ses bras, l'élève au-dessus des nations comme le phare qui doit les éclairer : *lumen ad revelationem gentium* [3] ; néanmoins, dans son enthousiasme surnaturel, il s'écrie qu'il est établi pour la ruine de plusieurs : *Ecce positus est hic in ruinam... multorum, et in signum cui contradicetur* [4]. Sa vie de trente-trois ans sert de commentaire à cette prophétie : les âmes droites et sincères se

[1] *Joan.* I, 1 et suiv. — [2] *Joan.* I, 5. — [3] *Luc.* II, 32. — [4] *Ib.*, 34.

rangent autour de lui, se constituent ses disciples; mais combien d'autres murmurent, blasphèment, conspirent, et finissent par éteindre la lumière!

Pourquoi le Fils de Dieu a-t-il voulu subir cette épreuve humiliante? Pour l'instruction des fidèles, afin qu'ils pussent reconnaître les faux Christs et les faux prophètes qui devaient s'élever dans l'Église jusqu'à la fin des siècles. L'Évangile, livre divin où sont consignés les actes, les paroles de l'Homme-Dieu, offre, en effet, comme un abrégé de tous les arguments propres à confondre la vaine sagesse de tous ces sages infatués de leurs propres idées. Pas un système, sous quelque apparence de vérité qu'il s'abrite, pas une hérésie dont l'Évangile ne renferme à l'avance la réfutation. Et, chose merveilleuse, l'Évangile ne fournit pas seulement le fond de la polémique, mais il en détermine la forme, du moins quant aux contours principaux.

Les trois premiers Évangiles, écrits avant l'apparition des premiers hérétiques, reproduisent moins ce que j'appellerais volontiers le côté polémique de la vie de Jésus-Christ. C'est à saint Jean, le disciple de l'amour, que cette mission est réservée, comme pour montrer que la vraie charité n'exclut pas le zèle ardent, ferme pour la défense de la vérité, impétueux contre l'erreur.

En étudiant, au point de vue qui nous occupe, l'Évangile du disciple bien-aimé, on arrive sans peine à déterminer la formule de l'apologétique chrétienne.

Un premier fait se dégage d'abord nettement.

Jésus-Christ ne se présente pas au monde

comme un docteur, qui cherche à faire prévaloir une idée éclose dans son cerveau, un système péniblement élaboré ; il prêche la vérité, et il la prêche avec une autorité qui subjugue l'assentiment.

Ma doctrine n'est pas de moi, mais de celui qui m'a envoyé [1].

C'est moi-même qui rends témoignage de moi, et le Père qui m'a envoyé rend témoignage de moi [2].

Je dis ce que j'ai vu chez le Père [3].

Je suis sorti de Dieu et je suis venu de sa part ; car je ne suis pas venu de moi-même, mais il m'a envoyé [4].

Quant à moi, je le connais... Je le connais et je garde sa parole [5].

Celui qui croit en moi, ne croit pas en moi, mais en celui qui m'a envoyé [6].

Je n'ai pas parlé de moi-même, mais le Père qui m'a envoyé... Ce que j'ai dit, je l'ai répété d'après ce que j'ai entendu du Père [7].

Une affirmation nette, formulée avec autorité, tel est le premier caractère de la prédication du Sauveur, et, par suite, ainsi que nous le verrons plus tard, de la controverse catholique, qui n'en est que la continuation.

Si les hommes, à qui la parole d'En-Haut est annoncée, se trouvaient dans des conditions de bonne foi et d'impartialité désirables, cette manifestation serait suffisante. Mais l'esprit humain porte en lui-même, par suite de la déchéance, un principe d'opposition à la vérité, dont il faut tenir

[1] *Joan.* VII, 18. — [2] VIII, 19. — [3] *Ibid*, V. 38.
[4] V. 42. — [5] V. 55. — [6] XII, 44. — [7] V. 49.

compte. Sans doute, comme le remarque saint Thomas [1], l'homme ne peut pas haïr la vérité en elle-même, mais la vérité ne se présente jamais seule. La vérité, surtout celle qui vient du ciel, se heurte à des préjugés tenaces, impose des obligations pénibles, est annoncée par des hommes dont on aime à faire rejaillir les défauts sur la doctrine dont ils ne sont que les hérauts. Ce n'est donc pas assez pour faire accepter la vérité de la présenter dans sa simplicité, il faut encore lui préparer la voie dans les esprits.

Jésus-Christ ne s'est pas cru affranchi de cette obligation.

Suivons-le dans sa vie publique. Le voici appuyé sur le puits de Jacob, conversant avec une femme de Samarie. Étudions avec une respectueuse attention les procédés dont il va se servir pour la convaincre qu'il est le Messie attendu par ses pères. Avant d'aborder l'esprit, le Sauveur s'adresse au cœur, et il le touche par l'endroit le plus sensible, un service à rendre : Femme, *donnez-moi à boire* [2]... Le cœur ainsi préparé, il parle avec autorité : *Si vous connaissiez le nom de Dieu, et quel est celui qui vous dit : donnez-moi à boire, peut-être lui auriez-vous demandé de cette eau vive, et il vous en aurait donné* [3]... *Quiconque boit de l'eau de ce puits aura encore soif, tandis que celui qui boit de l'eau que je lui donnerai n'aura jamais soif* [4].

La vérité est annoncée. Qui peut empêcher cette femme de l'embrasser? Pourquoi ne se jette-t-elle pas tout de suite aux pieds du Prophète en lui

[1] 1a, 2a q. XXIX, A. V. — [2] *Joan.* VI, 8. — [3] *Ibid.* 10. — [4] *Ibid.*, 13.

disant : Donnez-moi de cette eau? Pourquoi? Sa position irrégulière élève un premier obstacle. Jésus essaye de le lever : admirons avec quelle délicatesse : *Allez, appelez votre mari, et venez ici* [1]. Le trait a porté, mais la victoire n'est pas complète; on essaye de dissimuler la blessure : *Je n'ai point de mari.* Il faut une manifestation divine pour ouvrir ce cœur qui se ferme : *Vous avez raison de dire : Je n'ai point de mari. En effet, vous avez eu cinq maris, et celui que vous avez maintenant, n'est pas votre mari* [2].

Le cœur est vaincu. Mais les préjugés se dressent pour empêcher la soumission de l'esprit : *Nos pères ont coutume d'adorer sur cette montagne, et vous, vous dites que Jérusalem est le seul lieu où l'on puisse adorer.* — Voilà, en effet, ce qui séparait les Samaritains des Juifs. — Le Sauveur condescend à combattre ce préjugé, il en profite pour expliquer en termes sublimes la doctrine qu'il vient apporter au monde : *Dieu est esprit, et ceux qui l'adorent, doivent l'adorer en esprit et en vérité.* Nous venons de voir le Sauveur défendant la vérité contre une erreur de bonne foi, avec une condescendance touchante; nous allons le rencontrer sévère — nous dirions, dans notre langage moderne, intolérant — contre l'erreur de mauvaise foi : *Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous fermez aux hommes le royaume des cieux... Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous ouvrez la terre et les mers pour faire un prosélyte, et quand il l'est devenu, vous faites de lui un fils de la Gehenne, deux fois plus que vous* [3].

[1] V. 16. — [2] V. 17, 18. — [3] *Matth.* XIII, 13, 15.

Il faut lire, dans saint Matthieu, les nombreuses malédictions que le Sauveur accumule sur ces têtes altières qui ne veulent pas se courber.

Ces hommes orgueilleux ont devant eux la lumière, et la lumière ne leur suffit pas; ils demandent un signe.

Le Maître connaît leur intention mauvaise, adultère : *Cette génération mauvaise et adultère demande un signe* [1], et néanmoins, il ne se refuse pas à leur désir. Mais le signe qu'il leur accorde ne sera pas tel qu'ils le demandent; assez éclatant pour convaincre des esprits droits, il sera assez obscur pour exiger le sacrifice d'une humble soumission : ce sera le *signe du prophète Jonas*.

Pour ceux qui viennent avec des intentions droites, les signes leur seront donnés nombreux.

Deux disciples de Jean sont envoyés par leur maître, retenu lui-même dans les fers. Jésus opère en leur présence d'éclatants prodiges, et il les renvoie, porteurs de ces paroles, expression affaiblie du spectacle qu'ils ont eu sous les yeux : *Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent* [2].

Quel témoignage plus convaincant pour des esprits sincères! Le Sauveur en fait lui-même ressortir toute l'importance : « *Vous avez*, dit-il dans une circonstance, *envoyé vers Jean qui a rendu témoignage à la vérité; j'ai en ma faveur un témoignage plus grand que celui de Jean, car les œuvres que le Père m'a donné à faire, ces œuvres que je fais, rendent témoignage de moi* [3]. »

[1] *Matth.* XII, 33. — [2] *Luc.* VII, 22. — [3] *Joan.* V, 33 et suiv.

Et ailleurs : *Les œuvres que je fais au nom de mon Père rendent témoignage de moi* [1].

Si vous ne voulez pas me croire, croyez à mes œuvres [2].

Arrivé au terme de sa carrière, le divin Sauveur repassait en présence de ses disciples et sous le regard de son Père la manière dont il avait rempli sa mission, et il ne craignait pas d'affirmer que si quelques-uns étaient restés sourds à sa parole, il n'en était pas responsable : *Si je n'avais pas*, disait-il, *opéré des prodiges supérieurs à ceux qui ont jamais été faits, ils pourraient justifier leur incrédulité*, mais maintenant *ils ont vu, et ils ont haï moi et mon Père* [3].

Ce témoignage des œuvres est d'autant plus puissant qu'il avait été prédit par les prophètes comme un des caractères du Messie, et qu'il devait rester permanent dans l'Église. Jésus-Christ ne craint pas d'opposer aux Juifs incrédules le témoignage de la loi : *Vous fouillez*, leur dit-il, *les Écritures, or vous devez y trouver des preuves de ma mission divine* [4]... Vous vous vantez, ajoute-t-il, de votre foi en Moïse; mais si votre foi en Moïse était sincère, elle devrait vous porter à croire en moi : *Si enim crederitis Moysi, crederitis forsitan et mihi* [5].

Non content d'avoir donné lui-même à sa doctrine le témoignage d'œuvres miraculeuses. Jésus-Christ voulut que ses disciples fussent revêtus d'une puissance semblable à la sienne, et jusqu'à un certain point même supérieure :

En vérité, en vérité je vous le dis, celui qui croit en moi fera les œuvres que je fais et même de plus grandes [6].

[1] *Joan.* x, 25. — [2] *Ibid.*, 38. — [3] *Joan.* xv, 24. — [4] *Joan.* v, 39.
[5] *Ibid.*, 46. — [6] *Joan.* xiv, 12.

Voici les prodiges qui accompagneront les pas de mes apôtres : *En mon nom ils chasseront les démons, ils parleront des langues nouvelles; ils prendront les serpents, et, s'ils boivent quelque poison, ils n'en seront pas incommodés : ils imposeront les mains sur les malades, qui seront guéris* [1]. Le rapprochement que nous venons de faire de ces divers passages de l'Écriture n'a rien d'arbitraire ; c'est l'exposé de la conduite du Sauveur pour amener les hommes à la vérité. Résumons ces enseignements pratiques du Maître. Avant tout, il s'affirme, et il annonce avec autorité sa doctrine. Vérité infaillible, pouvait-il agir autrement; l'homme, oppose ses préjugés : Jésus les dissipe ; l'homme élève des exigences; il demande des témoignages, Jésus lui présente ses œuvres, et l'autorité des prophètes.

L'homme acceptera-t-il enfin cette doctrine qui s'offre à lui environnée de caractères de crédibilité si éclatants? On entend quelquefois des hommes étrangers à l'ordre surnaturel affirmer que s'ils voyaient un miracle ils croiraient. L'Évangile nous prouve que cette démonstration n'est pas suffisante.

Un homme de la secte des pharisiens, du nom de Nicodème, prince des Juifs, vint trouver Jésus pendant la nuit, et lui dit :

Maître, nous savons que vous êtes un docteur envoyé de Dieu; car personne ne peut opérer les prodiges que vous opérez si Dieu n'est avec lui [2].

Nicodème a vu des miracles, il est convaincu de

[1] *Marc.* XVI, 18. — [2] *Joan.* III, 2.

la mission divine de Jésus; il doit donc être disposé à accepter tous ses enseignements. Cependant, à peine celui qu'il appelle maître lui a-t-il annoncé le premier article de son symbole : la régénération par l'eau et par l'Esprit-Saint, sa raison se révolte : *Comment peut naître un homme déjà vieux*[1] *? Peut-il rentrer dans le sein de sa mère, et naître de nouveau ?*

Jésus prend la peine de lui expliquer ce mystère, mais son intelligence ne peut s'élever jusqu'à cette hauteur. Il reste dans l'hésitation : *Comment cela peut-il se faire?* C'est bien autre chose quand le Sauveur fait à ses disciples la première ouverture concernant l'institution de l'Eucharistie. De combien de précautions n'a-t-il pas eu soin, cependant, d'environner cette manifestation ! Il a commencé par un miracle éclatant, il a nourri cinq mille personnes avec cinq pains. Et il n'est pas rassuré, il s'efforce d'exciter la foi; et quand il juge les esprits disposés, il se hasarde à exposer, en termes timides d'abord, le secret de son amour :

Je suis le pain de vie... Le pain que je vous donnerai c'est ma chair pour la vie du monde [2].

A peine cette parole prononcée, les Juifs commencent à se disputer entre eux : *Comment celui-là peut-il nous donner sa chair à manger?*

Jésus oppose à leurs doutes des explications nettes et précises; la conviction ne se fait pas.

Ce discours est dur, disent les uns, qui peut l'accepter ?... Et plusieurs des disciples font un pas en arrière, et ne marchent pas avec lui...

[1] *Joan.* III, 4. — [2] *Ibid.* VI, 35 et suiv.

Hérétiques, ils se séparent.

Se tournant du côté des apôtres, Jésus leur dit : *Est-ce que vous aussi voulez m'abandonner?*... Pierre, le chef futur de l'Église, répond à cette demande par une parole de foi, que les autres ratifient : *Et nous savons et nous croyons que vous êtes le Christ, Fils de Dieu.* Des difficultés semblables s'élèvent lorsque Jésus-Christ réalise l'établissement du tribunal de la pénitence [1].

Que signifie cette résistance?

C'est que, malgré les miracles, la doctrine annoncée par Jésus-Christ renferme des obscurités ou plutôt des profondeurs que l'esprit humain ne peut pénétrer, et contre lesquelles il se dresse. Cette doctrine a besoin d'être expliquée, mais surtout d'être pratiquée.

Celui qui voudra accomplir la volonté de mon Père reconnaîtra si ma doctrine est de Dieu, ou si je parle de moi-même [2]. La foi humble et agissante, tel est, en effet, le moyen providentiel d'entrer dans les secrets de la doctrine nouvelle. Voilà ce qui donne à l'âme ces oreilles ouvertes auxquelles Notre Seigneur faisait appel : *Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende* [3]. Voilà aussi ce qui sert à pénétrer les mystères du royaume des cieux. Pourquoi, disaient un jour les apôtres au Maître, parlez-vous à la foule un langage parabolique qu'elle ne comprend pas? *Parce que*, répond-il, *il vous a été donné de connaître les mystères du royaume des cieux, et qu'à eux il ne leur a pas été donné* [4]. Et

[1] *Matth.* IX, 2 et suiv. — [2] *Joan.* VII, 17. — [3] *Matth.* XI, 15; XIII, 9, 43. *Marc.* IV, 9, 23; VII, 16. *Luc.* VIII, 8; XIV, 35. *Apoc.* II, 7, 11, 17, 29; III, 6, 13, 22; XIII, 9. — [4] *Matth.* XIII, 10.

que l'on ne conclue pas de ces paroles que ce soit un privilége des apôtres et de leurs successeurs? Dans l'Église, tous ceux qui ont le cœur pur et l'âme droite sont éclairés de cette lumière divine. Il n'est pas rare même que des fidèles sans instruction aient sur les mystères de la religion des vues qui font l'admiration des hommes les plus instruits.

On voit par ces considérations que la doctrine prêchée par Jésus-Christ participe au double caractère sous lequel il s'est lui-même manifesté. Pour quelques-uns, elle est un principe de ruine, tandis qu'elle sert à en ressusciter plusieurs. Et l'on comprend dès lors comment l'étude approfondie des dogmes chrétiens, ce que nous pouvons appeler la philosophie de la révélation, complète le merveilleux ensemble de l'apologétique catholique, tel que nous le trouvons tracé dans l'Évangile.

En résumant ces indications, on peut ramener à quatre chefs principaux les preuves auxquelles Notre-Seigneur a eu recours : 1° le principe d'autorité, 2° l'apologie, 3° la controverse, 4° la philosophie. Jésus-Christ affirme avec autorité; il dissipe les préjugés; il donne des preuves; il éclaire.

Si, partant de ces données, nous jetons un coup d'œil sur l'histoire de l'Église, il nous sera facile de constater que l'apologétique s'est renfermée dans le cadre tracé par le Sauveur, en s'adaptant aux besoins de chaque époque. Ainsi, pendant dix-huit siècles, l'Église a affirmé avec autorité son droit de parler au nom de Dieu; elle a repoussé victorieusement toutes les imputations calom-

nieuses dirigées contre elle, ou contre la doctrine dont le dépôt lui était confié ; elle a démontré cette doctrine par des preuves irréfutables; elle a fait rayonner l'éclat de son enseignement sur tous les ordres de connaissances

§ II

L'Apologétique considérée dans son développement historique.

1° De la méthode d'autorité.

Si un homme de haute intelligence, un philosophe, a conçu une idée, formulé un système, et qu'il veuille les faire accepter, il doit nécessairement recourir aux moyens ordinaires de persuasion : l'écriture, la parole, la discussion. Si, par là, il n'atteint pas son but, il ne lui reste qu'une ressource ; c'est celle du prophète de la Mecque : le cimeterre, *crois ou meurs*. Il n'en est pas ainsi de l'Apôtre. Ambassadeur de Dieu, accrédité par lui, il parle *comme les discours de Dieu*. Il fait peu de cas des moyens humains de persuasion. Vous le savez, écrivait saint Paul aux Corinthiens, je ne suis pas venu à vous avec des discours sublimes ; je n'ai pas eu recours pour vous persuader aux procédés de la sagesse humaine [1]. Le langage de l'Apôtre est simple ; il annonce des faits dont il a été témoin, mais il les annonce avec autorité. Aussitôt après la descente du Saint-Esprit, Pierre s'adresse à la multitude des Juifs venus à Jérusalem de toute nation qui est sous le ciel : *Ex omni natione quæ sub cœlo est* [2], et, après avoir repoussé

[1] I *Ad Cor.* II, 1, 4. — [2] *Act.* XI, 5.

les injustes préventions de ses auditeurs, il leur impose en quelque sorte la foi à Jésus-Christ ressuscité : « Hommes d'Israël, entendez ces paroles : Jésus de Nazareth, homme de Dieu... a été livré par le conseil et la prescience de Dieu, et l'immolant par la main des méchants, vous l'avez mis à mort. Mais Dieu l'a ressuscité, après l'avoir délivré des douleurs du tombeau [1]. » Et le fruit de cette allocution fut le baptême d'environ trois mille Juifs.

Le grand Apôtre ne procédait pas autrement; au lieu de se perdre dans des raisonnements subtils, il affirmait Jésus-Christ, et sa parole inspirée par l'Esprit-Saint, fortifiée par l'exemple vivant de sa conversion, avait auprès des gentils un tel poids que, s'il ne les avait empêchés, ils lui auraient sacrifié des victimes comme à un Dieu : Il n'y a, disaient-ils, que Mercure qui puisse parler ainsi [2].

Nous serons moins surpris de trouver dans saint Jean cette manière de procéder; elle est plus en rapport avec les dispositions de son âme. Il est bon néanmoins de la signaler, d'abord parce que saint Jean eut la douleur de voir se former les premières hérésies, et puis, parce qu'il fut comme le chef d'une école d'apologistes dont nos contrées reçurent les échos. Deux pensées résument en quelque sorte ses admirables épîtres : ce qu'il a vu, ce qu'il a senti, l'affirmation nette des éternelles réalités; la manifestation de l'éternelle charité : « ce qui a été dès le commencement, ce que

[1] *Act.*, II, 22, 24. — [2] *Act.*, XIV, 11.

nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons considéré, ce que nos mains ont touché : la parole de vie [1].

« Nous vous annonçons ce que nous avons vu, ce que nous avons entendu [2]. »

« Et ce que nous vous annonçons, c'est ce que nous avons entendu de lui [3]. »

« Et nous avons vu, et nous attestons que le Père a envoyé son Fils pour sauver le monde [4]. »

Inaugurée par les apôtres, la méthode d'autorité fut conservée par leurs disciples. Il est intéressant d'étudier dans les écrits des Pères apostoliques l'application de cette méthode, et les transformations qu'elle subit sous l'influence des circonstances. Les premiers Pères, ceux qui, sans avoir vu le Sauveur, avaient été en quelque sorte initiés à sa vie par les récits des contemporains, parlent encore de Jésus-Christ comme des témoins. Leur parole conserve ce charme et cette autorité qui distingue la parole de ceux qui racontent les événements accomplis sous leurs yeux. Néanmoins, déjà, l'Église se montre. On prononce son nom à côté de celui de Jésus-Christ; on invoque son autorité comme égale à la sienne.

La transition se manifeste d'abord dans les écrits de saint Ignace et de saint Polycarpe.

« Le principe et la fin de la vie, dit le saint évêque d'Antioche, sont la foi en Jésus-Christ et la charité; celle-là le principe, celle-ci la fin. Les deux choses unies ensemble font qu'on est de Dieu [5].

[1] *Joan.* I, 1. — [2] *Ibid.* — [3] *Ibid.* — [4] IV, 14. — [5] *Ad Magn.*, n° 5.

» Jésus-Christ étant le sûr interprète de la volonté du Père, et ayant par son autorité distribué les évêques dans les diverses contrées de la terre, il faut que les fidèles vivent d'accord avec les évêques, pour être d'accord avec la volonté divine. Cette bonne intelligence doit être semblable à celle des cordes d'une lyre, afin que, chantant ensemble et comme d'une seule voix Jésus-Christ et son Père, ils fassent une harmonie douce et agréable, et que Dieu y reconnaisse qu'ils sont les dignes membres de son Fils. De plus, cette union doit être aussi intime et inaltérable que celle de l'Église avec Jésus-Christ et de Jésus-Christ même avec son Père. Quiconque est envoyé par le Père pour gouverner sa famille, doit être écouté comme celui qui l'envoie; les fidèles doivent donc regarder l'évêque comme le Seigneur même, et lui obéir comme au Père de Jésus-Christ, évêque de tous[1]. »

L'Église, dont saint Ignace invoque l'autorité, est cette Église fondée par le Sauveur sur la pierre, et dont le siége est à Rome. Comment lire sans émotion les éloges que le saint prodigue « à cette Église bien-aimée, digne de Dieu, pleine de décence, justement bienheureuse, méritant la louange, parfaitement ordonnée, très-chaste, possédant la charité, ayant la loi du Christ, portant le nom du Père, unie selon la chair et selon l'esprit, pleine de la grâce de Dieu, sans division et sans aucun mélange de couleur étrangère[2]. »

Saint Irénée peut être considéré comme le trait d'union entre les Pères apostoliques et les doc-

[1] *Eph.*, n° 3, 4, 5, 6. — [2] *Eus.*, l. IV, c. 2.

teurs des siècles suivants. Quoique disciple de saint Polycarpe, il avait en quelque sorte vécu avec saint Jean... « Je pourrais, écrivait-il, dire le lieu où était assis le bienheureux Polycarpe quand il parlait, sa démarche, sa manière de vie... Comme il nous racontait qu'il avait vécu avec Jean et avec les autres qui avaient vu le Seigneur : comme il se souvenait de leurs discours et de ce qu'il leur avait ouï-dire touchant le Seigneur, ses miracles, sa doctrine [1]. »

Or, dans saint Irénée, la notion de l'Église grandit, se développe et devient la base de la polémique.

« La voix de l'Église retentit dans tout l'univers, enseignant à tous la foi au même Père, au même Fils incarné et au même Saint-Esprit ; prêchant les mêmes préceptes, établissant la même hiérarchie, annonçant le même avénement du Sauveur, promettant le même salut à tout homme, et à l'âme, et au corps. Partout elle prêche la même voie du salut : et sa prédication est vraie, uniforme et constante : c'est à elle que Dieu a communiqué sa lumière, elle est ce mystérieux candélabre à sept branches, qui répand la lumière du Christ aux portes, à l'entrée, à la sortie, sur les routes et sur les places des villes. Elle est dans le monde ce qu'était autrefois le paradis de délices : c'est dans son sein qu'il faut se réfugier, c'est là qu'il faut se nourrir des divines Écritures [2].

Non content de signaler l'Église comme la grande institutrice du genre humain dans l'ordre du salut,

[1] *Eus.*, l. V, c. 15. — [2] *Contra hæreses*, l. V, c. 20.

saint Irénée indique les caractères qui peuvent servir à la reconnaître. L'Église de Jésus-Christ est une, sainte, catholique et apostolique. Tous ces caractères brillent d'un éclat merveilleux dans l'Église de Rome. Aussi est-ce à elle que saint Irénée exhorte les fidèles à recourir dans ce beau passage si souvent cité, et qui ne saurait être trop médité dans un siècle comme le nôtre.

« Il nous suffira d'indiquer la tradition et la foi que la plus grande, la plus ancienne de toutes les Églises, l'Église connue de tout le monde, l'Église romaine fondée par les deux glorieux apôtres Pierre et Paul, a reçues de ces mêmes apôtres, annoncées aux hommes et transmises jusqu'à nous par la succession de ses évêques. Car c'est avec cette Église, à cause de sa principale principauté, que doivent nécessairement s'unir et s'accorder toutes les églises, c'est-à-dire tous les fidèles, quelque part qu'ils soient, et que c'est en elle et par elle que les fidèles de tout pays ont conservé toujours la tradition des apôtres [1]. »

Il était réservé à Tertullien d'incarner en quelque sorte l'argument d'autorité dans une formule nette et précise. Empruntant au langage du droit civil une expression consacrée par l'usage, il abrite derrière des *prescriptions* légitimes la vérité de la révélation divine. Donnons une idée de sa méthode. Trois voies, dit-il, sont ouvertes devant l'esprit humain pour arriver à la connaissance de la vraie religion : la philosophie, l'interprétation privée de l'Écriture sainte, l'autorité de l'Église.

[1] *Contra hæres.*, l. III, c. III, n° 2.

Tertullien démontre avec une rare vigueur l'impuissance des deux premières méthodes. Il fait bon lire en particulier ses invectives contre cette fausse philosophie qui prétend s'arroger une mission pour laquelle elle n'est pas faite.

« Ce sont là, s'écrie-t-il, les doctrines des hommes et des démons, enfantées, pour ceux dont les oreilles aiment à être flattées, par le génie de cette sagesse du siècle, appelée folie par le Seigneur, qui a choisi les fous selon le monde pour confondre cette sagesse philosophique. Tel est, en effet, l'objet de cette philosophie laïque (*sæcularis*), téméraire interprète de la nature et de l'œuvre de Dieu. C'est cette philosophie qui est la mère des hérésies... Aussi l'Apôtre nous engage-t-il à nous prémunir contre elle dans sa lettre aux Colossiens : *Videte ne quis vos seducat per philosophiam et inanem seductionem, secundum traditionem hominum, præter Providentiam Spiritus Sancti : Prenez garde que personne ne vous circonvienne par la philosophie et une vaine séduction, suivant la tradition des hommes, et non suivant la Providence de l'Esprit-Saint.* Saint Paul avait été à Athènes ; il connaissait de près cette sagesse humaine qui contrefait et interpole la vérité. — Quel admirable coup de crayon !... — Que nous font ceux qui produisent un christianisme stoïcien, platonicien, dialecticien? *Nous n'avons pas besoin de curiosité après Jésus-Christ, ni de recherche après l'Évangile* [1]. »

Si la philosophie est impuissante, il faut recou-

[1] *De præscriptione hæreticorum*, n. 7. Ces paroles devraient être inscrites sur la porte de toutes nos classes de philosophie, même dans nos séminaires.

rir aux Écritures. « Oui, répond l'éloquent apologiste, mais il faut savoir avant à qui appartiennent les Écritures, pour ne point y admettre qui n'y a aucun droit... Et, supposé même qu'on soit parvenu à reconnaître les Écritures inspirées, comment en connaître le sens... Tout ce que vous avancerez on le niera, tout ce que vous nierez on le soutiendra. Vous n'y perdrez, vous, que la voix à force de crier; vous n'y gagnerez que de la bile à force d'entendre des blasphèmes... Ce n'est donc pas aux Écritures qu'il faut en appeler; ce n'est pas sur ce terrain qu'il faut engager le combat[1]... »

Quelle est donc la méthode sûre pour arriver à la religion révélée? Elle est très-simple; elle se réduit à la constatation de quelques faits historiques. « C'est un fait que Jésus-Christ est venu, qu'il a enseigné sa doctrine à douze hommes qu'il a envoyés par tout le monde après sa résurrection, que ces apôtres ont fondé des églises soit en Judée, soit chez les nations... Or si le Seigneur Jésus-Christ a envoyé ses apôtres pour prêcher, il ne faut pas recevoir d'autres prédicateurs, parce que personne ne connaît le Père que le Fils, et ceux à qui le Fils l'a revélé, et parce que le Fils ne l'a révélé qu'à ceux qu'il a envoyés pour prêcher ce que lui-même leur a révélé. »

Comment savoir ce qu'ont prêché les apôtres? On ne peut le savoir que par les Églises qu'ils ont fondées et qu'ils ont instruites de vive voix et par lettres.

« S'il en est ainsi, il devient incontestable que

[1] *Ibid.*, 15, 19.

toute doctrine qui s'accorde avec la doctrine de ces Églises apostoliques et matrices aussi anciennes que la foi, est la véritable, puisque c'est celle que ces Églises ont reçue des apôtres, les apôtres de Jésus-Christ, Jésus-Christ de Dieu, et que toute autre doctrine ne peut être que fausse, puisqu'elle est opposée à la doctrine des Églises, des apôtres, de Jésus-Christ et de Dieu[1] ».

Résumant sa pensée dans une de ces formules courtes et précises qui sont propres à la vérité, il conclut ainsi :

Nous communiquons avec les Églises apostoliques, parce que notre doctrine n'est en rien différente de la leur : c'est là le témoignage de la vérité.

Par la nature de son esprit, admirablement doué pour les spéculations philosophiques ; par la direction première de ses études, l'évêque d'Hippone paraissait devoir être plus disposé à faire une large part au raisonnement dans la défense de la religion. Et néanmoins, saint Augustin conserve la première place à l'autorité. Un de ses amis, Honorat, a été entraîné par lui dans le manichéisme ; il veut l'arracher à cette erreur qu'il a déjà abjurée lui-même. Honorat résiste, appuyé sur ce principe admis par les manichéens comme par tous les hérétiques, que l'on ne doit rien croire qui ne soit évident par la raison. Saint Augustin oppose à cette méthode raisonneuse la vraie méthode catholique, dans son livre *De l'utilité de croire*. « La multitude ne peut arriver à l'intelligence des choses que pas à pas. La voie commune est donc de croire d'abord.

[1] *Ibid.*, n° 21.

Le plus capable rampe à terre, si Dieu ne lui est en aide ; et Dieu ne l'est qu'à celui qui ne se sépare pas de ses semblables. L'amitié, la piété filiale, la société humaine tout entière reposent sur la croyance au témoignage d'autrui ; et il serait absurde de croire en religion ! » N'est-ce pas au contraire par la foi que l'on arrive à reconnaître la vraie religion ? « Qui cherche la vraie religion, doit croire avant tout que Dieu gouverne le monde par sa providence, et que nos âmes sont immortelles. Mais, pour la trouver, quelle méthode suivre ? Consultons la plus grande autorité... Il n'y a que l'autorité qui frappe et touche ceux qui n'ont point assez de sagesse... Or, où est la plus grande autorité, si ce n'est dans l'Église catholique ? Comment donc hésiter à entrer dans le sein de cette église qui est arrivée au comble de l'autorité [1]... »

Tel est aussi le fond d'un autre écrit du grand docteur : *De la croyance aux choses qu'on ne voit pas*.

C'est en 430 que s'éteignait à Hippone cet admirable génie ; en 434, dans la cellule d'un monastère qui regardait les rivages de l'Afrique, un religieux, s'inspirant de son esprit, exposait dans un volume petit de forme, mais très-riche de fond, *mole parvum, sed virtute maximum* [2], la méthode apologétique particulièrement employée pendant les quatre siècles qui venaient de s'écouler, et dont les fruits avaient été si admirables. Nous voulons parler du *Commonitoire* de saint Vincent de Lerins, *livre d'or*, au dire d'un savant [3], que nous voudrions voir

[1] *De util. cred.*, nº 13-15. — [2] Bellarmin. — [3] P. Labbe.

entre les mains de tous nos chercheurs de vérité. Dès les premières paroles de ce livre, on sent que l'on marche sur un terrain solide, celui de l'autorité.

« L'Écriture nous parlant et nous avertissant en ces termes : *Interroge tes pères, et ils te diront* ; *les anciens, et ils te répondront;* et encore : *Prête l'oreille aux paroles des sages*; et ailleurs: *Mon fils n'oublie pas ces discours mais que ton cœur garde mes paroles*, il me semble, à moi, pèlerin ici-bas et le plus petit des serviteurs de Dieu, qu'avec l'aide du Seigneur, ce ne sera pas chose de médiocre utilité d'écrire ce que j'ai reçu fidèlement des saints Pères... A l'instant même, au nom du Seigneur, je commencerai, plutôt en témoin fidèle qu'en auteur présomptueux, à retracer les règles transmises par les anciens, et dont le dépôt se garde soigneusement chez nous [1]. »

Quelle est donc cette règle transmise par les anciens, et fidèlement conservée ?

« J'ai souvent, avec beaucoup de zèle et d'attention, demandé à divers personnages, éminents en doctrine et en sainteté, une méthode générale et régulière de discerner la vérité de la foi catholique d'avec la fausseté des perverses hérésies, et j'ai toujours et de tous à peu près reçu la même réponse [2]. » Et cette réponse se formule ainsi: *Quod ubique, quod semper, quod ab omnibus;* c'est-à-dire que les caractères distinctifs de la vérité sont: l'universalité, l'antiquité, le consentement général.

[1] *Common*, n° 1, trad. de l'abbé Pavy. — [2] *Ibid.*, n° 2.

Saint Vincent avait raison ; cette formule résume admirablement le mouvement apologétique des cinq premiers siècles de l'Église. Comment donc, dira-t-on peut-être, cette méthode si utilement employée par les Pères fut-elle abandonnée par les docteurs du moyen âge? Ce serait se méprendre étrangement sur la nature de la scolastique d'accepter un pareil jugement.

La scolastique est sortie en quelque sorte tout entière de l'ouvrage de Pierre Lombard; les docteurs les plus célèbres, saint Thomas et saint Bonaventure, n'ont guère été que les commentateurs du *Maître des sentences*. Or, pour peu que l'on ait jeté un coup d'œil sur cet ouvrage célèbre, on sait qu'il est composé d'après la méthode traditionnelle. Dans les quatre livres où le docteur *très-fondé* aborde les questions les plus graves sur Dieu, sur la création, sur l'incarnation, sur les sacrements, il procède d'une manière uniforme, alléguant sur chaque sujet l'autorité de l'Écriture sainte et des Pères. Et il a soin d'avertir dans sa préface que son but, en agissant ainsi, a été de combattre ceux qui s'attachent à soutenir leurs pensées propres au préjudice de la vérité.

Pierre Lombard ne s'appuie pas sur Aristote ; il ne fait même pas appel à la raison pour établir la doctrine catholique. Sur ce point, ses commentateurs, saint Thomas en particulier, s'écartèrent de sa méthode. Est-ce à dire qu'ils abandonnèrent la voie traditionnelle? Nullement. Mais tout en conservant à la tradition et à l'autorité la suprématie, ils crurent devoir lui donner la raison pour auxiliaire, ou, comme ils disaient, pour

servante. Les ouvrages d'Aristote venaient d'être répandus en Europe ; les esprits ardents, amis des nouveautés, s'étaient pris de passion pour la dialectique, et ils en abusaient pour enseigner et propager des erreurs dangereuses. Les maîtres de la science sacrée, voulurent s'opposer à cet abus: prenant des mains de leurs ennemis l'arme dont ils prétendaient faire une épée contre le catholicisme, ils en firent un bouclier pour le défendre. Au moyen de la dialectique, ils réussirent à former de la doctrine révélée comme un ensemble systématique. inattaquable dans toutes ses parties. Il est possible que, dans ce travail, on ait quelquefois dépassé le but, en attribuant à la dialectique une importance exagérée ; mais cet inconvénient était largement compensé par les heureux résultats, et il devait être moins sensible à une époque où la foi dominait toutes les intelligences. D'ailleurs, répétons-le, la scholastique restait fidèle à la méthode d'autorité. Nous n'en voudrions d'autre preuve que la résistance opposée par les écoles catholiques à l'introduction de la philosophie cartésienne, qui rompait ouvertement avec la tradition de l'Église [1]. Bossuet n'était que l'écho de tous les docteurs orthodoxes quand il s'écriait: « Pour ne vous rien dissimuler, je vois, non-seulement sur ce point *de la nature et de la grâce*, mais encore en beaucoup d'autres articles très-importants de la religion, un grand combat se préparer contre l'Église, sous le nom de philosophie carté-

[1] On lira avec intérêt, dans le savant recueil de M. Bonnetty, *Annales de philosophie chrétienne*, des détails sur ce point peu connu de l'histoire de la philosophie moderne. (Tomes XLIII, XLIV, XLV.)

sienne[1].» Il était en même temps l'historien de l'avenir. La propagation de la philosophie cartésienne eut un double résultat; elle fournit des armes aux ennemis, et elle affaiblit la résistance des amis. N'est-ce pas, en effet, à la prédominance de cette philosophie, basée sur le doute, qu'il faut attribuer la faiblesse, malheureusement trop réelle, de l'apologétique catholique au XVIII[e] siècle. Le seul auteur qui, à cette époque, en France, ait marqué sa place parmis les apologistes célèbres, Bergier, était resté en dehors de ces funestes principes. Et lorsque, au commencement de ce siècle, les défenseurs du christianisme se replacèrent courageusement sur le terrain traditionnel, ils retrouvèrent des accents dignes des apologistes des premiers siècles. C'est là, indépendamment même du talent, ce qui procura un si grand ascendant aux ouvrages des de Maistre, des de Bonald, des Haller; c'est ce qui rangea d'emblée l'auteur du premier volume de l'*Essai sur l'Indifférence* au premier rang des docteurs chrétiens. L'abbé de Lamennais n'exerça, soit par lui-même, soit par ses disciples, une influence aussi considérable que parce qu'il brisait avec une méthode étroite d'apologétique pour rentrer dans le grand courant catholique. Malheureusement, l'esprit de système compromit l'effet de cette salutaire réaction. Au lieu de rétablir purement et simplement les droits méconnus de l'autorité de l'Église, l'auteur de l'*Essai* voulut substituer à cette autorité divine l'autorité du genre humain. Condamnable à ce point de vue, le

[1] Lettre à un disciple du P. Malebranche.

système du sens commun rendit néanmoins service à la cause catholique en démolissant l'autorité de Descartes, et en faisant rentrer la polémique dans la voie de l'autorité. La plupart des ouvrages apologétiques publiés dans ces derniers temps ont été conçus d'après la donnée traditionnelle. Nous signalerons seulement les ouvrages remarquables du R. P. Deschamps : *Entretiens sur la démonstration catholique de la révélation chrétienne*, — *le Christ et les Antechrists*. Dans ces deux ouvrages, le savant religieux se pose nettement sur le terrain de l'autorité, et il fait de ce principe la base de toutes ses démonstrations. A la vérité, on lui a reproché, et non sans raison, d'avoir joint au fait extérieur de l'existence de l'Église, fait évident par lui-même et qui n'a pas besoin d'être démontré, un fait intérieur et de conscience dont la vérification est loin d'être aussi facile. Mais le principe de toute sa démonstration est dans l'existence même de l'Église.

C'est là aussi ce qui distingue l'ouvrage de Mgr de Salinis. Dans la première rédaction de son cours, le vénérable prélat avait adopté la méthode qu'il avait trouvée en honneur dans les écoles de théologie, et qui consistait à prendre pour base de la démonstration évangélique le raisonnement, mettant de côté l'autorité de l'Église. Plus tard, instruit par de sérieuses réflexions sur la nature intime du catholicisme, et sur les besoins religieux des esprits, à une époque de négation et de doute, il revint à la méthode traditionnelle. Tel est même le motif qui nous a déterminé à intituler son livre : *Divinité de l'Église*,

comme pour indiquer que le fait de l'existence de l'Église catholique domine tout l'ensemble de la démonstration catholique.

2° Apologétique.

Les apôtres annonçaient l'Évangile avec autorité; leur parole, écho de la parole de Dieu, rencontrait la soumission dans les esprits droits et les cœurs purs. Les esprits superbes ; les cœurs pervertis, la foule ignorante repoussaient cette doctrine qui heurtait leur orgueil, bridait leurs passions, renversait leurs idoles. Et toutes ces oppositions réunies élevaient comme un rempart contre la vérité. Qu'est-ce, disaient les Juifs, que cette religion nouvelle qui prétend remplacer la religion du Sinaï ? Est-ce que le Christ est plus grand que notre père Abraham, que Moïse, le législateur inspiré? Quand le Christ viendra, nous savons d'où il sortira, mais celui-ci, d'où est-il venu? Eh quoi! disaient les sages, on veut nous imposer une religion qui détruit toutes les données de la raison! A d'autres ces mystères, ces dogmes qui ne sont incompréhensibles que parce qu'ils sont absurdes et impossibles. D'où vient cette nouvelle arithmétique, en vertu de laquelle trois sont un et un sont trois (Lucien)? Et ces sages ne dédaignaient pas de descendre à la plaisanterie grossière contre le Fils de Marie, le divin crucifié, contre ses disciples, le Galiléen au front chauve, au nez aquilin, qui est monté au troisième ciel (Lucien). Et la tourbe acceptait ces calomnies, les

revêtait d'une forme en rapport avec ses passions grossières, et sous cette forme menteuse les propageait comme des vérités. On se disait en tremblant que le repos public était menacé par ces Galiléens aux mœurs féroces et corrompues, qui se réunissent la nuit dans des lieux écartés, où ils se livrent aux plus affreux désordres, ne respectant aucune loi de la famille, tuant les petits enfants pour employer leur sang à des pratiques superstitieuses.

Comment renverser cette barricade de préjugés et d'erreurs?

Suffit-il d'annoncer l'Évangile dans sa simplicité? La foi, il est vrai, vient par l'ouïe; mais voudra-t-on écouter, ne fermera-t-on pas ses oreilles comme cet aspic sourd dont parle l'Écriture? Ne faut-il pas, avant tout, détruire cette surdité volontaire, source inépuisable d'erreurs obstinées?

Telle est l'œuvre qu'entreprennent les apologistes.

Les premières apologies furent présentées à l'empereur Adrien par un saint évêque, disciple des apôtres, Quadrat, qui est compté parmi les prophètes du Nouveau Testament, et par un philosophe athénien, Aristide. Ces deux ouvrages, dont saint Jérôme fait un grand éloge, ne sont malheureusement pas arrivés jusqu'à nous. Tout porte à croire que les efforts de ces deux courageux athlètes ne restèrent pas sans résultat, et qu'ils déterminèrent Adrien à adoucir les persécutions contre les chrétiens. Toutefois, la haine était si vivace que les rescrits mêmes des empereurs ne pouvaient en arrêter l'élan. Les chrétiens

étaient donc toujours jetés en pâture aux lions, et, chose plus triste ! leur religion ne cessait d'être l'objet des plus absurdes répulsions. Mais voilà que Dieu allume au ciel de son Église une lumière éclatante : un philosophe, né païen, mais qui a triomphé des préjugés de sa naissance par des recherches dirigées avec une bonne foi persévérante et une intelligence supérieure, Justin, aujourd'hui saint Justin. Dès qu'il a connu la vérité, il l'a embrassée, et il veut faire partager sa conviction.

Il s'adresse à l'empereur et au peuple, et il signe :

« A l'empereur Titus Œlius Adrianus Antonius Pius César Auguste, et à Vérissime, son fils, philosophe ; à Lucius, philosophe, fils de César par nature, et de Pius par adoption, amateur de la doctrine ; et au sacré Sénat, et à tout le peuple romain : en faveur de ceux qui, appelés de toute race d'hommes, sont injustement haïs et persécutés ; Justin, fils de Priscus, petit-fils de Bacchius, de la colonie de Flavia Néapolis, dans la Syrie-Palestine, un d'entre eux, j'ai présenté ce discours et cette prière[1]. »

Après avoir montré l'injustice dont on usait envers les chrétiens, que l'on condamnait uniquement à cause de leur nom, attendu que tous les supplices étaient suspendus aussitôt qu'ils renonçaient à ce glorieux titre, il répond aux accusations portées contre la religion nouvelle. « Quel est, s'écrie-t-il, l'homme sain d'esprit qui n'avouera

[1] *Apol.* 1a, no 1.

que nous ne sommes pas athées, puisque nous adorons le Dieu éternel, créateur de l'univers... Jésus-Christ, son Fils, crucifié sous Ponce-Pilate, du temps où Tibère César gouvernait la Judée, et, au troisième rang, l'esprit prophétique[1]?...»

On nous reproche comme une folie, ajoute-t-il, de mettre sur le même rang Dieu le père, immuable, éternel, et un homme crucifié, mais on ne comprend pas le mystère de la Croix. Et il explique, en termes magnifiques, ce qu'est Jésus-Christ. Arrivant ensuite à l'accusation portée contre les chrétiens, au sujet de leurs assemblées et de leurs cérémonies, il ne craint pas, malgré la discipline du secret, rigoureusement observée à cette époque, d'entr'ouvrir devant les païens la porte de ces assemblées, et de les faire assister en esprit aux plus augustes cérémonies de notre culte. Ce passage, souvent cité, est très-remarquable, parce qu'il nous initie aux principales parties de la liturgie apostolique[2].

« Si ces choses, dit-il en terminant, vous paraissent conformes à la raison et à la vérité, respectez-les; si vous n'y voyez que des niaiseries, méprisez-les comme des niaiseries, mais, du moins, ne condamnez pas à mort des gens qui n'ont fait aucun mal. Car nous vous déclarons d'avance que vous n'échapperez pas au jugement de Dieu, si vous persévérez dans cette injustice; de notre côté, nous nous écrierons : Que cela arrive qui plaît à Dieu[3]... »

Et il semblait entrer dans les desseins de Dieu

[1] *Apol.*, n° 13. — [2] *Ibid.*, du n° 65 au n° 67. — [3] *Ibid.*, n° 68.

que l'erreur ne cédât pas à la vérité, qu'elle devînt même plus audacieuse dans ses accusations calomniatrices. Les philosophes y étaient des plus ardents. L'un d'entre eux, connu par sa dépravation, ne craint pas, dans la capitale même de l'empire, de jeter à la face des chrétiens l'accusation d'athéisme et d'impiété. Justin le provoque à une conférence publique, et, en présence d'un grand nombre de témoins, il imprime sur son front le stigmate du calomniateur. Mais un philosophe, Crescent, répète les mêmes injures. Nouvelles conférences, nouvelle défaite humiliante. Et il reste philosophe, ou plutôt, comme dit saint Justin, il n'est pas digne du titre de philosophe; ce n'est qu'un amateur d'opinions, un cynique à qui tout est indifférent[1]. »

Pour dissiper cette indifférence, Justin compose une nouvelle apologie qu'il adresse au sénat romain. Dans cet écrit, plein d'une éloquence inspirée, il touche pour ainsi dire et il essaye de faire vibrer toutes les cordes du luth humain, mais par-dessus tout, il demande que la lumière se fasse.

« Nous vous prions que cette requête soit rendue publique, après que vous l'aurez apostillée comme il vous plaira, afin que les autres sachent ce que nous sommes, et que les hommes connaissent notre enseignement, sur lequel ils sont dans des erreurs, dans une ignorance si grossières... Si vous revêtez ma requête de votre autorité, je la mettrai sous les yeux de tous, afin, s'il est possible, qu'ils

[1] *Apol.*, n° 3.

changent d'opinion ce qui est le seul but que je me suis proposé en l'écrivant[1]. »

Mais le prince des ténèbres repoussait la lumière, et il entretenait la haine au cœur de ses suppôts. Une nouvelle persécution éclate. Toujours mêmes prétextes. Les défenseurs de la vérité ne se lassent pas. Voici d'abord un philosophe athénien, Athénagore, qui, au nom de tous les chrétiens de la Grèce, repousse ces mensonges éternellement reproduits d'athéisme, d'incestes, de repas humains. Son langage est noble et ému. persuasif, digne d'un chrétien et d'un philosophe.

« Nul soupçon, même léger, d'athéisme ne peut tomber sur des personnes qui protestent hautement reconnaître et adorer un Dieu souverain, incréé, invisible, incompréhensible, immuable, éternel, revêtu d'une lumière et d'une beauté ineffables, et qui, moyennant son Verbe, a créé et conserve toutes choses... Qui ne s'étonnera donc que l'on nomme athées ceux qui disent qu'il est un Dieu Père, un Fils Dieu et un Saint-Esprit, qui sont unis en puissance et distingués en ordre[2]? »

Est-il nécessaire de justifier les chrétiens des deux autres accusations d'inceste et d'infanticide? Est-il vraisemblable que des hommes qui prennent Dieu pour modèle de leur conduite et aspirent uniquement à être irrépréhensibles en sa présence; qui sont persuadés que nuit et jour Dieu assiste à tout ce qu'ils pensent et à tout ce qu'ils disent, et qu'étant toute lumière, il voit ce qui se

[1] *Apol.* 2a, nos 14, 15.
[2] *Athen., Legatio, apud Justinum.*

passe au plus secret de leurs cœurs ; qui enfin, après cette vie mortelle et terrestre, en attendent une bien plus excellente, savoir, une vie immortelle et céleste, ou bien, s'ils tombent avec les autres, une vie bien pire dans le feu, est-il, dis-je, vraisemblable que de tels hommes s'abandonnent sans retenue aux plaisirs des sens et aux plus honteuses passions[1] ?

A côté de cet apologiste philosophe, viennent se ranger de saints pontifes, philosophes aussi, saint Méliton, évêque de Sardes ; saint Apollinaire, évêque d'Hiérapolis, en Phrygie ; saint Théophile, d'Antioche, et cet illustre sénateur, Apollonius, qui, accusé par son esclave, défendit sa foi de sa plume et de son sang.

Mais voici un nouveau lutteur, habile, éloquent, hardi ; non content de justifier, il accuse; le paganisme tombe écrasé sous les coups qu'il lui porte, et le christianisme lève la tête, victorieux. On a nommé Tertullien. C'est lui. Nous l'avons déjà vu donnant, dans son livre *Des prescriptions*, à l'argument d'autorité, sa forme définitive, le voici qui résume dans son admirable *Apologétique* tout ce qui a été dit de plus fort et de plus éloquent par ses prédécesseurs. Quelle mâle vigueur de logique ! quelle âpre clarté de style ! quel accent de conviction énergique ! quel mépris triomphant ! Il faudrait tout citer. Mais qui n'a lu ces admirables pages ?

Les apologies dont nous venons de parler sont particulièrement dirigées contre les préjugés du

[1] *Ibid.*, l. c.

vulgaire, mais ces préjugés prenaient naissance dans les fausses doctrines judaïques et païennes. Il ne suffisait donc pas de venger le christianisme des calomnies populaires, il fallait le défendre contre les erreurs des sages. Les docteurs chrétiens ne manquèrent pas à cette mission. Dès le premier siècle, le saint évêque Siméon, successeur sur le siége de Jérusalem de l'apôtre saint Jacques, déploya un zèle des plus louables, qu'il paya de sa vie, pour s'opposer aux efforts de quelques chrétiens égarés, qui voulaient mélanger le judaïsme et le christianisme. Mais le premier qui entreprit une apologie complète du christianisme contre l'hérésie judaïque fut l'illustre martyr saint Justin, dans son dialogue avec Tryphon. Ce Tryphon était un Hébreu philosophe qui paraissait préférer Platon et Aristote à Moïse et à Isaïe. Justin l'ayant rencontré dans un de ses voyages, eut avec lui une conférence qu'il mit par écrit pour preuve de sa sincérité. On ne sait ce qu'il faut le plus admirer dans cet écrit, ou la force du raisonnement qui réduisit Tryphon et ses amis au silence, sans toutefois les convertir, ou la science profonde des Ecritures, ou l'amour passionné du saint docteur pour la personne adorable de Jésus-Christ, et son zèle pour la conversion des âmes. L'argumentation du saint est simple et rigoureuse.

« Vous nous reprochez de ne pas suivre la loi de Moïse; mais cette loi n'avait qu'un temps; elle devait être abolie; elle l'a été. Le Messie dont elle était destinée à préparer l'avénement est arrivé. Ce Messie, c'est le Christ Jésus, qui a souffert et qui est mort sur la croix. Sur ce point, qui était

le principal scandale pour les Juifs. Justin s'appuyant sur le psaume XXI, qu'il commente avec une richesse de science merveilleuse, démontre que Jésus réunit en sa personne tous les caractères du Messie. L'un des caractères les plus manifestes, c'est d'avoir appelé à lui tous les peuples et de les réunir tous dans le sein de son Église[1]... »

Plusieurs autres docteurs défendirent la religion chrétienne contre les erreurs des Juifs ; saint Théophile, d'Antioche, saint Théophile, premier évêque de Porto...

Les philosophes, champions plus ou moins convaincus du paganisme, trouvèrent aussi parmi les chrétiens des sages pour démontrer la folie de leurs systèmes. Voici d'abord un avocat, exercé aux luttes du barreau, qui, sous le nom d'un ami, avocat comme lui, vient plaider contre les dieux de l'Olympe, autrefois ses clients. C'est dans le dialogue intitulé *Octavius* que Minucius Félix donne aux vaines idoles le coup de pied de l'éloquence, de la raison et du bon sens. « Tous vos dieux, dont nous connaissons la naissance et la mort, ne sont que des hommes... et quels hommes !... Les animaux privés de raison ne jugent-ils pas mieux que vous de vos divinités ? Les rats, les hirondelles et les milans savent qu'ils sont privés de sentiment; car ils les rongent, les foulent aux pieds, se perchent sur leurs têtes; et, si vous ne les chassiez, ils feraient leurs nids dans la bouche même de votre dieu[2]. Que dirai-je de la figure et de

[1] Jus. *Dialo. cum Tryph.*, n° 13 et suiv. ; 98 et suiv.
[2] *Octavius*, n° 24, trad. Pericaud.

forme de vos dieux? N'offrent-elles pas l'assemblage du ridicule et de l'ignominie? Vulcain est boiteux; Jupiter, après tant de siècles, est imberbe; Neptune a les yeux verts, Minerve les a bleus; Junon en a qui ressemblent à ceux d'un bœuf[1]... Dans quels lieux se livre-t-on le plus à la débauche, si ce n'est dans vos temples, au pied de vos autels, où les prêtres font des marchés honteux, et trafiquent du viol et de l'adultère[2]? »

« Que Socrate, ce bouffon d'Athènes, glorieux du témoignage d'un oracle menteur, se plaise à douter, en avouant qu'il ne sait rien; qu'Arcésilas, Carnéade, Pyrrhon et toute la secte académique délibèrent encore; que Simonide demande sans cesse de nouveaux délais pour répondre : quant à nous, nous méprisons le vain orgueil de ces philosophes que nous connaissons pour des tyrans, des corrupteurs, des adultères toujours fort éloquents contre leurs propres vices. Nous ne travaillons pas à paraître sages, mais à l'être. nous ne disons pas, mais nous faisons de grandes choses. Nous nous glorifions d'avoir trouvé ce que vos philosophes ont cherché avec tant d'efforts sans pouvoir jamais le rencontrer[2]. »

C'est maintenant un rhéteur, qui a brûlé, lui aussi, l'encens de son éloquence devant les idoles et qui tourne contre *l'idolâtrie et les idolâtres*, son talent purifié, mais pas encore assez discipliné. Ce rhéteur est l'africain Arnobe, le maître de celui que l'on a appelé, à juste titre, le *Cicéron chrétien*. Et ce disciple, dans un langage harmonieux, dé-

[1] Octavius, n° 25. — [2] *Ibid.*, n° 38.

veloppe, devant les yeux étonnés des païens, les merveilles des *Institutions divines* et les erreurs de la *fausse religion* et de la *fausse sagesse* [1].

Pendant que Lactance faisait servir la langue de Cicéron à combattre les superstitions païennes, Eusèbe de Césarée employait, dans le même but, la langue de Platon, en écrivant son livre de la *Préparation évangélique*.

Mais c'est sous les coups du ridicule que la philosophie doit tomber écrasée. Un philosophe chrétien, Hermias, prenant en main le fouet de la satire, renverse, les unes sur les autres, les tables de ces trafiquants de fausse sagesse. Les *Philosophes en contradiction*, tel est le titre de ce petit chef-d'œuvre de polémique philosophique et chrétienne [2].

Nous sommes au IVe siècle, et, avant que la religion chrétienne prenne, avec Constantin, possession de l'empire, elle règne déjà dans les esprits. Qui oserait encore, après les éloquentes apologies dont nous venons de signaler quelques-unes, jeter au christianisme le gant du doute et de l'injure? Jésus-Christ règne sur les intelligences. Aucun ennemi ne viendra troubler cette pacifique domination jusqu'au XIIe siècle.

Vers cette époque, le catholicisme se trouve en présence d'un nouvel adversaire. Sous l'influence de causes qui ne sont pas encore suffisamment déterminées, un mouvement philosophique remar-

[1] Ce sont les titres du Ier et IIme livre des *Institutions divines*, le principal ouvrage de Lactance.

[2] Voir une traduction exacte, élégante, de l'ouvrage d'Hermias, par M. Pericaud, à la suite de sa traduction d'*Octavius*.

quable s'est produit chez les Arabes juifs et mahométans. Les ouvrages d'Aristote ont trouvé d'éloquents commentateurs dans quelques écrivains philosophes, Avicenne, Averrhoës, dont on vante aussi les découvertes scientifiques. Des savants chrétiens sont allés puiser à ces sources qui paraissent pures, et ils sont revenus sous le charme toujours si puissant de la nouveauté. Il y a là un danger pour la foi; il appartient aux gardiens de la saine doctrine de le signaler. Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, se donne cette mission; il fait d'abord traduire en latin le Coran, et il en publie ensuite une réfutation complète. Plus tard saint Thomas, dans sa *Somme contre les gentils*, achèvera l'œuvre, soit en faisant briller aux yeux des infidèles la lumière de la vérité, soit surtout en leur enlevant l'appui d'Aristote. On n'a peut-être pas assez remarqué, à la décharge de la scholastique, le motif qui détermina les docteurs du moyen âge à élever en quelque sorte tout l'édifice scientifique sur la dialectique aristotélicienne; ils enlevèrent ainsi à leurs ennemis l'arme la plus dangereuse et la mirent au service de la vérité[1].

Au XVIe siècle, de nouvelles attaques vinrent provoquer de nouvelles apologies. Quand le christianisme s'établissait, on lui reprochait de n'avoir pas de passé; maintenant, c'est ce passé lui-même que l'on veut tourner contre lui. On fouille dans ses annales avec la pensée arrêtée d'avance d'y trouver sa condamnation, et l'on jette en pâture à un public toujours crédule des récits mensongers

[1] *De verit. cath. fidei, seu summa philosophica*, édit. de Nîmes, 1853.

où l'on flétrit les institutions les plus respectables. Toute cette haine est condensée dans un ouvrage qui veut se donner les allures d'un livre scientifique : *les Centuries de Magdebourg*.

On a calomnié le passé de l'Église; il faut le présenter dans sa vérité. C'est ce qu'exécute, dans ses *Annales*, le savant Baronius. Pour la bonne foi, la réponse est complète... Mais où est la bonne foi de l'impiété? On reprendra donc perpétuellement ce thème qui a eu du succès, et il faudra que les apologistes catholiques réfutent sans cesse, à nouveau, des calomnies sans fondement.

Mais voici le XVIIIe siècle. Saint Jean, dans son Apocalypse, a vu une étoile qui tombait du ciel. *La clef du puits de l'abîme lui fut donnée. Et il ouvrit le puits de l'abîme, et la fumée du puits monta comme la fumée d'une grande fournaise : et la fumée du puits obscurcit le soleil et l'air*[1]. Le XVIIIe siècle semble, en effet, avoir reçu la clef du puits de l'abîme; car il ne négligea rien pour obscurcir les vérités chrétiennes, qui, grâce aux génies des siècles précédents, brillaient de l'éclat du soleil, et pour pervertir ces nobles sentiments, fruits du catholicisme, que les fidèles respiraient comme l'air. Toutes les sciences furent convoquées à cette croisade d'un nouveau genre, et il s'éleva comme une fumée qui, momentanément, obscurcit tout. Les apologistes ne manquèrent pas, mais, ainsi que nous l'avons déjà dit, ils ne furent peut-être pas à la hauteur de leur mission. La Providence réservait un apologiste plus éclatant.

[1] *Apoc.*, IX.

Le grand apologiste du catholicisme contre les attaques du XVIII[e] siècle, c'est le XIX[e] siècle.

Pour qui y regarde de près, tous les travaux de notre époque sont marqués du même cachet: tous contribuent, d'une manière ou d'une autre, à démontrer la fausseté des attaques dirigées contre le catholicisme par le siècle qui nous a précédés. Que l'on ne se méprenne pas sur notre pensée. Nous ne disons pas que la science du XIX[e] siècle soit, sciemment, une apologie des vérités révélées. Nos savants, en général, étudient en dehors de toute idée préconçue : ils font de la science pour la science, et cette science formulée ainsi d'une manière indépendante donne un démenti à la science de parti pris, et réhabilite la religion. Au sein de l'Église, Dieu a suscité des hommes de foi et des apôtres qui ont eu mission de dire le mot de Dieu sur notre époque. Au début du siècle, on voyait tous les hommes d'intelligence se grouper autour de la chaire de Saint-Sulpice, d'où descendait un enseignement apologétique parfaitement approprié aux circonstances. Les conférences de Mgr Frayssinous arrivaient à leur heure; elles servaient de transition entre le XVIII[e] siècle et le XIX[e] : leur influence fut grande. Lorsque la société voulut faire un nouveau pas en avant, l'apologie catholique monta dans la chaire de Notre-Dame sous une forme nouvelle aussi, forme qui étonna d'abord, qui scandalisa peut-être quelques esprits, mais qui réalisa le dessein providentiel sur la société moderne. La prédication du XIX[e] siècle est essentiellement empreinte du caractère apologétique, parce qu'elle s'adresse à des esprits pré-

venus. Cependant, il ne faudrait pas qu'elle se laissât trop entraîner sur cette pente. Notre siècle douteur a surtout besoin d'affirmation : une parole convaincue, voilà ce qu'il lui faut.

Tandis que les apologistes s'efforçaient de dissiper les ténèbres de la fausse science, les docteurs faisaient briller la lumière de la vérité en exposant les preuves sur lesquelles s'appuie la démonstration évangélique.

3° Démonstration évangélique. — Controverse.

Les bases de la démonstration évangélique se trouvent dans l'Évangile ; elles ont été posées par le Sauveur lui-même. On peut les résumer en quelques mots très-simples.

Dieu est intelligence, puissance et amour.

Intelligence infinie, puissance infinie, amour infini.

Dieu communique à l'homme ces trois perfections, mais d'une manière finie, c'est-à-dire avec une limite.

La limite de l'intelligence, c'est la connaissance certaine de l'avenir, en particulier de l'avenir qui dépend de causes libres.

La limite de la puissance, c'est le droit sur la vie et sur la mort.

La limite de l'amour, c'est le sacrifice de soi-même à ceux qu'on aime : *Majorem hac dilectionem nemo habet ut animam suam ponat quis pro amicis suis* [1].

[1] *Joan.* XV, 13.

Il y a donc trois marques certaines et infaillibles pour reconnaître si une religion est de Dieu ou de l'homme.

Toute religion qui a en sa faveur des prophéties, des miracles, des prodiges d'amour. est incontestablement une religion divine.

La démonstration évangélique consiste à établir que le catholicisme se présente avec ces trois caractères divins :

1° Des prophéties certaines d'événements qui ne pouvaient être connus par aucune cause naturelle ;

2° Des œuvres miraculeuses qui attestent une puissance souveraine sur la vie et sur la mort ;

3° Des manifestations multipliées d'un amour surhumain.

Tous les Pères des premiers siècles qui ont écrit contre les Juifs se sont attachés à développer la preuve tirée des prophéties.

Nous avons parlé du célèbre dialogue de saint Justin avec Tryphon, où cette preuve est mise dans tout son jour. Saint Méliton, de Sardes, saint Théophile, d'Anthioche, saint Irénée, Tertullien allèguent avec confiance ces oracles divins, dont, de leur temps, l'accomplissement pouvait en quelque sorte être touché du doigt.

Eusèbe de Césarée, dans sa *Démonstration évangélique*, développa cette thèse avec une abondance de preuves qui jettent une lumière éclatante sur le côté prophétique du christianisme. Il établit entre les prophéties de l'Ancien Testament et le récit des Évangélistes un parallélisme qui ne peut avoir sa cause que dans l'intelligence infinie de celui à qui

tous les siècles obéissent. Cette *Démonstration évangélique*[1] fut reprise au XVIIe siècle par le savant évêque d'Avranches. Comme s'il prévoyait d'avance le caractère des attaques de l'incrédulité moderne, Huet prit le Nouveau Testament pour base de son argumentation; il appuya l'Évangile sur la Bible, le récit des évangélistes sur les visions des prophètes ; il forma ainsi entre l'Ancien et le Nouveau Testament comme un enchaînement qui ne permet d'attaquer l'un sans nier l'autre, ou plutôt qui oblige à reconnaître à la fois la vérité de l'un et de l'autre.

Les premiers apologistes alléguaient les miracles en faveur de la divinité du christianisme, et ils le faisaient avec d'autant plus de confiance que, suivant la promesse du Maître, *les signes les suivaient*[2]. On se tromperait néanmoins si on croyait que cette démonstration pour ainsi dire palpable était acceptée sans réclamation ; les Juifs, témoins des miracles du Sauveur, les attribuaient à Beelzébud, le prince des démons : *In Beelzebud, principe dæmoniorum, ejicit dæmonia*[3]. Ainsi raisonnaient ceux qui voyaient les miracles des apôtres : tous vos prétendus miracles, disaient-ils, ne sont que des prestiges. Les disciples répondaient comme avait répondu le Maître, et cette réponse était faite avec une assurance propre à convaincre : « Que l'on amène ici, s'écriait Tertullien, devant vos tribunaux, quelqu'un qui soit notoirement possédé du démon. Au commandement d'un chré-

[1] L'ouvrage de Huet a le même titre que celui d'Eusèbe.
[2] *Matth.*, XII, 24. — [3] *Luc*, XI, 15.

tion, quel qu'il soit, cet esprit se confessera démon aussi véritablement qu'ailleurs faussement il se nomme dieu. Que l'on amène aussi quelqu'un de ceux que l'on croit agité par quelque dieu... et s'il ne confesse pas qu'il n'est qu'un démon, n'osant mentir à un chrétien, répandez sur le lieu même le sang de cet effronté chrétien. Quoi de plus éclatant que cette expérience? Quoi de plus convaincant que cette preuve[1]? »

Ce défi audacieux était adressé aux divers magistrats de l'empire romain. Comment oser soutenir encore que les miracles de Jésus-Christ étaient dus à la puissance du démon! Force était d'abriter les dieux nationaux derrière un rempart plus solide. Vous nous opposez des miracles, disaient-ils, nous en avons aussi, nous. Et ils alléguaient les prestiges d'un certain Apollonius. C'était fournir aux apôtres l'occasion d'un nouveau triomphe.

Les miracles des apôtres ne sont pas des faits isolés, sans but; ils tendent tous à démontrer la vérité d'un fait, miraculeux lui-même : la résurrection de Jésus-Christ. Là est le centre de la démonstration évangélique; c'est vers ce point que convergent tous les rayons lumineux. Pour la génération contemporaine, ce fait est la lumière même, et cette lumière rayonne en se propageant sur les générations suivantes. C'est un privilége du catholicisme; par l'Eglise les siècles se touchent, se pénètrent. Ce qui était hier, est aujourd'hui. Les apôtres disaient aux Juifs et aux Romains : Ce Jésus que vous avez crucifié et mis dans

[1] *Apol.*, n° 23.

le tombeau est ressuscité, nous l'avons vu, nous vous l'attestons ; leurs successeurs disent de même. Vienne le rationalisme incrédule, fruit de la réforme, les docteurs catholiques lui opposeront également le signe de Jonas ; il ne s'agit pas de raisonner, il faut simplement constater un fait : Jésus-Christ est-il ressuscité?

Puiser la vie dans la mort, c'est la plus haute manifestation de la puissance. Sacrifier sa vie, s'immoler, c'est le témoignage le plus touchant de l'amour. Pendant trois siècles, les chrétiens offrent au monde ce témoignage, et les docteurs en font ressortir le merveilleux éclat. Chose étrange! ce qui aurait dû ouvrir les cœurs est précisément ce qui les ferme.

« Ce sont ces œuvres d'amour qui aigrissent le plus violemment contre nous quelques-uns des vôtres. Voyez, disent-ils, combien ils s'aiment, tandis qu'eux se haïssent mutuellement, et comme ils sont prêts à mourir les uns pour les autres, tandis qu'eux seraient plus disposés à s'entr'égorger[1]... »

Les œuvres des nouveaux chrétiens sont si éclatantes que Tertullien ne craint pas d'adresser aux magistrats de l'empire cette interpellation :

« Nous en attestons vos procédures, ô vous qui siégez journellement pour juger les prisonniers, et punissez leurs crimes par des sentences. Parmi tant de coupables... s'est-il jamais rencontré un chrétien? ou, quand les chrétiens vous sont offerts comme chrétiens, lequel d'eux ressemble à tant de coupables[2]?... »

[1] Tert., *Apol.*, n° 39. — [2] *Ibid.*

Cette démonstration, déjà frappante quand elle se bornait aux individus, devient irréfutable en se généralisant. Pendant trois siècles il n'y avait que des chrétiens, après trois siècles l'univers était chrétien. Quelle preuve plus convaincante de la divinité de Jésus-Christ! Les siècles, en se succédant, ajoutaient à cette démonstration, soit par leur soumission, soit par leur résistance. Il semble même que Dieu ait voulu faire servir l'erreur au développement complet de la vérité. Le XVIIIe siècle peut être considéré comme la dernière étape de l'incrédulité; à partir de ce moment, elle ne fera plus que tourner sur elle-même. C'est aussi à cette époque que la démonstration évangélique acquiert en quelque sorte sa forme définitive. Le *Traité historique et dogmatique de la vraie religion*, par Bergier, en présente, ce nous semble, la formule la plus complète. Il est regrettable que cet ouvrage, si remarquable sous le rapport des idées, soit écrit dans un style qui en rend la lecture difficile. A partir de Bergier, les théologiens adoptèrent le cadre de sa démonstration, en amoindrissant toutefois, chose profondément regrettable, la partie historique. C'est cependant sur ce terrain qu'il conviendrait, plus que jamais, d'asseoir les fondements de la démonstration évangélique. La science séparée scrute, avec un zèle plus ou moins impartial, les annales des anciens peuples, elle prétend y trouver souvent des arguments contre la révélation mosaïque. Lorsque M. Renan lut dans le sein de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, qui représente assez exactement la science historique contemporaine,

son *Mémoire* sur le monothéisme primitif, la plupart des membres réclamèrent, il est vrai, contre certaines assertions par trop hasardées de leur jeune collègue, mais le plus grand nombre parut accepter les conclusions contraires à la Bible. En présence d'une situation ainsi dessinée, ne serait-il pas nécessaire que la polémique catholique rentrât franchement dans la voie traditionnelle?

La religion ne doit pas seulement être défendue contre les ennemis du dehors, mais aussi contre les ennemis intérieurs, contre ceux qui, en acceptant la révélation faite par Jésus-Christ, prétendent l'interpréter d'après leurs pensées particulières. Conserver intact le dépôt de la doctrine, opposer aux profanes nouveautés les croyances anciennes; dévoiler l'incohérence des interprétations privées; démontrer la vérité de l'enseignement traditionnel, c'est l'œuvre des controversistes.

A en croire un protestant célèbre, la controverse serait peu utile, sinon funeste. « En général, dit M. Guizot, je crois la controverse peu utile, et d'un effet peu religieux; sa part est petite à toutes les époques, dans le triomphe des grandes vérités morales. Elles s'établissent surtout en se montrant, par l'exposition directe et dogmatique. Nous en avons dans l'Évangile même le plus éclatant et le plus auguste des exemples. Certes, dès les premiers jours, ni les motifs, ni les occasions de controverse ne manquaient contre les Juifs ou les païens. On ne la rencontre presque jamais dans la prédication, je ne dis pas seulement de Jésus-Christ, mais des apôtres.... La controverse vient

plus tard, et quand elle arrive, elle altère bientôt la vérité, car elle la distribue par fragments entre les partis, les sectes, les hommes, et chacun s'attache avec l'aveuglement intraitable de l'amour-propre à la part qui lui est échue et dans laquelle il veut voir et faire voir à tous la vérité tout entière[1]. »

Il y a dans ce passage deux erreurs capitales : une erreur historique, une appréciation fausse. La controverse, dit-on, n'est pas dans l'Évangile ! Mais nous l'y avons trouvée à chaque page ; nous avons montré que l'Évangile de saint Jean, l'apôtre de l'amour, n'était en quelque sorte qu'un traité de controverse. Nous ne revenons pas là-dessus. Et les apôtres ? Quoi ! les apôtres n'ont pas fait de controverse? Qu'on lise donc leurs épîtres canoniques, en particulier le chapitre 2e de la IIe épître de saint Pierre, les deux épîtres aux Corinthiens et aux Galates, aux Thessaloniciens ; les deux épîtres de saint Jean ; l'épître de saint Jude. *La controverse,* ajoute-t-on, *est venue plus tard, et quand elle arrive, elle altère bientôt la vérité*... Et c'est un homme d'un esprit élevé, ayant longtemps étudié l'histoire de l'Église, qui énonce une assertion semblable !... Répondons par les faits.

Après trois siècles de controverses de détail, qui se perdent pour ainsi dire dans le vaste mouvement de prédication et de transformation d'où sortit le monde chrétien, apparaît la première grande hérésie. Un prêtre d'Alexandrie, Arius, ose affirmer, en face du miracle palpable de la

[1] Cité par Mgr Pavy dans son *Tableau des hérésies.*

conversion du monde que Jésus-Christ n'est pas Dieu. Ce blasphème tombe sur des âmes croyantes; il les émeut, il les soulève; pendant soixante ans l'univers est en feu. Est-ce que c'est la controverse qui a allumé cet incendie? Quel est au contraire son rôle au milieu de cette conflagration universelle? Dans la personne d'Athanase, le plus illustre controversiste de cette époque, elle formule un système admirable de philosophie appuyé sur l'incarnation du Verbe, Fils de Dieu[1]; elle venge la foi de l'Église et prépare cette déclaration solennelle du Concile de Nicée qui, après quinze siècles, retentit encore dans toutes les Églises catholiques..... Cette controverse *a-t-elle altéré la vérité?*

Arius attaquait le principe de l'ordre surnaturel, Pélage détruit l'ordre surnaturel lui-même. L'Afrique, premier théâtre de ces prédications antichrétiennes, les flétrit et les condamne. Mais l'erreur est vivace, elle se reproduit sous les formes les plus diverses; elle dénature la doctrine catholique; elle se perd dans des subtilités insaisissables. A la controverse de dissiper toutes ces fausses idées, de rendre à la vérité son éclat divin. Cette fois, la controverse se personnifie dans l'évêque d'Hippone, et quelle lumière elle projette sur les profondeurs de la nature humaine, viciée par le péché, et sur les merveilles de la nature restaurée en Jésus-Christ!... Qui oserait dire que la controverse soutenue par saint Augustin contre Pélage et contre Julien a altéré la vérité? Est-ce que les écrits immortels qui furent

[1] Mœhler, *Athanase le Grand*, t. I, c. II.

le fruit de cette controverse ne sont pas comme le manuel nécessaire de tous ceux qui veulent étudier la doctrine catholique de la grâce?

Après une longue période de préparation, le monde reposait paisible à l'ombre de l'unité catholique, lorsqu'un moine orgueilleux vient jeter un cri de guerre. Ce n'est d'abord qu'un des articles du symbole contre lequel il s'insurge, mais bientôt, poussé par l'inflexible logique de l'erreur, il sape par la base le christianisme, en niant l'autorité de l'Église. Et toutes les mauvaises passions contenues depuis longtemps disent : *Amen*, et déjà l'erreur ne s'appelle plus Luther, mais *Légion*. Des controversistes isolés ne suffiraient pas; Dieu suscite une légion de défenseurs. Les enfants d'Ignace sont partout, en Allemagne, en France, en Italie: ils prêchent, par leur vie encore plus que par leurs paroles; ils démasquent l'erreur sous quelque forme qu'elle se cache; ils instruisent; ils éclairent... Et tout ce mouvement vient se condenser dans un livre où l'hérésie protestante est écrasée: les *Controverses* de Bellarmin..... et la foi catholique se formule avec une netteté merveilleuse dans les Décrets dogmatiques du concile de Trente.

Cependant, la négation de Luther porte ses fruits de mort. La raison individuelle étant la seule règle, chaque individu se croit le droit de formuler sa religion; les sectes naissent et se multiplient; les opinions les plus opposées, les plus contradictoires se succèdent, et les variations deviennent si nombreuses qu'elles fournissent à un des plus grands maîtres en controverse, Bossuet,

le sujet d'un livre qui est le coup de massue sous lequel le protestantisme tombe vaincu : l'*Histoire des variations*.

Aux hérésies dogmatiques succèdent les hérésies politiques et sociales. Sous des formes diverses, ces hérésies se formulent toutes dans une erreur commune : la négation du règne social de Jésus-Christ par l'Église, ou, pour parler le langage contemporain, la destruction du pouvoir temporel du pape. On pouvait croire que les consciences modernes, bercées dans le doute et dans l'indifférence, laisseraient passer cette hérésie sans protester. Grâces à Dieu, il n'en a pas été ainsi ; instinctivement, la conscience catholique s'est révoltée, et les controversistes sont venus rendre raison de cette protestation. M. Guizot lui-même a pris part à la controverse, et c'est un de ses titres de gloire. Or, croit-il que la vérité ait été altérée par la discussion solennelle, éclatante, qui, depuis six ans, tient le monde en éveil ? Mais, quand la controverse s'est ouverte, il y avait, parmi les croyants, bien des hommes qui se laissaient aller à cette pensée, qu'après tout les besoins de la société moderne demandaient le sacrifice de la puissance temporelle du souverain pontife. Cette bonne foi peut-elle exister aujourd'hui ? Toutes les combinaisons ont été examinées, discutées, et l'on n'a pas pu sortir des embarras de ce dilemme : ou le pape sera souverain, ou il sera sujet ; sujet, il ne sera plus indépendant, et par conséquent ne pourra remplir utilement sa divine mission. Je ne sache pas que jamais la controverse soit arrivée à un résultat aussi complet.

4° Philosophie de la révélation.

Les insondables mystères du christianisme. *folie* pour les esprits charnels, *scandale* pour les esprits superbes, sont, pour les chrétiens dociles, *la sagesse même de Dieu.* L'étude approfondie des dogmes révélés fournit, en effet, le mot de tous les problèmes qui agitent l'esprit humain : l'infini, le fini, et les rapports de l'infini et du fini. C'est de là qu'est sortie la vraie philosophie, la philosophie chrétienne, qui s'est manifestée sous une double forme : la philosophie mystique et la philosophie rationnelle. Identiques au fond. ces deux philosophies se diversifient d'après le point de vue sous lequel elles envisagent les rapports des êtres créés avec le Créateur. Usant du procédé d'intuition, les mystiques font en quelque sorte rayonner sur la création la lumière du Verbe qu'ils contemplent directement, tandis que les dialecticiens s'efforcent, à l'aide du raisonnement, de remonter des êtres créés jusqu'aux invisibles perfections de Dieu : *Invisibilia enim ipsius... per ea quæ facta sunt, intellecta conspiciuntur* [1].

Saint Jean peut être considéré comme le chef de l'école mystique ; il en a formulé la doctrine dans ses épîtres, et en particulier dans ces paroles : *Qui non diligit manet in morte* [2], paroles où se trouve la condamnation de toute la philosophie ancienne. Nul doute qu'il n'y ait de très-hautes spéculations

[1] *Ad Rom.* I, 20. — [2] *Joan.* III, 14.

dans les ouvrages de Lao-Tseu, de Platon et d'Aristote, mais qu'est-ce que ces spéculations disent au cœur, en quoi influent-elles sur la vie : *Qui non diligit manet in morte.* Et le monde ne périssait-il pas sous l'influence de ces doctrines?

Le Ier siècle nous présente un monument mémorable de philosophie mystique; ce sont les ouvrages attribués à saint Denis l'Aréopagite, et que la critique moderne semble vouloir lui restituer. Dans ses livres de la *Hiérarchie, des Noms divins*, et de la *Théologie mystique*, le saint apôtre, nous initiant d'abord aux secrets de Dieu, nous fait descendre les degrés de l'échelle par laquelle le Créateur s'unit aux créatures, et nous montre à tous les degrés de la création, l'empreinte vive des attributs divins. A quelles hauteurs ne se sent-on pas élevé dès les premières pages de la *Hiérarchie céleste !* « Toutes choses viennent de Dieu, et retournent à Dieu, comme disent les saintes Lettres. C'est pourquoi, sous l'invocation de Jésus, la lumière du Père, oui, la vraie lumière qui éclaire tout homme venant au monde et par qui nous avons obtenu d'aborder le Père, source de lumière, élevons un regard attentif vers l'éclat des divins oracles que nous ont transmis nos maîtres; là, étudions ce qui fut révélé sous le voile de la figure et du symbole, touchant les hiérarchies des esprits célestes. Puis, ayant contemplé d'un œil tranquille et pur ces splendeurs primitives, ineffables, par lesquelles le Père, abîme de divinité, nous manifeste, sous des types matériels, les bienheureux ordres des anges, replions-nous sur le principe d'où ces splendeurs dérivent... Car ce n'est qu'à l'aide d'em-

blèmes matériels que notre intelligence grossière peut contempler et reproduire la constitution des ordres célestes. Dans ce plan, les pompes visibles du culte nous rappellent les beautés invisibles, les parfums représentent les suavités spirituelles ; l'éclat des flambeaux est le signe de l'illumination mystique ; le ressasiement des intelligences par la contemplation a son emblème dans l'explication de la sainte doctrine ; la divine et paisible harmonie des cieux est figurée par la subordination des divers ordres de fidèles, et l'union avec Jésus-Christ, par la réception de la divine Eucharistie... Toutes choses, donc, offrent matière aux plus nobles contemplations ; et il est permis de présenter le monde purement spirituel sous l'enveloppe si peu assortie, cependant, du monde matériel, étant averti, d'ailleurs, que ces formes vont au premier d'une tout autre manière qu'au second[1]... »

Les ouvrages de saint Denis l'Aréopagite exercèrent une grande influence sur le moyen âge. Ils furent traduits d'abord par Scot Erigène, qui en fit sortir le panthéisme[2]. Plus tard, ils furent commentés par deux saints et savants religieux, Hugues et Richard de Saint-Victor, dont les hauts enseignements, exprimés dans un langage des plus harmonieux, contribuèrent à élever les âmes vers les régions divines de la contemplation. Les deux

[1] *Hier. céleste,* trad. de Mgr Darboy.

[2] Le panthéisme de Scot Erigène est, croyons-nous, plus dans l'expression que dans la pensée, et, si l'expression trahit la pensée, c'est que la question des rapports du fini et de l'infini n'avait pas été suffisamment éclaircie.

traités de Richard de Saint-Victor, intitulés *Benjamin minor*, ou *Præparatio ad contemplationem*; *Benjamin major*, ou *de contemplatione*, présentent, à ce point de vue, un intérêt tout particulier. D'après la doctrine qui y est formulée, pour philosopher, l'homme doit commencer par purifier son cœur, par se dégager des choses matérielles et charnelles, afin de pouvoir s'élever jusqu'à la contemplation. Tant que l'homme s'arrête à considérer les objets extérieurs, il ne va pas plus haut que la *pensée*; s'il remonte des effets à la cause, il *médite*; s'il s'élève, guidé par la seule inspiration vers l'objet qu'il s'est choisi, il *contemple*. L'homme n'arrive que peu à peu à ce dernier état. Hugues et Richard construisent chacun une échelle pour l'aider à y monter. L'échelle de Richard contient six degrés : dans les deux premiers, c'est l'imagination qui agit; dans les deux seconds, la raison; dans les deux derniers, l'intuition. L'intuition n'est pas une faculté naturelle à l'homme; c'est une grâce qui lui est communiquée de trois manières différentes : par la dilatation de l'esprit; par l'exhaussement, *per sublevationem*; par l'extase, *per alienationem*.

Un autre philosophe mystique a tracé également, dans son *Itinerarium mentis ad Deum*, la route qui mène à Dieu. Tous les objets créés, dit le docteur séraphique, forment comme les degrés de l'échelle par où on s'élève jusqu'au Créateur. Nous trouvons dans les choses corporelles des vestiges de l'être infini; nous trouvons en nous-même son image qui nous conduit au principe premier. C'est la route de trois jours dans le désert; c'est la tri-

ple illumination du même jour, le matin, le midi, le soir ; c'est la triple existence des choses. L'âme de l'homme peut se mettre en rapport avec ces trois ordres : avec l'ordre corporel, par l'animalité ; avec ce qui est au dedans d'elle, par l'esprit ; avec ce qui est au-dessus d'elle, par l'intelligence. Chacun de ces degrés devient double, suivant qu'on considère Dieu comme *Alpha* ou comme *Oméga*, principe ou fin, ce qui donne six échelons correspondants aux six jours de la création. aux six degrés du temple de Salomon, aux six ailes des séraphins. Saint Bonaventure explique en détail chacun de ces degrés. Nous regrettons que le cadre de notre travail ne nous permette pas de les monter avec lui. La philosophie ainsi conçue a un but noble et élevé. Il ne s'agit plus d'aller péniblement à la recherche de la vérité au moyen de déductions plus ou moins rigoureuses ; l'intelligence est conviée à contempler la vérité dans sa source première, et à se réjouir de cette contemplation imparfaite en attendant la vision intuitive, la vue face à face. N'est-il pas profondément regrettable que la tradition de cette haute philosophie soit perdue, du moins dans les écoles, car, grâces à Dieu, elle s'est conservée parmi les fidèles. La doctrine mystique est venue, en effet, se condenser dans un livre mystérieux, qui se dresse comme un sphinx entre les temps anciens et les temps modernes, résumé du passé, lumière de l'avenir ; livre qui confond le savant, et qui charme l'homme illettré ; livre qui parle à tous le langage qui leur convient : le langage du temps et de l'éternité.

« Heureux celui que la vérité instruit par elle-même, non par des figures et des paroles qui passent, mais suivant la réalité... Grande folie de négliger les choses utiles et nécessaires pour s'appliquer aux choses curieuses et dangereuses; c'est avoir des yeux pour ne pas voir.

» Celui à qui le Verbe éternel parle, est débarrassé de beaucoup d'opinions.

» De ce Verbe unique procède toute chose, et toute chose ne parle que de Lui, et Il est Lui-même le principe qui nous parle.

» Personne, sans Lui, ne comprend ni ne juge droitement.

» Celui pour qui tout est un et qui ramène tout à cet *Un*, et qui voit tout dans cet *Un*, peut être stable de cœur et demeurer paisible en Dieu.

« O vérité Dieu! Faites-moi un avec vous dans un amour éternel. [1] »

Voilà en traits lumineux le résumé de la philosophie mystique : le principe, c'est le Verbe; le moyen, c'est le Verbe; le terme, c'est le Verbe; le Verbe qui agit en parlant; le Verbe qui éclaire par les créatures; le Verbe qui est aimé dans l'Esprit-Saint.

Qu'il y a loin de là à nos pauvres philosophies! L'école de philosophie que j'ai appelée rationnelle, pour la distinguer de l'école mystique, se forma d'abord à Alexandrie, sous l'influence de la sainteté et du génie. Elle eut pour fondateur saint Pantène, le stoïcien devenu apôtre; ses principaux représentants furent Clément, dit Alexandrin,

[1] *De Imit. Christi*, liv. I, c. III.

saint Alexandre et Origène. Si l'on veut connaître la vraie philosophie chrétienne, c'est dans les écrits de ces docteurs célèbres qu'il faut l'étudier.

Depuis la fatale scission du XVIe siècle, on a essayé de constituer la philosophie comme une science entièrement indépendante, c'est-à-dire que l'on a voulu ressusciter la philosophie païenne. Rien de plus contraire à la pensée des docteurs alexandrins. A leurs yeux, la philosophie païenne a eu une mission, mais une mission qui a fini avec la prédication de l'Évangile. Voici comment s'exprime à ce sujet Clément d'Alexandrie : « Avant la venue du Seigneur, la philosophie était nécessaire aux Grecs pour la justice; et maintenant elle leur est utile pour la piété, qu'elle doit nécessairement précéder chez ceux qui ont besoin de se rendre compte de leur foi. Car votre *pied ne heurtera point* [1] si vous attribuez à l'action de la Providence les choses bonnes, soit que vous les trouviez chez les Grecs ou chez nous. Dieu est, en effet, la cause de toutes les choses bonnes; cause principale de quelques-unes, comme de l'Ancien et du Nouveau Testament, cause *conséquente* des autres, comme de la philosophie. Il n'est cependant pas invraisemblable que ce soit lui-même qui ait donné la philosophie aux Grecs, avant qu'il les appelât. Car elle était pour eux ce qu'était la loi pour les Hébreux, le pédagogue qui les conduisait à Jésus-Christ. La philosophie est donc une préparation ; elle ouvre la voie à celui que le Christ perfectionne [2].

[1] *Prov.*, III, 23. — [2] *Stromates*, liv. I art. 2.

Saint Justin semble encore aller plus loin ; selon lui, les philosophes anciens qui suivirent les lumières de la raison furent chrétiens.

« Nous avons appris que le Christ est le premier-né de Dieu, la raison ou la parole dont participe tout le genre humain. Ceux. donc, qui ont vécu selon cette parole ou cette raison sont chrétiens, tels que Socrate, Héraclite et d'autres parmi les Grecs [1]. »

Mais par là même que la philosophie ancienne n'a été qu'une préparation au christianisme, un chrétien ne saurait, sans descendre de sa dignité, philosopher comme les païens. Ce ne serait pas pour lui sagesse, mais folie d'abandonner les lumières de l'Évangile pour arriver à la véritable science, la *Gnose*. La vraie philosophie n'est-elle pas celle qui s'appuie sur la foi.

« Nous ne nous laissons pas entraîner loin de la foi par la philosophie, comme si nous étions fascinés par les prestiges de quelque trompeur; mais, appuyés sur ce fondement solide, nous donnons à notre foi une démonstration plus entière [2]... »

Et pourquoi l'homme qui veut posséder la sagesse se laisserait-il entraîner loin de la foi ? Est-ce que ce n'est pas la foi qui le met en rapport direct avec ce Verbe, ce *Logos*, qui est le principe de toute connaissance. « Appuyons-nous sur la foi avec la confiance d'un jugement inébranlable. N'avons-nous pas choisi le Verbe qui est la vie... Qui croit au Verbe connaît la vérité [3]. »

[1] 1ª *Apol.*, nº 45. — [2] *Stromates*. liv. II, art. 1. — [3] *Ibid.*, l. c.

« L'univers en général, dit dans son langage poétique Clément Alexandrin, est une lyre dont le péché a rompu l'harmonie ; le Verbe de Dieu est venu la rétablir[1]... » C'est donc à la lumière du Verbe, c'est-à-dire éclairé par les enseignements de l'Église, que le philosophe chrétien essaye de pénétrer les mystères de la nature physique et de sa propre nature.

Mais quel est le but de ces investigations? Est-ce uniquement de satisfaire la curiosité de l'esprit? Est-ce de fournir les moyens de s'élever au-dessus du vulgaire?

La philosophie chrétienne a une mission plus noble, elle aide à pénétrer les mystères de l'Évangile et à en accomplir les préceptes. Le but de la philosophie est donc à la fois spéculatif et pratique ; le but spéculatif, c'est de connaître Dieu ; le but pratique, de s'unir à lui.

Telle est la philosophie non pas d'un docteur ou d'une école, mais la philosophie de tous les Pères des premiers siècles. Et cette doctrine vraiment complète et lumineuse se conserva dans les écoles catholiques pendant même les siècles d'invasion et de bouleversement, et nous la voyons reparaître nettement formulée, au XIe siècle, dans les ouvrages philosophiques de saint Anselme ; énergiquement affirmée, au XIIe siècle, par saint Bernard contre le rationalisme d'Abailard. Les deux principaux ouvrages philosophiques de saint Anselme sont le *Monologium* et le *Proslogium*. Dans ces deux écrits, comme dans tout son

[1] *Exhort. ad gentes.*

enseignement, le célèbre docteur prend la foi pour point de départ de ses spéculations ; la philosophie n'est, à ses yeux, que le développement de la croyance par la raison : *Fides quærens intellectum;* formule admirable, qui résume, avec une précision merveilleuse, la pensée de tous les docteurs chrétiens.

Abailard fut le premier qui brisa la chaîne de la tradition philosophique ; le premier, il voulut constituer une philosophie indépendante de la foi, préludant ainsi au rationalisme cartésien ou éclectique. Mais la philosophie chrétienne trouva un noble vengeur dans l'illustre abbé de Clairvaux. Gardien fidèle de la doctrine ancienne, saint Bernard écrasa cette *nouveauté profane* sous le poids de son éloquence et de l'autorité de l'Église.

La philosophie du moyen âge, sous sa forme scholastique, ne s'écarte pas, nous l'avons déjà dit, de la tradition des premiers siècles. Ni Albert le Grand, ni saint Bonaventure, ni saint Thomas n'ont la prétention de constituer une *somme philosophique* en dehors des données de la révélation. La philosophie se borne pour eux à la dialectique, et cette dialectique, loin d'être constituée comme une science supérieure, est établie servante de la théologie. Pendant tous les siècles où la foi domina, la théologie fut la seule philosophie, parce que les esprits trouvaient dans l'enseignement catholique une satisfaction complète à toutes leurs aspirations. La dialectique était comme le rempart, *Murus, et antemurale,* à l'ombre duquel s'épanouissait cette science supérieure. Aussi, est-ce contre la dialectique que tous les esprits

insoumis et insubordonnés ne cessèrent de diriger leurs attaques; c'est la dialectique, que Luther couvre de ses invectives tellement passionnées qu'il va jusqu'à nier l'usage le plus légitime de la raison. Et c'est cependant à Luther que la plupart des historiens modernes voudraient attribuer l'émancipation de la raison. Singulière émancipation! Il est vrai de dire, cependant, qu'à partir de Luther, la servante voulut s'ériger en maîtresse, et que la philosophie afficha la prétention de dominer la théologie. Les ruines du XVIIIe siècle sont là pour attester où doit aboutir une tentative semblable. Aujourd'hui, la philosophie semble se faire humble; elle consent à reconnaître l'indépendance de la théologie, mais c'est à la condition que son indépendance sera aussi proclamée. Au fond, elle est convaincue que l'avenir lui appartient. Elle se trompe : l'avenir est à la philosophie des Pères, des docteurs, des théologiens, des scholastiques, c'est-à-dire à cette science qui, appuyée sur la foi, fait rayonner les lumières de la révélation sur tous les ordres des connaissances humaines.

Les questions qui, de nos jours, ont le privilége de captiver l'attention de tous les esprits soucieux de l'avenir sont les questions sociales. Aussi la philosophie la mieux appropriée aux besoins actuels est celle qui a pour but de montrer dans le catholicisme le principe et la règle de tous les progrès sociaux. Sous ce rapport, nous croyons pouvoir dire que l'ouvrage de monseigneur de Salinis est le meilleur traité de philosophie catholique. En effet, après avoir résumé, dans les trois

premières parties de son livre, les arguments par lesquels les apologistes et les controversistes de tous les siècles ont établi la divine mission de Jésus-Christ et l'autorité de l'Église, il démontre dans la dernière : 1° que, pour trouver le principe de l'existence et la règle des développements de la société humaine, il faut les chercher dans le catholicisme, manifestation de Dieu la plus parfaite, source de la plus haute perfection sociale ; 2° que la foi catholique fournit le seul point de vue qui domine, et du haut duquel on peut observer la marche générale de l'humanité, et que, par conséquent, la foi catholique renferme la solution la moins imparfaite que les grands problèmes soulevés par la philosophie sociale et par la philosophie de l'histoire puissent recevoir dans les conditions présentes de la raison humaine.

On le voit, pour le fond, l'ouvrage que nous publions est, en même temps, un cours d'apologétique, et un traité de philosophie sociale.

Nous ne parlons pas du style de l'auteur, il est suffisamment connu et apprécié. Mgr de Salinis était écrivain. Initié de bonne heure aux secrets de la langue française, nourri de la lecture habituelle des écrivains du grand siècle, son style était pur, correct. Une imagination épanouie sous les ardeurs du soleil méridional, en face des Pyrénées, une des plus hautes manifestations, ainsi qu'il le disait lui-même, de la grandeur de Dieu, répandait sur ses écrits un éclat brillant, parfois, peut-être, un peu vif, un goût sûr et délicat en disposait toutes les parties avec cet art qui sait se dissimuler. Plusieurs

passages peuvent être cités comme des modèles de haute et saine littérature.

Ce fut sans doute le désir de donner à son œuvre la perfection dont il portait en lui le type qui en retarda l'impression jusqu'au moment où la mort la rendit impossible. Le travail était néanmoins assez avancé pour que notre tâche n'ait pas été trop difficile; nous n'avons eu guère qu'à achever quelques contours, et à faire un choix entre les formes souvent très-variées d'une même pensée.

La science faisant tous les jours des découvertes qui la modifient, et l'incrédulité se modifiant constamment sans toutefois changer, l'ouvrage pouvait, sur quelques points, se trouver en retard vis-à-vis de la vraie et de la fausse science. Nous avons essayé d'y suppléer par des notes. M. Chantrel, dont tous les lecteurs du *Monde* connaissent la compétence, a bien voulu nous prêter son concours pour la partie scientifique.

Puisse ce livre, fruit d'un amour dévoué à la sainte Église de Jésus-Christ, communiquer cet amour à tous ceux qui le liront. Puisse-t-il contribuer à ramener ceux qui errent, à éclairer ceux qui doutent, à confirmer ceux qui croient, et coopérer ainsi au vœu du Sauveur mourant : *Ut omnes unum sint... Ut sint consummati in unum* [1]. O mon Dieu, que nous soyons tous consommés dans l'unité!

C. DE LADOUE,
Vicaire-général d'Auch et d'Amiens.

Montplaisant, 28 octobre 1864 en la fête des saints Simon et Jude.

[1] *Joan.*, XVII, 21, 23.

INTRODUCTION [1]

L'unité est le caractère essentiel des œuvres de Dieu, parce que l'unité est l'essence de Dieu même. Le monde, suivant le mot admirable échappé à un philosophe du dernier siècle [2], « le monde, pour qui saurait l'envisager d'assez haut, ne serait qu'un fait, une vaste pensée. »

La pensée divine de ce monde, c'est l'Église.

Cette pensée ne nous apparaîtra dans sa merveilleuse unité que lorsqu'elle aura atteint le terme de ses manifestations. Lorsque le temps aura été absorbé par l'éternité; lorsque les réalités du monde surnaturel se seront pleinement dégagées des ombres du monde vi-

[1] Au moment où la mort l'a frappé, Mgr de Salinis était occupé à rédiger cette introduction qu'il voulait adresser au clergé d'Auch, sous forme d'instruction pastorale. La maladie de cœur qui l'a emporté rendait déjà son travail très-pénible et l'empêcha d'y mettre la dernière main. C'est au moyen de notes antérieures que nous avons achevé l'œuvre interrompue par la mort. (*Note de l'éditeur.*)

[2] D'Alembert.

sible; lorsque Dieu aura achevé de bâtir sa Jérusalem céleste; lorsque cet admirable édifice, dont les éléments furent préparés à l'origine des choses, dont la base a été posée par la croix dans les profondeurs de la mort, et qui, cimenté par le sang de Jésus-Christ, grandit de siècle en siècle, s'élève immortel sur les ruines du temps, aura reçu son couronnement dans les hauteurs de l'éternité, alors nous verrons tout le plan divin de ce monde. Le mystère de l'Église nous sera révélé.

Essayons, dans ce moment, d'entrevoir ce mystère autant qu'il peut nous être donné à la lumière de la foi.

Si nous remontons à l'origine des choses, que voyons-nous? Lorsque rien n'existait encore, Dieu existant seul; tous les êtres possibles contenus dans ses éternelles pensées. Dieu réalise au dehors quelques-unes de ses pensées : l'univers sort du néant.

La création de l'univers, l'acte essentiellement libre par lequel la Puissance infinie, donnant l'existence à ce qui n'était pas, fait de rien la terre et le ciel, est l'un des mystères les plus impénétrables qui se dérobent à l'œil de l'homme dans les profondeurs de Dieu.

Cependant, tout n'est pas ténèbres dans ce mystère. La raison, éclairée par la foi, aperçoit quelques-unes des conditions essentielles de la création. Dieu lui apparaît comme le principe, comme la fin, comme l'exemplaire nécessaire de tout ce qui existe.

Le principe. Dieu est, et, originairement, rien en dehors de Dieu, le néant. Donc, tout est de Dieu, rien n'est que par lui et en lui : *ex ipso, et per ipsum et in ipso sunt omnia* [1], et cependant Dieu seul est Dieu.

La fin. Dieu, lorsqu'il agit, ne voit rien qui soit digne

[1] Épître aux Rom., c. II, v, 36.

de Lui que Lui-même. Il n'y aurait donc pas de proportion entre le principe des œuvres divines et leur terme, si elles n'étaient pas toutes ordonnées vers Dieu, comme vers leur fin suprême. *Universa propter semetipsum operatus est Dominus* [1]. *Le Seigneur a tout créé par rapport à lui-même.* Tout autre fin ne peut être que secondaire.

L'exemplaire. Dans la création, Dieu n'a travaillé sur aucune matière préexistante; « Il a fait tout son ouvrage, » comme parle Bossuet [2]; mais cet ouvrage, Il l'a fait dans la forme de ses éternelles pensées. Les êtres finis que l'infinie puissance a semés par myriades dans le temps et dans l'espace, et dont l'innombrable variété forme l'univers, ne sont que la production extérieure des types qui représentaient, de toute éternité, dans l'intelligence de Dieu, le dessein de l'univers.

Cela posé, si nous pénétrons dans les abîmes de l'être infini, ouvert à nos yeux par la foi, qu'apercevons-nous? Dans l'unité de l'essence divine, l'ineffable société de trois personnes distinctes : le Père, qui, en se contemplant, engendre un Fils, image de sa substance, égal à lui-même : le Père embrassant le Fils et le Fils embrassant le Père, par un amour nécessaire, substantiel, qui est l'Esprit, troisième personne de la Trinité sainte, égale en toutes choses aux deux premières, de qui elle procède.

Le mystère de la Trinité est l'ombre lumineuse qui éclaire, autant qu'il peut l'être, le mystère de la création.

Les trois personnes de la Trinité sainte concourent

[1] Prov., c. 16, v. 4.
[2] Elev. sur les mystères, 3e sem. 2e élev.

à l'œuvre de la création. Le Père fait, de l'éternité, toutes choses dans le temps; mais il ne fait rien que par le Verbe, qui est avant tous les temps, et dans l'ordre éternellement voulu par son libre amour.

La création doit, conséquemment, porter l'empreinte des trois personnes divines; c'est une œuvre nécessairement modelée, s'il est permis de parler ainsi, d'après le type de la Trinité.

Une société ayant dans la Trinité son point de départ et son terme, et représentant, autant qu'il est possible avec des éléments finis, l'infinie société des trois personnes divines.

Une société participant à la vie du Père par le Fils, et dont le Saint-Esprit consomme dans l'amour la miraculeuse unité.

Une société faite avec la terre et avec le temps, mais qui, après avoir élevé à elle et s'être assimilé la terre et le temps, monte incessamment et s'achève dans le ciel et dans l'éternité.

Voilà l'idéal de la création; voilà, tel qu'il se dégage des merveilleuses données de la foi, le mot divin de l'univers.

Et c'est le dessein réalisé dans l'Église.

Si nous osions le dire, la Trinité, c'est l'Église dans son type éternel, nécessaire, infini.

Et l'Église, c'est la Trinité manifestée sous un mode contingent et dans les conditions du fini.

L'Église, dans l'état présent, dans la forme où elle se manifeste à nous et telle qu'elle a été définitivement constituée par l'Homme-Dieu, a sa base sur la terre et son centre au sein de l'humanité.

Mais, considérée dans toute l'étendue du cadre qu'elle embrasse, l'Église remonte plus haut que

l'homme; elle a ses premières assises sur les marches même du trône de Dieu, où se tiennent debout, distingués en neuf chœurs, et rangés dans un ordre admirable, les innombrables esprits que Dieu tira, dans le principe, du néant : premiers-nés de la création, qui entourent le Créateur.

La lumière que le soleil de la foi projette sur le monde des anges ne nous le montre, et encore comme à travers un nuage, que du côté par où il est incliné et descend vers nous. Le côté par où il s'élève vers Dieu nous est profondément voilé.

Quel est le ciel des anges? Est-il antérieur à notre ciel? Que sont ces purs esprits? Quels furent les dons de la nature et de la grâce que Dieu mit en eux en les créant? Quel est leur nombre? Quels sont les degrés de la hiérarchie par laquelle ils remontent jusqu'à Dieu, et quelle est la loi par laquelle ils lui sont unis?

A ces questions, et à beaucoup d'autres que la science catholique s'est posées, on ne peut répondre que par des conjectures plus ou moins fondées, selon qu'elles sont plus ou moins appuyées sur le Livre des révélations.

Mais nous savons que lorsque Dieu fit les anges, il ne dégagea pas tellement du néant ces créatures si parfaites qu'il ne restât en elles rien d'imparfait par où elles pouvaient déchoir. Les anges furent créés libres; Dieu le voulut ainsi afin de placer en quelque sorte leurs destinées dans la main de leur conseil. En acceptant librement l'ordre providentiel, ils devaient achever, pour ainsi dire, l'existence que l'Amour infini leur avait faite, monter vers la source de la vie et mériter que Dieu, en les confirmant dans sa grâce et dans

sa gloire, scellât de son immutabilité la société qui les unissait à Lui. Mais si, abusant de leur libre arbitre, ils refusaient d'accepter l'épreuve divine, ils devaient se détacher de Dieu et tomber dans la mort.

Quelle est l'épreuve à laquelle les anges furent soumis?

Plusieurs Pères de l'Église ont pensé que le mystère du Fils de Dieu fait homme leur fut montré, et que lorsque le Père céleste eût fait entendre ce commandement : *Que tous les anges l'adorent : Et adorent eum omnes angeli ejus* [1], le plus grand des archanges, blessé dans son orgueil, répondit : Non, je ne descendrai pas, je n'adorerai pas Dieu dans la chair, *je monterai au plus haut des cieux, j'établirai mon trône au-dessus des astres; je serai semblable au Très-Haut* [2]. Mais, pendant que les blasphèmes de Lucifer allumaient les pensées de la sédition et de la révolte dans une portion de l'armée céleste, saint Michel, le foudroyant avec cette parole : *Qui est semblable à Dieu! Quis ut Deus*, le précipita des splendeurs du ciel dans les profondeurs de l'enfer, où, enchaîné avec tous ses complices dans des lieux de ténèbres, il est réservé pour le dernier jugement [3].

La race humaine avait été destinée, de toute éternité, à remplir les vides faits dans le ciel par la défection des anges apostats.

Pour préparer l'habitation de l'homme, Dieu fit en se jouant la terre et le ciel; il acheva cet admirable ouvrage en six jours, pendant lesquels le chœur des

[1] Psaume 96, v. 8.

[2] Isaïe, c. 14. v. 13, 14. *In cœlum conscendam, super astra dei exaltabo solium meum... similis ero Altissimo.*

[3] *In judicium magni diei vinculis æternis sub caligine reservavit* (Jud., 6).

anges, demeurés fidèles, chantaient un cantique de louange et d'amour, qui, des profondeurs de l'éternité, a retenti dans les échos du temps, et que Job a entendu[1].

Après avoir accompli la création du monde matériel, Dieu tint conseil au-dedans de lui-même. *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance*[2]. *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram.*

Recueillons-nous pour considérer le chef-d'œuvre dans lequel Dieu va résumer toute la pensée de son œuvre, et qu'il ne fit qu'après s'être lui-même recueilli.

La création de l'homme est le terme de la création. L'univers, ce n'était pas l'ange, c'est l'homme : pour le constater, il faut regarder à la fois le côté de l'existence de l'homme par où il touche à l'ange, et celui par où il s'en éloigne et descend d'un degré au-dessous de lui.

L'homme, par l'âme vivante que Dieu lui fit en répandant sur lui son souffle, participe comme l'ange à la vie de Dieu. Doué de puissance, d'intelligence et d'amour, il peut entrer en société avec la Puissance, l'Intelligence et l'Amour infinis. Mais en outre, par son corps, que Dieu façonna d'argile, l'homme a des relations avec les créatures de l'ordre matériel, qui s'élèvent toutes vers lui, et qui, lui donnant toutes quelque chose d'elles-mêmes, trouvent toutes en lui leur perfection.

Intelligence incarnée, l'homme relie dans l'unité de son être les deux éléments de l'existence; il est le

[1] Job, XXXVIII, 7.
[2] Gen., c. 1, v. 26.

centre du monde. Ce n'est pas par l'ange, c'est par l'homme que l'univers monte vers son auteur.

Dieu achève donc sur la terre, par la création de l'homme, l'Église qu'il avait commencée par la création des anges dans le ciel.

Que fut l'Église dans son premier état? Quelles étaient, dans le paradis terrestre, les conditions de la société de l'homme avec Dieu?

Le premier homme, dans le moment où il sort des mains de Dieu, nous apparaît, au milieu des splendeurs du monde naissant, comme un roi qui prend possession de son empire. L'empreinte divine qui, de son âme, resplendit sur son front, est le titre de la souveraineté devant lequel toutes les créatures s'inclinent. Dieu amène à Adam, comme à leur maître, tous les animaux[1]. Adam leur impose des noms, le nom qui convient à chacun, et cela, dit Bossuet, « selon les racines primitives de la langue que Dieu lui avait apprise[2]. »

Le travail de l'homme, avant le péché, consiste à garder et à travailler le jardin de délices où il a été placé[3]. Ce travail, exempt d'efforts et de souffrance, n'était que la manifestation de la souveraineté de l'homme sur le monde matériel, un exercice de sa puissance finie par lequel il imitait l'acte infini de la création. Il touchait la terre, et la terre prenait la forme de ses pensées. Il la faisait ainsi à son image; il l'élevait à lui pour la faire monter jusqu'à Dieu. Du reste, la surabondance avec laquelle la terre produisait tout ce qui pouvait plaire au goût de l'homme, tout

[1] Gen., II, 19, 20.
[2] Elev. sur les myst., 5e sem., 1re élev.
[3] Gen., II, 15.

ce qui pouvait charmer ses yeux, la profusion, le luxe avec lequel la nature s'épanouissait, pour ainsi dire, sous ses regards, faisait déborder vers lui sa vie; l'empressement avec lequel toutes les créatures le servaient en obéissant à toutes ses volontés et allant même au-devant de tous ses désirs, manifestaient évidemment que dans la création tout avait été fait pour l'homme.

Il n'était pas moins visible que l'homme avait été fait pour Dieu.

La foi nous montre un double lien, deux degrés de la merveilleuse société par laquelle Dieu, descendant jusqu'à l'homme après l'avoir tiré du néant, avait voulu l'élever à Lui. Premièrement : *la nature*. Dieu forma du limon de la terre le corps de l'homme, et il le disposa en sorte qu'il devait être immortel et impassible, non de son essence, mais par une faveur particulière. Et pour l'âme, il la fit à son image et à sa ressemblance. Il lui donna le libre arbitre, et il modéra tellement tous ses mouvements et tous ses désirs qu'ils étaient pleinement soumis à la raison [1].

Secondement : *la grâce*. A tous les dons qui constituaient l'intégrité de la nature humaine, Dieu ajouta, dans le premier homme, « le don admirable de la justice originelle [2]. »

Pour entendre cette doctrine, il est essentiel de remarquer que, dans un sens, il ne peut y rien avoir dans l'homme qui ne soit une pure grâce, un don de Dieu essentiellement gratuit. A l'origine, rien ne nous apparaît que Dieu et le néant, deux abîmes dont l'un

[1] Cat. du Concile de Trente, 1re partie, article 1er, § 5.
[2] *Ibid.*

contient tous les trésors de l'existence, dont l'autre en est la radicale négation. La création n'a pu être qu'un acte de munificence par lequel la richesse suprême de Dieu s'est épanchée dans la suprême indigence du néant. Le monde et l'homme sont nés de cette divine largesse. Nous ne sommes rien qu'une aumône vivante.

Mais, dans un autre sens, on distingue avec beaucoup de raison, dans ce que l'homme reçut à l'origine de la pure libéralité de Dieu, deux sortes de dons.

Dieu ne devait pas l'existence à l'homme : le néant n'a aucun droit sur la puisance infinie. Mais du moment que, mû par son libre amour, Dieu tirait l'homme du néant, il devait, avec l'existence, lui donner tout ce qui était comme impliqué dans ce don. La création de l'homme devait réaliser tout ce qui était rigoureusement renfermé dans la pensée éternelle de Dieu; il fallait que l'homme pût atteindre sa fin, dans laquelle Dieu avait comme renfermé la fin de toutes les créatures; il fallait qu'il pût remplir la charge de pontife et de roi de l'univers dont il avait été investi; il fallait que, pour être le lien entre le monde visible et Dieu, il pût, par delà le monde visible, nouer avec Dieu un commerce d'adoration et d'amour. Ces facultés, ces merveilleuses prérogatives, conséquence de l'existence privilégiée que Dieu aurait pu ne pas faire à l'homme, mais qu'il lui avait faite, sont ce que l'on nomme les dons de la nature.

Dieu fit plus pour l'homme, infiniment plus. Par la sainteté et par la justice dans laquelle il constitua le premier homme [1], non-seulement il l'agrandit, il le

[1] Conc. de Trente, session 5e.

rehaussa, mais il l'éleva au-dessus de lui-même, et, lui faisant franchir les limites de son existence, il l'établit dans un état dont il était naturellement séparé par un infranchissable abîme. Cette seconde création, dont la première ne renfermait ni le principe, ni les éléments, cette nouvelle et libre dispensation de l'amour infini, et toutes les ineffables richesses qui en dérivent, sont ce qu'on appelle proprement les dons de la grâce.

Par sa nature, Dieu, s'il est permis de parler ainsi, avait donné gratuitement l'homme à l'homme.

Par la grâce, il se donna gratuitement à lui.

L'ordre de la nature et l'ordre de la grâce, quoique essentiellement distincts et séparés par une distance infinie, étaient unis l'un à l'autre dans les desseins de l'amour éternel.

La nature et la grâce étaient deux premiers degrés par où l'homme montait du néant vers Dieu. Au-dessus, un troisième degré : la gloire.

Le salut, l'union de l'homme avec Dieu, telle est la fin de l'existence de l'homme et de l'univers.

L'union de l'homme avec Dieu commence sur la terre avec les éléments de sa nature.

Elle se transforme, elle reçoit sa perfection au-dessus de la terre par la grâce.

Elle se consomme dans la gloire du ciel.

Le salut donc seule œuvre de l'homme, seule œuvre de Dieu sur la terre, a son terme suprême dans le mystère que saint Paul vit lorsqu'il fut ravi au troisième ciel, et dont il n'a su rien dire, sinon que l'œil n'a rien vu, que l'oreille n'a rien ouï, que rien n'est monté dans le cœur de l'homme qui puisse faire pressentir ce que Dieu prépare à ses élus [1].

[1] 1re Ép. aux Cor., c. II, v. 9.

Voilà, autant qu'il nous est donné de voir à la lumière de la foi, la pensée divine ensevelie dans les ruines du monde primitif; voilà la condition du premier homme, les rapports qui l'unissaient au monde et à Dieu; la place qui lui avait été faite au centre de la création; les routes de lumière et d'amour ouvertes devant lui, et par lesquelles, Dieu fini de la terre et du temps, il devait monter et faire monter avec lui tous les êtres inférieurs vers le Dieu infini du ciel et de l'éternité.

Merveilleuse harmonie, brisée par un acte de révolte !

Magnifiques destinées qui s'évanouirent dans une pensée d'orgueil !

L'homme avait été créé libre comme l'ange, et, comme lui, il fut soumis à une épreuve.

Après avoir inféodé à l'homme la création, et l'avoir mis en possession du paradis terrestre, qu'il avait planté pour lui, Dieu lui dit : « Tu mangeras de tous » les fruits du paradis, mais ne mange pas du fruit » de l'arbre de la science du bien et du mal; car, au » jour où tu en mangeras, tu mourras de mort [1]. » Restriction imposée évidemment moins pour limiter les jouissances de l'homme que pour constater le souverain domaine de Dieu.

Et le serpent à Ève : « Pourquoi Dieu vous a-t-il » fait un commandement de ne pas manger du fruit » de tous les arbres du paradis [2] ?

» — Nous pouvons manger du fruit de tous les » arbres qui sont dans le paradis; mais pour le fruit » de l'arbre qui est au milieu du paradis, Dieu nous a » commandé de n'en point manger et de n'y point

[1] *Gen.*, c. II, v. 16, 17.
[2] *Ibid.*, c. III, v. 1.

» toucher, de peur que nous ne mourions [1]. »

Réponse qui n'exprime, en apparence, que la soumission. Mais avoir écouté le tentateur, mais répondre à des paroles qui attentent à la souveraineté de Dieu, en supposant que l'homme n'est tenu de lui obéir qu'après avoir scruté, et au degré où il aura compris, la raison de ses commandements, c'est un commencement de désobéissance, c'est un premier pas vers l'abîme.

Aussi, le démon, fort de la faiblesse de la femme : « Assurément vous ne mourrez pas de mort; car Dieu » sait que le jour où vous aurez mangé de ce fruit, vos » yeux s'ouvriront, et vous serez comme des dieux, » sachant le bien et le mal [2]. »

« Vous mourrez de mort. »

« Vous serez comme des dieux. »

Ève se trouve placée entre ces deux paroles.

La première, qu'elle a entendue de la bouche de Dieu même;

La seconde, partie d'un esprit inconnu, qui, pour se mettre en rapport avec elle, a dû emprunter la forme de l'un des derniers êtres vivants que Dieu a mis aux pieds de l'homme.

« Et elle prit du fruit de l'arbre, et elle en mangea, » et elle en donna à Adam, qui en mangea aussi [3]. »

De toutes les circonstances de ce récit, de chacune des paroles de l'historien inspiré, sort une merveilleuse lumière qui, nous faisant voir le principe, nous montrant tous les degrés, nous manifestant toutes les

[1] Gen., c. III, v. 2, 3.
[2] *Ibid.*, c. III, v. 4, 5.
[3] *Ibid.*, v. 6.

nécessaires conséquences de la chute qui précipita la race humaine, nous dévoile le nœud de notre condition, « lequel, comme parle Pascal, prend ses retours et ses plis dans cet abîme [1]. »

Et tous, avec Adam et Ève, nous mangeâmes de ce fruit. Car Adam et Ève, c'était nous, c'était le genre humain.

Ceci n'est pas une figure; Dieu, en effet, n'ayant pas voulu donner l'existence immédiatement à chaque homme, mais un seul homme ayant été fait de Lui, à l'origine, pour être la tige unique de toute la race humaine, on peut dire, dans un sens très-réel, que tous les hommes furent créés dans ce premier homme. Avec Adam, nous sortîmes tous des mains de Dieu, purs, saints, enrichis des admirables prérogatives, dotés des magnifiques destinées que nous avons entrevues. La vie d'Adam était notre vie.

Par une conséquence nécessaire, la mort d'Adam fut notre mort. Et pour frapper le genre humain en Adam, Dieu n'eut pas besoin de s'armer de la foudre. Le formidable châtiment dont l'homme avait été menacé s'il désobéissait à Dieu était enfermé dans sa désobéissance même. Car Dieu était la vie de l'homme; c'est dans les merveilleux rapports d'intelligence et d'amour qui l'unissaient, seul entre tous les êtres, à l'Intelligence et à l'Amour infinis que se trouvait et le titre de sa souveraineté sur toutes les créatures, et le principe des progrès par lesquels, image créée de l'être incréé, il se serait incessamment rapproché de son type infini sans pouvoir l'atteindre. Le péché du premier homme, en séparant l'homme de Dieu, brisa

[1] *Pensées*, c. IV, art. VII, p. 173, édit. Fantin.

cette merveilleuse destinée. Précipité du trône de la création et des hauteurs du ciel, Adam aurait roulé éternellement avec toute sa postérité vers l'enfer et vers le néant, si l'amour infini ne l'avait pas recueilli dans sa chute, et si l'humilité de Dieu fait homme n'avait pas expié l'orgueil de l'homme qui avait voulu se faire Dieu.

Ici, nous devons nous arrêter en face du double mystère de l'Incarnation et de la Rédemption qui résument les rapports nouveaux établis entre le monde et Dieu.

Depuis le péché, nulle société ne peut exister entre l'homme et Dieu que par le rédempteur. La pensée du monde nouveau est donc résumée en Jésus-Christ. Jésus-Christ est le terme de toute l'action de Dieu, le centre de tout le plan providentiel.

Sous un point de vue, le monde restauré en Jésus-Christ est inférieur au monde tombé, puisqu'il porte dans son sein le mal physique et le mal moral. Mais en somme cependant, il est supérieur, car un bien, et un bien infini, sortira du mal. Ce qui fait que l'Église peut dire : *Deus qui humanæ substantiæ dignitatem mirabiliter condidisti et mirabilius reformasti* [1] *: O Dieu qui avez été admirable dans la création de la nature humaine, vous avez été plus admirable dans la rédemption de cette même nature*, et s'écrier en parlant du péché d'Adam : *O felix culpa* [2], *quæ talem ac tantum meruit habere redemptorem, ô heureuse faute, puisqu'elle a mérité un tel réparateur*.

En effet, le monde nouveau a été exhaussé de toute la distance qui sépare la terre du Ciel, l'homme de Dieu, puisque la base a été posée dans l'Homme-Dieu.

[1] Prière de la Messe.
[2] Prière pour la bénédiction du cierge pascal, le Samedi-Saint.

Par l'incarnation, la nature humaine a été unie hypostatiquement à la personne du Verbe. On peut donc dire que Dieu, que la Trinité est descendue jusque dans les profondeurs de l'abîme creusé par le péché, qu'Elle a recueilli les ruines de notre nature, et qu'Elle l'a reconstituée dans l'unité d'une personne qui est la personne du Fils de Dieu. Le mensonge du démon à nos premiers parents : *Eritis sicut Dii*[1], *vous serez comme des Dieux*, l'amour infini en a fait une réalité. En Jésus-Christ, la nature humaine a été déifiée, et par l'homme, le monde.

Considérons un instant ce mystère.

Le monde est résumé dans l'homme. Les anciens appelaient l'homme un petit monde. Et cela est vrai même dans le sens physique. Tous les règnes de la nature trouvent dans la nature humaine comme leur complément et leur perfection. L'humanité est à son tour résumée en Jésus-Christ. De même qu'à l'origine elle fut enfermée en Adam, et tomba et mourut avec lui, de même et dans un sens plus réel elle se relève, elle renaît en Jésus-Christ. Il est le premier né d'entre les créatures, plus que cela, le chef. *Ipse est primogenitus omnis creaturæ*[2]. *Ipse est caput*[3]... Tous les chrétiens sont ses membres, tous les fidèles forment son corps mystique, qui vit d'une même vie avec lui. Je crois, c'est la foi de Jésus-Christ; j'espère, c'est son espérance ; j'aime, c'est son amour. Toute mon existence de chrétien n'est qu'une partie de la vie de Jésus-Christ.

Et voilà le mystère de l'Église !

[1] Gen., c. III, v. 5.
[2] Ép. aux Colos., c. I, v. 15.
[3] *Ibid.*, v. 18.

L'Église et Jésus-Christ, c'est tout un. Le mot de l'apôtre : *vivo, jam non ego, vivit verò in me Christus*[1] *; je vis, non plus moi, mais Jésus-Christ vit en moi*, vrai de chaque fidèle, est vrai surtout de l'assemblée des fidèles; l'Église est le corps, l'expansion de Jésus-Christ dans le monde; Jésus-Christ non pas seulement représenté, mais vivant, mais se développant, mais recevant, de siècle en siècle, les accroissements qui doivent le conduire à la plénitude de l'homme parfait, au complément de son existence dont le terme est dans le Ciel.

Dans l'Église, l'éternelle société des trois personnes divines se trouve par conséquent réalisée jusqu'aux dernières limites de ce qui est possible, de ce que comportent les conditions du fini, beaucoup au-delà de ce que notre pensée peut soupçonner. La Puissance, l'Intelligence, l'Amour infinis sont vivants dans l'Église. Nous en étudierons plus tard les manifestations extérieures. (Voir IIe vol., 28e, 29e Conf.) Mais comment expliquer leur réalisation intérieure dans l'âme de l'Église; comment exprimer le lien ineffable qui unit l'Église au Fils, et dans le Fils au Père et à l'Esprit; le nœud indissoluble par lequel cette chaste Épouse est attachée à son céleste Époux, cette alliance qui fait qu'ils n'ont qu'un cœur, qu'une vie? C'est le grand mystère de l'amour du Fils de Dieu, qui nous sera dévoilé dans le Ciel, que nous contemplerons dans l'extase de l'éternité.

En attendant, pour admirer, autant qu'il nous est donné ici-bas, l'économie du plan divin réalisé dans l'Église, voyons comment toutes choses se rapportent

[1] Ép. aux Gal., c. II, v. 20.

à elle, comment tout trouve en elle la fin divine pour laquelle tout a été fait.

Avec quel ravissement l'œil du catholique, lorsqu'il considère sous ce point de vue l'ensemble des êtres, les voit tous tenir par un lien surnaturel à l'Église, dont l'unité résume l'univers.

Regardons le monde matériel. Le monde porte l'empreinte sacrée des perfections divines ; la terre, le ciel racontent Dieu. Son nom est écrit partout. Mais ce nom a été effacé ; la révélation de Dieu dans les miracles de la nature a été obscurcie par les ténèbres sorties du péché. La création, manifestation matérielle de Dieu, a pris la place de Dieu même. Les adorations de l'homme se sont arrêtées à l'œuvre au lieu de remonter jusqu'à l'auteur. « Tout était Dieu, excepté Dieu même ; et ce » monde que Dieu avait fait pour manifester sa puis- » sance, semblait être devenu un temple d'idoles [1]. »

Toute la nature matérielle est infectée et détournée de sa fin par le péché. La concupiscence, dont la chair de l'homme est un foyer, cherche par les sens un aliment coupable dans tous les êtres qui l'entourent. Toute la création devient, quoique à regret, esclave du mal et complice de la révolte de l'homme contre Dieu.

L'Église est l'instrument de sa délivrance, de son affranchissement. Par elle, les liens honteux du péché que la nature portait avec impatience sont brisés ; le monde matériel retrouve son sens divin. Tout retourne à Dieu.

Non-seulement la nature matérielle est purifiée, mais elle est divinisée.

[1] Bossuet, *Discours sur l'Hist. Univ.*, 2e partie, c. III.

Pour admirer le miracle de sa transformation, la place merveilleuse qui lui est assignée dans le plan divin réalisé par l'unité de l'Église, entrons dans le temple chrétien. La pierre, le bois, consacrés par une onction sainte, sont devenus la maison de Dieu, un ciel terrestre. La toile, le marbre, s'animent pour peindre aux yeux les plus ineffables mystères ; l'orgue donne un accent divin à toutes les voix de la nature ; la cloche les fait monter jusqu'au Ciel. Mais ce n'est rien encore. L'air qui vibre sous la parole évangélique et qui prête une forme au Verbe éternel, enfante les âmes à la vie de la foi ; un mot ressuscite les morts spirituels ; l'eau régénère le chrétien naissant ; le pain, le vin, offerts sur l'autel, sont changés, par une opération ineffable, au corps, au sang de Jésus-Christ ; ils deviennent la substance d'un Dieu.

Et si nous voulons pénétrer plus avant encore dans ce mystère, considérons le temple vivant dont le temple matériel n'est que la figure, le corps du chrétien. La chair, corrompue par la prévarication originelle, est un principe de péché et de mort. *Caro concupiscit adversus spiritum*[1]... *La chair est en révolte contre l'esprit... Concupiscentia cum conceperit parit peccatum*[2]. *La concupiscence qui a conçu enfante le péché.* La grâce dompte cette chair rebelle ; elle la plie frémissante sous le joug. Non-seulement elle la soumet par la mortification, mais, par la virginité, elle la fait participer dès ce monde à la gloire des esprits célestes ; elle dépose en elle par la communion une semence d'immortalité. Tous les êtres créés rentreront un jour dans le néant,

[1] Ép. aux Gal., c. v, v. 17.
[2] Ép. de S. Jacques, c. I, v. 15.

mais le corps du chrétien ne périra pas. On pourra disperser sa poussière aux quatre vents du ciel, aucun des éléments vivifiés par le contact divin ne se perdra ; au jour de la résurrection, ils viendront reprendre leur place dans le corps régénéré et immortel.

Élevons les yeux vers le monde spirituel.

Les anges appartiennent à l'Église. Ministres de Dieu dans l'œuvre du salut des hommes, ils exécutent les desseins de sa miséricorde et de son amour. Quelques-uns d'entre eux sont députés auprès de l'homme pour le garder et le protéger. Qu'il naisse dans un palais ou une chaumière un rejeton de la calamiteuse famille d'Adam, Dieu envoie sur-le-champ un prince de la cour céleste, qui veillera sur lui pendant tout son triste pèlerinage, et qui l'assistera jusqu'à son dernier soupir. En dehors de ces relations particulières, les anges entretiennent avec l'Église des rapports merveilleux ; ils forment avec elle une même société. L'Église fait sur la terre la recrue qui doit réparer les pertes qu'elle a faites par la ruine de Lucifer, et, dans ce grand travail d'unité, c'est moins nous qui allons aux anges que les anges qui viennent à nous ; car tout va à Jésus-Christ, centre de tout l'ordre divin, et Jésus-Christ, c'est Dieu uni non à la nature angélique, mais à la nature humaine.

Les anges rebelles servent, à leur manière, les desseins de Dieu sur l'Église ; ils exercent la vertu des fidèles. Quel drame plus digne des regards du Ciel que la lutte incessante de l'humanité contre l'esprit du mal ! Dieu a voulu nous en présenter le modèle dans l'histoire du saint homme Job. Qui n'admirerait le récit de ce combat, où nous voyons d'un côté Satan déployer toutes ses ruses, tous ses perfides artifices,

et, disons-le aussi, toute sa terrible puissance; de l'autre, l'homme, créature faible, enchaîné à un corps de mort, et cependant victorieux par la souffrance, et bénissant Dieu d'où lui est venu le secours dans le présent, et d'où lui viendra la récompense dans l'avenir : *Scio quod redemptor meus vivit... et in carne meâ videbo Deum meum*[1]. *Je sais que mon rédempteur vit... et que, dans ma chair, je verrai mon Dieu.*

Les hommes sont tous quelque chose de très-intime à l'Église, tous lui étant incorporés ou appelés à son unité divine.

Les Juifs. L'Église voit dans les débris dispersés d'Israël la racine divine d'où elle est sortie. Elle attend avec confiance la réalisation des promesses en vertu desquelles, dans la fin des temps, ils doivent tous rentrer dans le bercail divin.

Les infidèles. Elle considère en eux l'abîme d'où elle a été retirée par la grâce de Jésus-Christ, la nuit d'erreur illuminée par la lumière divine. *Eratis aliquando tenebræ nunc autem lux in Domino*[2]. D'ailleurs Jésus-Christ est mort pour tous les hommes, nul n'est exclu. L'Église, qui a reçu dans ses mains son sang divin répandu pour tous, s'efforce d'en appliquer à tous les mérites. Elle souffre les douleurs de l'enfantement pour former Jésus-Christ dans les âmes infidèles. Ainsi, les infidèles exercent l'espérance de l'Église, dilatent son cœur de mère, exaltent son zèle et son amour. Voyez cet amour dans le cœur du missionnaire! Qu'y a-t-il de commun entre ce prêtre et le sauvage ou l'idolâtre dont il est séparé par plusieurs mille lieues?

[1] Job., c. XIX, v. 25, 26.
[2] aux Eph., c. V, v. 8.

la charité, qui embrasse toute l'humanité, qui ne connaît point les distances, qui traverse les déserts, qui franchit les mers pour aller chercher un frère perdu sur les glaces du pôle ou sous le ciel en feu du tropique, heureuse d'affronter la mort, les tortures, pour son salut; la charité, qui fait donner avec joie ses sueurs, son sang, sa vie pour gagner une seule âme à Jésus-Christ!

Les hérétiques. Quoique extérieurement séparés de l'Église, ils sont ses enfants par le baptême. Cette grâce subsiste dans plusieurs, dont Dieu seul connaît le nombre; car elle ne peut être perdue que par le péché mortel, que par la résistance formelle à la vérité connue. Cependant, l'Église éprouve pour ces enfants égarés une sollicitude et une tendresse de mère; elle souffre, elle prie pour eux; elle n'épargne ni peine ni efforts pour les ramener. D'un autre côté, la division des sectes manifeste l'unité de l'Église, leurs erreurs servent au développement de la vérité; les hérétiques sont des naufragés qui signalent les écueils, des épaves semées sur les frontières du monde de la foi et qui marquent la route des abîmes.

Les fidèles qui vivent dans le sein de l'Église forment plus particulièrement son corps. Son unité est rendue visible par eux. Les élus et les réprouvés appartiennent à l'Église.

Les élus forment la partie haute, spirituelle de l'Église.

Les réprouvés la partie basse, sensuelle.

Comme la chair qui convoite contre l'esprit, comme l'homme animal s'élève contre l'homme spirituel, ainsi, dans cet homme universel *qui est l'Église,* la partie spirituelle est épurée par l'exercice que lui

donne la partie charnelle; les justes sont exercés par les pécheurs. L'Église combat la chair, travaille à tout ramener à l'unité de l'esprit, non-seulement par l'action de son ministère extérieur, la prédication, les sacrements, mais par le travail intérieur et invisible de la grâce qui est en elle et qui ne sommeille pas un seul instant. L'Église gémit dans les justes pour les pécheurs, elle s'immole pour eux. Là est le principe de l'austérité des cloîtres, des pénitences volontaires, de la prière publique, des sacrifices héroïques ; là aussi est la source de ces grâces qui vont chercher les âmes les plus éloignées de Dieu. Tout est expié. Si le vice à ses autels, la virginité a ses martyrs; ainsi la paix est entretenue entre la terre et le ciel, ainsi la miséricorde peut s'épancher sans blesser les droits de la justice.

Cependant, l'Église se démêle peu à peu de ce mélange qui blesserait la sainteté de Dieu s'il devait durer toujours. Le temps, qui est comme le van dans les mains de la divine Providence, emporte la paille, le bon grain reste, jusqu'à ce qu'il soit tout recueilli dans le grenier du père de famille, sans aucun mélange [1].

Déjà, dès ce monde, il s'opère une séparation partielle par les schismes et par les hérésies.

La mort fixe chacun dans la place qu'il a librement choisie, en attendant la séparation totale qui sera accomplie dans le dernier jugement, lorsque sur les ruines de la terre et du temps sera élevé le trône où l'Église siégera avec Jésus-Christ, et prononcera la sentence qui repoussera éternellement de son sein tout ce qui ne participe pas en elle à la vie de Jésus-Christ. Alors cessera ce mélange du bien et du mal, du ciel et

[1] Matth., III, 12.

de l'enfer que l'on nomme la terre; il n'y aura plus de terre: mais l'enfer et le ciel.

Dans ce but final se trouve la raison de toutes les révolutions de ce monde. Le temps est impatient, pour ainsi dire, d'arriver au terme de l'œuvre qu'il accomplit, l'éternité.

Ainsi, le salut, l'union surnaturelle de la créature avec le créateur, union que l'Église opère sur la terre et qu'elle consommera dans le ciel, voilà la pensée du monde présent, le centre de son histoire. *Omnia propter electos* [1]. *Tout pour les élus. Omnia vestra sunt, vos autem Christi, Christus autem Dei* [2]. *Tout est à vous; vous êtes à Jésus-Christ; Jésus-Christ est à Dieu.*

Ce point de vue fait sourire la philosophie humaine; mais combien cette philosophie est pauvre dans ses conceptions! Sans le but éternel du monde que la foi nous dévoile, qu'est-ce que le monde offre de digne de Dieu? Qu'y a-t-il qui ait pu éveiller sa puissance infinie? Tout le côté terrestre de l'histoire n'est qu'un néant; le drame du temps est indigne de Dieu s'il n'a pas son dénoûment dans l'éternité.

L'unité représentée par l'Église, tel est le centre autour duquel tourne le cercle des révolutions. Tous les anciens temps préparent Jésus-Christ et l'Église; tous les temps qui ont suivi sont des conséquences de la rédemption.

Au milieu de ce mouvement qui emporte le monde, l'Église conserve une assurance divine; elle voit passer les peuples, tomber les empires; elle sait qu'elle ne sera pas entraînée par leur chute. Persécutée elle ne

[1] 2e Ep. à Tim., c. II, v. 10.
[2] 2e Ép. aux Corynt., c. III, v. 21e.

s'effraie point, elle attend la fin des persécuteurs, appuyée sur cette promesse : *Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi*. *Voilà que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles*. Comme l'apôtre saint Paul, elle connaît la puissance de Celui en qui elle se confie : *Scio cui credidi, et certus sum quia potens est depositum meum servare*[2]. *Je sais à qui je me suis confié, et je suis certain qu'il est assez puissant pour garder mon dépôt*.

Le fidèle participe a cette confiance de l'Église ; il a sa place assignée par la Providence dans cet ordre immortel. Sa passagère existence tient à l'économie du plan divin de ce monde. Il remplit sa tâche sur la terre, sûr de recevoir son salaire dans le ciel. Le bruit que fait le temps en grondant autour de l'édifice immortel qui l'abrite, hôte d'un jour, ne l'émeut point. Le monde croulerait, il serait calme au milieu de ses ruines ; car son espérance ne peut être ensevelie dans la chute du monde. Lié à l'Église, il est exilé, il voyage avec elle, il chemine vers l'éternité. L'Église de la terre forme une province de la patrie. Vienne la mort, il salue l'Église en terre, il la retrouve dans le ciel.

[1] Év. S. Matth., c. XXVIII, v. 20.
[2] 2e Ép. à Tim., c. I, v. 12.

PLAN GÉNÉRAL

1. La religion, que certains esprits se représentent comme un fait solitaire qui ne tiendrait à rien dans l'histoire de l'humanité, est le centre de la vie de l'homme, le nœud de ses doubles destinées, la lumière nécessaire de ses études sur lui-même et sur ce qui l'entoure, le grand fait du monde, le mot de l'univers.

De là, il suit que la religion elle-même, pour être embrassée dans tout l'ensemble de ses caractères divins, doit être étudiée sous un double point de vue :

Par son côté surnaturel, comme la manifestation des lois qui constituent l'immortelle société de l'homme avec Dieu ;

Par son côté temporel, et comme liée à tous les dé-

veloppements de l'homme et de l'humanité dans le monde de la pensée, dans le monde social et jusque dans le domaine de l'imagination et des arts.

De cette double étude, il sort une double démonstration de la foi catholique : l'une, directe, rigoureuse; l'autre, indirecte, d'une importance en soi secondaire, mais qui exerce cependant, par un effet des préoccupations des temps où nous vivons, une influence remarquable sur un grand nombre d'esprits.

Dans l'ouvrage que nous publions la religion sera étudiée sous les deux aspects que nous venons d'indiquer.

Première partie. — La religion considérée en elle-même et par son côté surnaturel.

Considérations préliminaires sur l'ordre divin de la foi et sur les rapports qui existent entre les divers systèmes d'incrédulité.

2. 3. Plan surnaturel de ce monde, vu à la lumière de la foi. — L'existence de la société qui unit l'homme à Dieu, et l'ensemble des lois qui la constituent, se manifestent avec une entière certitude, avant toute discussion : le catholique n'est point forcé de traverser le doute pour arriver à une croyance raisonnable.

En dehors de l'ordre catholique, point de système religieux qui puisse rassurer complétement la raison; point d'établissement logique; rien qu'un principe qui entraînerait fatalement un esprit conséquent, d'erreur en erreur, au scepticisme absolu.

Il résultera de ces considérations, que toute l'éco-

nomie de la religion se résume en ces trois mots : DIEU, JÉSUS-CHRIST, L'ÉGLISE ;

Qu'à ces trois affirmations fondamentales correspondent trois grandes négations qui mesurent les degrés de l'incrédulité, l'*hérésie*, le *déisme*, l'*athéisme*.

La division de cette première partie de notre cours se trouve ainsi tracée :

Nous devons établir : 1° l'existence de Dieu contre l'athéisme ; 2° la mission divine de Jésus-Christ contre le déisme ; 3° l'autorité de l'Église contre l'hérésie.

De l'existence de Dieu contre les athées.

Double manifestation de Dieu : sa parole et ses œuvres.

4. 5. *Sa parole*. — La parole par laquelle Dieu a révélé son existence conservée par une tradition qui a des caractères tels que l'athée ne peut la nier sans nier toute tradition.

Ses œuvres. — Deux faces de cette démonstration. — L'existence des êtres finis est impossible, si l'on n'admet pas l'existence de l'Être infini. — La puissance, l'intelligence, l'amour infini se manifestent, soit dans le monde physique, soit dans le monde moral.

De la mission divine de Jésus-Christ contre les déistes.

6. 7. 8. Les philosophes, dont les erreurs se rapportent à cette partie de notre ouvrage, et que nous

devrons réfuter avant de prouver directement le fait de la mission de Jésus-Christ, peuvent être rangés en trois classes :

Les uns rejettent toute société de l'homme avec Dieu, toute religion ;

D'autres avouent qu'il existe des rapports nécessaires entre Dieu et l'homme, mais ils placent dans la raison de l'homme la règle souveraine de ces rapports ;

D'autres, enfin, reconnaissent la nécessité d'une autorité extérieure en matière de religion ; mais ne voyant dans toutes les religions que des formes indifférentes, ils conseillent à chaque homme de vivre et de mourir dans celle où il est né.

Nous prouverons contre les premiers qu'une religion est nécessaire, soit qu'on l'envisage du côté de Dieu ou du côté de l'homme ;

Contre les seconds, que les lois de la société de l'homme avec Dieu ne peuvent émaner que de la volonté souveraine de Dieu, manifestée par la révélation ;

Contre les troisièmes, qu'il ne peut exister qu'une religion vraie, une seule autorité légitime à laquelle l'homme doit demander la règle de ses rapports avec l'Être infini.

9. Où est cette religion seule révélée? Quelle est cette autorité par qui ont été promulguées dans le monde les lois de la société de l'homme avec Dieu?

Le fait de la mission divine de Jésus-Christ répond à cette question :

Il n'y a qu'un Dieu ; il n'y a qu'un médiateur entre les hommes et Dieu, Jésus-Christ ; et cette seconde vérité n'a pas été entourée de moins d'évidence que

la première. Pour voir Jésus-Christ, il n'y a qu'à ouvrir les yeux; car, Jésus-Christ ayant été le terme de tous les desseins de Dieu dans ce monde, tous les siècles sont pleins de lui.

Pour embrasser les preuves du grand fait que nous voulons constater dans ce merveilleux ensemble, d'où sort une lumière qui ne laisse aucune place aux ténèbres de l'incrédulité, nous nous transporterons sur le Calvaire, au pied de cette croix qui, reliant la terre et le ciel, séparés depuis le péché du premier homme, se présente à nous comme le véritable centre du monde surnaturel. De ce point de vue qui domine tous les âges, nous les parcourrons tous; nous interrogerons les temps qui ont précédé la naissance du Sauveur, l'époque qui a vu ses œuvres et celles de ses apôtres, la période qui s'est écoulée depuis l'établissement de la religion chrétienne jusqu'à nos jours, et, de tous les points de la durée, nous entendrons s'élever des témoignages qui attestent la mission de Jésus-Christ.

Cette partie si importante de notre ouvrage, se trouvera ainsi naturellement partagée en trois grandes études.

Première étude sur le fait divin de la mission du Sauveur. — Témoignage des temps antérieurs.

Double témoignage. — Deux classes de monuments :

Les monuments conservés par la nation juive, anneau divin qui lie le Calvaire au berceau du monde, le christianisme à la première révélation;

Les monuments des autres peuples, où l'on ne retrouve que des débris altérés, incomplets, des traditions primitives ; mais qui, dans tout ce qu'ils présentent d'uniforme, de constant, confirment la tradition authentique de la société juive.

Nous devons recueillir et discuter séparément ces deux ordres de témoignages.

Et d'abord le témoignage de la société juive.

Le peuple juif est marqué à des caractères surnaturels qui en font évidemment un peuple à part. Son existence, qui touche au berceau du monde, est un miracle qui se déroule à travers les siècles. Ce peuple se présente à nous comme le témoin des antiques communications de la terre avec le ciel, comme l'aîné de la grande famille des nations, à qui Dieu a remis le Testament où sont écrites les espérances communes du genre humain. — Nous devons l'écouter.

10. Toute l'existence de la nation juive est liée à un livre, lié lui-même à toute l'économie des desseins de Dieu dans l'ordre surnaturel, et qui, pour cette raison, est nommé le livre par excellence, la Bible, ou encore l'Écriture, dans le même sens. — Rien de plus important que l'étude de ce monument sur lequel s'appuie la base de la révélation. — Marche que nous suivrons dans cette discussion. — Deux ordres de preuves de l'inspiration des livres de l'Ancien Testament.

11. 12. La Bible, et particulièrement les cinq livres de Moïse, le plus ancien monument de la parole écrite, sont-ils authentiques ? — Autant demander s'il y a eu dans le monde une nation juive, car la société juive est sorti de la Bible, comme un effet sort de sa cause unique et nécessaire ; d'ailleurs on ne peut nier

l'authenticité de la Bible sans se jeter dans les hypothèses les plus absurdes.

Les faits racontés par Moïse, et spécialement ceux de ces faits qui supposent l'intervention de Dieu, et qui ont manifesté la mission surnaturelle du législateur des Hébreux, sont-ils certains? — Oui, à moins que toute la nation juive n'ait conspiré avec Moïse pour tromper l'univers, ce qui, suivant la remarque de Pascal, est le plus haut terme de la certitude historique.

Donc Moïse a été l'envoyé de Dieu.

Donc la religion que Moïse a donnée au peuple juif est divine.

Donc la Bible est un livre inspiré; car l'inspiration de la Bible est le fondement de la foi de la société juive comme de la foi de la société chrétienne.

Mais, à raison de l'importance de cette question, nous essaierons d'étudier tous les caractères qui, indépendamment de cette preuve extérieure et directe, manifestent évidemment la révélation des livres de l'Ancien Testament.

13. Et voici les termes auxquels cette discussion nous paraît pouvoir être ramenée :

Quoique nous ne connaissions d'une manière complète, ni la nature de Dieu, ni la nature de l'homme, il est cependant des signes infaillibles auxquels nous pouvons distinguer les œuvres de l'homme et les œuvres de Dieu.

Or, dans la Bible, aucun des caractères de la raison de l'homme. — Au contraire, les caractères visibles de la raison de Dieu.

La Bible n'est marquée à aucun des caractères de la raison de l'homme.

Qu'est-ce qui trahit, dans l'ordre de la pensée, comme dans tout le reste, les œuvres de l'homme?

L'imperfection, le fini. Dans les créations des plus beaux génies, toujours quelque ignorance, quelque contradiction, quelque erreur que le temps et la critique finissent par découvrir.

Si la Bible était une œuvre humaine, l'erreur, ce cachet de l'esprit de l'homme, se trouverait quelque part dans ce livre; il aurait été signalé par les ennemis de notre foi.

Cela devient plus clair que le jour, si l'on considère :

En premier lieu, que la Bible est, de tous les livres, celui où l'homme aurait pu le moins cacher les limites de son esprit, parce que la Bible touche à tous les écueils de l'esprit humain ;

En second lieu, que la Bible est, de tous les livres, celui dont les erreurs, s'il en renfermait, auraient été le plus infailliblement dévoilées, parce que c'est de tous celui qui a rencontré le plus d'oppositions, qui a été le plus contredit. N'a-t-on pas vu, pendant près de cent ans, une philosophie impie remuer la poussière de tous les siècles et de tous les systèmes; tout interroger, depuis les entrailles de la terre jusqu'au ciel, pour trouver des témoignages contre nos livres saints ?

Or, si après une discussion si longue, si complète, si ennemie, il n'est pas une parole des écrivains sacrés que l'impiété ait pu convaincre de faux; si les sciences même en qui elle avait espéré le plus de rencontrer des complices, n'ont pu grandir et marcher sans déserter sa bannière, sans se ranger du côté de Moïse et des antiques monuments de notre foi, ne pouvons-

nous pas proclamer que la Bible ne porte pas les caractères de l'esprit de l'homme?

La proposition qui sert de base à notre raisonnement ne sera contestée par aucun des hommes de nos jours qui ont suivi l'histoire de la science et qui ne sont pas en arrière de ses progrès. Il importe cependant de la prouver et de la mettre dans une lumière qui la rende sensible pour tous les esprits.

14. L'incrédulité du dernier siècle s'est surtout essayée contre les bases de la révélation posées par Moïse dans la Genèse, et plus particulièrement contre les deux grands faits qui dominent le récit de l'historien sacré : la *création* et le *déluge*.

Voyons si, en approchant le flambeau d'une saine philosophie et de la science de nos jours de ces deux chapitres du plus ancien des livres, nous n'apercevrons pas les traces sensibles de l'inspiration.

LA CRÉATION. — *Narration de Moïse.* — Les rêves dans lesquels la philosophie des temps anciens s'égara toutes les fois qu'elle essaya de résoudre le problème de l'origine des choses, s'évanouissent tous devant les premiers mots de la Genèse. — Le tableau de l'œuvre des six jours présente une parfaite harmonie avec les notions les plus pures auxquelles la raison puisse s'élever sur Dieu, sur l'homme, sur le monde.

15. 16. Le récit de la création que nous lisons dans la *Genèse* n'est démenti par aucun des résultats certains, obtenus par les sciences qui ont pour objet l'étude du monde physique. — Il présente même, avec plusieurs découvertes récentes, un accord que l'on ne saurait expliquer humainement.

17. *La cosmogonie de Moïse comparée avec les cosmogonies des anciens peuples.* — Evidemment, d'un côté

l'histoire, de l'autre, la légende. — Cependant, à travers la fable, partout quelques restes des traditions primitives du genre humain, qui confirment le récit de Moïse.

18. Le déluge. — Narration de l'historien sacré. — Objections de l'incrédulité, combien vaines. — Le déluge, tel que Moïse le raconte, est un fait qui implique l'intervention de Dieu, mais qui ne présente rien d'impossible à la raison et à la science.

19. *Témoignage que rend du déluge l'état actuel du globe.* — L'étude de la constitution intérieure de la terre découvre un nombre très-considérable de phénomènes qui ne peuvent être expliqués d'une manière satisfaisante que par le déluge. — Plusieurs de ces phénomènes sont de véritables chronomètres, qui tous s'accordent à donner au déluge la date fixée par Moïse.

20. Le fait du déluge est attesté par les traditions de tous les anciens peuples, et le récit de Moïse se trouve confirmé par tout ce que présentent de concordant ces traditions diversement altérées.

21. Un mot sur les attaques principales dirigées par l'incrédulité contre les autres parties de l'Ancien Testament. — Le progrès des connaissances humaines a fait évanouir la plupart de ces objections, ou les a même tournées en preuves. Le plus ancien des livres peut défier les regards de la science du XIXe siècle.

Conséquence : donc l'Écriture n'a pas les caractères de l'esprit de l'homme.

22. *La* Bible *offre au contraire les caractères visibles de la raison de Dieu.*

Immuable, infinie, l'intelligence divine, en se manifestant par la parole, a dû se faire reconnaître,

entre beaucoup d'autres signes, à ceux-ci : l'unité, l'universalité.— Ces deux caractères se trouvent dans la Bible à un degré qui ne saurait appartenir aux œuvres de l'homme.

23. Le souffle de l'inspiration se fait sentir jusque dans les formes que la parole de Dieu a revêtues dans l'Écriture. Il y a dans la parole sainte un reflet visible de la beauté infinie, comme de l'infinie vérité.

24. Le fait de la révélation des livres de l'Ancien Testament étant établi, nous possédons une lumière qui nous fait voir toute l'économie des desseins de Dieu, à travers la nuit des anciens temps. — Nous apercevons en particulier la place assignée au peuple juif dans le plan providentiel ; la double mission de cette société merveilleuse qui résumait en elle tout le passé et qui préparait tout l'avenir religieux du monde. — Le peuple juif, bien compris, nous conduit à Jésus-Christ comme au terme nécessaire de sa miraculeuse existence.

25. Il sort des livres de l'Ancien Testament une lumière qui nous manifeste la mission du Sauveur avec une évidence plus éclatante encore, les *prophéties*, la preuve de la religion qui laisse le moins de prise à l'incrédulité, suivant Pascal. En effet, que l'incrédule prenne en main, qu'il lise les livres des prophètes, et il reconnaîtra que ces témoins miraculeux, jetés successivement par le ciel sur la route des siècles, ont vu, ont écrit d'avance toute l'histoire de Jésus-Christ dans ses moindres détails.— Il ne pourra pas prétendre que ces évidents oracles ont été composés après l'événement, car ils sont conservés avec une égale religion par deux sociétés ennemies, les juifs et les chrétiens.

26. *Monuments de l'antiquité profane.*

Le témoignage que rend à la mission divine de Jésus-Christ l'irrécusable tradition du peuple juif est quelque chose de si décisif, qu'il peut paraître superflu d'interroger les traditions des autres peuples.

Cette étude est utile cependant.— Écueil à éviter : ne pas exagérer la valeur de ces traditions.—Danger de la méthode et erreurs du système développé dans l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion.*

27. 28. Mais, si après avoir posé la base de la démonstration du christianisme sur le passé divin que représentent les monuments conservés par la nation juive, nous jetons un coup d'œil sur les monuments de l'antiquité profane, que voyons-nous?

Après le naufrage de la religion primitivement révélée, et au-dessus du gouffre creusé par la superstition, quelques débris de l'ancienne foi du genre humain, qui ont surnagé sur toute la terre :

Et particulièrement une double croyance qui a laissé des vestiges ineffaçables dans la tradition de tous les peuples, la *chute* et la *réparation.* — Cet accord entre les traditions de l'humanité, si discordantes sur tout le reste, doit avoir une cause qui ne peut être autre que la première révélation.

Donc l'homme est tombé, donc il lui a été promis un Rédempteur, qui ne peut être autre que Jésus-Christ, puisque Jésus-Christ seul s'est présenté et a été reconnu comme le Sauveur du monde.

Donc les traditions des anciens peuples, dans tout ce qu'elles offrent d'universel et de certain, confirment la tradition du peuple juif, et nous conduisent à Jésus-Christ.

Seconde étude sur le fait divin de la mission de Jésus-Christ.

Témoignage de l'époque contemporaine qui a vu ses œuvres et celles de ses apôtres.

29. Tout autre que Jésus-Christ aurait pu se dire ce Sauveur que la terre attendait.

En se présentant au monde, l'Homme-Dieu a dû donc se faire reconnaître, et il a été reconnu, en effet, à un signe infaillible, le seul que l'erreur ne pouvait pas imiter.

Il a fait des œuvres divines, des miracles.

Les faits miraculeux par lesquels la mission de Jésus-Christ et des apôtres a été manifestée, sont-ils certains?

Il n'y a pas dans le passé du monde des faits dont une saine raison puisse moins douter :

Car ils se trouvent attestés par trois grands témoignages, dont chacun, pris séparément, produirait le plus haut degré de la certitude historique, à savoir : le témoignage des évangélistes, des martyrs, du monde converti.

30. 31. *Les évangélistes.*

1° Les Évangiles sont-ils l'œuvre des auteurs dont ils portent le nom?

Il est aussi impossible d'élever un doute raisonnable sur l'authenticité du Nouveau Testament que sur l'authenticité de l'Ancien.

2° Les évangélistes sont-ils croyables dans les faits miraculeux qu'ils racontent?

Tout se réduit à examiner s'ils ont pu être trompés ou trompeurs.

Trompés? non, si simples qu'on les suppose; tout était du ressort des yeux.

Trompeurs? non encore : car outre que leur récit offre tous les caractères de la plus inimitable candeur, l'hypothèse d'une fable concertée entre les apôtres et le succès de cette conspiration de mensonge, lorsqu'on y regarde de près, conduisent aux conséquences les plus absurdes, qu'un bon esprit ne saurait admettre.

32. *Les martyrs.*

1° Il est incontestable que, pendant les trois siècles où la hache des bourreaux fut levée sur l'Église naissante, une multitude innombrable de chrétiens de tout âge, de tout sexe, de toute condition, scellèrent leur foi de leur sang. Le christianisme n'appuyant son autorité que sur des signes extérieurs, les martyrs sont des témoins qui attestaient sur l'échafaud, non des opinions, mais des faits.

2° Si ces faits étaient faux, quel motif soutenait les martyrs? Que pouvaient-ils espérer? Rien dans la vie présente, qui leur échappait au milieu des plus affreux supplices. Rien dans la vie future : le mensonge sait qu'il n'a pas de récompenses à réclamer, qu'il n'a que des châtiments à attendre au delà du tombeau.—Donc jamais témoins plus dignes de foi.

33. *Le monde converti.*

Le monde était idolâtre il y a dix-huit cents ans.—Il était chrétien trois siècles plus tard. – Demandez-lui quelle est la cause de cette étonnante révolution?—Il vous répond qu'il n'y en a pas d'autre que les œuvres divines par lesquelles les prédicateurs de l'Évangile se firent reconnaître pour les envoyés de Dieu.

Quelle autorité plus imposante qu'un pareil tribunal, sanctionnant des faits qui se sont passés sous ses yeux ?

Quel jugement moins suspect de prévention ? car, lorsque l'on sonde l'abîme par lequel le monde païen était séparé de la croix de Jésus-Christ, il est manifeste qu'il n'a pu le franchir sans être poussé par une cause surnaturelle.

Troisième étude sur le fait de la mission divine de Jesus-Christ.

Témoignage des temps postérieurs à l'établissement de l'Évangile.

34. L'Évangile, annoncé dans le monde, a été accepté comme une loi divine par les nations les plus civilisées qui existent encore ou qui ont passé sur la terre depuis quinze cents ans.— Le jugement solennel par lequel les siècles qui virent les œuvres de Jésus-Christ et de ses apôtres proclamèrent la divinité de leur mission a été ainsi sanctionné d'âge en âge par la portion la plus éclairée de l'humanité.

35. Mais, sous un autre point de vue, qui doit fixer toute notre attention, les âges qui ont suivi Jésus-Christ rendent à sa divine mission un témoignage plus éclatant, plus merveilleux encore.

L'existence de la religion de Jésus-Christ, pendant cette longue période, est un miracle qui imprime sur son front le sceau visible de Dieu : car elle a rencontré des oppositions, elle a traversé des épreuves contre lesquelles se serait brisée nécessairement une œuvre humaine.

Dieu est puissance, intelligence et amour.

Née de Dieu, la religion participe de ces trois attributs essentiels de l'Être infini. Il y a en elle une puissance, une intelligence, un amour ou une sainteté évidemment au-dessus de l'homme.

Ce triple signe de la céleste origine du christianisme nous est manifesté par ses combats contre la force, contre les erreurs et contre les vices de l'homme.

Envisageons, sous ce triple aspect, l'histoire de la société chrétienne, réservant, pour en faire l'objet d'une étude spéciale, ses luttes dans les trois derniers siècles.

Manifestation de la puissance de Dieu dans la société chrétienne.

36. 37. Caractère de la mission de Jésus-Christ, renfermée toute dans l'ordre spirituel. — L'Église, une société instituée pour unir les hommes, dans les hauteurs de l'ordre surnaturel, par le côté divin de leur existence, sans aucune juridiction directe sur le monde temporel.

Mais cette société, dont le point de départ et dont le terme est dans le ciel, dans l'éternité, traverse la terre, le temps, et est en contact nécessaire avec les sociétés humaines.

Or, depuis la prédication de l'Évangile jusqu'aux révolutions de ces derniers temps, nous voyons dans l'histoire deux sortes de rapports de l'Église avec la société temporelle :

Dans les trois premiers siècles, la guerre, la persécution ;

A partir de Constantin, la paix, et, en principe, l'union des deux sociétés;

Deux épreuves qui, bien étudiées, manifestent également dans l'Église une puissance, une vie qui ne peut venir que de Dieu.

1° Les persécutions des premiers siècles.

Rome et l'Église, deux mondes qui, au premier aspect, semblent n'avoir aucun point de contact, mais qui, vus de plus près, sont incompatibles, irréconciliables.

C'est que Rome est la réalisation extrême du principe de servitude déposé dans le monde ancien par l'idolâtrie, la confusion de l'ordre spirituel et de l'ordre temporel. La domination de Rome, c'est un cercle de fer qui embrasse, dans leurs dernières limites, la terre et le ciel connus, et dans lequel l'humanité est enserrée tout entière, esprit et corps. La parole de Jésus-Christ : *Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu*, frappe donc dans sa base l'unité monstrueuse dont le centre est au Capitole.

Aussi, résistance inévitable. La lutte s'engage; elle se prolonge pendant trois cents ans. — Spectacle le plus merveilleux qui ait jamais occupé les regards du monde! Rome et l'Église, la société de la terre et la société du ciel aux prises, — duel solennel et décisif, — car, d'un côté le glaive qui tue, de l'autre rien que la croix qui apprend à mourir; — d'un côté, la puissance de l'homme dans le plus grand développement qu'elle ait jamais atteint; de l'autre, humainement, ce que le monde a jamais vu de plus faible; — toutes les chances pour Rome, rien pour l'Église, que Dieu, — Dieu donc visible dans le triomphe de l'Église.

2° Après les combats des trois premiers siècles, mouvement par lequel les deux sociétés tendent à se rapprocher et à s'unir.

C'est l'ordre : le monde spirituel et le monde temporel venant également de Dieu, la guerre n'est pas leur état naturel.

Mais périls de cette union :

A raison de l'amour de la domination, qui est une des passions de l'homme la plus ardente, la plus indomptée, tendance nécessaire du pouvoir temporel à entreprendre contre l'Église, et du pouvoir spirituel (si Dieu ne le contient), à entreprendre contre la société temporelle.

Or, le terme extrême de ces entreprises également fatal :

Si le pouvoir temporel usurpe l'autorité divine de l'Église, cette autorité perd son caractère et se brise dans ses mains; il n'y a plus de société spirituelle.

Si l'Église absorbe en elle la société temporelle, elle individualise sa propre existence, dont l'essence est l'universalité; elle engage son immortalité à des formes nécessairement périssables; elle sera emportée au souffle des révolutions, qui se joue de tous les établissements humains.

Et cependant, lorsque l'on suit la marche de la société chrétienne dans l'histoire, on reconnaît que, humainement, elle ne pouvait pas éviter ces deux écueils, vers lesquels on la voit tour à tour entraînée par le courant irrésistible des idées, des intérêts, des événements.

La séparation des deux pouvoirs et l'indépendance de l'autorité spirituelle, ce principe sur lequel repose tout l'ordre divin de ce monde, et que nous voyons,

après tant de collisions et de luttes, subsistant dans l'Église, et dans l'Église catholique seule, est un phénomène inexplicable sans une assistance miraculeuse de Dieu.

Manifestation de l'intelligence infinie de Dieu dans l'histoire de la société.

38. 39. Le monde de la pensée reconstitué par Jésus-Christ sur ses bases divines. — Deux éléments : la foi et la science. — Distinction et limite de ces deux ordres qui embrassent tout le domaine de l'intelligence. — Rapports analogues aux rapports qui existent entre l'Église et la société temporelle, que nous venons d'étudier.

Or, points de contact non moins nombreux, et à cause de l'orgueil de la pensée, qui est une autre forme encore plus sauvage peut-être de l'orgueil de la domination, lutte non moins inévitable.

Depuis la promulgation de la foi chrétienne jusqu'au cri de révolte parti de la bouche de Luther, deux phases dans cette lutte.

1° A l'origine, l'Église en face de la philosophie païenne. Caractère de cette philosophie ; l'homme s'adorant lui-même dans les mille formes contradictoires de sa pensée ; polythéisme rationnel plus éloigné de la lumière de l'Évangile que le polythéisme grossier de la multitude. — Efforts désespérés de la philosophie pour disputer à la foi chrétienne l'empire des esprits.— Triomphe de l'Église non moins miraculeux que son triomphe contre la force matérielle.

2° La raison humaine, forcée de s'incliner devant le fait de la révélation, entre dans l'Église, mais avec

sa curiosité inquiète, son orgueil, ses préoccupations, ses habitudes païennes d'indiscipline et d'indépendance. — De là les hérésies. — Depuis Arius jusqu'à Luther, pas un des dogmes consacrés par la foi publique de la société chrétienne contre lequel les novateurs n'aient essayé de faire prévaloir les vaines conceptions de leur raison particulière.

L'assistance de l'intelligence infinie de Dieu est visible dans cette lutte.

Car, en premier lieu, une doctrine humaine n'aurait pas résisté à ces incessantes attaques; si les bornes dans lesquelles la foi chrétienne enferme la raison n'avaient pas été posées de Dieu, elles auraient été emportées par les flots tumultueux de cet océan d'erreurs.

En second lieu, non-seulement la foi n'a pas été obscurcie, mais, à mesure que les vaines pensées de l'homme ont heurté les pensées divines dont les dogmes chrétiens sont l'expression, elles ont fait jaillir de nouveaux rayons de lumière. L'hérésie n'a servi qu'à fixer et qu'à développer l'enseignement de l'Église, en lui donnant l'occasion de constater et de proclamer sur tous les points contestés le sens de l'Écriture et de l'immuable tradition.

En troisième lieu, lorsqu'on observe le phénomène le plus général que présentent toutes ces controverses, on voit toujours, d'un côté, cet individualisme, qui est le cachet de l'esprit de l'homme; de l'autre côté, le caractère d'universalité par où se manifeste l'esprit de Dieu. Les hérésies naissent de préoccupations particulières; elles ne représentent que les idées éphémères d'une école, d'un pays, d'une époque; vaines idoles, devant lesquelles la raison de l'homme se pros-

terne un jour, et qu'elle brise le lendemain, tandis que, dans la foi catholique, on voit la vérité, qui n'est inscrite dans aucun temps, dans aucun lieu, et qui, malgré les protestations de quelques esprits, se fait accepter par l'esprit humain et incline devant elle les générations et les siècles.

En quatrième lieu, enfin, si l'on parcourt les monuments des sectes et qu'on les compare aux monuments de la religion catholique, qu'aperçoit-on? D'une part les infinies contradictions, qui sont la maladie incurable de la raison de l'homme abandonnée à elle-même, et de l'autre une tradition qui n'a jamais varié, une miraculeuse unité, manifestation sensible de l'unité de la raison infinie.

La sainteté de Dieu manifestée dans la société chrétienne.

40. 41. L'ordre moral reconstitué par Jésus-Christ en même temps que l'ordre intellectuel.— L'Évangile n'est pas seulement une loi de vérité qui brise l'orgueil des pensées, c'est une loi de sainteté, de justice qui comprime et irrite tous les impétueux penchants de la nature de l'homme, corrompue par le péché. — Nouvelle face des luttes de l'Église où l'assistance de Dieu est également manifeste.

Car, en premier lieu, voyez l'Église, lorsqu'elle descend du Calvaire, en face du monde païen : il faut refaire, elle refait, sur le type divin de l'Évangile, le sens moral perverti, la conscience humaine corrompue jusque dans ses profondeurs par l'idolâtrie. Cette entreprise était au-dessus de la puissance de l'homme.

En second lieu, suivez la roue des révolutions qui

emporte l'humanité depuis 1800 ans, et voyez tout ce qu'elle soulève de vices, de crimes, de mœurs impures; les abîmes effrayants d'immoralité qu'elle découvre à certaines époques. Le dépôt de l'Évangile porté par les mains de l'Église traverse pur les périodes de la plus grande corruption. C'est la seule société où la décadence des mœurs n'entraîne jamais la décadence des lois. Ceci est encore un fait évidemment divin.

En troisième lieu, d'autant que l'Église, recrutant sa hiérarchie sur la terre, ses ministres subissent nécessairement l'influence des mœurs publiques. Par exemple, après la tempête dans laquelle disparut l'empire romain, la lie du monde païen et l'écume de la barbarie flottent longtemps à la surface de la société, remuée dans ses profondeurs, et pénètrent jusque dans le sanctuaire. — Il devrait en rejaillir quelque chose sur l'enseignement. Non, les hommes les plus corrompus se montrent les gardiens les plus incorruptibles d'un code qui renferme leur propre condamnation. C'est un phénomène que vous ne rencontrerez dans aucune société.

En quatrième lieu, principe divin de vie morale, qui réagit toujours dans l'Église contre les scandales.— Travail de régénération qui suit les époques de décadence. — L'Église ne vieillit pas; sa jeunesse se renouvelle de siècle en siècle.— Expiation.— Le bien sortant du mal; pas un acte coupable qui ne soit compensé par un sacrifice, pas un vice qui n'enfante une vertu.

Étude spéciale des combats de l'Église dans les derniers siècles.

42. Pour comprendre les luttes de l'Église dans les derniers temps, il faut remonter à leur point de départ.

Pensée que tendaient à réaliser les siècles chrétiens : le règne de Dieu par son Église.

Dieu règnait dans le monde de la pensée : l'esprit humain reconnaissait les limites que l'enseignement de l'Église pose autour de ses conceptions. La science, à son point de départ comme dans ses développements, respectait la règle supérieure de la foi.

Dieu régnait dans le monde social : la loi de Dieu expliquée par l'Église était le nœud de la société humaine, et déterminait les bornes du pouvoir et de l'obéissance.

Cet idéal était impossible à réaliser pleinement, à cause de l'opposition qu'il rencontrait nécessairement dans toutes les passions de l'homme.

De plus, l'Évangile, manifestation de Dieu, est un type en soi d'une perfection infinie, mais qui ne peut se produire dans l'humanité comme dans l'homme que sous des formes imparfaites et finies. La société du moyen âge, si l'on tient compte de son origine et des conditions matérielles de son existence, devait présenter d'une manière plus particulière ce caractère d'imperfection. Ce n'était qu'une ébauche que le temps devait développer.

Causes particulières de décadence qui avaient affecté le côté extérieur, accidentel, de l'existence de la

société chrétienne, pendant que d'autres causes remuaient le monde et le poussaient vers de nouvelles destinées.

Une réforme et un progrès régulier ou une révolution étaient inévitables.

Cela explique le succès de l'entreprise de Luther.

Portée de l'hérésie de ce novateur qu'il n'a sûrement pas aperçue lui-même. Le principe de l'indépendance et de la souveraineté de la raison qu'il proclama dans l'ordre religieux devait finir par ébranler le monde tout entier, car il sapait la base sur laquelle le monde reposait.

Le mouvement des trois derniers siècles, que nous suivrons dans tous ses degrés, a été une grande ruine du passé. Dans les institutions, les idées, les mœurs, dans tout le côté humain de l'existence de nos pères, rien n'a résisté ; tout le monde a été emporté par la révolution la plus formidable que nous rencontrions dans l'histoire, une seule chose est restée debout, la base sur laquelle ce monde avait été bâti, la religion. — Donc cette base est divine.

43. Cette conséquence apparaît avec la plus grande évidence, lorsqu'on étudie les circonstances de cette lutte : — car on voit que toutes les forces dont l'humanité peut disposer ont été employées contre l'Église, et qu'il est impossible qu'elle ne succombât pas, si elle n'était qu'un établissement humain.

44. La merveilleuse économie des desseins de Dieu, qui fait toujours sortir le bien du mal, plus manifeste encore dans les dernières épreuves de la société chrétienne que dans ses combats antérieurs. — La base de l'autorité de l'Église affermie par les secousses qui n'ont pu l'ébranler. — Son enseignement éclairant

toutes les questions obscurcies par le protestantisme et par la philosophie, faisant pénétrer la lumière dans tous les abîmes d'où étaient sorties les ténèbres de l'erreur ; — et d'un autre côté, impossibilité démontrée de rien édifier de stable, dans l'ordre de la pensée ou dans l'ordre social, en dehors de la religion. Hors de l'Église, point de salut pour la société. Quelle est l'idée, quelle est la secte qui peut lui disputer sérieusement l'homme et l'humanité? — L'avenir du monde lui appartient.

45. Récapitulation des preuves de la mission divine de Jésus-Christ et conclusion. — Lorsqu'on envisage l'ensemble du tableau qui vient d'être esquissé : il est impossible de ne pas voir Dieu dans Jésus-Christ. — La religion chrétienne est la seule qui peut se poser ainsi au centre de l'histoire, défier les siècles et invoquer avec confiance leur témoignage.

Rien ici qui soit sujet à l'illusion, rien qui ressemble aux imposteurs, êtres d'un jour, qui n'agissent que sur un point de la durée, qui sont également incapables d'enchaîner l'avenir à leur œuvre ou de lui donner des racines dans le passé. Au lieu que pour Jésus-Christ seul tous les temps se réunissent : » Être » attendu, venir, être adoré par une société qui durera » autant que le monde, c'est là, dit Bossuet, le carac- » tère propre de Jésus-Christ et qui n'appartient qu'à » lui. *Il était hier, il est aujourd'hui, il sera aux siècles* » *des siècles.* CHRISTUS HERI, HODIE, IPSE ET IN SÆ- » CULA. »

De l'autorité de l'Église contre les hérétiques.

46. Nous nous trouvons préparés et conduits à la question que nous avons à traiter dans ce moment, et elle est éclairée d'avance par tout ce qui précède.

Car cette société chrétienne dans laquelle nous avons vu se révéler la puissance, l'intelligence et l'amour infini, c'est l'ÉGLISE.

De même que Jésus-Christ, c'est Dieu manifesté au monde sous une forme sensible, Dieu fait homme ;

De même, l'Église c'est l'Homme-Dieu, qui, après avoir échappé aux regards des hommes par son Ascension, continue à être présent dans le monde, agit dans une société, dans un corps immortel qu'il anime de sa vie divine.

C'est ce corps de l'Église que nous devons étudier dans ce moment. Du fait extérieur de l'existence de la société chrétienne nous devons remonter au principe invisible, divin, qui en est la raison.

Nous devons constater contre l'hérésie que l'Église est et ce qu'elle est ; et, comme nous le verrons, pour trouver la réponse à ces deux questions, c'est l'Église elle-même qu'il convient d'interroger.

47. L'existence de l'Église, comme l'existence de toutes les sociétés, est un fait éclatant, public qui se révèle de lui-même à tous les yeux. L'établissement divin de l'Église est prouvé par le témoignage de l'Église elle-même ; par soishn toire, dont les monuments forment comme les anneaux d'une chaîne indissoluble par làquelle nous remontons aux premiers monuments de la foi chrétienne et à l Évangile; enfin

par toute la suite de sa tradition qui répand, sur la route des siècles, une trace de lumière plus éclatante que le soleil, par où nous arrivons à Jésus-Christ.

48. Des voix nous viennent du dehors qui nient l'établissement divin de l'Église.

L'accord du témoignage de l'Église elle-même avec le témoignage de l'Évangile imprime un si haut degré de certitude sur ce fait divin, que nous pourrions ne pas écouter ces protestations.

Nous les discuterons cependant.

Et d'abord, ces témoins qui sont-ils? Sont-ils contemporains des faits qu'ils prétendent infirmer? — Non. — Ils ne datent que de trois cents ans; des quinze siècles qui séparent leur origine de l'origine de l'Église, ils ne savent rien que ce que l'Église elle-même leur a raconté.

En second lieu, sont-ils d'accord entre eux et avec eux-mêmes? — Non. – Variations, contradictions infinies des protestants sur la notion de l'Église.

Enfin, ce qu'ils allèguent a-t-il quelque valeur? — Non encore; rien que des conjectures, des hypothèses sans aucune base dans l'histoire ou la tradition, en opposition avec toute l'économie de la foi, et qui, lorsqu'on les examine de près, ne présentent aucune consistance aux yeux même de la raison.

Donc, l'Église EST.

49. C'est à l'Église qu'il faut demander également *ce qu'elle est*.

L'Église nous répond par la voix solennelle du concile de Nicée, qui n'est que l'écho des apôtres, qu'elle est *Une, Sainte, Catholique, Apostolique*; que dans ces quatre paroles, redites chaque jour sous la voûte de ses temples, de siècle en siècle, se trouvent exprimés

les signes ineffaçables que la main de Dieu a imprimés en elle, et que l'erreur ne saurait contrefaire. *Credo in unam*, etc.

C'est-à-dire que l'Église déclare qu'elle possède, et possède seule, les caractères par lesquels Dieu a dû se manifester dans une société émanée de lui. Qui ne voit, en effet, avant toute discussion, que la véritable Église doit être *Une*, parce que Dieu est Un ; — *Sainte*, parce qu'elle n'a été instituée que pour rétablir dans l'homme l'image de Dieu, qui est la sainteté même; — *Catholique*, ou ne pas connaître les limites de l'espace et du temps, parce que Dieu est infini ; — *Apostolique*, ou se rattacher par un lien visible aux hommes, en qui elle a reçu de l'Homme-Dieu une mission qui ne peut venir que de lui.

Mais chacune de ces notes de la véritable Église doit être étudiée séparément.

50. 51. Unité de l'Église.

52. 53. 54. Sainteté de l'Église.

55. Catholicité de l'Église.

56. Apostolicité de l'Église.

57. Constitution de l'Église.— Nécessité d'un pouvoir. — Nature et attributs du pouvoir souverain de l'Église.

58. 59. Discussion du système du libre examen, point de départ et seul principe commun de toutes les sectes protestantes. — Il ruine la base de toute foi.— Il ouvre un abîme où disparaît tout l'ensemble des vérités révélées.

Deuxième partie de l'ouvrage. — La religion considérée par son côté temporel et dans ses rapports avec la destinée de l'homme dans le monde présent.

60. Le monde étant la réalisation d'une pensée divine qui se résume dans la religion, la religion est nécessairement le nœud de la double existence de l'homme, le mot de ses destinées dans l'ordre présent comme dans l'ordre surnaturel.

Ce mot ne peut pas être compris pleinement ici-bas; et pourquoi?

Cependant lorsque l'on étudie à la lumière de la révélation les rapports qui unissent les hommes dans le temps, deux choses demeurent constantes et invinciblement démontrées.

1° Que pour trouver le principe de l'existence et la règle des développements de la société humaine, il faut les chercher plus haut que l'homme, s'élever jusqu'à Dieu; d'où il suit que dans le catholicisme, manifestation de Dieu la plus parfaite, se trouve aussi le germe de la plus haute perfection sociale;

2° Que la foi catholique nous fournit le seul point de vue qui domine, et du haut duquel on peut observer la marche générale de l'humanité; que dans les grands faits de la société immortelle de l'homme avec Dieu, que la foi nous raconte, se trouve la lumière qui révèle le point de départ, qui explique les révolutions, qui montre le terme de la société des hommes dans le temps.

En d'autres termes, que la foi catholique renferme la solution la moins imparfaite que puissent recevoir,

dans les conditions présentes de la raison humaine, les grands problèmes soulevés par la philosophie sociale et par la philosophie de l'histoire.

Et d'abord, par la philosophie sociale.

61. Qu'est-ce que la société? — Quel est l'ensemble des rapports qui constituent la société des hommes dans l'ordre temporel? — Ces rapports se résument dans la notion de droits et devoirs; — le premier anneau de la double chaîne des devoirs et des droits, qui sont le lien de la société humaine, ne peut se trouver que dans l'ordre spirituel, — et dans un ordre spirituel qui s'impose au nom de Dieu. — Ce que nous venons de dire est avoué ou se trouve renfermé implicitement dans tous les systèmes.

62. Divers pouvoirs spirituels, en face desquels le monde se trouve placé de nos jours, et entre lesquels il doit nécessairement faire un choix : le catholicisme, le protestantisme, le rationalisme. — Nous ne parlerons de l'athéisme que pour montrer qu'il sape toute les bases de la société humaine.

63. De tous ces pouvoirs, quel est celui à qui appartient la direction spirituelle de l'humanité? Pour trouver la réponse à cette question, nous examinerons les problèmes sociaux au point de vue de l'athéisme, du rationalisme, de l'hérésie, du catholicisme.

64. Divers degrés de la société humaine, la société domestique, la société publique, la société générale des hommes.

65. 66. 67. De la société domestique. — Côté purement temporel de son existence, — côté spirituel. — Lien supérieur de la famille, Dieu. — Constitution primitive de la société domestique, — comment alté-

rée chez les anciens peuples, et pourquoi. — Influence de l'idolâtrie. — Oppression nécessaire des êtres faibles de la société domestique, dégradation de la femme.

La famille reconstituée sur sa base divine par Jésus-Christ, — sa constitution développée, divinisée. — Le mariage élevé à la dignité de sacrement. — Conséquence sur tout l'ensemble des rapports de la société domestique. — La femme réhabilitée. — L'enfant un être sacré. — Principe de liberté et de progrès introduit dans la famille par l'Évangile.

Sa constitution protégée de siècle en siècle par l'Église : — c'est un des côtés les plus admirables de l'histoire du catholicisme.

Ce que devient la famille sous l'influence du protestantisme ; sa régénération, un fait accompli avant la réforme et dont elle ne peut rien revendiquer, — tout ce qui lui appartient en propre fatal à la famille, — l'union des époux dégradée de la dignité de sacrement, — sécularisation de la société domestique, — conséquence, — le divorce, — son influence sur la famille, etc.

Le problème de la famille peut-il être résolu par le rationalisme, — rêves de l'ancienne philosophie, — écarts non moins déplorables de la philosophie moderne, — ce que deviendrait la famille si la philosophie était chargée de la constituer.

68. Société publique, — côté purement humain de son existence, — côté spirituel, — le lien primitif de la société publique, comment expliqué dans les divers systèmes.

69. 70. Du premier élément de la société, *le pouvoir*. — Son origine. — Titre divin du pouvoir. — Il

est supposé dans tous les systèmes, le christianisme seul l'explique. — Institution du pouvoir. Vient-il de Dieu immédiatement, ou par l'intermédiaire de la société? — Quelle est la règle du pouvoir? — Solution dans les diverses théories.

71. 72. Second élément de la société. — La *liberté*. — En quoi consiste la liberté humaine? — Deux sortes de liberté :

Liberté dans l'ordre de la pensée; — liberté dans l'ordre des intérêts matériels.

73. Accord du pouvoir et de la liberté.

74. De la société générale des peuples. — Ce mot n'a un sens, ne peut présenter quelque chose de réel que dans le catholicisme.

75..... 90. La foi catholique renferme la lumière qui éclaire, autant qu'ils peuvent l'être, les problèmes posés par la philosophie de l'histoire.

L'histoire de l'humanité vue à la lumière de la foi :

Au point de départ, Dieu. — Le monde s'échappe de son sein. — La société immortelle de l'homme avec Dieu, terme essentiel de la création; mais renfermant, comme une conséquence nécessaire, la société des hommes dans le temps.

Constitution originelle de l'univers; — qu'était-elle? Rien de certain. La pensée du monde primitif ensevelie dans ses ruines.

Point de départ du monde actuel, la chute.

Donc le mot de ses destinées, la Rédemption.

Le Calvaire, dès lors, le centre de l'histoire où se rencontrent les doubles destinées de l'homme. La croix fait une nouvelle terre en même temps qu'un nouveau ciel.

Mais tout est lié dans le plan divin. Le monde qui renaît en Jésus-Christ est le monde tombé en Adam. Cet enfantement a été préparé par un travail de quarante siècles.

Donc, pour comprendre les temps qui ont suivi Jésus-Christ, il est nécessaire d'étudier les temps qui ont précédé.

Or, si du Calvaire nous regardons le passé du monde, que voyons-nous?

D'abord l'existence miraculeuse du peuple juif, aussi importante à étudier, sous le point de vue des destinées temporelles de l'humanité que sous le point de vue de ses destinées surnaturelles : car, Israël c'est un type merveilleux qui résume, dans les temps anciens, la pensée de la société primitive, et qui prépare tous ses développements futurs.

Pendant que l'unité de la société humaine, brisée par les conséquences du péché, était reconstituée dans la société juive, quelles révolutions avaient emporté le reste de l'humanité?

A ce moment solennel de l'existence du monde, un fait fixe toute l'attention, une œuvre à laquelle a abouti tout le travail des siècles païens, et qui vient d'être consommée : Rome a enfermé dans le cercle de sa domination tout le monde connu.

Le développement de la puissance de Rome, un spectacle merveilleux surtout pour l'œil du chrétien, qui voit dans Rome chrétienne le secret des destins de Rome païenne, dont elle-même n'eut que l'instinct.

Mais ce monde, que nous pouvons étudier dans Rome, qui le résume, est-ce une dégradation ou un développement du monde primitif? La loi de l'huma-

nité, dans les temps anciens, était-ce la décadence ou le progrès? — La décadence et le progrès tout ensemble, car l'activité désordonnée de l'homme avait développé et usé en même temps tous les principes divins de son existence. — Le monde romain, vu du côté matériel, c'est la construction la plus étonnante que le temps et que la main de l'homme aient jamais élevée; mais ce monde croulait par sa base, miné depuis longtemps par deux causes, la superstition et la philosophie.

Autre a dû être la marche de l'humanité, à partir du Calvaire.

Objet de la mission de Jésus-Christ, purement spirituel; mais, à raison du lien qui unit tout dans le plan divin, développements du monde temporel correspondants aux développements du monde spirituel.

Depuis Jésus-Christ, la loi naturelle de l'humanité, le progrès :

Parce que l'Évangile est le type d'une perfection qui ne peut être épuisée ;

Parce que la loi de vérité et de justice ne peut ni périr ni s'altérer dans les mains de l'Église, mais se développe, au contraire, de siècle en siècle, par les attaques même du vice et de l'erreur.

Cependant, observations essentielles. Le progrès est la loi de l'humanité, parce que l'humanité ne peut pas se détacher de l'Église, mais il n'est la loi nécessaire d'aucune société particulière. — Le progrès, renfermé au sein de chaque société dans les limites que déterminent les conditions contingentes de son existence, — et au sein de l'humanité, dans les bornes posées par l'imperfection radicale et la corruption originelle de la nature humaine ; — enfin, le progrès,

la loi de l'humanité, non dans chaque siècle, mais dans l'ensemble de son existence.

Quels sont les progrès possibles de la société humaine et à quelle hauteur peut-elle être élevée dans l'avenir par les mains de l'Église ?

Question insoluble pour nous ; car les dix-huit siècles écoulés depuis Jésus-Christ ne nous donnent ni une mesure, ni un terme de comparaison. Nous ignorons ce que ces dix-huit siècles sont dans leur rapport avec la vie de l'humanité, la place qu'ils occupent dans le plan général de la régénération du monde.

Mais, sous un autre point de vue très-important, cette période de l'histoire présente à nos études quelque chose de complet. Nous y voyons l'humanité naître, pour ainsi dire, à une nouvelle vie, se développer longtemps dans le sein de l'Église, et perdre plus tard, en se séparant d'elle, les conditions du véritable progrès.

Une création et une ruine, un monde fait par les mains de Dieu et détruit par les mains de l'homme, voilà ce qui remplit et résume ce passé de dix-huit cents ans, qui nous offre, par conséquent, une double expérience d'où nous verrons sortir à la fois une démonstration positive et une démonstration négative des principes que nous nous proposons d'établir.

L'histoire du monde, prise ainsi au pied de la croix et conduite jusqu'à nos jours, lorsqu'on l'étudie sous le point de vue qui nous occupe, se divise naturellement en quatre grandes époques.

La première comprend les trois premiers siècles pendant lesquels l'Église, repoussée par la société publique, grandit miraculeusement sous le glaive de la persécution, s'établit, se propage sur toute la terre

avec une merveilleuse rapidité, prend possession du monde, le purifie avec le sang de ses martyrs, et dépose dans son sein les semences d'un monde nouveau.

Au IVe siècle, l'Église sort des Catacombes pour monter sur le trône avec Constantin. Mais le moment n'est pas venu pour elle de réaliser pleinement, elle ne peut encore que préparer la révolution temporelle dont le principe a été posé par l'Évangile. Le monde romain, né idolâtre, identifié, pour ainsi dire, avec le paganisme, est modifié plutôt que converti, en tant que société. Ce monde est condamné à périr : l'Église accomplit cependant une double mission : elle retarde la décadence de l'ordre social; elle sauve de ses ruines les éléments qui, transformés par elle et animés de son souffle, serviront à construire une nouvelle société.

Ce n'est qu'après que l'arrêt porté par la justice de Dieu contre l'empire des Césars a été excuté; c'est lorsque les guerriers sauvages, qui ont tranché avec leur épée le fil des destins éternels que Rome se promettait et foulé longtemps sous leurs pieds la vaine immortalité de cette cité orgueilleuse, s'arrêtent, fixent leurs tentes devant la croix, demandent à laver dans les eaux du baptême les crimes et le sang dont ils sont couverts, et que l'Église leur ouvre son sein; c'est du VIe au VIIIe siècle que commencent, à proprement parler, le miraculeux enfantement de la société chrétienne, qui se prolonge pendant tout le moyen âge.

Ce monde du moyen âge, formé par l'Église avec les débris qui avaient surnagé dans le naufrage de l'ancienne civilisation et avec les nouveaux éléments

apportés par le flot de la barbarie; ce monde, fils de Rome et du désert quant au corps, si j'ose ainsi parler, fils de l'Église quant à l'esprit, ne pouvait être qu'une imparfaite réalisation du principe chrétien. La pensée divine de l'Évangile devait, en se développant, développer cette première forme qu'elle avait revêtue. Le progrès se serait accompli dans l'ordre, si l'humanité était demeurée unie à l'Église, Dieu a permis qu'il en fût autrement. Le lien nécessaire de dépendance qui soumet la société temporelle à la société religieuse est brisé par la main sacrilége de la Réforme; et le monde, détaché de sa base divine, est entraîné dans l'abîme des révolutions par ce mouvement fatal qui dure depuis trois cents ans, et qui nous paraît toucher nécessairement à son terme que nous chercherons à entrevoir.

Nous étudierons séparément chacune de ces époques que nous venons d'indiquer.

DIVINITÉ
DE L'ÉGLISE

PREMIÈRE PARTIE[1]

L'ÉGLISE CONSIDÉRÉE DANS SON PRINCIPE — DIEU
RAPPORTS DE L'HOMME AVEC DIEU

PREMIÈRE CONFÉRENCE

L'autorité de l'Église fondement de toutes les discussions.

Messieurs[2],

Avant d'entrer dans le fond des études qui doivent être l'objet de nos conférences, une question se présente naturellement.

[1] Le titre que nous avons donné à l'ouvrage nous a obligé à modifier la division primitive. Cette modification n'a rien d'essentiel, et elle paraît plus logique. (*Note de l'éditeur.*)

[2] Ces conférences ayant été prononcées en public, nous avons cru devoir leur conserver la forme sous laquelle elles se sont produites. (*Note de l'éditeur.*)

Ces discussions que nous abordons, ce long travail de notre raison sur les bases divines de notre foi, est-ce la condition essentielle d'une foi raisonnable?

L'obéissance que nous devons à l'Église dépend-elle de l'impression que laissera dans notre esprit l'examen auquel nous allons soumettre les titres de son autorité ?

A Dieu ne plaise !

L'ordre surnaturel de croyances et de devoirs qui nous a été manifesté par l'enseignement de l'Église, emprunte du témoignage de l'Église elle-même, une certitude, une autorité qui exclut tout doute, toute légitime défiance ; la base divine que la foi établit dans l'âme du catholique, n'a pas besoin d'être raffermie par la raison ; elle est de soi inébranlable.

Pour mettre dans tout son jour la vérité importante que nous voulons établir, nous devons, avant tout, faire observer que, suivant l'enseignement de la théologie, la foi, *cette adhérence*, comme parle Bossuet, *de notre raison à la vérité éternelle que l'Église nous propose* [1], la foi, le premier principe de notre salut ou de notre union avec Dieu, est un acte libre que nous ne pouvons accomplir cependant par les seules forces de notre volonté. La foi est un don surnaturel, le fruit du Saint-Esprit en nous. Elle nous est communiquée, à l'état de vertu infuse, par le baptême ; elle se développe, elle devient explicite par notre adhésion à l'enseignement de l'Église.

Mais Dieu est l'auteur du monde de la nature comme du monde de la grâce. Dans le développement de notre existence, s'il s'accomplit d'après le plan

[1] Serm. sur la char. env. les nouv. cath.

divin, point de moment où la raison conseille de tenir dans le doute ce que la foi ordonnne de croire ; tout ce qui revêt, par l'enseignement de l'Église, le caractère d'une certitude divine, doit avoir en même temps les caractères de la plus haute certitude humaine.

Cela posé, vous êtes catholiques : comment l'êtes-vous devenus ?

Pour vous initier à la vie de la foi, l'Église ne raisonna pas avec vous. Votre raison n'était pas née encore. L'Église se posa devant votre berceau. Au moment où vos yeux s'ouvraient au ciel de la nature, elle entr'ouvrit devant vous le ciel de la grâce. A mesure que votre âme saisissait, si j'ose parler ainsi, à l'aide des sens, le monde matériel dont les limites reculaient peu à peu devant vous, elle vous mettait en possession du monde surnaturel, dont l'horizon s'épanouissait aussi et montait par degrés jusqu'aux hauteurs de l'infini. On vous nommait votre père ; elle vous nommait Dieu. Vous reconnaissiez votre mère à ce sourire, à cet amour auquel rien ne ressemble ici-bas ; elle vous faisait voir là-haut une Vierge qui vous souriait avec une tendresse de mère, avec un amour plus ineffable encore. Les caresses d'un frère éveillaient en vous la mystérieuse voix du sang, et tous les inexplicables instincts d'où naissent les liens de la famille ; l'Église vous montrait dans les bras de Marie un Dieu qui s'était fait enfant pour devenir votre frère. Ainsi quelques simples images crayonnaient dans votre âme les plus sublimes mystères. Le chrétien grandissait en même temps que l'homme ; la foi se développait avec la raison.

Or, je prétends que la possession de ces immortelles vérités, de cet héritage divin dont l'Église nous dota au moment où nous entrions dans la vie, ne saurait

être troublée par aucun doute légitime. La foi, les espérances que nous avons reçues de l'Église, sont fondées sur des titres qui, pour nous rassurer, n'ont pas besoin d'être vérifiés par la raison.

Vous en demeurerez convaincus, si nous vous montrons que la base humaine, si j'ose ainsi parler, sur laquelle la grâce élève l'édifice immortel de la foi, est la base même sur laquelle repose tout l'édifice du monde présent ; que notre existence surnaturelle s'appuie sur les principes les plus incontestés auxquels tient notre existence temporelle : en sorte que le catholique ne pourrait demeurer un moment en suspens sur les croyances par lesquelles il est mis en rapport avec Dieu, sans douter, sous peine d'inconséquence, de toutes les vérités par lesquelles se forme le lien qui l'unit aux hommes ; qu'il s'excommunierait du monde en s'excommuniant de l'Église.

Pour rendre ceci sensible, il n'y a qu'à comparer, sous le point de vue qui nous occupe, les conditions de la vie de l'homme et de la vie du chrétien.

Nés avec une double destinée, l'une qui s'achève dans le temps, l'autre qui se consomme dans l'éternité, nous appartenons à deux mondes, nous sommes saisis en naissant par une double chaîne de devoirs.

Comment nous sont manifestés, comment deviennent obligatoires les devoirs qui nous lient à la société temporelle ?

Par le témoignage même de la société ; témoignage qui proclame toutes les lois essentielles par lesquelles la société est constituée d'une manière si éclatante, que nul n'est censé les ignorer et avec une autorité contre laquelle nul n'est admis à protester. La société temporelle pour vous c'est la France. Or, je suppose que vous fussiez appelés à siéger dans un jury, et

qu'un homme, accusé devant vous de l'un des crimes prévus par la loi de notre pays, s'avisât de plaider ainsi sa cause : « Le fait pour lequel je suis traduit devant vous, je ne le nie pas; mais cette société au nom de laquelle on me poursuit, qu'est-ce? Que sont ces lois que l'on m'accuse d'avoir violées? quels sont les législateurs qui les ont faites? d'où émanait leur pouvoir? Je n'ai point vérifié leurs titres, je n'ai point assisté à leurs délibérations, je n'ai point constaté que le Code où vous cherchez une sentence contre moi soit l'expression de leur volonté. Laissez-moi le temps d'examiner. Évidemment ce n'est que lorsque toutes ces questions auront été philosophiquement résolues, que pourra commencer pour moi l'obligation de me soumettre à vos lois et pour vous le droit de me punir, si je les enfreins. »

Un pareil système de défense vous paraîtrait une folie digne de pitié, ou une coupable moquerie. Quel Français, arrivé à l'âge d'homme, ignore qu'il existe une France? Tout cela est si incontestable que, selon la gravité de l'attentat, vous n'hésiteriez pas à frapper le coupable que nous supposions tout à l'heure, dans sa liberté ou dans sa vie, sans que son argumentation jetât un seul doute dans votre conscience.

Est-ce que cette France n'est pas devant nous depuis que nous sommes dans ce monde? Est-ce que nous ne la voyons pas tous? Est-ce que, par les monuments qui nous entourent, par les mille bouches de la tradition d'où sort et par lesquelles arrivent à chaque individu la voix publique de la société, la France ne nous raconte pas à tous son passé, les événements d'où sont nées les formes de sa constitution, les pouvoirs de qui elle tient ses lois. Est-ce que les châti-

ments seuls, qui atteignent les infracteurs des lois, ne suffiraient pas pour en manifester l'existence? Ces prisons et ces malfaiteurs retranchés de la société, ces échafauds et ces têtes qui tombent sous le fer du bourreau, ne nous disent-ils pas qu'il y a un code qui punit l'homicide et le vol, une force publique qui saisit les voleurs et les assassins, et des tribunaux qui les condamnent?

Ainsi toute société atteste son existence et les faits fondamentaux dans lesquels se trouve la raison de sa constitution et de ses lois, avec une autorité qui se suffit à elle-même, qui n'a rien à demander au dehors. Un Français qui traverserait l'Océan pour s'enquérir dans le nouveau monde, dans l'Inde, dans la Chine, de l'existence et de la constitution de la France, serait déclaré fou immédiatement. Celui qui, pour trouver une solution rationnelle à ces questions, entrerait dans une école de philosophie, ne serait pas plus raisonnable. Pour savoir qu'une société est, et ce qu'elle est, ce n'est pas la métaphysique, ce n'est pas les sociétés étrangères qu'il faut interroger, mais cette société elle-même.

Arrivons à l'application : elle est de tous points rigoureuse, saisissante. Nous rencontrons même, dans l'ordre surnaturel, des caractères de certitude, des impossibilités d'erreur et de doute, que nous chercherions en vain dans l'ordre temporel.

L'Église est une société surnaturelle à laquelle le catholique appartient de la même manière que l'homme à la société terrestre.

La nature de ces deux sociétés est très-diverse, sans aucun doute. L'une n'a de rapport qu'au temps, l'autre a son terme dans l'éternité : l'une ne régit que les

actes extérieurs, l'autre impose ses lois à la raison et à la conscience : l'une tient sa constitution des hommes, l'autre a été constituée par Dieu même.

Mais toutes ces choses n'importent en rien à la question qui nous occupe. Le mode par lequel les deux sociétés manifestent leur existence et les lois qui les constituent, et les pouvoirs de qui ces lois émanent, est tout à fait semblable.

Nés dans l'Église, comme dans la société temporelle, vous ne pouvez pas douter de l'une plus que de l'autre ; autant douter de vous-même, car leur existence se confond avec la conscience que vous avez de votre propre existence.

Est-ce que vos yeux, en s'ouvrant, ne virent pas l'Église? Est-ce que sa parole ne vous arriva pas, mêlée aux premières paroles qui éveillèrent votre raison naissante? Est-ce que, depuis ces premiers jours de votre vie, il s'est passé un jour où, malgré tout ce que vous avez fait peut-être, il vous a été impossible de ne pas voir, de ne pas entendre l'Église ?

Ne pas voir l'Église! mais elle est partout. Comment lui échapper? L'Église, c'est l'humble clocher qui s'élève au-dessus des toits du village ; c'est la tour de l'antique basilique qui projette son ombre sur nos grandes cités. L'Église est chez vous : l'Église, ce sont ces symboles religieux que vous n'avez pas osé repousser du foyer domestique, si philosophes que vous soyez ; c'est la pieuse médaille qui brillait sur la poitrine de votre fils, de votre fille, le jour où ils s'unirent à Dieu pour la première fois, et que vous regardâtes, ce jour-là, avec attendrissement ; c'est le crucifix au pied duquel on vous vit agenouillé à l'heure où votre mère fit pour vous ici-bas sa dernière prière qu'elle conti-

nua dans le ciel. Fuyez, allez aux extrémités du monde, vous retrouverez l'Église : car l'Église, c'est la croix que les missionnaires ont plantée sur les plages les plus sauvages, sur les rivages les plus lointains. La terre a été donnée à l'Église, elle en a pris possession : il faut sortir de ce monde pour ne pas voir l'Église.

Ne pas entendre l'Église ! mais il faudrait s'ensevelir dans les entrailles de la terre, car il ne suffit pas d'avoir déserté nos temples. L'Église ne parle pas seulement du haut de ses chaires. Sa parole, selon l'oracle du prophète [1], a retenti jusqu'aux limites de la terre; elle s'est emparée de la conscience de l'humanité. La tradition de l'Église est devenue la tradition du monde. C'est par la voix de deux cents millions de catholiques que l'Église raconte en tous lieux, dans toutes les langues, sa merveilleuse histoire, son passé divin, ses origines, les faits miraculeux qui sont le point de départ de son existence et la base de son autorité; qu'elle proclame la constitution et les lois que lui a donnés son céleste fondateur.

S'il arrive que ce concert des peuples, qui, de tous les points de la terre, font arriver vers le ciel l'expression de la foi de l'Église une, universelle, soit troublé par une parole discordante, l'Église s'émeut, elle avertit, elle menace. Si l'erreur devient une révolte, elle est aussitôt réprimée par l'anathème. En sorte que dans l'Église, comme dans toute société, l'existence des lois est attestée par les châtiments qui atteignent les infracteurs. Pourquoi ces sectes séparées de l'unité? Pourquoi ces frères exclus de la com-

[1] Jer., xxv, 31, *Pervenit sonitus usque ad extrema terræ.*

munion de leurs frères? C'est qu'ils ont nié quelques-unes des vérités qui constituent l'héritage de la famille chrétienne.

Voilà l'Église, voilà le témoignage que cette société divine se rend à elle-même comme toutes les sociétés.

Et l'incrédule, c'est le coupable que nous supposions tout à l'heure, qui s'avance vers le tribunal de la justice infinie devant lequel la mort peut le jeter à toute heure, rassuré, nous dit-il, parce qu'il a préparé un système de défense, des fins de non recevoir qu'on n'osa jamais opposer à la justice humaine.

L'incrédule avait été catholique, il était né, il avait grandi dans le sein de l'Église, et il dira à Dieu qu'il ne connaissait pas l'Église!

L'incrédule avait longtemps incliné sa raison devant la législation surnaturelle que l'Église promulgue, et devant laquelle s'inclinèrent, avant lui, toutes les générations catholiques, et il dira qu'il ne lui était pas prouvé qu'il existât un ordre surnaturel, des lois auxquelles la raison de l'homme fût tenue de se soumettre.

En lui transmettant ces lois, l'Eglise lui avait attesté qu'elle les a reçues de Dieu, de qui l'homme seul relève dans l'ordre de la raison et de la conscience, et l'incrédule dira qu'il ne lui fut pas démontré que ces lois venaient de Dieu!

Mais si l'Église ne devait pas en être crue sur parole, lorsqu'elle attestait le pouvoir par lequel elle a été constituée, quelle autorité pouvaient avoir les traditions par lesquelles chaque société remonte jusqu'au pouvoir de qui elle tient les formes de son existence? Qu'est-ce que l'incrédule pouvait répondre

aux infracteurs de la loi humaine? Comment ne voyait-il pas que ce n'était pas l'ordre surnaturel seulement, mais tout l'ordre temporel de ce monde que ses doutes sapaient dans sa base ?

Nous n'exagérons rien ; nous ne disons pas même assez.

Car, en premier lieu, quoi de comparable, sous le point de vue que nous considérons, à l'autorité de l'Église? Le témoignage des sociétés humaines, c'est une parole qui ne retentit que dans une portion limitée du temps et de l'espace. Le témoignage de l'Église, c'est l'écho des siècles, c'est la voix de l'humanité.

En second lieu, voyez la merveilleuse économie du plan divin de l'Église; comment tout est ordonné de manière à faire arriver son témoignage à tous les fidèles : une hiérarchie partout présente ; un enseignement qui est entendu de tous ; un ministère qui s'empare de l'homme au sortir du berceau, pour l'initier par degré à la vie de la grâce, en lui révélant les lois de l'ordre surnaturel. Rien de semblable dans les sociétés temporelles.

On comprend maintenant pourquoi Bossuet a pu dire : « C'est une erreur d'imaginer qu'il faille tou-
» jours examiner avant de croire. Le bonheur de ceux
» qui naissent dans le sein de la vraie Église, c'est
» que Dieu lui ait donné une telle autorité qu'on croit
» d'abord ce qu'elle propose et que la foi précède ou
» plutôt exclut l'examen. » (*Réfl. sur un écrit de Claude*, t. XXIII, p. 362, édit. Vers.)

Mais, me direz-vous, je suis né protestant, mahométan, juif, idolâtre, l'autorité de la société religieuse qui m'aurait élevé serait pour moi ce qu'est pour le catholique l'autorité de l'Église. Donc, le témoi-

gnage d'une société n'est pas essentiellement infaillible, il ne convient de l'accepter qu'après l'avoir discuté.

Cette objection, la seule qu'on puisse opposer, s'évanouira pleinement, lorsque nous aurons étudié l'origine, l'histoire, le caractère des diverses sectes qui ont été l'ouvrage des hommes.

Quelques observations suffiront dans ce moment pour montrer qu'elle n'a aucun fondement solide.

Il existe dans le monde une société religieuse, une seule, l'Eglise, qui nous conduisant par une tradition non interrompue jusqu'à Jésus-Christ, et de Jésus-Christ jusqu'au premier homme, ne s'est jamais séparée d'une société plus ancienne et embrasse tous les temps dans sa merveilleuse unité.

En dehors de l'Église, les Juifs exceptés, que voyez-vous?

Des sociétés nées d'une révolte contre une société plus ancienne, des sectes détachées de l'Eglise.

En brisant le lien de l'unité, ces sectes ont emporté une partie des vérités révélées dont l'Eglise conserve le dépôt; de ces débris de la foi divine combinés avec les opinions de la raison humaine, sont nées toutes les religions qui se sont partagé le monde.

Cela posé, quel est le moyen primitif pour l'homme d'arriver à la foi? Point d'autre que le témoignage de la société dans laquelle il a été élevé. L'obéissance à la plus haute autorité connue, telle est la loi du monde religieux, loi naturelle, loi nécessaire.

Mais ce principe admis, nous allons voir comment le doute, comment la nécessité de sonder, pour la raffermir, la base de la foi, ne se manifeste jamais pour le catholique; comment l'examen se présente,

au contraire, est même un devoir en dehors de l'Église.

Point de doute raisonnable dans la vie du catholique, parce que, depuis le berceau jusqu'à la tombe. point de raison de suspecter le témoignage qui a été le principe de sa foi. Le catholique passe de l'enfance à l'âge d'homme. L'étude agrandit l'horizon de son intelligence ; il explore l'univers ; il remonte dans le passé, que voit-il? Toujours et partout l'Église. La tradition catholique, qui se déroule à travers les siècles, lie ses croyances aux croyances primitives de l'humanité. La base de sa foi s'élargit, s'il est permis de parler ainsi, mais elle ne se déplace pas ; de nouveaux motifs de croire, jamais un motif de douter. Dans toute la suite des âges, point de moment où la société à laquelle il appartient se soit détachée d'une société plus ancienne. L'autorité sur la foi de laquelle il a cru primitivement reste donc pour lui, toujours, la plus haute autorité.

Voyons s'il en est de même en dehors de l'Église?

Parlons d'abord du juif, placé dans une position exceptionnelle. La foi du juif s'appuie sur un passé divin ; mais ce passé n'était qu'une pierre d'attente. Qu'avait dit Moïse? « Dieu vous suscitera du sein de votre nation un prophète comme moi ; écoutez-le[1]. » Ce prophète est-il venu? La révolution des années comptées par Daniel est-elle accomplie? Les signes marqués par David, par Isaïe, se rencontrent-ils dans le fils de Marie ? L'univers le croit ; il a reconnu son Sauveur dans le Christ. C'est assez, évidemment, pour que le juif comprenne qu'il y a lieu à examiner.

[1] Deut., XVIII, 15.

Considérons le protestant et, en lui, tous les hérétiques, car le protestantisme, c'est l'expression générale des hérésies, des sectes qui, toutes, ont commencé par une protestation contre l'autorité.

Le protestant croit d'abord tout ce qui lui est enseigné par ses parents ou par le ministre chargé d'instruire son enfance. Jusques-là, rien qui ne soit dans l'ordre. Il obéit à la plus haute autorité qui lui soit connue.

Mais que l'âge d'homme arrive, qu'il étudie l'histoire de la société où il est né, que voit-il ? Une époque assez rapprochée de lui où cette société n'existait pas. Il n'y avait pas des luthériens au monde avant Luther, des calvinistes avant Calvin. Et puis, un homme protestant seul d'abord contre toute l'Église, et qui, tenant la Bible à la main, dit : « Lisez, vous vous convaincrez que l'Église entend mal l'Écriture et que je comprends mieux qu'elle le sens de ce code divin. »

Qui dit vrai, de l'Église ou de Luther ? Évidemment, il faut citer l'Église et Luther au tribunal de la raison, examiner avant de se décider pour l'un ou pour l'autre.

Ce n'est pas ici le lieu d'apprécier la valeur de ce jugement que le protestantisme impose à tout protestant, à l'enfant même, à la femme du peuple, sous peine de ne pouvoir rien croire d'une foi raisonnable.

Tout ce que nous avions à prouver, c'est que le principe du protestantisme engendre nécessairement un doute qui ne se rencontre pas dans la vie du catholique.

Remarquons, quoique cela n'entre pas direc-

ment dans le sujet que nous traitons, que ce qui est enseigné à l'enfant protestant, c'est une portion des vérités révélées que le protestantisme a emportées en se séparant de l'Église, mêlée avec les erreurs que les vaines conceptions de l'homme y ont ajoutées. Or, les vérités que le protestant reçoit, sont, dans son âme, un principe de salut, et les erreurs ne lui sont point imputées par la justice de Dieu, aussi longtemps que la bonne foi persévère, jusqu'au moment où il se trouve placé en face d'une autorité plus haute que la secte où il est né. « Jusque-là, tout est catho- » *lique* en lui, dit Fénelon, tout, jusqu'à cette sou- » mission même si simple qu'il a pour les faux pas- » teurs... On fait dans l'unité tout ce qu'on fait sans » vouloir la rompre [1]. »

Il est superflu de montrer que ce que nous avons dit du protestantisme s'applique aux églises schismatiques qui, toutes, à leur point de départ, laissent apercevoir sur leur front le signe sanglant de leur séparation ; au mahométisme, à toutes les sectes, qui, ayant toutes commencé par une révolte contre l'autorité, ne peuvent avoir aucune autorité véritable, n'en présentent qu'un simulacre, qu'une ombre qui s'évanouit dès qu'on remonte à leur origine.

[1] Ces paroles sont extraites d'un discours prononcé par Fénelon, pour la profession d'une nouvelle convertie : « Jusque-là tout était catholique en vous ; tout, jusqu'à cette soumission même si simple que vous aviez pour les faux pasteurs... Vous fîtes même dans l'unité tout ce que vous fîtes sans vouloir la rompre ; vous ne commençâtes à être véritablement protestante qu'au moment fatal où vous dites dans votre cœur en pleine liberté : Oui, je confirme la séparation de mes pères. » (T. XVII, p. 295, édit. Vers.) (*Note de l'éditeur.*)

DEUXIÈME CONFÉRENCE

Des trois systèmes d'erreurs opposés à l'autorité de l'Église.

Messieurs,

Tout ce qui a été dit dans la conférence précédente nous découvre la merveilleuse économie du monde de la foi.

L'acte de foi catholique présente un double élément :

Un élément divin. C'est de Dieu que vient et la lumière dans laquelle nous voyons les vérités que l'Église nous propose, et le mouvement surnaturel par lequel notre volonté adhère à l'enseignement de l'Église. L'acte de foi, considéré dans son essence, dans son principe divin, qui n'est autre chose que l'ineffable action de la grâce en nous, est donc un mystère qui se dérobe à notre analyse dans les profondeurs de Dieu.

Un élément humain. L'acte par lequel je m'attache aux vérités que l'Église enseigne, et qui, dans l'ordre surnaturel, est déterminé par un motif d'une certitude infini, est sollicité en même temps par les motifs de la plus haute certitude qui se puisse rencontrer dans l'ordre naturel. Je ne puis nier le témoignage par lequel la société spirituelle me met en rapport avec Dieu, sans nier, si je suis conséquent, le témoignage par lequel la société contemporaine m'unit aux hommes; les mêmes doutes feraient évanouir les principes de l'existence naturelle de l'homme et de l'existence surnaturelle du chrétien. C'est ce qui a été expliqué.

D'où il suit que dans la vie du catholique, né et instruit dans le sein de la véritable Église, point de moment de trouble, d'hésitation, jamais un doute légitime.

Ce point si capital que nous avons établi directement, en étudiant le principe de la foi et l'économie du monde surnaturel, nous allons le prouver d'une manière indirecte, mais avec la même évidence, en étudiant le principe de l'incrédulité et les conséquences nécessaires de ce principe.

Nous allons voir que le catholique serait fixé dans le sein de l'Église par cela seul qu'entre l'Église et le scepticisme il n'y a pas de milieu tenable pour un esprit conséquent; en sorte que son intelligence est condamnée, si elle ne veut pas vivre de la foi par laquelle l'Église l'a enfantée, à Dieu, à expirer dans le doute.

Il serait superflu de montrer que le catholique ne peut jamais hésiter entre l'Église et les sectes religieuses chez lesquelles il existe une autorité extérieure, et par

là même quelque simulacre de société, car l'autorité de ces sectes, qui apparaît comme ce qu'il y a de plus grand dans le monde aux hommes qui n'en connaissent point d'autre, ne peut jamais avoir ce caractère aux yeux du catholique, ni produire un moment d'illusion, ainsi que nous l'avons déjà expliqué.

D'ailleurs, il est de fait que ce n'est pas par cette route que l'on sort de l'Église, que l'on s'éloigne de Dieu.

Le gouffre creusé par l'incrédulité et où se perd un si grand nombre d'esprits est facile à reconnaître. Pour le mesurer jusque dans ses profondeurs, il n'y a qu'à suivre le mouvement commencé il y a trois siècles et qui a précipité la raison de l'homme des splendeurs de la foi catholique dans les ténèbres où nous l'avons vue s'endormir et s'éteindre de nos jours.

Trois grands systèmes d'erreurs forment comme les trois degrés par où s'accomplit la ruine des intelligences qui tombent de la foi dans le scepticisme, de Dieu dans le néant : l'*hérésie*, le *déisme* et l'*athéisme*.

Or, de même que toute l'économie de la foi sort d'un principe d'ordre, expression d'une pensée d'humilité : l'obéissance de la raison finie de l'homme à la raison infinie de Dieu, révélée par Jésus-Christ et manifestée par l'Église, de même les divers degrés de l'incrédulité ne sont que les développements d'un principe de désordre, né d'une pensée d'orgueil : l'indépendance de la raison de l'homme, qui, après s'être affranchie du pouvoir par lequel Dieu est représenté dans l'ordre surnaturel, finit par s'affranchir de Dieu même.

Et la force logique de ce principe pousse invinciblement l'hérétique au déisme, le déiste à l'athéisme, l'athée au doute absolu. C'est ce qu'il nous faut montrer.

Premier degré de l'incrédulité.

L'Hérésie.

Le premier pas que l'on fait en dehors de l'Église, c'est l'hérésie. Nous dirons, pour mieux préciser la question, c'est le protestantisme : car le protestantisme, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, c'est l'expression définitive, la forme logique de l'hérésie.

En quoi consiste essentiellement le protestantisme?

Le protestant reconnaît avec le catholique qu'il existe une révélation; que la loi révélée est contenue dans la Bible. Mais il refuse à l'Église le droit d'expliquer ce code divin, dont l'interprétation, selon lui, doit être abandonnée à l'esprit particulier de chaque chrétien.

En rompant le lien de dépendance qui soumet le fidèle à l'Église, le protestantisme brise l'unité de la société religieuse, il ravit à Dieu la souveraineté qui lui appartient sur la raison humaine, il sape la base de toute foi surnaturelle. C'est ce que nous allons voir clairement.

Et d'abord, comment le protestant sait-il que Dieu a parlé aux hommes et que sa parole est renfermée dans l'Écriture? Ce fait primitif, principe nécessaire sur lequel porte sa foi tout entière, le protestant ne le connaît que par l'Église, il est forcé de le croire

sur son témoignage, sans aucune discussion préalable. Car, s'il ne fallait admettre l'inspiration de l'Écriture qu'après l'avoir rationnellement démontrée, le doute serait la préparation nécessaire à la foi; l'incrédulité serait le point de départ de tous les fidèles et l'irrémédiable condition de l'immense majorité. Or, si vous croyez l'Église lorsqu'elle vous dit qu'elle a reçu de Dieu l'Écriture, pourquoi lui jetez-vous un démenti, lorsqu'elle ajoute qu'elle a reçu de Dieu le droit de déterminer le sens de ce livre divin ?

Si le témoignage de l'Église vous est légitimement suspect, il l'est sur tous les points, et la base de votre foi s'écroule. S'il ne peut pas vous tromper, vous devez l'accepter tout entier. Inexplicable caprice de ces hommes inconséquents, qui, placés en face de deux paroles sorties de la même bouche, de deux affirmations également solennelles de la même autorité, disent : Nous admettons l'une sans examen, nous déclarons que l'autre est un mensonge !

Sans insister sur cette première considération, qui est cependant décisive, la société religieuse, de qui le protestant a reçu l'Écriture et à qui il dénie le droit d'expliquer l'Écriture, a de fait expliqué ce livre de siècle en siècle. Il y a, s'il est permis de parler ainsi, un sens social du texte sacré, fixé par les monuments de la tradition, par les écrits des docteurs, par les définitions des conciles, par les décrets des pontifes, par l'enseignement public de l'Église.

Le protestant réprouve ce sens comme erroné, et c'est la cause pour laquelle il se sépare : d'où il suit que le protestant suppose deux choses, ou il n'aurait aucun prétexte de briser le lien de l'unité :

1° Que la société chrétienne a mal lu l'Écriture

pendant quinze siècles, s'est méprise sur le sens de la parole de Dieu ;

2° Que lui, protestant, ouvrant la Bible à son tour, lira bien, ne se trompera point sur le sens de ce livre inspiré.

Mais le protestant a-t-il donc des yeux, un esprit autres que le reste des hommes? Est-ce un homme d'une nature à part, supérieur à l'humanité? — Qui le lui a dit? Comment se l'est-il persuadé? — Ou bien le protestant a-t-il reçu d'en haut des promesses d'infaillibilité toutes particulières? — Où sont écrites ces promesses?

Qui ne voit que, si le sens véritable de la parole de Dieu a échappé pendant quinze cents ans à toute la société chrétienne, nul chrétien ne peut, sans un fol orgueil, prétendre saisir ce sens avec certitude; que ces doutes avec lesquels le protestantisme ose obscurcir une interprétation consacrée par la foi publique du monde, par l'autorité des siècles, atteignent, à plus forte raison toute interprétation particulière, et que toute la divine lumière des Écritures s'éteint, par conséquent, devant le principe de la Réforme!

Et voyez ce qui arrive lorsque les simples fidèles, tous, l'homme du peuple lui-même et la bonne femme qui ne sait pas lire, sont appelés à lire la Bible et à proclamer avec leur seule raison le sens de ce livre que les théologiens, que les docteurs, que toute l'Église n'a pas su trouver. — Autant d'individus qui cherchent leur symbole dans l'Écriture, autant de symboles opposés : rien de si clair sur quoi l'on ne se divise, rien de si simple de quoi on ne dispute. Toutes ces religions contradictoires, que l'interpré-

tation individuelle fait sortir de l'Évangile, ne sauraient être vraies à la fois ; et cependant, fondées sur le même principe, elles ont toutes un titre égal à être réputées la véritable religion du Christ : donc aucune n'est certaine; donc aucune n'est obligatoire; donc avec le principe protestant, plus de foi, plus de lien divin des esprits, mais une anarchie irremédiable dans laquelle s'écroule toute la société spirituelle, mais un doute immense dans lequel s'évanouit toute la révélation.

Considéré sous un autre point de vue, le principe de la Réforme aboutit aux mêmes conséquences.

Qu'est-ce que la parole révélée? La manifestation des pensées de Dieu réalisées dans l'ordre surnaturel, dans une sphère évidemment au-dessus de l'esprit humain. Que la raison soit chargée d'interpréter la révélation, comme, en définitive, la raison ne peut juger que ce qu'elle comprend, elle abaissera peu à peu à son niveau toutes les hauteurs de la foi ; elle brisera les pensées de Dieu pour les faire à sa mesure. Et de là les règles d'interprétation admises par les protestants, et qui, comme Bossuet l'a prouvé, sont la conséquence naturelle du principe de la Réforme : *Que l'Écriture pour obliger doit être claire, que là où l'Écriture paraît inintelligible et où la raison ne peut atteindre, il faut la tourner aux sens dont la raison peut s'accommoder, quoiqu'on semble faire violence au texte* [1].

Voyons où cette règle conduira le protestant. Il lit le code divin de la révélation : qu'y trouve-t-il? Un vaste ensemble qui embrasse Dieu, l'homme, le temps,

[1] *Quatrième Avertissement aux Protestants*, 2e partie, n° 17.

l'éternité, tout l'ordre moral, et où tout s'élève nécessairement au-dessus des pensées d'un être borné, par cela même que tout est l'expression des pensées de l'Être infini ! Dans le ciel, trois personnes distinctes : le Père, le Verbe, l'Esprit, subsistant dans l'unité de la même essence divine. — Sur la terre, l'homme, créature déchue, pleine de contradictions et de misères, courbée depuis soixante siècles sous le poids d'une faute originelle. — Entre le ciel et la terre, Jésus-Christ et tous les mystères de l'Homme-Dieu : celui que l'immensité des mondes ne peut pas contenir renfermé dans le sein d'une vierge ; l'Éternel, qui naît dans le temps ; le Juste par essence, chargé de tous les crimes de l'humanité ; Dieu, qui souffre, qui est attaché à une croix ; son sang, qui est le prix de la rançon du monde ; le sacrifice offert une fois sur le Calvaire, renouvelé sur les autels jusqu'à la fin des temps ; Jésus-Christ, obéissant à la voix du prêtre et rendant tous les jours sa divinité captive sous les apparences d'un pain qui n'est plus. — Voilà l'Évangile ; — voilà le christianisme. Vous le voyez, autant de vérités, autant de mystères impénétrables à notre faible raison.

Que fera donc le protestant, qui prétend creuser, avec sa raison seule, la profondeur de tous ces mystères ? — Il appliquera la règle qui est la conséquence nécessaire du principe de la Réforme, et que nous citions tout à l'heure ; il fera violence au texte de l'Écriture, là où l'Écriture paraît enseigner des choses inintelligibles, *pour la tourner à des sens dont la raison puisse s'accommoder*. (Bos.) — Ainsi, rien n'est plus clair, sans aucun doute, que ces paroles : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang*, dont l'évidence avait arrêté Luther ;

mais Zwingle, et après lui Calvin, plus hardi, ne craindront pas de renverser toutes les lois du langage humain, et de soutenir que Jésus-Christ a voulu dire certainement que l'Eucharistie ne renferme que la figure de son corps et de son sang, parce que ses paroles, entendues à la lettre, renfermeraient un sens dont la raison ne peut pas s'accommoder. Ainsi encore, rien de plus clair que ces passages : *Le Verbe s'est fait chair* [1]. — *Mon Père et moi nous ne sommes qu'un* [2], et tant d'autres où nous est révélée la divinité de Jésus-Christ. Mais l'union de la nature divine et de la nature humaine dans la personne de Jésus-Christ est un mystère inexplicable à la raison de l'homme, et Socin, plus rigoureux dans sa logique que tous les novateurs qui l'avaient précédé, niera le mystère de l'Homme-Dieu. — Et ainsi, enfin, la raison de l'homme, impatiente des ténèbres qu'elle rencontre dans tous les dogmes du christianisme, les réformera tous l'un après l'autre et se précipitera dans le déisme.

Mais nous verrons que là encore elle ne saurait s'arrêter.

Deuxième degré de l'incrédulité.

Le Déisme.

Le deuxième degré de l'incrédulité, le second pas entre la foi catholique et le doute absolu, c'est le *Déisme*.

En quoi consiste le déisme? Le déiste reconnaît avec le catholique et le protestant qu'il existe un Dieu et des rapports nécessaires entre l'homme et Dieu. Mais l'ensemble de ces rapports, qui constituent la religion,

[1] Joan., I, 14.
[2] Joan., X, 30.

le déiste veut qu'on en recherche le principe et la règle, non dans la raison de Dieu, manifestée par la révélation, mais dans la raison de l'homme.

En sorte que dans cette société entre Dieu et l'homme, en quoi consiste la religion, ce n'est pas à Dieu, c'est à l'homme qu'est attribué le pouvoir législatif, essence de la souveraineté. Ce n'est pas Dieu qui dicte à l'homme ce qu'il doit croire pour que sa raison devienne participante de sa raison infinie, ce qu'il doit faire pour réaliser en lui sa souveraine volonté; c'est l'homme qui dit à Dieu : « Voici ce que » que mon intelligence déclare vrai et les conditions » de son union avec ton intelligence; voici ce que ma » conscience proclame juste et les règles où elle pré- » tend se mettre en harmonie avec ta sainteté. »

On le voit, c'est le principe de la démocratie que le déisme introduit dans cette immortelle société des esprits, dont l'être infini est le nécessaire monarque; le sceptre est arraché à Dieu pour être remis aux mains de chaque homme.

Nous pourrions nous contenter de dire au déiste que son principe a contre lui l'autorité de tous les siècles. Quelles que soient, en effet, les altérations que la révélation a subies chez les différents peuples, tous les peuples ont admis une révélation; tous ont reconnu qu'il existe nécessairement un ordre de vérités et de devoirs que l'homme n'a pas inventé, mais qui lui a été imposé d'en haut : jamais l'humanité ne conçut la religion autrement que comme une loi originairement révélée de Dieu et conservée d'âge en âge par la tradition.

Ceci seul serait décisif contre les déistes, dont le système, nous le voyons, trouve sa condamnation dans

le principe qui leur sert de point de départ. Ils font un appel à la raison de l'homme, ils la proclament seul arbitre de la foi religieuse comme de tout le reste, et la raison de tous les peuples, de tous les siècles, se lève pour protester que la source des croyances religieuses n'est pas dans l'homme, mais en Dieu. Que faut-il de plus que ce solennel démenti pour confondre le déiste? si la notion que la raison humaine s'est faite de la religion est vraie, le déisme n'est rien qu'un rêve coupable; si elle est fausse, ce n'est pas à la raison qu'il faut demander ce qu'est la religion : comment voulez-vous qu'elle élève un édifice dont elle n'a pas su reconnaître même la base pendant soixante siècles?

Mais examinons en lui-même et dans ses conséquences le principe du déisme. Nous allons voir que ce principe, une fois posé, il ne reste rien d'obligatoire dans l'ordre religieux rien de certain; que la société religieuse se dissout dans l'anarchie, que la base de la foi s'écroule dans le scepticisme.

En premier lieu, avec le principe du déisme point de vérités obligatoires, et, par conséquent, point de société possible des esprits.

En effet, supposez que Dieu, seul pouvoir légitime de qui l'homme relève dans l'ordre de la pensée, ne se soit pas manifesté aux hommes; ôtez cet ensemble de vérités qui empruntent de la raison infinie, de qui elles viennent, une autorité devant laquelle doivent s'incliner toutes les raisons finies, et que voyez-vous dans le monde des intelligences? La triste image de l'état sauvage; des esprits radicalement indépendants les uns des autres, entre lesquelles il ne saurait exister aucune loi commune, aucun principe social qui les

rapproche. La pensée d'un homme, la pensée même de tous les hommes, qu'est-ce? l'expression d'une raison finie, de la même nature que la mienne, qui ne me présente aucun des caractères de la vérité absolue, nécessaire, rien d'obligatoire, qui ne peut par conséquent, sans une absurbe usurpation, prétendre limiter ma liberté et s'imposer en souveraine à ma pensée. Donc des opinions individuelles, mais point de dogmes; nul lien des esprits; aucune loi qui les constitue en société dans l'ordre religieux.

En second lieu, le principe du déisme une fois admis, point de vérités certaines, rien que le doute.

En effet, la raison de Dieu, seule infinie, seule immuable, est seule aussi essentiellement infaillible.

L'homme, si vous le considérez indépendamment de ses rapports avec Dieu, ne trouve en lui qu'une raison finie et par conséquent faillible, variable, opposée à elle-même et tombant de fait dans l'erreur, ne présentant en définitive aucun des caractères de la certitude absolue.

Cela est tellement incontestable, que pour le nier il faut s'aveugler volontairement. Quel homme essaya un seul jour sa pensée sur quelques-uns des grands problèmes d'où dépend la destinée humaine, et n'a pas aperçu les étroites limites dans lesquelles l'esprit humain est resserré, les ténèbres qui le cernent, pour ainsi dire, de toutes parts? Qui n'a pas éprouvé cette instabilité, ces incertitudes qui sont le tourment de la raison, toutes les fois qu'elle prétend s'avancer seule à la conquête des vérités de l'ordre moral? Cette raison, que l'on proclame juge souveraine du vrai, dans laquelle on espère trouver une règle infaillible des croyances et des devoirs, quels sont donc ses titres?

Par où peut-elle justifier la foi aveugle que l'incrédule lui accorde? La vérité est une; le *oui* et le *non* ne sauraient être vrais à la fois du même objet. Ce n'est pas le déiste qui le niera, lui qui a dit par la bouche de Rousseau : « De tant de religions qui se proscrivent » et s'excluent, une seule est la bonne, si tant il y a » qu'une le soit. » Or, cette unité, caractère le plus essentiel auquel la vérité doit se faire reconnaître, la raison peut-elle y prétendre dans la position que lui fait le déisme?

Ici qu'est-il besoin de prouver à l'incrédule ce qu'attestent à tous les incrédules une cruelle expérience? Qui ne le sait, que, niant et affirmant tour à tour les opinions les plus opposées, la faible raison de l'homme, lorsqu'elle n'est pas fixée par les enseignements d'une raison plus haute, ne fait que tourner dans un cercle d'éternelles contradictions? Étrange misère cependant de ces esprits superbes! Leur religion, disent-ils, c'est leur raison : ils n'en veulent point d'autre, et voilà que, emportée au hasard des convictions les plus contraires, cette débile raison ne trouve aucun point fixe où elle puisse s'arrêter. La santé, la maladie, les passions, les préjugés, les intérêts, les caprices, que sais-je? mille influences inconnues, modifient, détruisent ses croyances, aussi vagues, aussi fugitives que les rêves de la nuit. Chaque jour c'est une raison différente d'elle-même et par conséquent un nouveau symbole, une nouvelle religion. Que faire au milieu de ces perpétuelles contradictions? De tant de raisons, de tant de religions opposées que chaque déiste trouve au dedans de lui-même, une seule est la bonne, *si tant il y a qu'une le soit*. Est-ce celle d'hier, est-ce celle d'aujourd'hui? ou bien faut-il attendre

encore, et combien de temps? D'ailleurs, à quel signe la reconnaître? Philosophes qui avez la prétention d'être seuls raisonnables, je voudrais bien savoir comment, après une vie tout entière consumée en de si pénibles recherches et tourmentée par des doutes si désolants, vous pouvez, à l'heure de la mort, vous assurer d'avoir connu un seul jour de droite raison.

En effet, quel moyen pour le déiste de sortir de ces difficultés? interrogera-t-il les philosophes qui prétendent comme lui ne suivre que leur raison? Leurs contradictions ne feront que compliquer ses propres incertitudes. Écoutons Rousseau : « Je consultai les » philosophes. je feuilletai leurs livres, j'examinai » leurs diverses opinions : je les trouvai tous fiers, » affirmatifs, dogmatiques même dans leur scepticisme » prétendu, n'ignorant rien, ne prouvant rien, se mo- » quant les uns des autres, et ce point commun à tous » me parut le seul sur lequel ils ont tous raison. « Triomphants quand ils attaquent, ils sont sans force » en se défendant. Si vous pesez les raisons, ils n'en » ont que pour détruire; si vous comptez les voix, ils » sont réduits chacun à la sienne, ils ne s'accordent » que pour disputer[1]. » Si vous soupçonniez ce tableau d'exagération, il serait facile, les livres des philosophes à la main, d'en justifier tous les traits. L'histoire de la philosophie, qu'est-elle autre chose, dans les temps modernes, comme dans l'antiquité, que l'histoire des contradictions de l'esprit humain? Que les philosophes expliquent donc cette religion naturelle qu'ils veulent substituer à la religion qui nous vient du maître même de la nature : où est-elle? quels sont les dogmes qui

[1] Émile.

la composent? Je cherche et je ne vois que des systèmes opposés à d'autres systèmes, que des opinions détruites par d'autres opinions. Autant de philosophes, autant de religions, autant de symboles. Chacun de ces symboles contradictoires, né du même principe, a un droit égal à être regardé comme le véritable : donc point de symbole certain, point de religion, mais un doute immense qui enveloppe tout l'ordre moral.

Ce n'est pas tout; et une étude un peu approfondie du principe du déisme nous le montre entraînant les mêmes conséquences par un autre ordre de déductions non moins rigoureux.

Qu'est-ce que la religion, conçue sous sa notion la plus générale? L'ensemble des rapports qui doivent exister entre Dieu et l'homme?

Les rapports des êtres dérivent de leur nature.

Pour déterminer les rapports entre Dieu et l'homme, il faudrait donc que la raison connût l'homme, qu'elle connût Dieu, d'une manière intime, complète, sans mélange de ténèbres : car d'une connaissance de l'homme et de Dieu, vague, imparfaite, la raison ne pourrait déduire sur les rapports qui doivent unir ces deux êtres que des conjectures incertaines qui ne sauraient suffire dans une question où sont engagés tous nos intérêts éternels.

Sous le point de vue qui nous occupe dans ce moment, le catholique, le protestant, le déiste, se trouvent placés par leurs principes dans des conditions fort différentes qu'il importe de bien remarquer.

Le catholique peut croire raisonnablement des dogmes qui échappent en partie à son intelligence, parce que le principe immédiat de sa foi, ce n'est pas

sa raison, c'est la parole infaillible de Dieu transmise par l'infaillible autorité de l'Église. Dieu a-t-il parlé? a-t-il investi l'Église du droit de définir le sens de sa parole? Sur cette question point de nuages, mais une pleine évidence. Nous avons vu, en effet, que, indépendamment de tout examen, le catholique possède sur ce point fondamental une certitude inébranlable à tous les doutes. Mais si les dogmes que l'Église m'impose sont l'expression des pensées de Dieu, il est clair que pour que ces dogmes soient l'objet d'une foi raisonnable, il n'est pas nécessaire que ma pensée les embrasse pleinement. Quoique ces vérités ne soient accessibles qu'en partie à ma raison, quoiqu'elles aient toutes un côté par où elles se dérobent à moi dans les profondeurs de l'infini, je ne les crois pas moins, avec l'infaillible assurance que je puise dans l'infaillible autorité de Dieu qui les a révélées.

Nous avons vu que le protestant, par cela seul qu'il demande, non à une autorité assistée de Dieu, mais à sa raison seule, le sens de la parole divine, les formes des vérités surnaturelles, est conduit nécessairement à ramener ces vérités infinies à la forme finie de son entendement; à douter là où il ne comprend pas, c'est-à-dire à nier l'un après l'autre tous les dogmes du christianisme, qui ont tous un côté incompréhensible; à ébranler la foi révélée, dont tout l'ensemble a dans l'intelligence infinie de Dieu une base insaisissable à l'intelligence humaine.

Mais il y a quelque chose de plus encore pour le déiste. Le déiste, lui, n'admet absolument d'autres principes de ses croyances, que sa raison. Or, comme la raison ne peut rien légitimement affirmer que ce qu'elle perçoit d'une manière claire et distincte, il

s'ensuit que *comprendre*, c'est pour le déiste la condition essentielle de *croire*; aucun mystère ne saurait être pour lui l'objet d'une foi raisonnable.

Cela est si vrai, que, si vous demandez au déiste pourquoi il ne daigne pas seulement discuter les témoignages qui de tous les points du temps et de l'espace lui attestent que Dieu a parlé au monde par la bouche de son Fils, il vous répondra que c'est qu'il ne comprend pas que le Fils de Dieu ait pu se faire homme pour parler aux hommes ; — pourquoi il rejette tous les dogmes surnaturels que l'univers croit sur la foi de l'Église, — c'est que ces dogmes sont des mystères impénétrables à sa raison.

Donc, s'il est conséquent, il ne croira aucun mystère, et le voilà condamné à n'avoir aucune foi religieuse, jusqu'à ce qu'il se soit fait une religion qui ne contienne rien d'incompréhensible ; jusqu'à ce que, après avoir sondé avec sa seule pensée les profondeurs de la nature de Dieu et de la nature de l'homme, il déduise d'une notion claire, distincte, complète de l'homme et de Dieu, un ensemble de rapports rigoureux qui ne présentent rien d'obscur, rien d'insaisissable à la raison. Voyons le résultat où aboutira ce travail!

Et d'abord, par où le déiste commencera-t-il son étude? Par l'homme naturellement ; il cherchera à se connaître lui-même pour s'élever ensuite, si cela lui est possible, jusqu'à Dieu.

Que suis-je? d'où viens-je? où vais-je? Questions auxquelles il faut nécessairement trouver une réponse lorsque l'on veut résoudre le problème de l'homme ; — questions éternellement insolubles pour l'homme abandonné aux seules lumières de sa raison. *Que*

suis-je? esprit et corps; — qu'est-ce que le corps? qu'est-ce que l'esprit? quel est le nœud intime, personnel qui relie deux substances d'une nature si opposée et qui semblaient devoir éternellement se repousser? — Après avoir essayé vainement de me rendre raison de la merveilleuse unité de mon être, comment expliquer ses contradictions? pourquoi, avec toutes les souffrances dont je suis assiégé, cette pente invincible vers le bonheur? pourquoi ces ténèbres autour d'une intelligence qui aspire à se nourrir de lumières? pourquoi ces élans de la volonté vers le ciel et ces instincts qui me repoussent vers la terre? pourquoi deux hommes, toujours en guerre dans chaque homme? L'espèce humaine est-elle née avec cette opposition, cet antagonisme dont tout homme porte le germe en naissant? L'humanité est-elle dans un état normal, ou faut-il reconnaître en elle les symptômes d'une maladie héréditaire, dont l'influence a profondément vicié sa constitution? Quel a été le principe de cette maladie, quelle en est la nature, quels peuvent en être les remèdes?

D'où viens-je? où vais-je? — Je regarde, je vois le néant, la mort, deux fantômes qui se dressent, l'un au point de départ, l'autre au terme de mon existence. Je les interroge. Ils ne parlent point. Le secret de mon origine, le secret de mes destinées, se cachent dans un double abîme que l'expérience, que l'observation n'atteignent pas, que la raison ne peut pas par conséquent essayer de sonder. Pour trouver une lumière qui éclaire ces redoutables profondeurs, il faut évidemment la chercher hors de moi.

Mais y a-t-il quelque chose hors de moi? Question plus embarrassante que nous ne le supposerions,

lorsqu'on essaie de la résoudre d'une manière tout à fait rationnelle. Entre le *moi* et le *non-moi* il y a un gouffre sur lequel la philosophie n'a jeté encore, après quatre mille ans de travail, qu'un pont provisoire, et qui, s'il faut en croire les plus grands philosophes de ce siècle, n'est appuyé sur aucune assise logique. Permettons cependant au déiste de le traverser; accordons à ce philosophe, qui n'est pas seul au monde, qu'il existe quelque chose hors de lui.

Mais ce quelque chose, qu'est-ce? Et d'abord, existe-t-il un Être de qui tous les êtres viennent, un Dieu? Le déiste peut-il, d'après ses principes, affirmer avec assurance cette première de toutes les vérités?

Un Dieu! une existence qui trouve sa raison en elle-même, que l'espace ne saurait contenir, que le temps ne mesure pas; la durée sans commencement, l'immensité sans limites! Un Dieu! une existence qui se résume en définitive dans l'idée de l'être infini, dans une notion par conséquent qui ne saurait être embrassée par la raison finie de l'homme! Cette notion est un mystère, la racine même, le fond de tous les mystères de l'ordre moral; que le déiste remonte au point de départ de son système, qu'il ne recule point devant l'extrême et nécessaire conséquence du principe qu'il a posé, il faut qu'il nie l'être infini; il n'a pas le droit de croire en Dieu, puisqu'il ne peut pas l'expliquer.

Aussi écoutez Rousseau : « Ce n'est pas une petite » affaire de connaître que Dieu existe, et quand nous » sommes parvenus là, quand nous demandons quel » il est? où est-il? notre esprit se confond, s'égare, et » nous ne savons que penser. » Et si vous voulez

quelque chose de plus explicite : « Je vous avouerai » naïvement que ni le pour ni le contre ne me pa- » raissent démontrés sur ce point (l'existence de » Dieu) par les seules lumières de la raison, et que, si » le théiste ne fonde son sentiment que sur des pro- » babilités, l'athée, moins précis encore, ne fonde le » sien que sur les probabilités contraires[1] »

Ces paroles, c'est de l'impiété sans doute, mais c'est de l'inflexible logique. Elles confirment le mot de Bossuet, qui, après avoir sondé avec l'œil du génie les profondeurs du déisme, avait déclaré n'y avoir rien vu qu'un *athéisme déguisé*.

Après cela il est fort inutile de montrer tous les mystères qui arrêteraient le déiste lorsqu'il en viendrait à chercher les rapports entre la cause infinie et son effet, entre le monde et Dieu.

La création. — D'où a été tirée la substance des êtres finis ; — du néant? vous êtes en face d'un problème insoluble ; — de la substance de Dieu ? le problème n'est point résolu, et vous tombez dans les monstrueuses contradictions du panthéisme,— l'accord de la prescience de Dieu avec la liberté de l'homme, de la bonté infinie avec le mal physique et le mal moral, — la nécessité d'un culte inexplicable sans médiateur.

On le voit, en écartant la révélation, le déiste n'a rien fait qu'éteindre le rayon surnaturel qui éclaire en partie les ombres qui nous entourent. Les ténèbres s'épaississent autour de lui; la nuit se fait de toute part. Il a rejeté les mysères du christianisme, parce qu'il ne les comprenait pas; la religion naturelle ne lui

[1] Lettre à Voltaire.

présente que des mystères plus incompréhensibles encore. Il les rejettera, s'il est conséquent, et il tombera dans l'athéisme.

Troisième degré d'incrédulité.

L'Athéisme.

Le troisième degré d'incrédulité, c'est l'athéisme, dernier excès qui consomme le crime et le châtiment de l'incrédule. Car le doute universel, qui n'est autre chose que la mort de l'homme en tant qu'être intelligent, tel est l'abîme où l'invincible logique pousse l'homme qui a nié Dieu, et devant lequel il ne saurait s'arrêter, comme nous allons le voir, sous peine d'inconséquence.

Et d'abord, avant de nier Dieu, l'athée crut comme nous à cette première de toutes les vérités. Je crois en Dieu! tel est l'acte de foi que la société lui imposa; la condition, si j'ose ainsi parler, à laquelle il fut initié à la vie de l'intelligence, dont la source est en Dieu.

Qui a effacé en lui cette vérité, qui a brisé cette foi que la société avait déposée dans son âme?

Sa raison.

Ainsi, d'un côté la voix unanime de tous les pays, de tous les siècles, la raison de tout le genre humain qui proclame l'existence d'un premier être;

Et de l'autre côté, sa raison seule qui dit que Dieu n'existe pas.

L'athée s'est trouvé placé entre ces deux autorités, et il a préféré le témoignage de sa raison au témoignage de la raison de tous les hommes.

Mais l'athée a-t-il donc une raison d'une autre nature que les autres hommes ; l'athée est-ce un homme à part, supérieur à l'humanité ? S'il est ainsi, qu'il montre ses titres, qu'il nous raconte son origine, qu'il nous dise de quel ciel il est tombé parmi nous, et, détrompés par lui sur l'existence du Dieu devant lequel nous nous inclinons avec tout le genre humain, nous examinerons, s'il n'est pas lui-même je ne sais quel dieu que nous devons adorer.

Mais si l'athée n'est qu'un homme comme nous, que rien ne distingue que le sauvage orgueil, que la sacrilége folie par où il se sépare du reste des hommes ; qui ne voit que si le dogme auquel la raison de tous les pays, de tous les siècles, a consenti avec l'accord le plus solennel, est une erreur, il n'y a plus aucune foi à accorder à la raison ; que si ce que le genre humain a cru pouvoir affirmer avec le plus d'assurance pendant soixante siècles n'est pas, il n'est rien qu'un homme puisse affirmer sans crainte de se tromper ; qu'il ne reste, par conséquent, rien de raisonnable, rien de logique que le silence éternel, que le sommeil ou la mort du scepticisme.

Ce n'est pas tout.

La raison de l'athée lui a dit que le Dieu dont la raison du genre humain proclame l'existence, n'existe pas.

Et l'athée a dit : il n'y a point de Dieu !

Mais, s'il n'y a point de Dieu, qu'est-ce que la raison de l'athée ? Que pourra-t-il affirmer sur son témoignage ?

S'il existe un Dieu, être infini, principe de toutes les vérités comme de tous les êtres, l'invincible instinct par lequel l'homme cherche dans la vérité le

repos, la vie de son intelligence lui prouve que la vérité existe, qu'elle est faite pour lui, qu'il a des moyens de la posséder; car il est impossible que Dieu ait voulu le tourmenter par des désirs sans objet, et rien de plus légitime que la confiance qu'il accorde à la raison, qui est un reflet de la raison de Dieu, dans les limites posées par Dieu lui-même.

Mais si Dieu n'est pas, qu'est-ce que la vérité, et suis-je certain qu'elle existe? Je ne puis rien conclure de ce penchant invincible vers la vérité que je trouve en moi, ne sachant si je suis l'ouvrage d'un Dieu sage et bon, qui n'a pas voulu se jouer de moi, en mettant dans le fond de mon être des instincts qui ne répondent à rien de réel.

Et en supposant que la vérité existe, est-elle faite pour moi? Quels sont les moyens de l'atteindre, de m'assurer de sa possession? Ma raison! Mais qu'est-ce que ma raison si elle ne vient de Dieu? Est-ce un témoin de vérité que je possède, est-ce une voix de mensonge qu'un génie malfaisant a mise au dedans de moi pour m'abuser? Mon existence tout entière, est-ce le développement sérieux de la pensée d'un être bon, ou la cruelle moquerie d'un être mauvais? Nulle réponse possible à ces questions. Et ces questions c'est la condition de ma vie tout entière en tant qu'être intelligent qu'elles embrassent... Donc, l'acte par lequel la raison de l'homme nie Dieu, est un acte par lequel elle se suicide, l'arrêt par lequel elle se condamne au doute, à la mort.

Ce n'est pas tout encore.

Interrogeons de nouveau l'athée. — L'athée a cru à l'existence de Dieu, comme tous les hommes. Pourquoi rejette-t-il aujourd'hui cette vérité?

Parce que l'existence de Dieu est un mystère qu'il ne saurait expliquer, et que, plus conséquent que le déiste, tirant ses dernières conséquences du principe que le déiste admet avec lui, il ne veut rien croire que la raison ne démontre, ne comprenne, ne voye clairement?

Il prend donc l'engagement de douter de tout ce que la raison n'expliquera pas? Voyons si la logique lui permettra de s'arrêter sur les bords du scepticisme.

La notion de Dieu, d'un Être infini, c'est, sans aucun doute, à cause de la nature essentiellement finie de notre entendement, le principe de toutes les obscurités qui nous empêchent d'avoir une vue complète d'aucune vérité, mais c'est aussi le principe nécessaire de toute connaissance. Otez l'idée de Dieu, et ce ne sont pas les mystères seuls, ce sont toutes les vérités qui s'enfuyent de l'entendement humain.

Voyez, en effet, je ne dis plus les mystères, mais les contradictions qui pressent de tous côtés l'homme qui a nié Dieu. Tout confond l'athée. L'ordre merveilleux de l'univers, qu'il est forcé d'attribuer au hasard ; le mouvement de la nature dont il ne saurait assigner le premier moteur ; le monde tout entier qui n'a point de cause ; les soleils qui roulent sur sa tête ; le grain de sable qu'il foule sous ses pieds, également inexplicables pour lui, puisqu'il ne peut pas trouver d'autre principe de leur existence que le néant. Le malheureux ! il a nié l'Être infini, parcequ'il ne pouvait pas le comprendre. Et voilà qu'un atome est un abîme où son esprit se perd.

Que fera donc l'athée? Niera-t-il le monde, après

avoir nié son auteur? Après avoir douté de tout, doutera-t-il enfin de lui-même? Oui, à moins qu'il recule devant la conséquence de son principe. Car tout devient inexplicable pour l'athée. — Son existence comme tout le reste.— Si Dieu n'est pas, où est la raison de l'existence de l'athée? Qui l'a jeté au milieu de ce monde d'illusion ou de réalité dans lequel il vit ou croit vivre? D'où vient-il? Quel est le premier de ses pères?

Il existe un Dieu, un Être infini, source de tous les êtres, telle est donc la première vérité qui éclaire toutes les vérités, le flambeau du monde moral qui, en s'éteignant, laisse tout dans les ténèbres.

Donc, le scepticisme, inévitable conséquence du principe de l'incrédulité, est le seul milieu tenable entre la foi catholique et le doute absolu.

Et si notre démonstration ne vous avait pas suffisamment convaincu, interrogez les faits. Ce n'est pas de vaines abstractions que nous vous avons exposées : c'est de l'histoire. Le moyen le plus infaillible de juger des conséquences d'une doctrine, c'est de considérer son action sur la société. Car, ainsi que l'a dit un écrivain célèbre : « La logique des nations » est aussi rigoureuse que la vérité de Dieu même. » Un individu peut reculer devant des conséquences, » la société, jamais. »

Remontons au point de départ du mouvement qui emporte l'esprit humain depuis trois siècles. Rien de plus instructif.

Ceux-là n'ont point compris le protestantisme, qui n'y ont vu qu'une hérésie semblable à toutes celles qui avaient troublé, d'âge en âge, la société chrétienne. Ce qu'il faut considérer dans Luther, ce ne

sont pas les erreurs propres de ce sectaire, c'est la parole de révolte qu'il jeta le premier au monde, et qui renfermait le principe de toutes les erreurs. Qu'importe qu'il niât tel dogme particulier, lorsqu'en niant l'autorité il ébranlait le fondement de tous les dogmes. Au lieu de ces mots : *Je crois à l'Église*, dans lesquels est contenu tout le symbole des fidèles, le symbole de Luther fut tout dans ceux-ci : *Je crois à ce que dit ma raison*, et peu importe ce que cette parole signifie dans la bouche de Luther : elle devait finir par signifier l'athéisme.

Les voilà à l'œuvre, ces réformateurs, en face de la Bible, avec leur seule raison. Les vérités divines, contenues dans ce livre, vont apparaître enfin dans toute leur lumière, dégagées des vices et de l'ignorance, pures de toutes les superstitions qui les avaient obscurcies dès l'origine ! Voilà ce qu'ils annoncent. Qu'arrive-t-il?

L'esprit particulier de chaque sectaire devient comme un prisme qui décompose diversement le rayon surnaturel de lumière renfermé dans l'Écriture, et lui fait subir les transformations les plus bizarres et les plus capricieuses. Rien de si clair dont on ne dispute. La prétention de Luther de dominer la réforme, soulève une vive et légitime indignation.

Il faut que cette œuvre subisse la destinée que lui fait son principe.—Autant de réformateurs, autant de réformes.— Toutes les séditieuses pensées de l'esprit humain, toutes les folies ont répondu au cri de liberté que Luther a fait entendre, et qui a ébranlé le monde religieux jusque dans ses fondements. La magnifique unité, qui était le fruit de quinze siècles d'obéissance, est divisée; la chrétienté, le monde, tout ce

qui ne demeure pas attaché à Rome se rompt en mille morceaux. Zwingle, Calvin, Henri VIII, deviennent à l'envi les chefs de nouvelles sectes. Les passions, les caprices sont à l'œuvre. Le protestantisme n'a plus rien de commun qu'un nom qui exprime, non ce qu'il est, mais ce qu'il n'est pas.

Arrivé à ce point, c'est un édifice en ruines, qui chancelle sur sa base minée, et sur lequel le génie n'aura qu'à souffler pour le réduire en poussière.

C'est la mission des grands hommes du siècle de Louis XIV, et particulièrement de Bossuet.

Le protestantisme n'est plus une position tenable. Que faire ? Quelques-uns rentrent dans l'unité, d'autres reculeront vers de nouvelles erreurs.

C'est ainsi que l'athéisme naît du protestantisme, suivant la prédiction de Bossuet :

« La source de tout le mal est que ceux qui n'ont » pas craint de tenter au siècle passé la réforma- » tion par le schisme ne trouvent point de plus fort » rempart contre toutes leurs nouveautés que la » sainte autorité de l'Église ; ils ont été obligés de la » renverser. Ainsi, les décrets des Conciles, la doctrine » des Pères et leur sainte unanimité, l'ancienne tradi- » tion du Saint-Siége et de l'Église catholique, n'ont » pas été comme autrefois des lois sacrées et invio- » lables. Chacun s'est fait à soi-même un tribunal, où » il s'est rendu l'arbitre, et encore qu'il semble que » les novateurs aient voulu retenir les esprits en les » retenant dans les limites de l'Écriture Sainte, » comme ce n'a été qu'à condition que chaque fidèle » en deviendrait l'interprète, et croirait que le Saint- » Esprit lui en dicte l'application, il n'y a point de » particulier qui ne se voie autorisé, par cette doctrine,

» à adorer ses inventions, à consacrer ses erreurs, à » appeler bien tout ce qu'il pense. Dès-lors, on a bien » prévu que la licence n'ayant plus de frein, les sectes » se multiplieraient jusqu'à l'infini; que l'opiniâtreté » serait invincible, et que, tandis que les uns ne ces- » seraient de disputer ou donneraient leurs rêveries » pour inspirations, les autres, fatigués de tant de » folles visions et ne pouvant plus reconnaître la ma- » jesté de la religion déchirée par tant de sectes, » iraient enfin chercher un repos funeste et une en- » tière indépendance dans l'indifférence de religion et » dans l'athéisme. » (*Or. fun. de la reine d'Angl.*, t. XVII, p. 344, éd. Lebel.)

Et, ailleurs, il voyait le protestantisme enfantant le déisme, qui n'était lui-même à ses yeux qu'un *athéisme déguisé*, et enfin il annonçait le dernier terme de toutes ces erreurs, par ces mots que nous pouvons considérer comme prophétiques : « Je pré- » vois que les libertins et les esprits forts pourront » être décrédités, non par aucune horreur de leurs » sentiments, mais parce qu'on tiendra tout dans » l'indifférence, hormis les plaisirs et les affaires. » (*Serm. pour le 2e dim. de l'Avent.*)

C'est quelque chose de triste et de solennel que le XVIIIe siècle. La raison, ayant été proclamée souveraine par la philosophie, toutes les croyances qui avaient leur base dans la conscience des âges, toutes les institutions, tout le monde moral et politique sont cités à son tribunal. Le procès s'instruit. On voit se creuser l'abîme où tout va être précipité.

Il ne pouvait en être autrement. Aussi les semences d'athéisme germent profondément dans la société. Et lorsque la révolution vient, une nation ose dire, par la

voix de ses représentants, et écrire dans des lois, monuments de folie : Il n'y a point de Dieu ! Et pour qu'il soit prouvé que tout ceci est l'œuvre de la raison, la raison est placée sur les autels et adorée sous le titre de *déesse Raison* [1].

Essayons maintenant de résumer en quelques mots l'ensemble des considérations que nous avons développées en nous appuyant à la fois sur le raisonnement et sur l'expérience.

Le principe général du christianisme et de tout l'ordre moral, c'est l'obéissance de la raison de l'homme au témoignage de Dieu, c'est la foi qui, comme on le voit, se confond ici avec l'humilité, la première des vertus. La foi est la plus haute certitude à laquelle l'homme puisse arriver. Car le fidèle qui croit comme l'Église, possède, en matière de religion, toute la certitude que l'Église possède elle-même, et l'Église, dont le symbole n'est que la parole de Jésus-Christ, possède dans ses croyances la certitude de Jésus-Christ ou de Dieu. D'où il suit qu'il est absurde de demander si l'acte de foi est un acte raisonnable, car ce qui est conforme à la raison de Dieu est apparemment raisonnable.

Le premier principe de tous les systèmes d'incrédulité, et en général de toutes les erreurs, c'est l'indépendance, c'est la révolte de la raison de l'homme contre le témoignage de Dieu; c'est l'orgueil, le premier de tous les crimes. Ce principe détruit toute certitude, aboutit au doute absolu. Du moment que la raison ne reconnaît d'autre règle de la vérité qu'elle-même, et qu'elle entreprend de juger seule de tout,

[1] Voir, à la fin du volume, une note sur l'athéisme du XIXe siècle.

comme la raison *ne voit le tout de rien*, suivant le mot de Montaigne ; qu'elle ne comprend parfaitement aucune vérité, elle est forcée de déclarer toutes les vérités douteuses. Ainsi, l'hérétique niera tour à tour tous les dogmes de la religion révélée, parce qu'il n'en comprend aucun, et que la raison ne peut juger que ce qu'elle comprend ; le déiste se verra forcé de nier toutes les vérités de la religion naturelle, qui ne sont pas moins incompréhensibles que les mystères du christianisme ; l'athée niera tout, parce que tout devient inexplicable, impossible, si Dieu n'existe pas. Ainsi, un esprit conséquent, qui a douté de l'Église, doute de Jésus-Christ, doute de Dieu, doute enfin de lui-même. « *Là*, dit Bossuet, *finit la raison humaine.* »

TROISIÈME CONFÉRENCE

La notion de Dieu
défendue contre les attaques de l'Athéisme, ou Dieu se manifestant lui-même.
Première manifestation de Dieu. — Sa parole.

Messieurs,

Nous avons vu que le scepticisme est le terme extrême et fatal où aboutirait le principe de l'incrédulité.

Le scepticisme absolu, s'il pouvait exister, serait un état incurable, la mort de l'intelligence. Dans ce vide complet, nulle prise au raisonnement, nulle argumentation possible.

Mais aussi le scepticisme est un dernier essai d'extravagance auquel il n'est pas donné à l'homme d'arriver. « Comment peut-on, se demande Rousseau, être » sceptique par système, et de bonne foi ? Je ne sau- » rais le comprendre. Ces philosophes ou n'existent

» pas, ou sont les plus malheureux des hommes.
» Le doute sur les choses qu'il nous importe de con-
» naître, est un état trop violent pour l'esprit humain;
» il n'y résiste pas longtemps; il se décide malgré lui
» de manière ou d'autre, et il aime mieux se tromper
» que de ne rien croire. (*Émile*, t. III, l. IV.) » La vie tout entière du sceptique dépose contre son système.

Nous ne devons donc pas nous arrêter à réfuter le scepticisme : ce serait combattre une chimère.

D'ailleurs, le scepticisme ruine la base de toutes les sciences, comme de la religion. On ne doit pas plus nous demander de réfuter le scepticisme qu'au physicien, au géomètre, au jurisconsulte, à l'historien.

Loin de là, toute erreur se trouve réfutée par cela seul qu'elle conduit à cet abîme.

Nous pouvons donc, sans plus de retard, aborder les questions dont l'ordre a été tracé, et d'abord l'existence de Dieu contre les athées.

Établir l'existence de Dieu ! Je ne sais si ces paroles font sur vous la même impression que sur moi ! Je dois vous l'avouer, je n'ai pu les laisser tomber de mes lèvres sans éprouver une secrète terreur. Établir l'existence de Dieu ! Celui par qui tout existe aurait donc besoin que l'on prouve son existence ! le néant rendrait témoignage à l'Être ! Il y aurait un moment où je devrais chercher en moi ou hors de moi Celui en qui je vis, en qui vivent tous les êtres, et pendant ce travail de ma raison, ma foi demeurerait en suspens ! Dieu se serait livré aux chances d'un syllogisme ; il attendrait, dans le ciel, pour régner sur mon intelligence qui est son ouvrage, que cette intelligence eût péniblement déduit une conséquence de ses prémisses,

d'après les règles d'une logique incertaine! Cela ne peut pas être. Cela n'est pas. Commencer par le doute, faire le vide et poser la base première de toute chose en établissant l'existence de celui par qui tout existe, mais c'est un travail sacrilége que vous me demandez! Ma raison s'y refuse; elle recule épouvantée.

Aussi, le coupable, ici, ce n'est pas nous, c'est l'athée qui, en niant Dieu, nous force de lui démontrer que Dieu existe.

Ce n'est pas nous qui n'avons pas besoin de nous prouver Dieu, nous pour qui Dieu est une vérité de foi, certaine avant tout raisonnement; nous qui croyons en Dieu, indépendamment de toute recherche, de toute discussion, sur le fondement inébranlable de la parole même par laquelle Dieu a manifesté son existence.

Montrons d'abord cet ordre admirable sur lequel se trouve établi, en même temps, le fondement de notre intelligence et de nos croyances; nous verrons que ce n'est pas à nous à prouver notre foi; que c'est à l'athée à rendre compte de son impiété.

Je crois en Dieu! Cet acte de foi, principe et terme de toute foi, cette première vérité, anneau nécessaire auquel se rattachent toutes les vérités, est-ce une conquête de mon intelligence? Est-ce un fruit de ma raison? Puis-je marquer le jour où Dieu ne m'était pas connu encore, le moment solennel où ma raison cherchait et trouva Dieu?

Non; si loin que je me replie dans le passé de mon esprit, je trouve la notion de Dieu; c'est la première lueur qui vint dissiper la nuit du berceau.

Dieu! ce grand nom est le premier qui frappe la raison de l'enfant. *Je crois en Dieu :* tel est l'acte de foi que la société pose sur ses lèvres, au moment où

elle lui transmet l'héritage immortel qu'elle a reçu de Dieu. L'athée lui-même ne fut introduit dans la société des intelligences qu'à cette condition ; avant de blasphémer le nom adorable de Dieu, il apprit à le prononcer avec religion et avec amour. Ainsi, Dieu n'est pas une vérité que nous soyons obligés de chercher ; Dieu nous est imposé par la société comme la condition de notre entrée dans la vie. Et pour nous, catholiques, voyez comment Dieu nous a été révélé par l'Église ? l'Église nous a parlé de Dieu dès que nous avons pu commencer à répéter ce nom adorable ; à mesure que notre intelligence s'est développée, l'Église a peu à peu développé en nous cette notion ; et cela, en nous racontant une simple et merveilleuse histoire, qui n'est que l'histoire des manifestations de Dieu ; l'Église, saisissant, pour ainsi dire, notre raison naissante par la main, nous a conduits, par une chaîne de faits miraculeux, jusqu'à l'origine des choses ; là, elle nous a montré, alors que rien n'existait encore, Dieu existant seul dans le repos de son éternité.

Il dit : « Que la lumière soit, » et la lumière fut. Une parole a fécondé le néant ; l'homme apparaît à la tête de la création, comme le lien qui doit unir le monde à son auteur. Le nœud de la société de l'homme avec Dieu est brisé par le péché. L'anathème qui enveloppe l'humanité coupable, manifeste la justice divine. Mais aussitôt la miséricorde se lève pour tempérer ce sombre tableau. Le Verbe éternel s'unit à notre nature tombée pour en réparer les ruines.

Tous les mystères de Jésus Christ ne sont que la pensée de l'amour infini de Dieu, réalisée par les miracles de sa puissance. La religion toute entière n'est que le commentaire de ce mot : Dieu !

Ainsi pour nous, catholiques, Dieu est connu par l'enseignement de l'Église, dont la tradition remonte par une chaîne non interrompue jusqu'au berceau de l'humanité ; la foi en Dieu, c'est la foi en une double parole, par laquelle Dieu s'est manifesté, d'abord d'une manière imparfaite au premier homme, d'une manière complète par Jésus-Christ.

Maintenant si nous sortons de cette société, seule établie de Dieu, en dehors de l'Église, que trouvons-nous? Des sectes détachées de son sein, des sectes qui, en se séparant, ont altéré quelques-unes des vérités divines que l'Église enseigne au monde. Or, comme la religion tout entière sort de l'idée de Dieu, il en résulte que toutes les sectes, par cela seul qu'elles ont corrompu le dépôt des vérités révélées, ont corrompu l'idée de Dieu ; qu'elles ont sur Dieu des idées moins complètes que les catholiques ; mais la notion de Dieu n'a péri chez aucune d'elles, et, ainsi que nous allons le voir, le genre humain tout entier se lève contre l'athée pour proclamer l'existence de Dieu. Ceci est évident, si nous nous arrêtons aux sectes chrétiennes. Ces sectes, en repoussant quelques-uns des dogmes révélés, ont altéré la notion de Dieu. Ainsi les protestants, en niant la présence réelle dans le sacrement de nos autels, rejettent par cela même la plus grande manifestation de l'amour infini : d'où il résulte que, pour le protestant, Dieu est moins connu comme amour que pour le catholique. Il serait facile de montrer que chaque dogme que le protestantisme nie, c'est un rayon qu'il éteint de cette grande lumière, de cette notion de Dieu qui est le principe qui éclaire toutes les vérités. Cependant, il est vrai de dire que le Dieu du protestant est notre Dieu, le grand Dieu

de la tradition. Allons un peu plus loin; nous rencontrons le mahométisme. Ici la notion de Dieu est beaucoup plus obscurcie; le dogme de la Trinité s'efface; le fatalisme remplace la Providence; cependant la notion de Dieu, d'un Dieu unique, créateur, subsiste encore dans le mahométisme. Ouvrez le koran, et vous trouverez de magnifiques images où il nous représente quelquefois la puissance de ce Dieu unique de la tradition, dont il a proclamé l'existence.

Reculons plus loin, et nous voilà en face de la plus grande aberration de l'intelligence humaine : l'idolâtrie, brisant l'unité de l'être divin, transporte à la créature le nom et le culte incommunicable qui n'appartient qu'à Dieu. L'homme, à genoux devant la matière, adore la pierre et le bois. Nous étudierons plus tard l'idolâtrie dans son origine, et vous verrez qu'elle a été une conséquence du péché originel. Si l'homme, dégradé dans son intelligence, dans sa conscience, s'est fait un Dieu de la matière, c'est parce qu'il avait brisé le lien de dépendance qui l'unissait à son créateur. C'est pourquoi l'idolâtrie est la plus profonde altération qu'ait subie l'impérissable notion de Dieu. Cependant il nous faut reconnaître que, même au sein de l'idolâtrie, l'idée de Dieu ne s'est pas anéantie; je dirai même que l'idolâtrie est née du sentiment instinctif que l'homme trouve en lui de l'existence d'un premier être. Trop faible, trop abusée par ses sens pour pouvoir comprendre le Dieu essentiellement un et immatériel de la tradition, la faible raison de l'homme multiplia les dieux à l'infini, à cause du besoin qu'elle avait de la divinité. Mais au-dessus de cette multitude des faux dieux, le grand

Dieu créateur du monde, qui s'était manifesté à l'homme, nous apparaît toujours; l'humanité n'en a pas perdu le souvenir. Tout ceci est un fait facile à constater pour quiconque veut jeter un regard sur l'histoire du monde païen. Nous allons parcourir quelques-uns des monuments qui peuvent nous éclairer sur la foi des peuples idolâtres, et nous constaterons que la notion du Dieu suprême n'a jamais péri complétement [1].

Si nous commençons par la société peut-être la plus ancienne parmi les nations idolâtres, celle dont le berceau semble s'enfoncer le plus dans la nuit des temps, nous voyons d'abord que l'idolâtrie ne pénètra que fort tard et quelques siècles seulement avant l'ère chrétienne chez ce peuple ; que, de plus, les différents cultes idolâtriques qui s'y établirent furent plutôt des sectes tolérées que la religion publique. « La religion » de la Chine, dit le Père Prémare, est toute renfermée » dans les *Kings*. On y trouve, quant à la doctrine fon» damentale, les principes de la loi naturelle que les » anciens Chinois avaient reçus des enfants de Noé. » Ils enseignaient à connaître et à révérer un Être » souverain. L'empereur y est tout ensemble et roi et » pontife, comme étaient les patriarches avant la loi » écrite... Il n'y a proprement que cette religion que » que l'on puisse appeler *Ju-kiao*, la religion de la » Chine : toutes les autres sectes répandues dans l'em» pire sont regardées comme étrangères, fausses et » pernicieuses et n'y sont que tolérées (*Let. édif.*, » *Essai*, t. III, page 329). »

Un autre missionnaire rapporte une instruction de

[1] Voir une note à la fin du volume sur le monothéisme primitif de tous les peuples. (*Note de l'Éditeur.*)

l'empereur dans laquelle *il déclare quel est l'objet de son culte*. Il rejette comme ridicule le culte idolâtrique des esprits. « Quand on vous dit de prier et » d'invoquer les esprits, que prétend-on ? C'est tout » au plus d'emprunter leur entremise, pour représenter » au *Tien* (le Dieu souverain) la sincérité de nos res» pects et la ferveur de nos désirs (*ibidem*). »

Les Chinois disent encore de l'Être suprême qu'il est *Tsée-yeou*, l'être existant par lui-même, *Tou-yeou*, l'être tout être. « Il n'y a aucun des divins attributs qu'on » ne voie clairement marqués dans les anciens livres » de la Chine appelés Kings (*Lett. éd.*, *ib.*, page 331). »

Les sectes même idolâtres allient à la Chine la foi en un Dieu suprême avec le culte des dieux inférieurs. M. de Guignes a traduit des extraits d'un ouvrage très-ancien, attribué à Tao-tse et qui renferme toute la doctrine de l'école de Tao. Lao-tse dit : « Que le *tao* » n'a point de nom ; qu'on ne peut le connaître, qu'il » est le principe du ciel et de la terre, la mère de tous » les êtres ; qu'il est incompréhensible et très-intelli» gent (*Mém. de l'Ac. des inscript.*, t. LXXI, p. 24, » *ib.*, 332). » On trouve la même doctrine dans Confucius et tous les philosophes chinois.

Mais il existe un monument très-remarquable qui nous fait connaître avec une entière certitude quelle est la doctrine avouée, la religion publique, légale, si nous pouvons parler ainsi, des Chinois. C'est l'interrogatoire que subirent plusieurs princes de la famille impériale, qui furent déférés aux tribunaux pour avoir embrassé l'Évangile. Voici ce que nous lisons dans le rapport qui fut présenté par les juges à l'empereur.

« Nous, vos sujets, nous nous sommes transportés » dans la prison d'*Ourtcheu* (c'est le nom de l'un des

» princes chrétiens) et nous lui avons dit : le Seigneur » du ciel et le ciel c'est la même chose. Il n'y a point » de nations sur la terre qui n'honore le ciel... Vous » qui êtes Mantcheou vous suivez la loi des Euro- » péens, et, vous vous êtes, dites-vous, senti porté à » l'embrasser à cause des dix commandements qu'elle » propose et qui sont autant d'articles de cette loi ; » apprenez-nous ce qu'ils prescrivent. »

Ourtcheu a répondu : « Le premier nous ordonne » d'honorer et d'aimer le Seigneur du ciel. Le second » nous défend de jurer par le nom du Seigneur du » ciel... », et les autres articles du Décalogue.

« Nous avons dit : Ces dix commandements se trou- » vent dans tous nos livres, et il n'est personne qui ne » les observe ; ou si quelqu'un les transgresse, on le » punit de la manière que la loi le prescrit. »

Des Chinois passons aux Indiens. Les recherches des savants, et surtout les travaux de l'académie anglaise qui s'établit à Calcutta, dans le Bengale, vers la fin du dernier siècle, ont répandu de nos jours une grande lumière sur les antiquités de ce peuple, et montré un accord admirable entre ses traditions religieuses et les traditions du christianisme. Les plus anciens livres sacrés de l'Inde sont les *Védas*, ou livres de la *science de la loi* ; des fragments précieux de ces livres ont été conservés dans un ouvrage persan l'*Oupnek'hat*, dont M. Lanjuinais a fait une analyse, qui a été insérée dans le journal de la société asiatique [1].

Voici la notion que les *Védas* nous donnent de Dieu.

[1] Depuis que l'auteur écrivait ses lignes, de nombreux travaux de traduction et d'interprétation ont été publiés, ainsi qu'on peut s'en assurer en lisant le compte-rendu annuel présenté par M. Mohl à l'Institut, compte-rendu reproduit dans les *Annales de philosophie*. (*Note de l'Éditeur.*)

« Son nom mystérieux est *Oum*; il faut le prononcer » en trois temps. Ayant appris ce mot, méditez-le aussi- » tôt, car c'est le mot par excellence... On appelle aussi » Dieu *Atma*, l'âme par excellence ; *Kartara*, le créa- » teur, *Antedjami*, l'être unique en toutes choses. »

Les *Védas* renferment des prières qui nous ont paru admirables. « O vie du monde ! le monde intérieur et » extérieur sont un jeu de ta puissance ! tu es le maître, » ô âme universelle : à toi humble soumission. O toi, de » toutes les choses cachées la plus cachée ! ô toi, plus » élevé que nos perfections et que nos pensées tu n'as ni » commencement, ni fin : à toi humble soumission. »

Les *Védas* parlent de la création du monde presque dans les mêmes termes que la Génèse. « Avant la » création, le créateur était en silence méditant sur » lui-même, il prononça le mot *Oum*, nom de Dieu, » dans lequel existent les trois mondes. » Ce qui suit est plus remarquable encore. « La parole de Dieu a » produit la terre et les végétaux qui en sortent et le » feu qui les mûrit. La parole du créateur est elle- » même le créateur et le grand fils du créateur. »

On a accusé les Persans de n'avoir adoré et de n'avoir pas connu même d'autre Dieu que le soleil. C'est une erreur. La lumière ou le soleil n'était chez les Persans que l'emblème de la divinité, et du reste aucun peuple de l'antiquité n'eût sur Dieu des idées plus pures et plus élevées. Ils le nommaient *Zerran*, mot qui présente le double sens de l'*espace* et de la *durée*. Pour achever de caractériser Dieu, ils ajoutaient à ces idées celle d'*esprit* et d'*être*. Cette essence première eût en elle-même et nécessairement la puissance de se manifester ; la lumière, non cette lumière qui éclaire nos yeux, mais une lumière *éternelle*, *incréée*,

dont celle-là n'est que l'ombre, fut sa *manifestation*. Telles sont les dogmes qu'une connaissance plus approfondie des antiquités orientales a trouvés clairement exprimés dans ces allégories, mal comprises par certains savants [1].

D'ailleurs on ne peut pas douter de la foi des anciens Perses après les témoignages formels que nous trouvons dans le zend-a-vesta et dans ce qui nous reste des écrits de Zoroastre.

Zoroastre enseignait « qu'il y a un Être souverain, » indépendant, existant par lui-même de toute éter- » nité ; et que, sous cet être souverain, il y a deux » anges, l'un de lumière, qui est l'auteur de tout bien, » et l'autre de ténèbres, qui est l'auteur de tout mal » (Prideaux, *Hist. des Juifs*, 1re part., liv. IV). »

Ormoudz était le génie du bien, le Dieu sauveur ; *Ahriman* le chef des mauvais génies. L'horreur des Perses pour *Ahriman* était telle qu'ils n'écrivaient jamais son nom qu'au rebours.

En Egypte, dans cette terre qu'on peut regarder comme le berceau de l'idolâtrie et la patrie des faux dieux, jamais cependant le vrai Dieu ne fut ignoré. Dans le traité curieux que Jamblique nous a laissé sur les *mystères de l'Egypte*, ce philosophe atteste que « suivant les Égyptiens, le premier des » Dieux a existé seul, avant tous les êtres, il est la » source de toute intelligence et de tout intelligible. » Il est le premier principe se suffisant à soi-même, » incompréhensible, le père de toutes les essences » (*Essai sur l'Indif.*, t. III, p. 241). »

Ce Dieu souverain, éternel, premier principe de

[1] V. *Musée des Antiques* de M. Bouillon, passage cité dans le t. II, p. 219, du *Mém. cath.*

toutes choses, était nommé *knef*. Les anciens Égyptiens, forcés de traduire par des images les idées les plus spirituelles, parce qu'ils ne connaissaient pas encore l'art de fixer par l'écriture les sons fugitifs du langage, pour rappeler que le monde avait été créé par la parole de Dieu, représentaient Dieu un œuf à la bouche, symbole qui a été retrouvé dans l'Inde. (*Ib.*, 240). Il est remarquable qu'une province tout entière de l'Égypte, la Thébaïde, rendit au Dieu suprême un culte exclusif ; cette province était seule exempte du tribut qu'on levait dans tout le reste de l'Égypte pour la nourriture des animaux sacrés « parce » que, dit Plutarque, ils ne reconnaissaient point » d'autre Dieu, que le *Knef* ou le Dieu éternel (*De Isid.* » *et Osir*). »

Les Grecs sont le peuple de l'antiquité chez qui, par des causes dont nous avons déjà parlé, les traditions primitives furent le plus altérées. Deshérité en naissant de ce fond antique de vérité par lequel la raison de tous les peuples a participé à la raison divine, ce peuple, toujours enfant, ne sut que se jouer avec les grandes croyances qui lui furent apportées plus tard de l'Orient avec la civilisation. « La religion de » la Grèce, dit le célèbre Herder, fut dépouillée de son » voile sacré ; exposée sans réserve sur les théâtres, » dans les places publiques, dans les assemblées vo- » luptueuses, elle fut défigurée bientôt par des fables » brillantes et d'agréables mensonges. Elle ne res- » sembla plus qu'aux rêves d'un jeune homme ou » bien à ces contes avec lesquels une jeune fille charme » ses loisirs. » Ce jugement s'accorde avec l'opinion de Bacon. « La mythologie des Grecs est une harmonie » enchanteresse qu'un souffle échappé de la patrie

» d'un peuple plus ancien a fait vibrer sur leurs ins-
» truments. »

Cependant, comme l'observe le judicieux Ramsay, lorsque l'on approfondit la mythologie et tout le merveilleux de la poésie des Grecs, on voit qu'il est entièrement fondé sur ce principe, qu'il existe un Dieu suprême.

Au reste, il nous serait facile d'établir directement cette croyance par le témoignage unanime des philosophes et des poëtes grecs; nous devons nous borner à en recueillir quelques-uns des plus remarquables. Commençons par les philosophes.

« Dieu, disait Thalès, est le plus ancien des êtres,
» car il n'a pas de commencement. »

Aristote assure que Hermotime, de Clazomène et Anaxagore enseignaient qu'une intelligence divine a créé le monde, et en a ordonné avec sagesse toutes les parties (Arist., *De génér.*, lib. I). C'était aussi, au témoignage de Plutarque, la doctrine de Héraclite et d'Archelaüs (*De plac. ph.*, I, 28).

« Dieu donne un heureux succès à celui qui fait le
» bien : Roi et Seigneur de toutes choses, et des im-
» mortels même, nul ne l'égale en puissance. » Ainsi s'exprimait Solon.

« Dieu, disait Pythagore, est un. Il n'existe pas
» hors du monde, comme quelques-uns le soupçon-
» nent, mais il est dans le monde; tout entier dans
» chaque point de l'univers, présidant à toutes les gé-
» nérations des êtres. Il est le modérateur des siècles,
» la lumière de toutes les intelligences, le principe de
» toutes choses; il est le flambeau du ciel, le père de
» tous les hommes, le mouvement de toutes les sphè-
» res, l'âme universelle (*V.* Clém. Alex.). »

« Roi et chef suprême de toutes choses, Dieu est
» un, disait Philolaüs, éternel, immuable, seul sem-
» blable à lui-même (*V. Phil.*). »

« Dieu est une sphère intelligente dont le centre
» est partout et la circonférence nulle part. » Cette admirable définition, dont on a fait honneur au génie de Pascal, n'est pas de Timée de Locres, comme le prétend Voltaire; on l'attribue à Empédocle. (Voir Huet, *Alnet. Quæst*).

Mais si Timée de Locres n'a pas trouvé cette image sublime de l'Être infini, il n'a pas exprimé en termes moins formels le dogme de l'unité de Dieu. « Le Dieu
» éternel, le Dieu père et chef de tous les êtres, ne peut
» être vu que par l'esprit...(*De anima mundi*, cap. II).»

L'univers, ayant commencé, a nécessairement une cause : cette cause, c'est Dieu, créateur et père de tout ce qui est bon, éternel, souverainement intelligent, tout-puissant. Le monde, qui renferme tous les êtres *mortels* et *immortels*, est l'image de ce Dieu intelligible; telle est la doctrine de Platon, « a qui, dit
» l'auteur de l'*Essai*, les anciens donnèrent le surnom
» de Divin, comme s'il eût été inspiré par le Dieu
» qu'il célèbre avec une si magnifique éloquence
» (*Essai*, III, 249). »

« Seule cause et seul principe de toutes choses, heu-
» reux par la jouissance de sa propre nature, incorpo-
» rel, immuable, Dieu, dit Aristote, possède en lui-
» même une vie et une éternité permanente, ainsi
» qu'une puissance infinie. On l'appelle de différents
» noms, quoiqu'il soit un : *Zeus* et *Dios*, pour expri-
» mer que c'est en lui que nous vivons ; *Kronos*, d'un
» mot qui signifie le temps, pour marquer qu'il est de
» l'éternité à l'éternité... »

Enfin, Maxime de Tyr, témoin du consentement unanime de tous les peuples et de tous les philosophes, ne craignait pas de dire : « Si l'on interrogeait tous les » hommes sur le sentiment qu'ils ont de la divinité, » on ne trouverait pas deux opinions différentes ; le » Scythe ne contredirait pas le Grec, le Grec ne parle- » rait pas autrement que l'Hyperboréen. Sur toutes les » autres choses, rien de plus opposé que les pensées » humaines...; mais au milieu des disputes éternelles » qui divisent les hommes, vous trouverez qu'il est » un point dans lequel tous s'accordent ; à reconnaître » qu'il existe un Dieu, le père de tous les êtres et le prin- » cipe de toutes choses, et plusieurs autres dieux, qui » sont les fils de ce Roi suprême et les collègues de » sa royauté... (Max. Tyr, *Diss*. I, p. 5 et 6 ; *Ed*. Oxon.) »

« La créance des dieux, dit aussi Dion Chrysostôme, » et principalement de celui qui préside à toutes cho- » ses, est commune à tout le genre humain, tant aux » Grecs qu'aux barbares (*Orat.*, 12). »

Qu'on ne se figure pas, en effet, que les dogmes que nous venons d'entendre proclamer par toute l'ancienne philosophie fussent des opinions renfermées dans les écoles des philosophes ; les chants des poëtes, que l'on peut regarder dans tous les pays, et dans la Grèce surtout, comme l'expression la plus fidèle des croyances populaires, nous fourniront des témoignages tout aussi frappants.

On ne niera pas que « ce Dieu de qui nous avons » l'être, le mouvement et la vie, ce Dieu de qui nous » sommes les enfants, » et que chantait Aratus, dont saint Paul ne craignait pas d'alléguer l'autorité devant l'Aréopage, ne fut le Dieu suprême, le vrai Dieu.

Le plus ancien monument de la poésie grecque

qui nous reste, ce sont les *Vers orphiques*; écrites originairement en un langage qui, sous Pisistrate, n'était déjà plus intelligible pour les Grecs, ces poésies, en supposant qu'elles ne soient pas d'Orphée, remontent cependant à la plus haute antiquité. Or, voici ce qu'on trouve dans les fragments qu'Aristote nous a conservés de ces hymnes, qui étaient chantés dans les fêtes publiques de la Grèce, dès le temps des Pélasges :

« L'univers a été produit par Zeus. A l'origine, » tout était en lui, l'étendue éthérée et son élévation » lumineuse, la mer, la terre, l'océan, l'abîme du » Tartare, les fleuves, tous les dieux et toutes les » déesses immortelles, tout ce qui est né et tout ce » qui doit être, tout était renfermé dans le sein du » Dieu suprême. » Et ailleurs ces admirables, j'allais dire ces évangéliques paroles, sur l'unité de Dieu: « Zeus, le premier et le dernier, le commencement et » le milieu de qui toutes choses tirent leur origine, et » l'esprit qui anime toutes choses, le chef et le roi qui » les gouverne... »

Dans un hymne qui se trouve encore dans le recueil des *Vers orphiques*, et qui, dit l'abbé Le Batteux, quel qu'en soit l'auteur, remonte évidemment à la plus haute antiquité, l'Hiérophante s'écrie : « O toi, Musée, fils de la brillante Silène, prête une » oreille attentive à mes accents... Lève tes regards » sur les vérités sacrées ! Ouvre ton âme à l'intelli- » gence, et, marchant dans la voie droite, contemple » le Roi du monde ! Il est un, il est de lui-même ; de » lui seul tous les êtres sont nés ; il est en eux et au- » dessus d'eux ; il a les yeux sur tous les mortels, et » aucun des mortels ne le voit. »

Au milieu des brillantes fictions de l'Iliade et de

l'Odyssée, on aperçoit les croyances d'un Dieu suprême, père, roi des hommes et des dieux, redouté des immortels eux-mêmes, qui le reconnaissent pour leur souverain, et auquel ils adressent des prières. Je n'ai pas besoin de vous rappeler la magnifique image que le poëte nous présente de la puissance immuable de ce Dieu suprême, dans cette chaîne d'or à laquelle tous les dieux et toutes les déesses peuvent se suspendre, sans que leurs efforts ébranlent son trône éternel.

Après avoir raconté les générations des dieux de la terre et du ciel, Hésiode célèbre le Dieu suprême, « père des dieux et des hommes, le plus puissant, le » plus grand des dieux. »

Il n'est pas un seul des attributs du Dieu suprême que les poëtes grecs n'aient pas exprimé en vers admirables. « Il n'a point commencé, il n'aura jamais de » fin, » dit Parménides. « Rien ne lui est caché, dit » Épicharme, il voit tout, il peut tout. » « Il soutient, » il remplit, dit Aratus, l'univers qu'il a créé. Sa bonté » envers les hommes se manifeste dans les œuvres de » sa main. Il a placé des signes dans le ciel, il a distribué avec sagesse et il a affermi les astres pour féconder la terre et présider à l'ordre des saisons. » Être merveilleux dans votre grandeur, source de » tous les biens pour l'homme, ô Père, je vous salue, » vous le premier et le dernier auquel s'adressent les » prières. »

Mais si quelqu'un pouvait douter encore que ce fussent là des croyances communes et populaires, qu'il écoute Euripide, Eschyle, Sophocle, Ménandre les proclamant jusque sur le théâtre d'Athènes :

« Dans la vérité, dit Sophocle, il n'y a qu'un Dieu

» qui a fait le ciel et la terre, et la nue azurée et les
» vents impétueux. La plupart des mortels, dans l'é-
» garement de leur cœur, dressent des statues des
» dieux comme pour trouver dans ces images de bois,
» d'or, d'airain, d'ivoire, une consolation de leurs
» maux, ils leur offrent des sacrifices, ils leur consa-
» crent des fêtes, et en cela consiste la piété. »

« Pensez-vous, s'écrie Ménandre, dans un fragment
» qui nous a été conservé par Eusèbe, que ceux qui
» ont passé leur vie dans les festins et dans les plai-
» sirs puissent échapper après leur mort à la justice
» divine? Il y a un œil qui voit tout; et nous savons
» qu'il existe deux chemins à l'entrée des enfers, l'un
» qui conduit au séjour des justes et l'autre à la de-
» meure des impies. Allez donc, dérobez, ravissez, ne
» ne respectez rien; mais ne vous y trompez pas; il y
» a un jugement dans l'enfer, un jugement qu'exer-
» cera Dieu, le maître souverain de l'univers, dont je
» n'oserais prononcer le nom formidable. Il prolonge
» quelquefois la vie du méchant; que le méchant ne
» pense pas pour cela que ses crimes lui soient cachés
» ou qu'il les regarde avec indifférence, car cette pen-
» sée serait un nouveau crime. Vous qui croyez que
» Dieu n'est pas, prenez garde : il existe, oui, il existe
» un Dieu! Si quelqu'un, né mauvais, a fait le mal,
» qu'il profite du temps qui lui est laissé, car plus tard
» il subira des châtiments terribles. »

Interrogeons les traditions de Rome. Au temps de Numa, non-seulement les Romains reconnaissaient l'existence d'un Dieu suprême, mais il paraît même qu'ils n'adoraient pas d'autre Dieu. « Numa prescrivit
» aux Romains, dit Plutarque, de ne donner à Dieu
» aucune forme d'homme ni de bête, et pour cela ils

» furent longtemps sans avoir dans leurs temples au-
» cune statue ni aucune image des dieux (V. *Vie de
» Numa*). »Varon confirme ce récit (*Ap*. Aug., *de Civit.
Dei*, lib. xv, cap. xxxi).

Il serait difficile de déterminer l'époque précise où l'idolâtrie pénétra chez ce peuple. Quoiqu'il en soit, après que les sages ordonnances de Numa eurent été violées et que le culte public eut perdu sa pureté primitive, les Romains ne se contentèrent pas d'avoir leurs dieux particuliers, mais ce fut un trait de leur politique d'adopter tour à tour les dieux de toutes les nations qu'ils soumettaient à leur domination, de leur donner droit de bourgeoisie, suivant le mot de Montesquieu, afin que Rome, en devenant la capitale de l'univers, fut en même temps comme le sanctuaire de la religion de tous les peuples (V. *Diss. sur la polit. des Romains en matière de relig.*).

Cependant, au milieu du cahos que présente la religion de Rome, après que cette villè fut devenue le centre des superstitions de toute la terre, on aperçoit toujours la grande croyance en un Dieu suprême, le père, le roi, le maître de tous les dieux. Ordinairement il était désigné par ces mots : *Deus optimus maximus*, qui caractérisent les attributs essentiels de l'Être infini, la toute-puissance et la souveraine bonté, et qu'on lisait sur le frontispice d'un grand nombre de temples et de monuments religieux. Une lampe antique, trouvée dans les ruines d'Herculanum, porte cette inscription : Au Dieu qui est le plus grand, *Deo qui est maximus*. Quelquefois aussi le Dieu souverain était appelé Jupiter, nom attribué par les poëtes à un dieu particulier du paganisme, mais qui, dans un sens plus général, signifiait la puissance souveraine, l'Être

infini (Voir dans l'*Ess.*, t. III, p. 295, une note sur le mot de Jupiter).

Ouvrons les poëtes latins et nous trouverons à chaque page les preuves de cette foi universelle en un Dieu suprême.

Un ancien poëte, Valerius Soranus, cité par Varron (Lib. *De cultu deor*); appelle Jupiter « l'Être tout-puis-» sant, le roi des rois, le père des dieux, le Dieu unique, » et qui renferme tout dans son immense unité. »

« Tout est plein de Jupiter, dit Virgile (*En.*, III, v. 60). »

Et ailleurs : « O père, ô roi éternel qui commandez » aux hommes et aux dieux. »

Lisez le sixième livre de l'Enéïde, vous y verrez : « que le ciel, la terre, les plaines liquides de la mer, » le globe brillant de la lune, tous les astres sont pé-» nétrés par une essence divine ; par un esprit qui, » répandu partout, meut l'univers comme un grand » corps. De là la race des hommes et des animaux, » la vie des oiseaux qui volent dans les airs et des » poissons qui se meuvent dans le sein des eaux. Tous » ces êtres ont une céleste origine, tous viennent de » ce grand esprit qui a répandu en eux comme une » étincelle d'un feu divin. »

Horace ne caractérise pas d'une manière moins admirable les attributs du Dieu souverain, soit qu'il nous montre l'univers ébranlé par un léger mouvement de son front auguste, *cuncta supercilio moventis*, image imposante que l'on trouve aussi dans Virgile, soit qu'ailleurs, avant de chanter les autres dieux, il croie devoir « commencer par les louanges accoutumées de » ce Dieu, père de toutes choses, qui tient dans ses » mains les destinées des dieux et des hommes, la terre, » les mers, le cours invariable des heures et des sai-

» sons; ce Dieu qui n'a rien enfanté d'aussi grand que » lui-même, et qui, dans tout l'ensemble des êtres, » n'en voit aucun qui lui soit semblable, aucun qui ap- » proche de lui (*Od.*, lib. I, XII). »

Ovide nous peint le monde tiré du cahos par le Dieu créateur de toutes choses, *Opifex rerum*.

« *Père souverain des dieux*, s'écrie Perse, n'infligez » pas d'autre supplice aux cruels tyrans, lorsque l'a- » mour du crime sera entré dans leur âme comme un » aiguillon de feu, que de voir la vertu et de sécher de » rage pour l'avoir méprisée. »

Rien de plus commun dans Sénèque le tragique, Lucain, Stace, dans tous les poëtes latins, que ces mots : « le Dieu tout-puissant, *Summus Deus*, le père des » hommes et des dieux, *Hominum Sator atque Deo- » rum*, » et une foule d'autres épithètes qui expriment les attributs du Dieu suprême.

Tous les écrivains de l'ancienne Rome attestent la même croyance.

Qu'est-ce que Dieu? Cicéron répond qu'on ne peut pas le concevoir autrement que comme « une intelli- » gence pure, libre, dégagée de tout élément corrup- » tible, connaissant tout, mouvant tout, et ayant d'elle- » même un mouvement éternel (*Tusc.*, lib. I). »

Et ailleurs : « De même qu'un Dieu éternel donne » le mouvement au monde qui est périssable en partie, » ainsi une âme immortelle meut notre corps fragile » (*Somn Scip.*, VIII, 19). »

« Dieu peut tout (*De nat. deor.*); il a tout fait (*De » univ.*, 23); tout lui obéit (*De div.*, lib. I, 120). »

« Cet animal doué de tant de qualités diverses, de » prévoyance, de sagacité, de mémoire; cet animal » plein de raison et de jugement, que nous nommons

» l'homme, a été placé dans une condition toute par-
» ticulière par le Dieu suprême de qui il a reçu l'exis-
» tence (*De leg.*, I, VII). »

« Pour confesser qu'il existe un être tout-puissant,
» éternel, digne de toute l'admiration, de toute la vé-
» nération de la race des hommes, il n'y a qu'à con-
» templer l'ordre des cieux et la beauté de cet univers
» (*De div.*, II, 727). »

Il n'y a pas un seul des écrits philosophiques de Cicéron qui ne renferme une foule de témoignages tout aussi frappants sur le dogme de l'existence d'un Dieu suprême.

Tous les auteurs latins ont exprimé la même croyance.

Selon Pline le naturaliste : « Quel que soit le premier
» des dieux, il existe nécessairement un Dieu suprême
» (*Hist. nat.*, lib. II, IV). Dieu, dit-il encore, où qu'il
» soit, est tout sentiment, toute vue, toute ouïe, toute
» intelligence, tout lui-même (*Ib.*, cap. V). »

Quintillien parle d'un Dieu *souverain, roi, père de toutes choses, créateur du monde* (lib. I, cap. XVI; *Essai*, t. III, p. 256).

« Les Étrusques, dit Sénèque, ont de Jupiter la
» même idée que nous ; ils le regardent comme la sou-
» veraine providence, le roi de l'univers, l'esprit, l'in-
» telligence qui anime tout, le créateur et le maître de
» cet ouvrage immense que nous appelons le monde
» (*Quæst. nat.*, lib. II, 45). »

Mais qu'est-il besoin de recueillir de nouveaux témoignages? Si vous avez encore des doutes, écoutez Maxime de Madaure : « Quel homme est assez insensé,
» assez stupide pour douter qu'il existe un Dieu su-
» prême, éternel, père de tout ce qui est et qui n'a rien
» produit d'égal à lui-même? Nous l'invoquons sous

» différents noms, parce que nous ignorons son nom » propre. Nous le désirons par la pensée, et, adressant » des prières pour ainsi dire à chacune de ses parties, » nous l'honorons ainsi tout entier. »

C'est dans une lettre à saint Augustin que ce philosophe païen atteste ainsi à la fois ce qu'il y avait de vrai dans les croyances et ce qu'il y avait de superstitieux dans le culte de l'antiquité païenne. La réponse de saint Augustin est remarquable. Il combat l'idolâtrie et les explications philosophiques par lesquelles Maxime de Madaure avait prétendu la justifier; mais il reconnaît que le Dieu dont parle Maxime est celui « que les savants et les ignorants confessent, comme » il a été dit par les anciens avec une parfaite unani- » mité (*Ep.* XVII). »

Pour prouver d'une manière complete l'universalité de la croyance en Dieu, il nous reste à dire quelque chose des traditions des anciens peuples du Nord et des habitants du Nouveau-Monde.

Au temps de César et de Tacite, les Gaulois n'avaient ni temple, ni statue, ni aucune idole; mais ils adoraient, dit Tacite, dans le silence et dans les ombres épaisses de leurs vieilles forêts, le dieu souverain de tous les êtres à qui tout obéit (*De mor. germ.*, 36). Tels étaient aussi la croyance et le culte des Germains et des Scandinaves.

Le Dieu souverain est appelé dans l'*Edda* l'auteur de tout ce qui existe, l'éternel, l'être vivant et terrible, l'immuable (Mallet, *Introd. à l'Hist. du Danemark*, p. 54). Le chef des mauvais esprits est nommé *Loka*; « c'est le calomniateur des dieux, le grand ar- » tisan des tromperies, l'opprobre des dieux et des » hommes (*Ib.*, p. 62). »

Suivant Hermoldus, les Slaves reconnaissaient un Dieu maître du ciel et souverain des autres dieux. Il ne s'occupe directement que des choses célestes, et des dieux inférieurs, sortis de lui, remplissent différents ministères qu'il leur a distribués ; chacun d'eux est plus grand à mesure qu'il approche plus près ce Dieu des dieux. (*Cron. sl.*, caput. LXXXIV.)

Au pied des Pyrénées, vers l'Océan, on trouve encore les restes d'un peuple qui présente une physionomie, un caractère très-remarquable, que le cours des révolutions et des siècles semble n'avoir pas altérés. Il est certain que les Basques descendent des anciens Cantabres ou Celtibériens, répandus autrefois dans toute l'Espagne et dans une grande partie des Gaules. Or la langue basque, qui ne ressemble à aucune langue connue, et qui a conservé tous les caractères des langues primitives, est un monument qui atteste que le peuple nombreux qui la parlait dans une haute antiquité, ne reconnaissait qu'un Dieu unique, car il n'y a dans cette langue qu'un seul mot pour exprimer Dieu : *Jinkoua*.

L'idolâtrie ne fut introduite que fort tard dans l'Hybernie, aujourd'hui Irlande, par un roi nommé Thighernaud, qui, d'après une ancienne tradition, fut tué par la foudre avec plusieurs de ses sujets, au milieu d'un sacrifice sacrilége qu'il offrait à un de ses faux dieux. Quoi qu'il en soit, la connaissance d'un Dieu suprême ne se perdit pas chez ce peuple, car Léogare, roi d'Irlande, lorsqu'il fut converti au christianisme par saint Patrice, adorait une divinité nommée *Kean Kroithi, le chef de tous les dieux*.

La foi en un Dieu suprême était commune à tous les peuples septentrionaux ; les habitants de la Fin-

lande, de l'Islande, de la Nouvelle-Zemble (*Essai*, t. III, p. 309), et nous voyons dans la description de l'empire russe, par le baron de Strahlenberg (t. II, 24.), que, « encore aujourd'hui, les païens qui sont dans l'em- » pire de Russie reconnaissent un être éternel qui a » tout créé, et qu'ils adorent sous différentes idées ou » représentations. »

Les mêmes croyances étaient répandues dans le nouveau Monde lorsque les Européens y pénétrèrent dans le xve siècle. Solis, dans son Histoire de la conquête du Mexique, atteste que les Mexicains reconnaissaient un créateur suprême, un Dieu conservateur de l'univers. Suivant De Humbolt, ils nommaient *Theslt* cet être suprême et invisible. On l'adorait au Pérou sous le nom de *Pachacamac*, qui signifie le créateur du monde. Les habitants de l'Amérique septentrionale l'appelaient *Isner*. La plupart des tribus sauvages connaissent Dieu sous le nom de *Grand-Esprit*. Enfin aujourd'hui que le nouveau Monde, parcouru dans tous les sens depuis trois siècles par des hommes que poursuit la soif de l'or ou des conquêtes, l'amour de la science ou le zèle de la charité, nous est presque aussi connu que l'ancien, il est reconnu que ces peuples, séparés peut-être à l'origine des temps de la grande famille des nations, ont conservé l'héritage commun.

Arrêtons-nous, Messieurs ; à quoi servirait de produire de nouveaux témoignages pour constater la foi unanime de tous les peuples ? Il est donc vrai, et l'athéisme lui-même n'osa jamais le nier, que l'existence de Dieu est attestée par une tradition aussi universelle que le monde, aussi ancienne que le genre hu-

main[1]. Or, demandez à toutes les branches de la grande famille des hommes, si diverses de mœurs, d'opinions, de langage, si opposées dans tout le reste, pourquoi elles s'accordent toutes à reconnaître l'existence d'un premier être? D'où vient cette impérissable croyance? Quel jour elle a commencé? Quel est l'homme enfin qui a inventé Dieu? Vous ne recueillerez qu'une seule réponse: *Patres nostri narraverunt nobis*, nos pères nous ont raconté qu'ils venaient de Dieu; et, conduit ainsi jusqu'au point de départ de la race humaine, dans la voie solennelle de la tradition qui proclame Dieu de générations en générations, de siècle en siècle, vous serez forcé de reconnaître l'écho de la parole même par laquelle Dieu manifesta son existence au premier ancêtre du genre humain.

L'humanité remonte donc à Dieu, comme chaque famille remonte plus ou moins loin dans le passé à un premier père, chaque société à un premier pouvoir, raison de son existence. Dieu, c'est un souvenir d'origine, conservé par une tradition universelle, et que l'on ne peut nier, sans nier avec plus de raison tous les souvenirs de même nature, attestés par des traditions moins générales, moins imposantes, sans renverser par là même, avec la foi dans le passé, tout l'ordre du monde présent, car rien n'existe qui n'ait sa raison dans ce qui a existé.

Comment ne pas admirer la loi providentielle qui a établi la certitude d'un fait qui est le principe de tout l'ordre moral, en même temps que la raison de l'exis-

[1] La nouvelle secte d'athées que ces dernières années ont vu éclore a essayé de nier l'universalité de cette tradition. Pour savoir avec quel succès, consulter une note à la fin du volume. (*Note de l'Éditeur.*)

tence et le titre primordial de la noble descendance de la race humaine, sur un fondement tel qu'on ne peut l'ébranler sans renier tous les fondements sur lesquels repose la société des hommes?

Auteur de tous les êtres, Dieu n'a pas voulu que le premier-né de la création, que le roi de ce monde visible, que l'homme pût jamais ignorer le nom de son père, comme un enfant que l'on abandonne à sa naissance. L'homme connut toujours le Dieu de qui il reçut l'existence d'une manière certaine, par le témoignage de Dieu lui-même, qui s'est montré à nous, éclairant le berceau du genre humain, comme une grande lumière dont les rayons percent à travers la nuit des temps, brillent à l'horizon de toutes les sociétés, se réfléchissent sur tous les points de l'univers, et pénètrent les ténèbres même de la barbarie.

L'espèce humaine, disait Pythagore, *a toujours cru qu'elle avait en Dieu ses racines.* « La foi en Dieu, dit » Cicéron, est ineffaçable chez les peuples sauvages » comme chez les peuples civilisés, et cette foi est » chez tous les hommes comme une réminiscence de » leur céleste origine. »

Le christianisme confirme par ses enseignements divins cette invariable tradition. Non-seulement la vraie religion dit à tous les hommes : Vous êtes les fils du Très-Haut, *filii Excelsi omnes;* mais elle leur montre dans le plus antique de tous les livres, *le Testament même de Dieu*, dans lequel il nous reconnaît pour ses enfants, et où il fixe les conditions auxquelles nous pouvons être mis en possession de l'immortel héritage, qui nous appartient à ce titre.

Or, comment ne pas s'indigner des systèmes abjects que l'on voudrait faire prévaloir sur ces traditions de

gloire et ces espérances que se léguèrent, sans exception, depuis l'origine des temps, toutes les générations de la grande famille des hommes ? Comment souffrir des êtres qui, plus dégradés que les sauvages mêmes, osent dire au genre humain : « Descends, la » philosophie te l'ordonne, de ce rang élevé où te » plaçait une orgueilleuse erreur consacrée par une » faiblesse commune à tous les siècles et par les men» songes de la religion. Tu n'es pas issu du Dieu qui » n'existe pas ; cesse de faire remonter jusqu'à ces fa» buleux ancêtres ta chimérique généalogie. Si tu » veux connaître ta véritable origine, nous l'avons » découverte récemment ; la voici : Un peu de boue » s'est échauffée aux rayons du soleil ; ce limon impur » a fermenté ; il s'en est détaché un germe grossier, » qui a été tour à tour plante, poisson, reptile, oiseau, » quadrupède, homme enfin. Que si tu me demandes » comment l'intelligence a pu animer ses organes, je » te répondrai que son front s'est élevé et que sa tête » s'est arrondie, et que le mécanisme de son cerveau, » mis en jeu par des vapeurs subtiles, des gaz imper» ceptibles, a sécrété la pensée, comme l'estomac di» gère les aliments. Voilà ton histoire, telle que nous » l'avons lue dans le livre de la nature ; voilà l'homme » animal débruti ; masse organisée, qui naît de l'es» prit de tout ce qui l'entoure et de ses besoins. » (*Définition de Saint-Lambert.*) [1] »

Oui, voilà l'homme tel que la philosophie l'a fait de nos jours, à l'aide de la physique et de la chimie ; voilà l'homme, être d'un jour, vile poussière sur laquelle le

[1] M. Renan, dans un article publié par *la Revue des deux mondes*, assigne à l'homme à peu près la même origine. (*Note de l'Éditeur.*)

hasard a fait tomber une étincelle de vie qui va bientôt se dissiper dans le néant; enfant de la terre, condamné à retourner tout entier dans le sein de la terre, sans passé, sans avenir; s'applaudissant de n'avoir, comme la brute, que des besoins à satisfaire, que des appétits à assouvir, et pas d'autre destinée enfin que de jouir un moment, et de mourir. Voilà l'homme de la science, être abject et hideux dans lequel les sauvages refuseraient de se reconnaître, et dans lequel une philosophie matérialiste se complait, et qu'on oppose avec orgueil à l'homme de la religion. Étrange folie, où nous voyons l'accomplissement littéral de ce que disait le prophète, il y a trois mille ans : « L'homme s'est éloigné de Dieu, et il a perdu de vue la grandeur de son origine ; il a oublié la dignité de sa nature jusqu'à se comparer lui-même aux animaux sans intelligence, jusqu'à vouloir leur devenir semblable. » *Homo cum in honore esset non intellexit ; comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis.*

QUATRIÈME CONFÉRENCE

**La notion de Dieu
défendue contre les attaques de l'Athéisme ou Dieu
se manifestant lui-même.
Seconde manifestation de Dieu. — Ses œuvres.**

Messieurs,

Nous avons établi que la base première de la foi en Dieu, c'est la parole même par laquelle Dieu a manifesté son existence; parole conservée au sein de l'humanité et dans toutes les branches de la famille humaine comme une invariable tradition.

Dieu n'est donc pas une découverte de la raison de l'homme, une conquête de son intelligence. L'homme n'a pas inventé Dieu ; mais Dieu, connu primitivement par la parole de Dieu même, est une vérité à laquelle l'intelligence adhère comme naturellement, que tout lui démontre, parce que Dieu est la raison de tout, et que, sans Dieu, tout est impossible. Dieu se révèle dans

tout ce qui existe, parce qu'en lui seul est la cause nécessaire de toute existence.

Dieu se manifeste aussi par ses œuvres :

L'œuvre de Dieu c'est l'univers.

L'univers, ou l'ensemble des êtres finis, révèle l'Être infini sous un double point de vue :

1° Par le fait seul de son existence ;

2° Par le mode de son existence.

I

Je suis. Je pourrais ne pas être. Ma vie est une vie transmise dont la source est hors de moi. Ainsi de tous les êtres que j'aperçois dans l'univers : aucun qui me montre en lui la raison de son existence.

Chaque être suppose un être antérieur qui l'a produit. Chaque espèce forme ainsi une chaîne dont les anneaux naissent les uns des autres.

Cette chaîne est-elle possible sans un premier anneau? Peut-on admettre une suite d'effets sans une cause première, laquelle ait tout produit et ne soit pas produite?

Non, car alors il y aurait plus d'effets que de causes.

Non, car cette chaîne, comment la concevez-vous? finie ou infinie?

Finie? Donc il y a un commencement, un être primitif, un premier anneau.

Infinie? C'est absurde, car le mouvement par lequel elle se déroule dans le temps et dans l'espace aurait pour expression actuelle un nombre infini ; or, un nombre infini implique deux notions contradictoires ; car il est de l'essence d'un nombre de pouvoir s'ac-

croître par l'addition de nouvelles unités, et de l'essence de l'infini de n'être susceptible d'aucun accroissement.

Si cette progression d'existences que nous voyons naître les unes des autres dans le temps, n'a pas dans le temps un premier terme, un point de départ, elle n'a pu arriver jusqu'à nous qu'après avoir traversé des siècles infinis, or des siècles infinis ne peuvent pas être traversés : toute durée qui peut être franchie est finie par cela même.

Donc, sous quelque aspect que vous l'envisagiez, il faut un premier anneau à la chaîne des existences; une première cause qui ne soit pas l'effet d'une cause antérieure; donc un être qui a produit tous les êtres et qui n'a pas été produit lui-même; donc Dieu.

Car réfléchissez sur les conditions de l'existence de cet être qui se présente à nous comme le principe nécessaire de toute existence. Il n'a point reçu l'être du dehors, il l'a donné à tout ce qui est ; donc il possède la plénitude de l'être en lui-même, donc toute perfection, donc l'infini ! Car d'où viendrait la limite?

Ceci est de la métaphysique, mais une métaphysique lumineuse, ce me semble, pour quiconque consent à se recueillir, à donner un moment de sérieuse attention à une question d'où dépend la solution de toutes les autres. De quelque manière qu'on l'envisage, le contingent suppose le nécessaire; le fini, l'infini.

Le temps est une succession; par conséquent, il a eu un commencement. Donc le temps ne mesure pas l'existence de celui par qui tout existe; car vous rencontreriez un premier jour, un moment initial, et au delà le néant. Et comment le néant aurait-il donc pro-

duit l'être? Donc l'éternité est la durée de l'être par qui existent tous les êtres.

L'espace ne le contient pas, car l'espace a une borne. Qui aurait posé cette borne, renfermé dans cette limite l'expansion de celui qui est avant que rien ne fût? Donc l'immensité mesure l'étendue de l'être qui renferme tout en lui.

Le fini sous toutes les formes est une négation; la négation suppose le positif, le réel. Donc il y a un positif, un réel antérieur à toute négation. Donc l'infini.

Les existences finies coulent dans le temps, dans l'espace, comme le fleuve dans son lit. Il faut remonter à sa source qui ne peut être qu'une existence infinie.

En un mot, au point de départ de l'univers, le néant ou Dieu. Si le néant, l'univers est impossible; donc Dieu.

II

Les êtres finis manifestent également Dieu par le mode de leur existence.

Matière et esprit, monde physique et monde moral, voilà l'univers. L'homme, esprit et corps, est le centre, le point de jonction de ces deux mondes.

Dieu est partout.

Et d'abord, son nom est écrit dans le monde physique.

« Les cieux, dit David, publient la gloire de Dieu; le firmament annonce l'œuvre de sa main. Le jour parle au jour; la nuit redit à la nuit le nom de Dieu.

Il n'y a pas au monde une langue dans laquelle on n'entende ce langage des cieux. »

« L'essence invisible de Dieu, dit saint Paul, s'est rendue visible dans ses œuvres depuis l'origine des temps; en sorte que tous les hommes étant à portée de connaître Dieu, nul n'est excusable de ne pas lui rendre la gloire qui lui est due. »

Écoutons Cicéron, et nous croirons entendre un commentaire de saint Paul et de David : « Peut-on lever les yeux au ciel, peut-on contempler le spectacle que présentent les cieux, sans apercevoir avec toute l'évidence possible l'action d'une intelligence parfaite et souveraine? S'il n'en était pas ainsi, le bon sens du public applaudirait-il à ces vers d'Ennius : « Vois sur son trône de lumière cet être sublime que » tous invoquent et que nous nommons Jupiter. » Oui, ce Jupiter, maître de toutes choses, à qui tout obéit; Dieu suprême dont la toute-puissance est présente, agit dans tous les points de l'immensité et que le même Ennius appelle le maître des hommes et des dieux. « Celui qui élèverait des doutes sur l'existence de cet être souverain, je ne vois pas pourquoi il ne douterait pas aussi de l'existence du soleil, car l'un est-il plus visible que l'autre. Si cette croyance n'était pas conforme à l'évidence et aux lumières de la raison, elle ne serait pas si constante, si invariable; elle n'aurait pas été affermie par la révolution des âges; elle n'aurait pas passé de génération en génération; elle n'aurait pas vieilli avec le genre humain. Car nous voyons que les opinions vaines et trompeuses ne résistent pas au cours des années; le temps emporte les erreurs, il fait évanouir les songes de la raison humaine, mais il sanctionne les jugements de la nature. »

Nous aussi, nous dirons à l'athée : « Si nous étions seuls dans le monde, et, supposé que l'existence de Dieu, que cette première de toutes les vérités, qui est entourée à nos yeux d'une évidence irrésistible, ne se présente pas à votre esprit avec une aussi claire évidence, vous pourriez opposer vos doutes à notre conviction, car nous sommes hommes tous les deux, sujets à l'erreur. Mais ce n'est pas d'hier que le monde existe, et nous ne sommes pas les premiers spectateurs devant qui la nature a déployé ses magnifiques tableaux. Il y a quatre mille ans, pour ne pas remonter à une antiquité dont vous contesteriez peut-être les monuments, il y a quatre mille ans que le jour succède à la nuit, que les fleurs et les feuillages du printemps remplacent, dans les campagnes et sur les coteaux, les frimats de l'hiver, et que la terre obéit à l'ordre invariable des saisons. Ce vieux soleil qui nous éclaire a déjà vu passer plus de mille générations, qui se sont précipitées, l'une après l'autre, dans la nuit du tombeau. Êtres d'un jour, qui contemplez aussi en passant d'un point du temps et de l'espace ces révolutions merveilleuses de la terre et du ciel, qui ont été observées pendant une longue suite de siècles de tous les points de l'univers par une multitude infinie d'êtres semblables à vous, si votre raison se trouble, si la nature ne lui présente que d'inexplicables mystères, ouvrez les tombes antiques, et il en sortira une lumière qui dissipera vos doutes. Demandez à tout ce qu'il y eut jamais d'hommes ici-bas, si, à travers les miracles de ce monde visible, ils n'aperçurent pas tous une intelligence souveraine qui a tout créé, qui gouverne toutes choses. Oui, c'est là un fait que vous n'ignorez pas, que vous n'osez pas nier. La raison est variable et opposée à elle-même

de siècle à siècle, de peuple à peuple, d'homme à homme. « Mais dans ce grand combat d'opinions que nous voyons parmi les hommes, dit Maxime de Tyr, il est un point dans lequel les sentiments et les lois de tous les peuples s'accordent : c'est à reconnaître qu'il y a un Dieu, roi et père de tous les êtres, et plusieurs autres dieux qui sont ses enfants et ses collègues à la royauté. En cela le Grec pense comme le barbare, l'insulaire comme l'habitant de la terre ferme, le savant comme l'ignorant. » Comment refuser de reconnaître, dans cet imposant accord de tous les siècles et de toutes les générations, l'impression commune de la nature et l'empire de la vérité? Par cela seul que tous les siècles ont lu le nom de Dieu écrit dans le monde, la science impie ne doit pas espérer de l'effacer.

Mais loin que la science obscurcisse cette manifestation de Dieu, elle ne fait que la mettre dans une plus grande lumière. Et d'abord, chose remarquable! cette science de nos jours, qui prétend expliquer l'univers sans remonter jusqu'à Dieu, qui, au lieu de s'élever des images du monde visible jusqu'aux perfections de l'être invisible qu'elles nous représentent, s'arrête à ces vaines figures, admire l'œuvre sans s'occuper de l'ouvrier, ne voit que la matière, que les corps, s'y renferme et y cherche la première cause comme la fin dernière de tous les êtres, cette science n'était pas la science des Hippocrate, des Galien, des Boerhave, des Haller, des Socrate, des Platon, des Cicéron, des Descartes, des Bacon, des Leibnitz, des Copernic, des Tykobrahé, des Kepler, des Newton, ni enfin d'aucun de ces hommes immortels qui, dans les différents siècles, ont éclairé, du flambeau de leur génie,

toutes les branches des connaissances humaines. On ne citerait pas un seul de ces esprits supérieurs, qui seront l'éternel honneur de l'esprit humain, qui ait cru devoir se distinguer du vulgaire en s'élevant au-dessus de la plus populaire de toutes les croyances. Au contraire, plus ils étudièrent le livre de la nature, plus ils admirèrent les ineffaçables caractères avec lesquels Dieu a gravé à chaque page son nom et ses perfections adorables. Ce n'est pas dans les hauteurs du monde savant que se trouvent les athées.

Mais disons quelque chose de particulier sur chaque science. Sans être ni astronome, ni physicien, ni naturaliste, ni physiologiste, interrogeons toutes ces sciences qui ont pour objet l'étude de l'univers, et il nous sera aisé de comprendre que, loin de déposer contre l'existence de Dieu, elles ne font qu'entourer de nouvelles lumières cette première de toutes les vérités.

Et d'abord, je n'ai qu'à regarder le ciel pour croire à l'existence de Dieu. Mais si l'astronomie me prête un moment ses télescopes, et que l'algèbre vienne m'aider de ses calculs, l'immensité recule ses limites et déploie devant moi l'ordre admirable des mondes; je découvre de nouveaux cieux, où brillent, en caractères bien plus éclatants, la puissance et l'intelligence infinies du Créateur. Le soleil n'est plus un disque de lumière qui tourne autour de nous; c'est un globe de feu qui roule sur son axe immobile, au centre du monde, et dont le volume est un million de fois plus grand que celui de la terre que nous habitons [1]. De cet

[1] Dans tout ce qui suit, l'auteur a accepté les données de la science telle qu'elle existait au moment où il écrivait; ses raisonnements conservent toute leur force, malgré les variations ou les progrès de la science. (*Note de l'éditeur.*)

inépuisable foyer, qui brûle sans se consumer, la lumière jaillit, depuis six mille ans, jusqu'aux extrémités de l'univers, et elle arrive tous les jours jusqu'à nous, après avoir franchi, en moins d'un demi-quart d'heure, trente millions de lieues. Les étoiles ne sont plus des flambeaux qui décorent pendant la nuit la voûte du firmament ; ce sont des soleils, des mondes étincelants dont l'éloignement dérobe le nombre et la grandeur aux observations et aux calculs de l'astronomie. Cette science est parvenue à mesurer les planètes, et elle prouve, par exemple, que nous sommes séparés par trois cent millions de lieues de Saturne, qui parcourt une route de dix-huit cent millions de lieues. Mais ce n'est rien que ces prodigieuses distances, car toutes les méthodes de l'astronomie se trouvent en défaut, dès qu'elle les essaie sur des étoiles que l'on nomme fixes. L'espace qui nous sépare de l'étoile la plus voisine de nous ne peut pas être moindre que dix mille fois la distance du soleil à la terre ; mais il peut être des millions de fois plus grand, car il n'existe aucun terme de comparaison qui puisse servir à le déterminer. Quel est donc le chiffre qui exprimerait la hauteur de cette voie lactée, formée par un nombre infini d'étoiles que nous ne pouvons pas distinguer les unes d'avec les autres à raison de leur éloignement, et dont les rayons se confondent en un long faisceau de lumière ? Quel est enfin le cercle que décrit le dernier des mondes que Dieu a semés dans l'espace, celui qui ferme la marche de la milice brillante des cieux, comme parlent nos Livres saints ? Ici la science se tait ; après avoir effrayé notre imagination par ses calculs, elle est forcée d'avouer que les cieux surpassent infiniment tous les calculs et toute la por-

tée même de l'imagination de l'homme. Cependant l'homme découvre un ordre admirable dans tout ce qu'il connaît du ciel. Les globes s'attirent, se repoussent ; leurs mouvements sont déterminés par des lois invariables ; et, dans cette machine si compliquée, rien ne se dérange, rien n'est usé encore après soixante siècles.

Or, si le firmament dit à tous les hommes que Dieu existe, l'astronome qui découvre dans le firmament tant de merveilles cachées au reste des hommes, sera-t-il donc le seul à dire : Il n'existe pas de Dieu ? Quoi ! il n'y a pas de Dieu ? Et qui a donc étendu, déployé sur nos têtes cette voûte brillante des cieux ? Il n'y a pas d'architecte ? Et qui a donc bâti ce grand et solide, cet immense édifice ? Qui a posé sur le néant sa base immuable ? Qui a élevé ses immensurables proportions qui vont se perdre dans des hauteurs où la pensée même ne peut pas atteindre ? Il n'y a pas de Dieu ! Les astres se sont-ils donc frayé d'eux-mêmes ces routes dont ils ne s'écartent jamais ; ou bien quelle main les a lancés dans l'espace et a tracé les cercles, les ellipses qu'ils devaient parcourir ? Vous parlez d'*attraction*, de *force centripète*, de *force centrifuge* ; mais ces grands mots reculent la difficulté, et ne la résolvent pas. Car comprenez-vous comment les corps se repoussent ou gravitent les uns vers les autres, comment la matière agit sur la matière à de si grandes distances et à travers le vide ; et cette attraction, toutes ces forces, toutes ces lois avec lesquelles vous expliquez l'univers, comment les expliquerez-vous elles-mêmes sans remonter jusqu'à la volonté d'un être infini, cause souveraine et intelligente de cet univers ? Il n'y a pas de Dieu ? Et pour-

quoi le cours de cette multitude infinie de mondes qui errent dans l'immensité est-il si régulier? pourquoi les astres obéissent-ils à des lois si constantes, si invariables, que vous prévoyez d'avance leurs éclipses, leurs conjonctions, tous leurs mouvements, avec la certitude que jamais ils ne tromperont vos calculs? Attribuerez-vous au hasard une géométrie si parfaite, ou bien ne verrez-vous pas ici l'ordre immuable établi par ce Dieu créateur, que Platon a nommé *le géomètre éternel?* Vous dites qu'il n'y a pas de Dieu? Mais que penseriez-vous de moi, si, après avoir lu ces livres immortels dans lesquels Newton a expliqué l'univers d'une manière plus satisfaisante que tous les philosophes qui l'avaient précédé, je disais : Newton n'a pas existé, mais des caractères d'imprimerie ont été jetés au hasard et il en est résulté cet admirable système qui nous montre, dans un petit nombre de lois premières, la raison de tous les phénomènes du monde matériel? Vous ne verriez et tout le monde ne verrait en moi qu'un insensé. Mais quel nom faut-il donc vous donner à vous-même? car une théorie du monde suppose-t-elle plus d'art, plus de génie que le monde lui-même? A-t-il fallu plus d'intelligence pour découvrir quelques-unes des lois de cet univers que pour disposer toutes ces lois dans leur merveilleuse harmonie, et si c'est folie d'imaginer que le hasard ait été capable d'expliquer l'ordre de la nature, qu'est-ce donc que faire de cet ordre même l'œuvre du hasard?

Si du ciel nous descendons sur la terre, toutes les sciences naturelles se réuniront encore pour nous montrer partout autour de nous l'empreinte éclatante de la main de Dieu. Ici vous comprenez que nous pou-

vons à peine effleurer ce nouvel ordre de preuves qui a été développé avec beaucoup de talent par Fénelon, par Nieuwentit[1], par l'auteur du *Génie du Christianisme*, et par plusieurs autres écrivains célèbres. Et encore peut-on dire de tous ces ouvrages ce que Rousseau disait en lisant celui du docteur Nieuwentit : « Comment cet homme a-t-il pu vouloir faire un livre » des merveilles de la nature qui prouvent la sagesse » de son auteur? Son livre serait aussi gros que le » monde qu'il n'aurait pas épuisé son sujet, et sitôt » qu'on veut entrer dans les détails, la plus grande » merveille échappe, qui est l'ensemble et l'accord » du tout. »

Rien, en effet, n'est isolé dans la nature, tout se tient; dans toutes les parties de la création que l'homme connaît, il découvre des rapports admirables, et c'est ici le trait le plus éclatant qui décèle l'intelligence souveraine de Dieu. Sans doute que l'univers tout entier n'est que la manifestation d'une seule pensée infinie, que l'esprit borné de l'homme ne peut pas embrasser dans toute sa simplicité. Ainsi nous ignorons quelle place la terre occupe dans l'univers, et comment elle se lie à tout le dessein de la création. Mais tout ce que nous connaissons du système général du monde est tellement ordonné par rapport à la terre, que nous ne pouvons méconnaître le plan d'une Providence souveraine et bienfaisante. Le soleil plus rapproché de nous consumerait tout sur notre globe ; plus éloigné, il laisserait tout périr dans les ténèbres et dans le froid. La lune est dans une juste distance qui permet à la lumière empruntée dont elle revêt toute la nature pendant la nuit d'arriver jusqu'à nous, et qui empêche

que cet astre n'offusque de son disque tout le firmament ou ne rompe, par sa pression, l'équilibre des mers. Les étoiles, si elles étaient plus proches, deviendraient autant de soleils, dont l'insupportable chaleur et la lumière éblouissante rendraient la terre inhabitable; si elles étaient placées à une plus grande distance, elles ne brilleraient plus pour nous dans la nuit de l'immensité.

Considérez en lui-même le globe que nous habitons; vous apercevrez partout un dessein, un ordre parfait. Rien ici-bas qui ne se rapporte à l'homme, qui est le roi de la création, et pour qui toutes choses ont été faites, dit l'Écriture.

La nature de tous les éléments et des lois auxquelles ils obéissent les font concourir à cette fin avec une parfaite harmonie.

L'air qui forme l'atmosphère dans lequel la terre est comme balancée, s'il était plus dense, nous déroberait la lumière; il serait impénétrable aux rayons du soleil; il détruirait l'économie de nos organes; il nous accablerait de son poids. S'il était plus subtil, il ne pourrait pas être respiré, et nous mourrions également. Une atmosphère plus déliée ne pourrait plus d'ailleurs soutenir les vapeurs, les pluies nécessaires pour rafraîchir et féconder le sein de la terre. Quelle main a façonné et uni, dans un si juste tempérament, les molécules mobiles de ce fluide imperceptible? D'où sortent les vents qui portent les nuées et qui purifient les airs? qui modère leur impétuosité capable de bouleverser la terre et l'océan?

Est-ce aussi le hasard qui a fait jaillir du sein de la terre et du sein des mers l'eau, cet autre élément liquide, transparent, non moins nécessaire à l'homme

que l'air? Est-ce lui qui a combiné les propriétés merveilleuses de ce fluide?

Est-ce le hasard qui détache du sein des mers ces vapeurs légères qui montent dans l'atmosphère? Et le *balancement des nuées*, comme parle Job, est-ce le hasard qui l'a calculé d'après toutes les lois de la pesanteur et de l'équilibre? Est-ce lui qui tient suspendus et flottants dans les airs ces immenses réservoirs d'eau, qui s'épanchent en pluies salutaires, goutte à goutte, au lieu de se précipiter en formidables torrents? Est-ce le hasard qui, le niveau à la main, a distribué les eaux dans toutes les parties de la terre, qui a placé la source des rivières sur les plus hautes montagnes, et tracé les circuits, les routes tortueuses par où les fleuves se rendent tous dans l'Océan? Qui a creusé le bassin de l'Océan et renfermé dans leur lit les masses d'eau menaçantes, dont la terre est entourée? Avez-vous vu la mer dans un jour de tempête? L'œil effrayé n'aperçoit que de profonds abîmes, que des montagnes d'eau qui roulent contre le rivage avec le bruit du tonnerre. On croirait que la terre va être submergée, mais Dieu, dit l'Écriture, a marqué à la mer ses limites, Il lui a dit : Tu viendras jusqu'ici, là tu briseras tes flots tumultueux. La mer obéit, elle se laisse arrêter par une barrière de sable. On dirait qu'elle a reconnu les caractères du doigt de Dieu, imprimés sur l'arène, et qu'après les avoir adorés, elle se retire en recourbant avec respect ses vagues silencieuses.

Que dirons-nous de la nature du feu? cette matière si légère, si subtile, qui renferme en elle le principe de la lumière et de la chaleur, ce fluide merveilleux

dont Voltaire a parfaitement exprimé les propriétés dans ces deux vers latins :

> Ignis ubique latet, naturam amplectitur omnem,
> Cuncta parit, renovat, dividit, urit, alit;

» le feu est caché partout, il embrasse toute la nature;
» tout est produit, renouvelé, décomposé, consumé,
» nourri par le feu. »

Le feu est répandu dans tous les corps, dans le bois, dans la pierre, dans tous les métaux ; on le voit jaillir du sein des eaux et marquer pendant la nuit, d'une lumière brillante, le sillon que la proue des vaisseaux trace sur la surface des mers ; il pénètre dans le sein de la terre et s'insinue dans tous les germes, dans toutes les semences, pour développer leur fécondité; le feu est un principe nécessaire de tout ce qui existe, et comme l'âme matérielle du monde. Le feu est en même temps l'agent le plus puissant, le plus irrésistible, que la nature ou que les hommes puissent employer. Il embrase les volcans qui ébranlent ou déracinent les montagnes, et dispersent au loin leurs ruines fumantes ; il allume dans le sein des nuages les tonnerres, qui sont, dit l'Écriture, les messagers de la colère de Dieu. Avec le feu, l'homme décompose toutes les substances, il fait couler l'or et tous les métaux des veines des plus durs rochers ; les conquérants font tomber devant eux les tours et les murailles des villes les plus fortes, et ils lancent la mort au milieu des bataillons ennemis. Mais cet élément, si terrible et si funeste dans les mains de l'ambition, n'est que bienfaisant lorsque les hommes ne le plient qu'aux fins auxquelles Dieu l'a destiné. Il

nous éclaire et il nous échauffe, il nous console de l'absence du soleil pendant la nuit, de son éloignement pendant l'hiver, il cuit les aliments et les purifie, il sert à des usages infinis. Vous connaissez la fable de Prométhée. « Les anciens, dit Fénelon, » admirant le feu, ont cru que c'était un trésor » céleste que les hommes avaient dérobé aux dieux.[1] »

Considérons enfin la terre, le plus grossier des éléments, et qui est celui cependant où la providence de Dieu se fait peut-être le plus admirer. Si la terre était plus légère, elle n'aurait pas assez de consistance pour porter les hommes; nous enfoncerions partout comme dans l'eau ou dans le sable. Si elle était plus dure, elle deviendrait stérile comme le marbre et la pierre, elle briserait le soc de la charrue, sa surface serait impénétrable à la tige faible des moissons naissantes. La terre est la mère nourricière de tous les êtres vivants. Dieu, dit l'Écriture, tire du sein de la terre le pain qui répare les forces épuisées de l'homme, et le vin qui réjouit son cœur; et Il n'oublie pas les animaux qui le servent, Il fait pousser l'herbe des prairies pour nourrir le bœuf, compagnon de ses travaux. Toute terre ne porte pas toute sorte de fruits, et ceci est encore un bienfait de la Providence; par là, l'homme devient nécessaire à l'homme, et le commerce unit les pays et les peuples les plus éloignés.

Quelle main prévoyante et libérale a donc distribué dans les différents climats les germes des arbres et des plantes qui conviennent à chacun? Qui a semé dans toute la terre tant d'espèces innombrables de fruits, si variés par leur forme et par leur saveur, pour

[1] *Dém. de l'ex. de Dieu*, c. II, nº 15.

charmer les yeux de tous les hommes, pour satisfaire tous les goûts? Qui a pourvu à la conservation de tous les trésors du règne végétal? Pourquoi voit-on de jeunes forêts s'élever à la place des forêts antiques, et toutes les plantes renaître dans leurs semences dispersées par les vents ou par la main des hommes? Pourquoi voit-on la terre, que l'on croirait morte pendant l'hiver, revivre au printemps? Qui ouvre chaque année son sein, et d'où lui vient cette fécondité qui n'est pas épuisée encore après avoir nourri mille générations?

Ici, que n'aurions-nous pas à dire sur les mystères qui entourent la reproduction et l'organisation des plantes, sur les miracles de la végétation? Demandez aux naturalistes comment ce grain de blé, cette faible semence que vous confiez à la terre, germe dans son sein, comment les racines descendent, comment la tige monte, se développe, s'enrichit des sucs nourriciers qui arrivent par mille canaux imperceptibles; tous les naturalistes de bonne foi vous répondront qu'ils voient là comme vous un prodige qu'ils admirent sans pouvoir le comprendre. Quoi donc? une science orgueilleuse qui ne peut pas expliquer comment se forme un épi de blé prétendra-t-elle expliquer la création de l'univers sans remonter jusqu'à Dieu, et l'homme sera-t-il assez insensé pour méconnaître, dans les œuvres de la nature, la main cachée d'une puissance infinie, après qu'il a observé la nature pendant soixante siècles sans pouvoir lui dérober encore le secret de la moindre de ses œuvres?

Le temps ne nous permet pas de parler des observations des naturalistes sur l'organisation, sur les mœurs, sur l'instinct des animaux, quoique ce soit ici une des

merveilles de la nature qui publie le plus haut la puissance de son auteur. Est-ce du sein du hasard qu'est sortie cette multitude infinie d'êtres vivants qui couvrent la terre, qui se meuvent au sein de l'océan ou qui peuplent les airs? Est-ce le hasard qui a donné au poisson cette vessie qu'il vide ou remplit d'air pour s'élever à la surface des mers ou pour descendre au fond des abîmes, et ces nageoires avec lesquelles il brise avec tant de facilité la force des courants? Est-ce le hasard qui a courbé les ailes légères avec lesquelles les oiseaux fendent les airs? Est-ce lui qui leur a appris à suspendre leurs nids aux branches des arbres, à s'abriter dans ces couches mobiles contre la pluie et contre les aquilons? Est-ce le hasard qui a instruit l'abeille à construire avec un art étonnant ces maisons de cire, divisées en mille cellules pentagonales, dont l'architecture et la géométrie sont forcées d'admirer la symétrie et la régularité? Est-ce à l'école du hasard que la fourmi a étudié le cours des saisons et qu'elle a acquis cette prévoyance qui lui fait remplir chaque été le grenier où elle se renferme pendant l'hiver? D'où vient la finesse du renard, la tendresse de l'ours pour ses petits, l'instinct qui attache le chien à son maître, jusqu'a mourir pour le défendre? S'il y a dans les animaux quelque chose au-dessus de la matière, d'où est tombée en eux cette étincelle d'intelligence? et s'ils n'imaginent, s'ils ne sentent rien, qui a calculé les ressorts qui meuvent ces machines vivantes d'une manière si merveilleuse que tous les hommes sont entraînés à leur attribuer des sensations et des idées?

Quelle perfection, quelle délicatesse de travail l'histoire naturelle découvre dans l'organisation des qua-

drupèdes, des reptiles, des poissons, des oiseaux, dans la structure des moindres insectes ? Diderot disait, dans un moment de bonne foi, qu'il n'était pas nécessaire d'écraser l'athée sous le poids des mondes, qu'on pouvait l'accabler avec l'aile d'un papillon ! Mais c'est beaucoup trop encore, et nous allons voir qu'il faut bien moins d'espace à la nature pour y écrire le nom de Dieu.

Vous savez qu'il existe des verres dont la forme convexe a la propriété de disperser les rayons de lumière et d'agrandir l'image des corps? Certains microscopes font voir les objets deux cent mille fois plus grands qu'ils ne sont. A l'aide de ces instruments on découvre, dans l'eau et dans le vinaigre, une multitude infinie d'insectes, dont quelques-uns ne paraissent pas plus grands et sont, par conséquent, deux cent mille fois plus petits qu'un grain de sable. Ces insectes ont nécessairement tout ce qui constitue l'organisation d'un être vivant. Comprenez-vous ce que peuvent être les artères, les veines, les fibres de ces animalcules, dont deux cent mille pressés les uns contre les autres n'occuperaient pas plus d'espace qu'un grain de sable? Quelle est donc cette puissance dont les œuvres ne confondent pas moins notre raison par leur petitesse infinie que par leur infinie grandeur ? Est-ce le hasard ou est-ce Dieu qui s'est joué en créant l'univers, comme parle l'Écriture, et qui a formé cette chaîne immense des êtres dont tous les anneaux se lient et dont les deux bouts nous échappent également, parce que l'un se perd dans les abîmes du néant et l'autre dans les abîmes de l'immensité?

Terminons en montrant comment l'homme, placé ainsi entre deux mondes dont les miracles lui annon-

cent l'existence de Dieu, est lui-même le plus grand de tous les miracles qui attestent le pouvoir, qui publient le plus haut la puissance du Créateur.

L'homme, que je n'aime pas à entendre nommer *un animal raisonnable*, définition qui le range dans la classe des brutes, mais que M. de Bonald a défini d'une manière à la fois plus noble et plus philosophique en l'appelant *une intelligence servie par des organes*, l'homme est un être composé de deux substances distinctes, il est corps et esprit. L'homme occupe donc le milieu de la chaîne des êtres, et il est comme un abrégé de l'univers, puisque en lui se trouvent liés les deux seuls modes d'existence que nous pouvons concevoir : la pensée et la matière.

Le corps est la portion de l'homme la moins noble, c'est par là qu'il ressemble aux animaux ; aussi le corps n'a été fait que pour obéir ; c'est un esclave attaché au service de l'âme. Cependant le sceau visible d'une intelligence souveraine est empreint jusque dans l'homme physique. Et quel autre que Dieu pouvait former, avec un peu de boue, avec une vile poussière, la merveilleuse structure du corps humain, le mécanisme de cette machine étonnante dont les ressorts infinis se lient tous, se soutiennent et exécutent, avec tant de souplesse, de promptitude, de précision, tous les mouvements qui leur sont commandés ? Qui expliquera comment, en vertu d'un acte simple de ma volonté, dont à peine j'ai la conscience, les esprits vitaux partent du cerveau aussi prompts que la pensée, remuent mes jambes, mes bras après avoir mis en jeu une multitude innombrable de muscles, de tendons, de leviers qui me sont inconnus? Dans cette miraculeuse dépendance de la matière vis-à-vis de

l'esprit, non-seulement je reconnais Dieu, mais je trouve de plus une ombre, une image grossière qui me représente l'action merveilleuse de Dieu sur cet univers. Je comprends que tous les corps renfermés dans l'immensité, et les plus grands comme les plus petits, obéissent à l'intelligence infinie d'où ils émanent et qui est la cause première de tout ce qui existe, par une loi beaucoup plus nécessaire que celle qui, dans l'homme, soumet les organes à la volonté. Ainsi Dieu est à la fois le principe et l'âme du monde matériel ; de même que je n'ai qu'à vouloir, et le corps obéit, de même Dieu veut, et rien ne résiste; jusqu'aux limites les plus reculées de l'espace, la matière entend celui de qui elle tient l'être, et qui l'a faite, et elle obéit; ainsi l'ordre régulier des révolutions de la terre et des cieux n'est que la représentation mobile de l'ordre immobile des pensées de cette intelligence souveraine, dont la volonté porte le poids et règle l'harmonie des mondes sans fatigue et sans effort.

Mais revenons à l'homme. Cicéron a écrit sur les merveilles du corps humain quelques pages admirables, qui renferment une fort belle description, sans aucun doute, mais qui paraîtra bien imparfaite encore si nous la comparons au sujet; et, en voyant l'impuissance où le plus grand des orateurs a été d'élever son éloquence à la hauteur d'une seule des œuvres de la nature, comprenons du moins combien nous sommes forcés de reconnaître la faiblesse de l'homme et la grandeur de Dieu !

Il ne nous convient ni de parler après Cicéron, ni de nous jeter dans des détails infinis et dans une science qui nous est tout à fait étrangère, en entre-

prenant de vous entretetenir des nombreuses merveilles que l'anatomiè découvre dans l'organisation du corps humain, et des mystères plus nombreux encore qui lui échappent. Cependant nous ne pouvons nous défendre de vous présenter sur un de nos sens, sur les phénomènes de la vision, quelques considérations qui nous paraissent propres à frapper vivement tous les esprits.

L'antiquité admira beaucoup un sculpteur dont il est parlé, je crois, dans les écrits de Galien et de Pline, qui était parvenu à graver sur le chaton d'une bague le char de Phaéton emporté par quatre chevaux. Le dieu effrayé, laissant échapper les rênes, le char ébranlé, chancelant sur ses roues à moitié brisées, les chevaux avec leurs mors blanchis d'écume, tout était représenté dans un tableau d'une si étroite dimension avec les proportions les plus sévères. C'était là, sans doute, un travail d'une merveilleuse délicatesse, et je ne pense pas qu'en voyant ce chef-d'œuvre, il pût venir dans l'idée de l'attribuer au hasard.

Voici cependant quelque chose de bien plus prodigieux. Vous savez que notre œil est comme un miroir, dans lequel viennent se réfléchir les images des corps. Des rayons de lumière aboutissent à la rétine, et y forment une peinture dans laquelle l'âme voit les objets extérieurs. Je monte sur le dôme de Sainte-Geneviève ; je vois tout Paris avec ses mille rues, ses quarante mille édifices ; je découvre les coteaux dont cette ville est entourée, avec leurs parcs, leurs jardins, leurs magnifiques maisons de campagne ; ma vue embrasse un horizon d'environ six lieues d'étendue. Le

fond de mon œil, la rétine où viennent se concentrer les rayons de la lumière et les mirages des corps, n'a pas une ligne de diamètre. Voilà donc qu'une variété infinie d'objets qui remplissent un paysage de six lieues ou de cent quarante-quatre millions de toises carrées, est représenté sur un champ d'environ une ligne. Qui calculera l'échelle de réduction d'après laquelle se forme ce tableau dans lequel toutes les distances, toutes les grandeurs conservent leurs proportions, leurs couleurs, leurs nuances! Mais que de prodiges je découvre ici dans un seul prodige! Tous les points de cet immense horizon sont autant de centres d'où s'échappent d'innombrables rayons de lumière, qui traversent les pores de l'air, se heurtent, se croisent des milliers et des milliers de fois sans se briser et sans se confondre; car cent mille hommes observent à la fois le même paysage; ce paysage se reproduit à l'instant dans cent mille tableaux avec la même vérité, et avec toutes les insensibles modifications qu'il doit subir d'après les lois de l'optique et de la perspective. Le miracle de l'art dont nous parlions tout à l'heure et qui étonna l'antiquité, qu'est-il, je le demande, à côté de ce miracle ou plutôt de cette multitude infinie de miracles que nous trouvons ici dans une seule des œuvres de la nature?

La nature ou plutôt Dieu ne s'est pas montré moins admirable dans la structure de tous les autres organes de l'homme; le mécanisme, l'économie tout entière du corps humain présente des preuves si éclatantes de la puissance souveraine et de l'intelligence infinie de Dieu, qu'au milieu d'une dissection anatomique, Galien ne craignait pas de s'élever par une

aspiration de cœur vers l'auteur de ces merveilles.

Mais si le sceau d'une intelligence souveraine est empreint dans le corps de l'homme, c'est surtout dans l'âme qu'il reluit; là, comme dans tout l'ordre matériel, le vestige; ici l'image de Dieu.

Quelle admirable harmonie entre les deux parties qui composent l'homme! Quoique d'une nature opposée, ces deux substances se prêtent un mutuel secours pour atteindre le but commun; serviteur docile, le corps exécute les moindres volontés de celui à qui a été remis le sceptre du commandement; et la volonté, toute souveraine qu'elle soit, ne peut agir que par le ministère du corps. Du reste, tout leur est commun : les peines et les joies, les épreuves et les triomphes. Où est le nœud de cette mystérieuse union? Les philosophes l'ont vainement cherché; leurs systèmes plus ou moins ingénieux sont un hommage indirect à la profonde sagesse de celui qui l'a noué.

Comment jeter un coup d'œil sur l'âme sans se sentir porté à glorifier Dieu dont l'image est là si éclatante! Quelles admirables facultés! Par l'intelligence, l'homme se met en rapport avec la vérité; il la fait descendre jusqu'à lui.

L'intelligence de l'homme est finie, mais elle se trouve à l'étroit dans le fini; elle tend à en reculer les limites sans fin.

La mémoire le fait vivre dans le passé, mais au delà des limites de la mémoire, il découvre un passé sans limites : l'éternité. La prévoyance l'aide à plonger dans l'avenir; mais au delà des bornes de la prévoyance, il aperçoit un avenir sans bornes : l'éternité encore, l'infini dans la durée. Il cherche à mesurer

l'espace qui fuit devant lui, et il se trouve sans cesse en présence de l'immensité, l'infini dans l'espace. Enfin sa pensée épuise toutes les réalités finies, et ne peut s'y arrêter; elle s'élance au delà et poursuit les réalités infinies qu'elle ne peut cependant embrasser.

Néanmoins l'idée de l'infini est dans l'intelligence finie de l'homme; idée réelle, positive, car nous la distinguons de tout ce qui n'est pas elle; idée de toutes la plus adhérente à notre âme, la plus indestructible. Mais d'où peut venir cette idée? Qui l'a mise en nous? Le fini n'a pas pu produire l'infini! D'ailleurs toutes les idées naissent de cette idée principe, la supposent. Otez Dieu, toutes les vérités s'évanouissent. Car s'il existe une intelligence souverainement parfaite en qui réside la règle infaillible du vrai et le principe de notre intelligence, on comprend que la vérité soit quelque chose de réel, que l'on puisse y participer; mais ôtez Dieu, il ne reste que des intelligences finies, par conséquent sujettes à l'erreur, sans aucun principe certain, infaillible.

La faculté de sentir dont le terme est le bien ne prouve pas directement sans doute l'existence de son objet, mais elle y conduit indirectement. Le sentiment de la divinité est le sentiment le plus général, le plus universel. Où est le peuple dont la langue grossière n'ait pas un mot qui réponde à celui de Dieu, et chez qui ce grand nom ne réveille pas la reconnaissance, l'amour, la terreur ou l'espérance? Où est le peuple où l'on ne trouve des traces d'un culte quelconque, des symboles religieux, expression intérieure du sentiment de la divinité? Où est le peuple qui ne connaisse ni la prière, ni les serments, ni les sacrifices; chez lequel on ne rencontre pas de prêtres

autour du berceau de l'enfant qui vient de naître, ou près de la tombe du vieillard? Comment ne pas reconnaître la voix de la nature dans ces hymnes de reconnaissance et d'amour, dans ces craintes, dans ces espérances qui, comme un merveilleux concert, s'élèvent, depuis l'origine des temps, du fond de la conscience de tous les peuples vers le trône de la Divinité!

Objection de l'athéisme. — Réponse.

L'athée essaie d'affaiblir la preuve que nous avons tirée du bel ordre de l'univers en montrant que le désordre existe à côté de l'ordre, qu'il semble même souvent prédominer. Nous ne craindrons pas d'exposer cette objection dans toute sa force; car, au lieu de détruire notre démonstration, elle ne fera que la rendre plus éclatante.

Un dessein conçu par une intelligence et exécuté par une puissance infinie devrait, dit l'athée, présenter une harmonie parfaite, sans aucune des imperfections, et surtout des contradictions que nous voyons dans ce monde.

L'homme en est le centre, dites-vous. Esprit et corps, il relie en lui les deux ordres d'existences, soit. De ce centre envisageons l'ensemble.

Et d'abord combien les deux modes d'existence dont l'existence humaine est le nœud sont mal reliés en lui! Le corps doit obéir à l'esprit, cela est vrai si l'esprit est quelque chose de réel, n'est pas une chimère. Mais le corps est-il un instrument docile, un serviteur obéissant, ou un esclave révolté? Substance simple

ou matière plus subtile, s'il y a en nous un principe pensant, il devrait régner; et il nous présente le triste spectacle d'un souverain en querelle avec des sujets révoltés, leur obéissant plus souvent qu'il ne s'en fait obéir.

Voyez séparément ces deux éléments : le principe pensant, ce que vous appelez l'âme, tourmenté par le besoin de connaître et enfermé dans l'ignorance ; aspirant à la lumière et cerné par les ténèbres ; ne pouvant faire un pas dans la nature sans se heurter contre un mystère. La pensée est une souffrance ; ne vaudrait-il pas mieux être affranchi de ce tourment ? Quelles ne sont pas les infirmités du corps? Sans parler des monstruosités, des difformités qui en font souvent un objet d'horreur, y a-t-il quelque chose de plus frêle que cette machine ? Un rien suffit pour la détraquer. Et la mort ? Est-ce qu'un Dieu bon a pu condamner ses créatures à un supplice aussi affreux ?

Quels sont les rapports de l'homme avec le monde? Tout a été fait pour lui, dites-vous. On pourrait croire que tout a été fait contre lui. L'homme est en querelle avec toute la nature. La terre, comme une mère avare, ne lui donne le pain qui le nourrit qu'à regret et après qu'il a déchiré son sein avec le tranchant de la charrue. Cette terre semble si peu faite pour lui qu'elle ne lui offre guère que des sites rigoureux : les glaces des pôles, les feux de l'équateur, — les climats tempérés sont une exception, — et encore dans ces zones privilégiées, les landes, les sables, les terrains improductifs absorbent une grande partie de l'espace. L'homme ne peut à son gré conjurer ou diminuer les intempéries des saisons; il n'a aucun empire sur les vents ; il ne saurait empêcher les orages de détruire en un moment le travail d'une année.

Partout sur la terre la trace des révolutions qui l'ont bouleversée : les montagnes, les volcans, la mer, les tempêtes.

L'homme est avec l'homme en une guerre incessante et pour ainsi dire universelle; les peuples se heurtent contre les peuples, et l'histoire n'est guère que le récit de ces grandes luttes, ou pour mieux dire de ces horribles boucheries.

Est-ce là l'ordre, l'harmonie que l'on devrait trouver dans l'œuvre d'une sagesse infinie ? Dans le plan actuel, le monde serait plutôt une ironie d'un esprit malfaisant que la pensée d'un Dieu infiniment parfait comme vous le rêvez. Disons plutôt que c'est un jeu aveugle du hasard.

Cette objection ne peut être embarrassante que pour le déiste. Elle se borne à constater l'existence du mal dans le monde.

Et cependant le déiste lui-même n'est pas sans réponse.

Le monde, vu avec les seules lumières de la raison, présente un ordre admirable, des traces évidentes d'intelligence, de sagesse, et, à côté, des imperfections.

L'imperfection est la condition du fini ; les contradictions même que l'on signale peuvent tenir à des causes qui nous échappent parce que nous n'embrassons pas l'ensemble; dans tous les cas, l'ordre prouve une intelligence ordonnatrice, et la création une puissance infinie.

Le désordre, d'ailleurs, suppose la notion de l'ordre; si le monde ne réalise par l'idéal de l'ordre, il en fait du moins comprendre l'idée.

Les réponses du déiste laissent néanmoins subsister des ténèbres.

Ces ténèbres disparaissent devant les lumières de la révélation.

La foi nous apprend que le monde n'est pas tel qu'il est sorti des mains de Dieu.

Le monde matériel, côté secondaire du plan divin, est subordonné au monde spirituel.

L'homme avait été établi le centre et le roi de la création, il s'est révolté. Le sceptre du monde inférieur a été brisé dans ses mains. La nature s'est insurgée contre ce vassal infidèle, qui s'était lui-même insurgé contre son maître,

Est-ce là ces contradictions qui vous choquent? Elles attestent la faute de l'homme.

Le monde ressemble à un édifice magnifique frappé par le feu du ciel. Malgré les ravages de la foudre, la pensée de l'architecte n'en est pas moins admirable; elle reluit à travers les ruines.

En outre, dans le plan providentiel, les désordres que vous signalez sont ramenés à l'ordre par la miséricordieuse sagesse de Dieu ; le monde est reconstitué sur une base divine.

La lutte contre l'ordre matériel devient un principe de mérite. Il n'est pas jusqu'à la mort qui n'ait son amoureuse destination. Est-ce que par le martyre, par l'acceptation volontaire de la mort, l'homme ne donne pas à Dieu la plus haute preuve de son amour ?

Pour compléter, s'il était nécessaire, les deux démonstrations positives que nous avons exposées de l'existence de Dieu, nous pourrions y joindre une démonstration indirecte, qui suffirait à elle seule pour que l'existence de Dieu fût la vérité la plus démontrée. Comment rester athée quand on considère les dernières conséquences de la négation de Dieu ?

La force de toute démonstration négative consiste à montrer une liaison si nécessaire de la vérité que l'on repousse avec une vérité déja reconnue qu'il faut admettre celle-ci ou rejeter l'autre. Si la raison prend ce dernier parti, si elle abandonne le principe qui vous était commun avec elle, il faut chercher un principe autre. De négation en négation, vous la pousserez au scepticisme ; là elle vous échappera, mais dans la mort.

Or Dieu, premier principe de toute existence, est aussi le premier anneau de toutes les vérités, anneau si nécessaire qu'en le brisant vous brisez toute la chaîne. Otez Dieu, vous arrachez la base commune sur laquelle repose le monde de la pensée, le monde moral, et le monde social. Tout s'écroule dans le néant.

L'athéisme, en premier lieu, sape dans sa base tout l'ordre intellectuel.

Il existe divers ordres de connaissances et de certitude correspondant aux divers objets que l'intelligence humaine peut atteindre ; or, Dieu est le fond de toutes ces connaissances ; la foi en Dieu est la condition de toute certitude. L'athée conséquent ne serait assuré de rien, ne pourrait se rendre raison de rien. C'est ce dont vous demeurerez convaincu si vous considérez :

D'abord les conditions de la certitude physique, des sciences qui ont pour objet l'ordre matériel.

Les sens sont le milieu par lequel l'intelligence se met en rapport avec le monde physique ; les images du monde extérieur que les sens présentent à mon âme, est-ce une représentation fidèle, est-ce un tableau fantastique ? L'invincible instinct par lequel j'adhère au témoignage des sens ne prouve rien, si je ne suis pas sûr que je suis l'ouvrage d'un Dieu essentielle-

ment bon et vrai, qui n'a pas voulu se jouer de moi par de vaines illusions ; la véracité de Dieu est donc la seule garantie certaine que mes sens ne me trompent pas. Après que les sens m'ont mis en possession de faits, la science n'existe pas encore. La science est une explication de faits, de phénomènes. Toute science suppose un ordre, des lois dans la nature, et par conséquent un législateur, un ordonnateur suprême. Si le monde n'est pas la manifestation d'une pensée souverainement intelligente, s'il n'est pas régi par une volonté essentiellement d'accord avec elle-même, toutes les inductions, les déductions, les analogies sur lesquelles s'appuient les sciences physiques, ne sont plus qu'une chimère.

En deuxième lieu, la certitude morale. Tout ce qui échappe à mon expérience, c'est-à-dire presque tout l'ensemble de ma connaissance ne peut être saisi que par le témoignage des hommes. Or, la certitude du témoignage implique la foi dans certaines lois qui régissent la nature morale et par conséquent dans un législateur.

En troisième lieu, la certitude métaphysique elle-même s'évanouit avec l'idée de Dieu. Car qu'est-ce que les essences s'il n'existe pas un être nécessaire? Comment oserais-je affirmer que tout n'est pas variable, contingent, relatif dans l'ordre des idées, s'il n'existe par une intelligence immuable : ôtez cette base et tous les principes scientifiques s'évanouissent.

Et enfin, quel est l'instrument de toute connaissance? — La raison. — La confiance dans la raison est la base de toute certitude, de toute science. Cet acte de foi est-il légitime? Oui, si la raison vient de Dieu, si elle est

l'image de Dieu en moi. Mais s'il n'existe pas un Dieu, une raison souveraine, serai-je assuré que ma raison est un instrument de vérité plutôt qu'un instrument d'erreur? cette soif de la vérité que j'éprouve n'est-elle pas une illusion ?

Donc Dieu, vérité première, est le soleil du monde de la pensée, qui en s'éteignant laisserait tout dans les ténèbres.

Mêmes conséquences dans l'ordre moral. Dieu est le principe nécessaire de tous les sentiments qui constituent l'homme moral comme de toutes les vérités qui constituent l'homme intelligent : ôtez la notion d'une justice, d'une bonté souveraine, et tous les sentiments d'équité, de bienveillance, d'où naît la conscience, ne présentent plus rien que de variable, de relatif, aucun caractère de vérité absolue; la conscience s'évanouit, et avec elle le lien de la société humaine.

Nous ferons ressortir ces funestes conséquences dans la conférence suivante, en établissant la nécessité de la religion dans ses rapports avec l'ordre moral et la société.

CINQUIÈME CONFÉRENCE

Rapports nécessaires entre l'homme et Dieu ou nécessité d'une religion.

Messieurs,

Dieu existe. Notre foi nous le dit, et la raison confirme notre croyance. Ce Dieu, dont l'existence nous est ainsi attestée par tous les moyens de connaissance dont nous pouvons disposer, n'est pas un être abstrait, produit de notre esprit; c'est un Dieu vivant, créateur et père. Tous les êtres sont sortis de Lui, et par conséquent dépendent de Lui : la création inférieure, les animaux, l'homme. L'ensemble des rapports qui unissent l'homme à Dieu est ce que nous appelons religion.

Entre Dieu et l'homme fait à la ressemblance, à l'image de Dieu, on conçoit trois sortes de rapports : trois choses, par conséquent, constituent la religion : les dogmes, la morale et le culte.

Les dogmes sont l'expression des rapports de l'in-

telligence finie de l'homme avec l'intelligence infinie de Dieu, règle de toute vérité.

La morale est l'expression des rapports de la volonté imparfaite de l'homme avec la volonté parfaite de Dieu, règle de tout ce qui est bien.

Le culte est l'expression de l'amour, de la reconnaissance de l'homme envers son Créateur; il comprend tous les hommages intérieurs ou extérieurs par lesquels nous pouvons honorer les perfections de Dieu, rendre à Dieu une gloire bornée, il est vrai, mais pourtant semblable à la gloire infinie que Dieu se rend à lui-même.

La religion ou la société de l'homme avec Dieu est possible, car, si elle ne l'était pas, aucun des rapports que nous venons d'indiquer ne pourrait être conçu par la pensée, ni exprimé par la parole.

Dieu a voulu qu'il existât une religion, sans cela l'homme n'aurait pas été créé semblable à Dieu, capable de connaître Dieu, d'élever son intelligence jusqu'à son intelligence infinie, de soumettre sa volonté à la volonté souveraine, de l'aimer et d'honorer ses perfections.

La nécessité d'une religion est une conséquence de l'existence simultanée de Dieu et de l'homme, qui a été toujours reconnue par tout le genre humain. Cherchez un peuple, dans le monde, sans foi, sans morale, sans un culte quelconque; cherchez un peuple qui ait cru que la créature ne doit rien à l'auteur de son être; qu'entre le ciel et la terre, entre Dieu et l'homme, il n'existe aucuns rapports, aucuns liens de dépendance, de reconnaissance, d'amour : à peine apercevrez-vous çà et là quelques hommes qui osent murmurer à l'écart ces blasphèmes, mais leur voix sinistre est étouffée par l'imposant concert d'adorations et de louanges qui reten-

tit dans tous les siècles, qui s'élève de tous les points de l'univers vers le trône de la divinité.

Dès lors il devient superflu d'établir par le raisonnement la nécessité d'une religion, que l'on ne peut nier, à moins de supposer trompeuse la raison humaine, à moins de renoncer par là même à toute certitude, à toute vérité, et d'éteindre ainsi au dedans de soi la vie de l'intelligence.

Cependant, pour vous faire mieux comprendre la folie et le crime de l'impiété, il est bon de montrer comment tous les desseins que Dieu a eus en créant l'univers, comment toutes nos destinées se lient à la religion, comment la religion, que l'impie repousse comme une chose absurde ou du moins indifférente, est la seule chose importante, nécessaire, soit qu'on la considère par rapport à Dieu, ou par rapport à l'homme, ou par rapport à la société.

1° Nécessité de la religion considérée par rapport à Dieu.

Élevons notre âme au-dessus de la région des sens ; remontons à l'origine des choses, pour chercher dans le sein de l'Être infini la pensée dont le monde est sorti. Que voyons-nous ?

Dieu existant seul, lorsque rien n'existait. Tous les êtres possibles renfermés en Lui, Il peut les réaliser; Il peut les retenir éternellement dans le néant, puisqu'Il n'est nécessité à en produire aucun au dehors, puisque aucun ne Lui est nécessaire, qu'Il se suffit à Lui-même, et, qu'en reposant ses contemplations et son amour sur ses infinies perfections, Il se rassasie Lui-

même pendant toute l'éternité de gloire et de bonheur.

Dieu était donc libre de ne pas créer l'univers ; mais, comme une intelligence souverainement parfaite n'agit pas au hasard, en se déterminant à créer, Dieu a dû se proposer un but, et avoir un dessein. Quel a été ce dessein ? Quelle est, si j'ose le dire, la pensée qui éveilla la puissance infinie de Dieu, le jour où il sortit de son repos éternel et où fut prononcée cette parole qui féconda le néant ou plutôt qui ouvrit le sein de l'Être infini pour en laisser échapper cette variété innombrable de créatures qui composent le monde auquel nous appartenons ? Ici il n'y a qu'à songer que lorsque Dieu résolut de produire l'univers, il existait seul, il ne devait rien qu'à lui, que d'ailleurs il ne pouvait se proposer une fin qui ne fût indigne de lui, à moins de s'envisager lui-même dans son œuvre, et la raison seule nous conduira à cette vérité, proclamée par nos livres saints, et qui renferme toute la pensée de la religion et de l'ordre moral, « que Dieu est la » fin nécessaire comme le principe de tous les êtres, » « qu'il a fait toutes choses pour lui-même et pour sa » propre gloire [1], » ce qu'il faut entendre, comme vous le comprenez, non de cette gloire essentielle que Dieu trouve en lui-même par la contemplation et l'amour de ses propres perfections, mais de la gloire accidentelle, extérieure, qui résulte de la manifestation de ses perfections infinies.

L'univers tout entier n'est en effet que la manifestation de Dieu ; sa puissance est écrite dans les cieux en caractères éclatants ; l'étendue nous présente l'image de son immensité ; son intelligence reluit

[1] Ego sum principium et finis. (Apoc., I, 8) — Universa propter semetipsum operatus est Dominus. (Prov., XVI, 4.)

dans la merveilleuse harmonie de tous les êtres créés : depuis les soleils qui parcourent les immensurables orbites qui leur ont été tracés dans le firmament, jusqu'à l'insecte obscur qui se cache sous l'herbe, tout publie la magnificence, la grandeur, la sagesse du Créateur, et la nature forme un tout tellement ordonné, que dans ses moindres détails, comme dans son ensemble, elle porte l'empreinte sacrée des perfections infinies de son auteur ; c'est ce que Moïse exprime d'une manière admirable, lorsqu'il nous représente Dieu, à mesure qu'il achevait la création du ciel et de la terre et de tous les êtres qu'ils renferment, s'arrêtant pour les considérer, les trouvant propres aux fins pour lesquelles ils étaient destinés, et se complaisant dans chacune de ses œuvres, parce qu'il y voyait l'expression fidèle de sa pensée. *Et vidit Deus cuncta quæ fecerat et erant valdè bona* [1].

Cependant la fin générale, le dessein nécessaire de la création n'aurait pas été accompli, si la création se fût arrêtée au monde matériel ; car la nature inanimée peut bien réfléchir les traits de la divinité, mais elle ne peut pas honorer Dieu par elle-même. Aussi nous voyons dans le récit de l'historien sacré, qu'après *les générations* de la terre et du ciel qui n'ont coûté à Dieu que quelques paroles et qui ont été comme un jeu de sa puissance infinie, Dieu tient conseil en lui-même, qu'il s'applique pour ainsi dire tout entier à un dernier ouvrage, terme nécessaire où vient aboutir le dessein de toutes ses œuvres. « Faisons l'homme, dit-il, à » notre image et à notre ressemblance ; et qu'il domine » sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur

[1] Gen., I.

» les animaux qui demeurent sous le ciel, et sur tous » les reptiles. Et Dieu créa l'homme à son image, et il » le créa à l'image de Dieu... Et le Seigneur-Dieu » forma le corps de l'homme du limon de la terre, et » il répandit sur son visage un souffle de vie, et » l'homme fut fait âme vivante[1]... » Ici, nous découvrons le dessein du Créateur, et la pensée divine dont l'univers est la manifestation nous est dévoilée dans sa merveilleuse unité. Entre l'Être infini et les êtres brutes ou inanimés, j'aperçois un être, composé d'une double substance, qui tenant par son corps à la partie matérielle du monde, et par son âme à la Divinité, est le lien destiné à unir le monde à son auteur. Créé à la ressemblance de Dieu, capable d'entrer en société avec lui, l'homme commande à toutes les créatures, parce qu'il les représente toutes devant le Créateur; il est le roi de ce monde visible, parce qu'il en est le pontife; le souverain de la nature, parce qu'en lui la nature inanimée s'inclinera devant son auteur. Ainsi, tous les êtres concourront à la fin nécessaire de tous les êtres, la gloire de Dieu, mais d'une manière diverse. Le monde matériel est destiné à réfléchir aux yeux de l'homme toutes les perfections de Dieu, et l'homme prêtant sa voix aux êtres insensibles et muets, acquittera envers Dieu, au nom du monde matériel et de lui-même, le tribut d'adorations et de louanges que lui doivent ses œuvres.

Dès lors, la religion, qui renferme toutes les destinées de l'homme et tout le plan de cet univers, se présente à nous comme une dette sacrée dont Dieu a écrit les titres partout, au dehors, au dedans de nous-même. Considérez en effet un moment la place que l'homme

[1] Gen., I, II.

occupe dans la chaîne immense des êtres, les rapports qu'il a avec la création tout entière, et les rapports que lui seul est capable d'avoir avec le Créateur, et vous reconnaîtrez que tout a été fait pour l'homme et que l'homme a été fait pour Dieu.

Tout a été fait pour l'homme. Car, ôtez l'homme, et de quoi serviraient les beautés, l'ordre admirable de la nature? Est-ce pour la brute, dont les regards sont penchés sur la terre et qui est occupée à brouter l'herbe des champs, que le soleil se lève tous les jours avec tant de pompe et de majesté? Est-ce pour les oiseaux de la nuit que brillent tous ces mondes étincelants que Dieu a semés comme la poussière dans l'immensité des cieux? Non, puisque l'homme est seul capable de voir Dieu dans ce magnifique tableau. Otez l'homme, et l'univers n'est plus qu'une vaine représentation, et toutes les merveilles qu'il renferme ne sont que des miracles sans objet.

L'homme a été fait pour Dieu. Car, pourquoi l'homme aurait-il été distingué de toutes les autres créatures par tant de nobles prérogatives qui le rapprochent de la Divinité? Pourquoi aurait-il été créé seul capable de connaître Dieu, de s'élever de la contemplation de ses œuvres, jusqu'à la contemplation et l'amour de ses infinies perfections? « De qui cette image? demandait Jésus-Christ aux Juifs qui lui présentaient une pièce de monnaie [1]. De César. — Rendez donc à César ce qui appartient à César. » — Je dirai de même : O homme, repliant un moment tes regards sur la plus noble portion de ton être, vois ce reflet d'une intelligence souveraine qui t'éclaire, cette étincelle d'un amour infini qui brille en toi, et réponds :

[1] Matth., XXII, 20.

De qui est cette image? — De Dieu. Rends donc à Dieu ce qui appartient à Dieu, ne lui dispute pas ce qu'il s'est réservé : cette intelligence, cet amour, par où il a imprimé en toi son caractère, cette âme enfin qui porte pour ainsi dire son origine divine et ses divines destinées écrites dans l'excellence de sa nature, et dans toutes les nobles facultés qui la rendent semblable à son divin auteur.

Mais ici j'entends la voix de l'impie : « Dieu est trop grand pour s'abaisser jusqu'à l'homme. Que sont les hommes devant Dieu? Des vers de terre qui disparaissent sous la majesté de ses regards. Et nous penserions qu'à cette hauteur nos insultes peuvent l'atteindre, ou nos vertus monter jusqu'à lui? Désabusons-nous d'une aussi grossière illusion. Eh! qu'importent à l'Être infini les hommages ou les blasphèmes, la haine ou l'amour d'un être faible, borné et qui touche au néant? »

« Intelligence dégradée, répond l'auteur de l'*Essai » sur l'indifférence*, est-ce là ton excuse? est-ce là le » fondement de ta stupide sérénité dans l'oubli de tes » devoirs? L'être qui t'a créé est trop grand pour t'avoir » créé pour lui, il est trop parfait pour se soucier de la » perfection de son ouvrage? Dieu est trop au-dessus » de toi pour s'irriter que tu te préfères à lui, que ta » volonté s'oppose à sa volonté souveraine! Dieu est » trop sage pour avoir établi un ordre parmi ses créa- » tures intelligentes, pour exiger qu'elles l'observent! » En te donnant l'être, il t'a dit : Je te crée pour » m'adorer et pour m'outrager, comme il te plaira; » pour m'aimer et pour me haïr, selon tes caprices; » la vérité, l'erreur, le bien, le mal, tout ceci m'est » indifférent : ton existence isolée ne se lie à rien

» dans mes conseils; vile production de mes mains, tu » ne mérites pas de fixer mes regards : sors de ma » vue, sors de ma pensée, et que la tienne soit ta loi, » ta règle et ton Dieu !

» Chose étrange, que l'on s'affranchisse de tout de- » voir envers le Créateur, sur les raisons mêmes qui » prouvent le plus et l'importance de ces devoirs et » combien l'homme se rend coupable en les violant. » Vous refusez d'adorer Dieu, et pourquoi? Parce » qu'il est trop grand, trop parfait, c'est-à-dire trop » digne qu'on l'adore. Vous refusez d'obéir à Dieu, et » pourquoi? Parce qu'il a trop de droits à l'obéissance. » Vous refusez d'aimer Dieu, et pourquoi? Parce qu'il » est trop juste, trop saint, trop bon, c'est-à-dire trop » aimable. Je ne m'étonne plus qu'ayant préparé des » réponses si péremptoires, vous attendiez en repos » le jugement qui décidera de votre sort éternel. » (tome I, ch. XII, p. 480, 1re éd.) »

Reconnaissons cependant tout ce qu'il y a de réel dans l'objection des impies. Il est très-vrai qu'entre la grandeur de Dieu et notre néant, il n'existe aucune proportion, et ainsi voilà deux choses qui paraissent opposées et que la raison nous démontre avec une égale certitude; d'un côté, que le monde a été créé pour la gloire de Dieu, et que par conséquent la religion est nécessaire; d'un autre côté, que les hommages stériles d'un être borné ne peuvent intéresser la gloire de l'Être infini. Les déistes chercheraient en vain dans leurs systèmes le nœud de cette difficulté, et ces philosophes inconséquents qui rejettent la religion révélée, parce qu'elle renferme des mystères, se voient forcés ainsi de faire reposer sur un mystère, disons mieux, sur une véritable contradiction,

ce vain fantôme de culte qu'ils appellent la religion naturelle. Mais l'objection des impies, insoluble pour les déistes, n'en est pas une pour le chrétien. Car entre Dieu et l'homme le christianisme nous montre un médiateur, Dieu et homme tout ensemble, qui comble le vide immense qui nous séparait de Dieu, et qui communique à nos hommages, qu'il est chargé de présenter au souverain Être, une valeur infinie. Que l'impie n'espère donc plus échapper à la religion en creusant dans son néant, qu'il ne parle plus de la distance infinie qui sépare l'homme de Dieu, le ciel de la terre, car Dieu et l'homme, la terre et le ciel se touchent en Jésus-Christ ; ineffable mystère qui, comme nous le verrons, fait le fond du christianisme, et auquel nous avons été dès maintenant forcés de remonter pour pouvoir expliquer la religion, tant il est vrai que le monde moral ne présente à la raison de l'homme que d'impénétrables ténèbres, qui ne pouvaient être dissipées que par Celui qui a dit de lui-même : Je suis la lumière du monde. *Ego sum lux mundi*[1].

2° Nécessité de la religion par rapport à l'homme.

Nous avons vu que la première fin que Dieu a dû se proposer en créant l'univers, c'est sa propre gloire ou la manifestation de ses perfections infinies. Or, cette fin essentielle de la création, relative à Dieu, renferme une fin secondaire, relative à la créature. Car une bonté infinie étant nécessairement un des attributs d'un Dieu infiniment parfait, la gloire de Dieu exigeait

[1] Joan., VIII, 12.

que la création fût la manifestation de la miséricorde de Dieu, comme de toutes ses autres perfections.

Donc il a été nécessaire que l'homme, créé à l'image de Dieu, et rendu participant de son être, fût rendu capable aussi de participer à son éternelle félicité.

Le bonheur des êtres dépend du développement complet et de la perfection de leurs facultés.

Connaître, aimer et agir, voilà tout l'homme; telles sont les nobles facultés par où il ressemble à Dieu.

Donc, pour que l'homme soit heureux, il faut qu'il connaisse la vérité, qu'il aime le bien, qu'il possède une règle qui rende ses actions conformes à l'ordre.

La religion renferme ces trois conditions du bonheur de l'homme :

Elle perfectionne l'intelligence de l'homme en la mettant en rapport avec Dieu, qui est la vérité infinie.

Elle perfectionne notre amour en le faisant reposer en Dieu, qui est le souverain bien.

Elle met l'ordre dans nos actions en les rendant conformes à la volonté de Dieu, règle immuable de l'ordre.

Donc, le bonheur, ou, pour parler la langue du christianisme, le salut de l'homme ne se trouve que dans la religion, ou dans l'union de l'homme avec Dieu.

Donc la religion est nécessaire à l'homme. Cependant, l'homme ayant été créé libre, la religion, la société de l'homme avec Dieu, et par conséquent le bonheur de l'homme dépend de sa volonté.

Dans cette vie, l'union de l'homme avec Dieu ne peut pas être parfaite, déterminée qu'elle est par la volonté de l'homme, toujours faible, toujours sujette à

l'inconstance; d'où il suit qu'il ne peut pas exister pour l'homme, dans cette vie, de bonheur parfait.

La séparation de l'homme avec Dieu n'est jamais complète ici-bas, puisque par les efforts de sa volonté l'homme peut toujours se rapprocher de Dieu; d'où il suit que le malheur de l'homme n'est jamais absolu sur la terre.

La mort consomme, rend irrévocable l'état dans lequel l'homme s'était placé volontairement par rapport à Dieu.

De là l'union parfaite, éternelle du juste avec Dieu; d'où résulte une parfaite, une éternelle félicité.

De là cette éternelle, cette complète séparation de Dieu; d'où résulte le malheur complet, éternel de l'impie.

Dans ce moment nous devons considérer l'homme dans cette vie, mélange de bien et de mal, et montrer comment la religion commence sur la terre le ciel du juste, et l'impiété l'enfer du méchant.

L'homme qui vit uni avec Dieu par la religion, trouve le repos de son esprit dans la foi, qui le met en rapport avec l'intelligence infinie de Dieu autant que le permet la faiblesse de son intelligence, et dont les nuages mystérieux ne lui dérobent la connaissance et n'obscurcissent à ses yeux la certitude d'aucune vérité nécessaire. Il trouve le repos du cœur dans la charité, qui lui fait posséder le souverain bien dans toute l'étendue que comportent les bornes de son amour; travaillant sans relâche à rendre ses actions conformes à la règle de l'ordre, qui lui est manifestée, le calme de la conscience lui est assuré, autant que le souffre l'imperfection de sa fragile volonté. Ainsi, sans pouvoir arriver à la parfaite félicité, le juste est plus

heureux à mesure qu'il croit, qu'il aime davantage, qu'il fait plus d'efforts pour s'approcher dans ses œuvres de la perfection, c'est-à-dire à mesure qu'il est plus religieux. Et l'espérance le dédommage en partie de ce qui manque toujours au bonheur de la terre, en le faisant vivre d'avance dans le ciel. Elle charme pour lui les peines de la vie présente, elle les endort dans les joies de la vie future. De là cette sérénité, ce calme inaltérable de l'homme religieux. C'est à lui seul que convient ce sublime portrait du sage, tracé par un poëte latin, et dont la sagesse humaine ne pourrait nous présenter que la parodie. L'homme religieux est le seul homme que rien ne saurait ébranler, pas même la ruine de ce monde, car son espérance, sa vie est dans un autre monde, et il chanterait l'hymne de sa délivrance, en s'élevant du milieu des débris de la terre et du temps vers le séjour de l'immortalité.

Mais l'homme qui vit séparé de Dieu chercherait en vain le bonheur; car, 1° Point de repos pour son intelligence, qui ne saurait trouver hors de la religion une règle qui fixe ses incertitudes, et qui ne fera qu'errer de doute en doute jusqu'aux bords du tombeau dont les sombres ténèbres renferment des secrets qui épouvantent l'impie. 2° Point de repos pour son cœur. Son amour, détourné de Dieu, ne peut s'arrêter qu'en lui-même. Dès lors, ou bien il s'aimera dans la partie la plus noble de lui-même, dans son intelligence; et demandez aux savants si l'étude des sciences humaines a jamais pu satisfaire l'impatiente curiosité de leur esprit; demandez à tous les hommes qui ont poursuivi par tant de chemins différents cette chimère que l'on nomme la gloire, si cette

vaine pâture de l'orgueil a jamais pu rassasier la faim de bonheur qui les consumait; ou bien il s'aimera dans ce qu'il a de plus vil, et il cherchera dans les sens un bonheur semblable à celui de la brute; et demandez à tous ceux qui en ont fait une cruelle expérience, si ces jouissances abjectes ne laissent pas toujours le cœur vide, sans compter les chagrins, les jalousies, les fureurs qui font si souvent de l'amour impur, suivant le mot de l'Écriture, un enfer anticipé. 3° Point de repos pour la conscience, car une volonté perverse ne viole jamais l'ordre impunément; mais chaque action criminelle ajoute un anneau à cette chaîne pesante des remords par lesquels la justice divine saisit, pour ainsi dire, d'avance, dans cette vie, les coupables qu'elle attend aux portes de la vie future. Ainsi, sans arriver jamais à un malheur complet, irrévocable, l'impie devient plus malheureux à mesure qu'il s'éloigne davantage de la religion dans ses pensées, dans son amour, dans ses actions. Point de dédommagement pour lui, nulle consolation dans les peines de cette vie, pas même l'attente de la mort; car, point d'espérance ! cette terrible inscription est écrite sur le tombeau de l'impie, comme sur les portes de l'enfer : *Vous qui entrez laissez toute espérance.*

3° Nécessité de la religion par rapport à la société.

Si loin que l'on remonte dans l'histoire des sociétés humaines, on n'en trouve pas une seule qui n'ait eu ses fondements dans la religion. « Jamais aucun État ne fut fondé, dit Rousseau, que la religion ne lui servît de base. »

Ainsi, qu'il soit nécessaire de s'élever jusqu'à la volonté souveraine de Dieu pour trouver le principe des droits et des devoirs qui lient les hommes entre eux; qu'il existe une loi éternelle de justice originairement révélée et qui est la source première de ces notions de morale sans lesquelles on ne conçoit pas l'existence de la société, ce sont là des vérités reconnues de tous les peuples, proclamées par tous les philosophes et tous les législateurs, et qu'on ne peut nier, par conséquent, sans répudier la raison de tous les siècles.

Un coup d'œil sur les lois constitutives de la société suffira pour nous en convaincre.

La société humaine n'est que l'ensemble des rapports qui unissent les hommes entre eux.

Or il existe entre les hommes des rapports de diverse nature.

Il existe des rapports de peuple à peuple, réglés par ce que l'on nomme le droit des gens.

Il existe dans chaque société particulière une autorité souveraine, centre et lien du corps social. Les rapports du souverain avec les sujets sont déterminés par ce que l'on nomme la constitution de l'État.

Enfin il existe des rapports qui unissent les individus, les familles dont se compose chaque société, et d'où dérive l'ensemble des devoirs que l'on nomme la morale publique.

Droit des gens, constitution, morale publique, tels sont les rapports ou les lois qui constituent la société humaine. Aucune de ces lois ne peut trouver son principe et sa règle hors de la religion.

En effet, en premier lieu, ôtez la religion et la lumière que ses enseignements divins répandent sur

l'origine, sur les devoirs, sur les destinées de l'espèce humaine; faites taire cette voix imposante du christianisme et de la tradition qui nous apprend que tous les hommes répandus dans l'univers, quelque différents qu'ils soient d'esprit, de mœurs et de langage, ne sont cependant tous que les membres épars d'une même famille, les rejetons d'une tige commune, les enfants d'un même Dieu; ôtez Dieu et sa justice souveraine, qui consacre tous les droits, qui protége toutes les faiblesses, qui punira toutes les violences, et, dès lors, quel lien imaginerez-vous pour unir les peuples? Qu'est-ce que les hommes ont de commun avec les hommes? que se doivent-ils? Qu'est-ce que l'humanité? Un vain mot. Il ne reste rien que l'intérêt; il devient la seule règle de la politique. Tout ce qui est utile à l'État est permis. Il n'y a plus d'autre droit des gens que le droit du plus fort. Rien ne modère ce droit terrible, la victoire devient impitoyable, et l'esclavage est la condition la plus douce des vaincus.

En second lieu, point de société sans un pouvoir souverain, sans une subordination qui suppose d'une part le droit de commander et de l'autre le devoir d'obéir. Or comment la philosophie explique-t-elle le devoir d'obéir et le droit de commander? Par le contrat social. Mais qu'est-ce que ce contrat? Par devant qui a-t-il été passé? Où les titres en ont-ils été conservés? L'histoire se tait, et nous avons beau remonter à l'origine de toutes les sociétés, jamais nous n'apercevons rien qui ressemble à ces conventions d'où la philosophie prétend faire dériver l'existence de toutes les sociétés humaines. Mais, de plus, quand elle pourrait nous produire en bonne et due forme tous ces chimériques contrats, quelle force auraient-ils?

Comment mes sauvages ancêtres ont-ils pu aliéner ma liberté par quelques mots échangés entre eux et un chef barbare il y a 1400 ans? Vous qui ne voulez rien reconnaître au-dessus de l'homme, expliquez-moi comment la volonté d'un homme peut lier toute sa postérité pendant une si longue suite de siècles? D'ailleurs tout contrat implique l'idée d'obligations mutuelles? Quel est le juge des obligations qui dérivent de votre contrat social? Est-ce le souverain? Vous créez un despotisme sans règle. Sont-ce les sujets? Vous évoquez le fantôme de la souveraineté du peuple que nous connaissons; car l'histoire nous le montre apparaissant de temps à autre sur la scène du monde politique, et toujours au milieu du sang et des ruines, chassant les rois vers l'échafaud et les peuples vers l'anarchie.

Écoutons, au contraire, la religion. La religion, en nous montrant, dans la famille, le germe des sociétés humaines, nous fait voir dans l'autorité paternelle la source sacrée de la royauté. Le christianisme fait plus, et en faisant briller sur le front des rois un rayon de la puissance divine, il consacre le pouvoir en même temps qu'il ennoblit l'obéissance. Là paraît la véritable dignité de l'homme, trop grand pour obéir à un autre qu'à Dieu. Le chrétien qui voit le ciel au-dessus du trône fléchit le genou sans s'abaisser. Il n'est point dégradé par une soumission qui ne s'arrête pas à l'homme, mais qui s'élève à la divinité. Là aussi les rois trouvent leurs devoirs écrits dans le titre même de leur élévation. Ce n'est pas pour eux que leur a été donnée cette haute puissance; ministres de Dieu pour le bien, comme les appelle l'Écriture, ils doivent retracer en eux la justice, la bonté de Dieu,

autant que la faiblesse de l'homme le permet. La loi de Dieu, cette loi éternelle de justice renfermée dans l'Évangile, promulguée, expliquée aux rois comme aux peuples par l'autorité infaillible établie par Jésus-Christ, telle est, dans le christianisme, la règle souveraine qui tempère le pouvoir, qui le dirige, qui prévient les abus de la force, qui protége la liberté, en fixant les limites du droit de commander et les bornes de l'obéissance.

En troisième lieu, point de société sans une morale publique qui soumette les volontés particulières à la grande règle de l'intérêt commun. C'est là une vérité que personne ne nie; mais une vérité non moins incontestable, c'est qu'il ne peut pas exister de morale publique sans religion.

En effet, qu'est-ce que la morale, sinon le sacrifice de l'homme à ses semblables? Or pour que l'ordre public puisse subsister, combien d'intérêts particuliers doivent être immolés chaque jour à l'intérêt commun! Vous êtes pauvre; il faut respecter les biens, le superflu même du riche. Vous êtes riche, et des passions que les jouissances irritent ne disent jamais: C'est assez; il faut mettre un frein à vos passions. Vous êtes magistrat; toute amitié, toute compassion, toute fortune, tout crédit qui pourraient rendre inégale la balance des lois doivent être foulés aux pieds. Vous êtes guerrier; tous les jours le devoir peut vous marquer, à travers les feux et les périls, la route de la mort. Enfin, sans nous jeter dans un détail qui serait infini, depuis le trône jusqu'à la chaumière, parcourez toutes les conditions, tous les rangs, suivez des yeux tous les anneaux de cette chaîne immense des devoirs qui est comme le lien du corps social, vous verrez que

partout elle blesse, elle froisse l'homme dans ce qu'il a de plus cher, ses passions et ses intérêts. Ce sacrifice de toutes les passions à l'ordre, de tous les intérêts privés à l'intérêt public, voilà la morale, voilà la société.

Or, écartez de dessus nos têtes le regard de cette justice souveraine qui veille sur nos œuvres, ôtez les récompenses et les peines d'une autre vie, et quel frein de terreur ou d'espérance vous reste-t-il assez fort pour maîtriser toutes les passions violentes qui se remuent au fond du cœur de l'homme? Si vous ne me promettez aucun salaire sur le soir de la vie, de quel front prétendez-vous que je me fatigue à porter pendant tout le jour le joug pénible des devoirs? Quoi donc! je me traînerais depuis le berceau, avec effort, dans les âpres sentiers de la vertu, sans autre attente que de me coucher à la fin dans une tombe vide d'espérance! Non, si la mort est le néant, tout est renfermé pour moi dans les intérêts de la vie présente; ces intérêts deviennent le centre auquel je dois tout rapporter; je dois jouir et me hâter, car demain peut-être je ne serai plus. Donc, pour me procurer un moment de plaisir, pour m'épargner une courte souffrance, tout est permis; les crimes ne sont plus des crimes dès qu'ils deviennent utiles, et mon horrible morale est toute renfermée dans les bornes de mes forces et de mes intérêts; c'est-à-dire que vous brisez tous les freins et tous les liens à la fois; c'est-à-dire que les noms sacrés de père, d'époux, d'ami, de frère, auront péri; c'est-à-dire que la justice, que l'humanité, que la tendre pitié, que tous les sentiments, que toutes les vertus qui sont le fond de la société humaine, ne sont plus que de vains mots; c'est-à-dire enfin qu'il

faut rompre le lien social, nous disperser dans les forêts, dans les déserts, qui n'auront plus des retraites assez profondes pour dérober l'homme aux poursuites de l'homme, dont la rencontre sera plus funeste que celle des bêtes sauvages.

Voilà les dernières conséquences de la morale des incrédules, voilà où aboutirait l'impiété, s'il lui était donné de réaliser pleinement ses doctrines de mort et de néant. Détournons les yeux de ce tableau, pour admirer comment, dans la religion seule, se trouve le principe et la raison de tous les sacrifices qui constituent la morale et la société. Ce n'est pas sur le néant, comme la philosophie, c'est sur le fondement inébranlable des craintes et des espérances d'une vie immortelle que la religion appuie le levier avec lequel elle soulève l'homme au-dessus de tous les intérêts qui divisent les hommes. Elle ouvre le ciel sur nos têtes, sous nos pieds elle creuse l'enfer. Elle nous montre un Dieu dont les yeux sont ouverts sur toutes nos œuvres, et qui tient d'une main des récompenses auxquelles tous les justes peuvent prétendre, de l'autre main des châtiments qu'aucun méchant ne saurait éviter. Elle fait luire, jusque dans l'obscurité des cachots, des rayons d'espérance qui consolent la vertu opprimée; elle suspend jusque sur le trône un glaive qui fait pâlir le crime couronné. Ses menaces retentissent dans le silence de la nuit, jusque dans le fond des déserts, jusque dans le cœur des méchants. C'est dans la conscience même de l'homme que la religion élève un tribunal sévère, où elle juge ses pensées, ses désirs, et où elle étouffe dans leur germe des attentats qui pourraient quelquefois bouleverser la société. Tels sont les fondements sur lesquels la religion asseoit

cette morale publique, principe de la vie et du repos des nations. Remarquez les caractères de ces motifs. Ils sont *puissants, souverains* : c'est au nom du ciel, de l'enfer, d'un intérêt éternel, infini, que la religion commande à l'homme le sacrifice des intérêts frivoles de la terre et du temps. Ils sont *universels* : savants et ignorants, riches et pauvres, peuples et rois, la mort traîne tout aux pieds de la justice de Dieu; là, tous les rangs sont effacés, et chaque homme n'y paraît accompagné que de ses œuvres. Enfin ces motifs sont *stables, permanents* : l'œil de la justice de Dieu nous suit partout, rien ne lui échappe; pas une pensée si secrète, pas un désir si promptement étouffé, qui n'entre dans la balance où doivent se peser un jour nos éternelles destinées. Donc, dans la religion, et dans la religion seule, se trouve le principe et la raison des sacrifices qui sont toute la morale et toute la société.

Cependant, avec quelque évidence que cette vérité ressorte de ce que nous venons de dire, examinons ce que la philosophie nous oppose. Le remords, les joies de la conscience, un intérêt bien entendu, la crainte des lois, voilà tout ce que la philosophie a pu imaginer pour donner à la morale publique une base indépendante de la religion. C'est là, si je ne me trompe, le fond commun de tant de systèmes, de tant de livres faits, depuis cinquante ans, dans la louable intention d'apprendre aux hommes le grand art d'avoir des vertus sans religion, et le secret de vivre en homme de bien sans croire en Dieu. Un mot sur chacun de ces motifs, et c'est assez.

Et d'abord le remords. Mais qu'est-ce que le remords, s'il n'est pas un sentiment religieux? Si le

remords n'est pas l'écho que les menaces de la justice de Dieu, qui ont épouvanté le crime de siècle en siècle, trouvent au fond de la conscience de chaque homme; si le remords n'emprunte pas à l'enfer ses terreurs, le remords n'est rien, et l'assassin qui a enseveli son crime dans les ténèbres, peut dormir tranquille. Et qui ne sait, en effet, que le remords, si terrible lorsqu'il n'est que le cri de la religion vivante encore au fond d'un cœur coupable, s'affaiblit et meurt avec la religion elle-même, et n'a-t-on pas vu, de nos jours, des assassins qui avaient appris que Dieu n'est qu'un mot et l'enfer une chimère, rassurer leur conscience, par l'espoir du néant, jusque sur l'échafaud, et défier le remords sous le glaive même qui a fait tomber leur tête impie! Et, dès lors, quelle folie de ne vouloir punir le crime que par cet aiguillon du remords qui s'émousse par l'habitude même du crime. S'il en était ainsi, ce coupable à qui sa conscience reproche le premier sang qu'il a versé, pourrait entendre aussi son mauvais génie lui dire : « Poursuis. Encore du sang; c'est le remède à ces terreurs qui troublent ton repos. Le remords ne veille qu'à l'entrée de la carrière du crime. Ceux qui ont fait les derniers pas, ne relèvent plus de ce tribunal de la conscience. Poursuis. Encore un crime de plus, et tu auras étouffé ce juge intérieur et sa voix importune. »

Second motif : les joies de la conscience. Oui, certes, s'il y a un ciel promis à la vertu, et si la conscience n'est que ce sentiment actif des biens à venir, qui, endormant les peines de la vie présente dans les joies de la vie future, fait pour ainsi dire du cœur du juste un ciel anticipé. Non, je ne plains pas les combats de l'homme que la religion aide à porter le poids des

devoirs et de l'adversité. Je comprends qu'une joie toute divine surnage au milieu de ces passagères tribulations qui ne sont que comme le travail nécessaire par lequel une âme faite pour le ciel doit enfanter ici-bas son immortalité. Mais vous qui déshéritez la conscience du juste des biens à venir, vous qui scellez la tombe sur ses espérances immortelles comme sur ses restes périssables, que semblez-vous vouloir autre chose que décourager encore la vertu par une amère dérision, lorsque vous parlez de la joie que l'on éprouve d'immoler à je ne sais quel beau idéal toutes ses passions et tous ses intérêts, du bonheur de souffrir la misère, la faim, de se dévouer quelquefois à la mort même, pour ne pas déranger la merveilleuse harmonie de l'ordre moral ? « Eh ! qu'importe, répond un célèbre écrivain, l'ordre et la beauté d'une machine au malheureux qui se sent broyé entre les rouages. »

Troisième motif : un intérêt bien entendu. « Oui, disent les sophistes que nous réfutons, de l'amour de soi découlent tous les devoirs, et pour rendre les hommes vertueux, il n'y a qu'à les éclairer sur leurs véritables intérêts, qui sont toujours renfermés dans l'intérêt général. » A la bonne heure ! Voici un malheureux qui a faim, il vous rencontre seul, dans la nuit, loin des yeux de la justice humaine ; il a appris à se moquer de cette justice souveraine, qui voit les crimes même cachés dans les ténèbres. Jusque-là il est philosophe autant que vous ; essayez de lui prouver, à l'aide de vos principes, qu'il ne doit pas vous dépouiller. Vous lui parlerez de l'intérêt général de la société ; mais qu'importent tous les intérêts généraux de la société à cet homme qui ne voit que son intérêt présent et particulier ? — Mais, lui direz-vous,

tu vas donner un fâcheux exemple ; si tu me voles, on te volera à ton tour. — Je ne possède rien, et voulez-vous que le péril incertain de redevenir pauvre me fasse renoncer à m'enrichir? Tout ce qui peut m'arriver de plus fâcheux, est de revenir à l'état où je suis. Dans l'intervalle, j'aurai joui. » Nous pourrions multiplier à l'infini les exemples, et prouver qu'il n'est pas un seul crime qui ne soit justifié par le principe d'égoïsme d'où les philosophes prétendent faire dériver tous les devoirs. Et de quelle autre source, en effet, que l'intérêt personnel, sont sortis tous les crimes qui ont jamais été commis sur la terre? Les brigands qui aiguisèrent leurs poignards dans l'ombre, les fils dénaturés qui comptèrent les jours de leurs pères, les citoyens impies qui méditèrent la ruine de leur pays, tout ce qu'il y eut jamais de scélérats au monde, que firent-ils autre chose que réduire en pratique la morale des intérêts, longtemps avant qu'il se fût trouvé des sophistes qui eussent le front de l'ériger en système.

En quatrième lieu : la crainte des tribunaux, la terreur des châtiments. C'est le dernier fondement, et, à proprement parler, le seul sur lequel la philosophie puisse essayer de constituer la morale et l'ordre public ; c'est là où l'impiété est forcée d'aboutir. Ne voulant pas appuyer la société sur l'autel, elle est forcée de lui donner pour base l'échafaud. Après avoir brisé cette croix, signe touchant de justice et de pardon, d'où la religion faisait découler tous les devoirs, la philosophie élèvera un glaive sur ses débris. Elle a dit aux hommes : Vous êtes trop grands pour fléchir devant Dieu, et, l'instant d'après, elle se voit obligée de faire avancer le bourreau et de leur ordonner de se prosterner devant lui ; ainsi la plus abjecte servitude

serait le dernier résultat des doctrines d'orgueil et d'indépendance. Ce n'est, en effet, que par des lois écrites avec du sang que l'on pourrait essayer de maintenir une apparence d'ordre dans une société sans religion et sans Dieu; il faut la verge des tyrans pour contenir un peuple révolté contre le ciel.

Ne croyez pas cependant que les lois de l'homme, de quelque terrible sanction qu'il les environne, puissent comprimer longtemps des passions pour qui l'on a brisé le frein des lois divines. Dans une société impie, et, par conséquent, profondément corrompue, quel garant aurez-vous de l'intégrité des magistrats chargés de veiller au maintien des lois? qui peut vous répondre que le crédit, que l'amitié, que la peur ne feront pas chanceler chaque jour dans leurs mains le glaive de la justice? D'ailleurs les lois n'atteignent qu'un petit nombre de crimes publics; elles ne protégent que l'ordre matériel de la société; elles ne répriment ni les intrigues secrètes de l'ambition et de la cupidité, ni le luxe, ni le libertinage, ni cette foule de vices et de passions qui se cachent dans l'ombre et par où périssent les sociétés. Les anciens avaient un sentiment profond de cette vérité, et de là cette maxime qui leur était si familière: Que peuvent les lois sans les mœurs, *quid leges sine moribus?* Et l'expérience confirme toujours cet arrêt de l'autorité. Lorsque la religion, qui brille seule sur le berceau de tous les peuples, vient à se perdre par degrés, qu'elle fait place à cette philosophie qui s'élève toujours comme une ombre sinistre sur la tombe des peuples éteints; lorsque les idées du juste et de l'injuste s'effacent, que les devoirs sont obscurcis, et que le doute enveloppe de ses ténèbres ces antiques croyances qui

sont la vie du corps social, des symptômes effrayants d'une convulsion prochaine et d'une dissolution inévitable ne tardent pas à se manifester. Une inquiétude générale tourmente les esprits, je ne sais quoi de terrible se remue au fond des cœurs. Alors il se rencontre de ces hommes faits pour donner le signal des révolutions. Un cri de liberté se fait entendre, et toutes les passions répondent à cet appel. Elles se liguent contre le pouvoir, qui finit toujours par succomber dans une lutte inégale; et à la place d'un roi s'élèvent autant de tyrans que la société renferme dans son sein d'hommes ambitieux.

SIXIÈME CONFÉRENCE

De la religion primitive ou de l'existence d'une révélation faite au premier homme.

Messieurs,

La religion s'est montrée à nous, dans la conférence précédente, comme le terme de la création ; d'où nous avons conclu que la religion est nécessaire. Mais qui déterminera les lois ou les conditions de cette société merveilleuse entre Dieu et l'homme? Est-ce le souverain ou le sujet? Est-ce l'homme ou est-ce Dieu ?

Nous répondons : Dieu. La règle souveraine des rapports qui doivent unir l'homme à Dieu, ne peut être autre que la volonté même de Dieu manifestée à l'homme par la révélation.

Le déiste répond [1] : L'homme. C'est à sa raison que chaque homme doit demander ce qu'il faut croire, à sa conscience ce qu'il faut faire, pour entrer en société d'intelligence et de volonté avec Dieu. Point d'autre religion nécessaire ou même vraie que la religion que nous trouvons écrite au dedans de nous.

Ce système est né du protestantisme. Tout l'ensemble des vérités révélées ayant fini par s'évanouir devant le doute sorti du principe de la réforme, il fallut ou renoncer à toute religion, ou soutenir qu'il existe un ordre de vérités et de devoirs que l'homme peut connaître par les seules forces de sa raison, indépendamment de tout enseignement extérieur, et que cette religion, prétendue *naturelle*, est la seule nécessaire.

Comme ce mot de religion naturelle, qui a un sens très-vrai, ainsi que nous le verrons tout à l'heure, a été employé quelquefois par les théologiens dans un sens équivoque, dont les déistes ont abusé, nous croyons devoir placer ici une observation qui nous paraît importante.

Nous expliquerons ailleurs comment la philosophie fut conduite, chez les Grecs, à considérer l'homme seul, et à chercher, dans la raison individuelle, des vérités dont la source est placée plus haut. Les écrits des philosophes grecs, et surtout d'Aristote, transportés dans nos écoles, dans le moyen âge, d'abord

[1] Telle est aussi la réponse des rationalistes modernes, qui, avec des formules différentes, ne font que reproduire les erreurs des déistes, comme on peut s'en convaincre en parcourant l'ouvrage de M. Jules Simon, *De la Religion naturelle*. Les arguments développés ici avec une grande force de logique sont aussi concluants contre les rationalistes que contre les déistes. (*Note de l'éditeur.*) (Voyez la note à la fin du volume.)

par les Arabes, et plus tard par ces savants du Bas-Empire qui se dispersèrent dans l'Occident, après la ruine de Constantinople, y furent étudiés avec une bonne foi d'admiration qui ne permettait guère d'apercevoir tout ce qu'ils renfermaient de vain et de dangereux. On n'adopta pas, il est vrai, les systèmes des philosophes grecs comme des réalités ; mais on les admit comme des hypothèses, et il en résulta que l'on perdit beaucoup de temps à raisonner sur des suppositions chimériques, qui n'étaient propres qu'à jeter les esprits dans le vague et à fausser la raison. Ainsi, pour nous borner à l'exemple que nous fournit le sujet que nous traitons, c'est un fait qu'il n'existe qu'une religion véritable qui a été connue de l'homme, dès l'origine des temps, par une révélation divine. Or, tout en admettant ce fait qui ne peut être nié par aucun écrivain catholique, beaucoup de théologiens ont été conduits, par un abus de la dialectique, à rechercher ce qu'aurait été l'homme, supposé qu'il n'eût eu aucune communication avec la divinité, et qu'il n'eût pas été éclairé en naissant par le flambeau de la révélation ; et à examiner si, dans cet état qu'ils nommaient état de nature, il n'aurait pas pu connaître quelques vérités, quelques préceptes de morale, par les seules forces de sa raison. De là cette distinction entre la religion naturelle, qui consiste dans un certain nombre de vérités que la raison de l'homme, laissée à elle-même, peut démontrer, et la religion révélée, qui se compose des dogmes que l'homme n'aurait jamais soupçonnés si Dieu ne les lui avait manifestés ; distinction chimérique dont les graves inconvénients n'avaient pas échappé à un des apologistes les plus judicieux du dernier siècle. « Il

» est fâcheux, dit Bergier, que les théologiens, en » distinguant la religion naturelle d'avec la révélée, » en traitant séparément de l'une et de l'autre, ayent » fourni, sans le savoïr, des armes aux déistes. Quoi- » qu'ils ne prissent pas les termes dans le même sens, » ils ont, contre leur intention, donné lieu à une » équivoque dont leurs adversaires n'ont cessé d'a- » buser. Il est essentiel de la dévoiler, et de po- » ser pour principe incontestable qu'il n'y a et qu'il » ne peut y avoir d'autre religion naturelle vraie que » la religion révélée. » (*Traité de la religion*, t. IV, p. 398.)

Nous n'avons à examiner ici et à combattre la religion naturelle que dans le sens des déistes. Question immense, mais que nous allons essayer de resserrer dans le cadre d'une conférence, d'autant qu'elle a déjà été étudiée sous une de ses faces, et que nous avons hâte d'arriver aux preuves directes du christianisme.

I. Le déisme est en contradiction avec la notion que l'homme s'est toujours faite de la religion. La religion n'a jamais été conçue autrement que comme une loi originairement révélée de Dieu, et manifestée à chaque homme par le ministère de ceux à qui Dieu avait confié le dépôt de sa révélation. Sous quelle forme, en effet, la religion s'est-elle toujours présentée à l'homme? Ainsi que nous l'avons déjà dit, elle embrasse l'ensemble des rapports de l'homme avec Dieu. Ces rapports sont évidemment déterminés par la nature de l'homme et par la nature de Dieu, d'où il suit que pour que l'homme pût les connaître sans le secours de la révélation, il serait nécessaire que l'homme connût Dieu et qu'il se connût lui-même d'une

manière complète. Or, non-seulement l'essence de l'Être infini ne saurait être embrassée par la raison bornée de l'homme, mais l'homme est pour lui-même un mystère également impénétrable. Les lois qui forment la société de l'homme avec Dieu n'ont pu être déterminées par l'homme. Ces lois sont ce que nous appelons les dogmes, la morale, le culte. Qui ne voit que rendre l'homme l'arbitre des dogmes, de la morale, du culte, c'est lui attribuer la souveraineté, c'est lui soumettre Dieu? cela est-il dans la nature? Quoi! c'est l'intelligence de l'homme qui, établie juge de toutes les vérités, dictera les conditions de son union avec l'intelligence infinie de Dieu! C'est la volonté de l'homme qui, devenue la règle unique de ses devoirs, dictera les conditions de son union avec la volonté souveraine de Dieu! C'est je ne sais quels mobiles caprices de notre cœur qui, déterminant le culte que nous devons à Dieu, fixeront le degré de reconnaissance et d'amour, la nature et l'étendue des hommages que le Créateur a droit d'attendre de sa créature! et cette démocratie sacrilége que vous introduisez dans la société des intelligences dont Dieu est le monarque nécessaire; ce monstrueux renversement de tout ordre par lequel vous ravissez à l'Être éternel le sceptre de la souveraineté pour le transporter à un être d'un jour : c'est ce que vous avez appelé l'ordre naturel, c'est là le système absurde et impie que vous décorez du beau nom de religion naturelle!

II. Le déisme est fondé sur une hypothèse qui contredit le plan divin de ce monde, et qui n'est qu'une chimère.

En effet, la religion naturelle, suivant les déistes,

est celle que l'homme trouve dans sa raison laissée à elle-même, indépendamment de tout enseignement extérieur.

Or, je cherche et je ne rencontre nulle part l'homme seul, la raison laissée à elle-même.

Je me trompe, il existe un être qui réalise l'hypothèse du déiste : le sourd-muet. Quelles sont donc les vérités que le sourd-muet, dans cette solitude profonde où il vit, dans ce silence de tout ce qui l'entoure, peut découvrir avec sa raison laissée à elle-même? Nous l'avons déjà appris des vénérables instituteurs de ces êtres infortunés. « Les sourds » et muets, dit l'abbé de l'Épée, sont réduits en » quelque sorte à la condition des brutes. Le monde » moral, ajoute l'abbé Sicard, n'existe pas pour eux ; » les vertus et les vices sont sans réalité. » Le catéchisme de la religion naturelle se réduit à peu de chose, comme on le voit, si la religion naturelle est ce que l'homme peut découvrir des vérités de l'ordre moral avec sa raison abandonnée à elle-même ; cette nuit épaisse qui enveloppe des intelligences plongées dans un sommeil de mort, que ne charment pas même des songes d'espérance et d'immortalité ; cette absence de toute notion morale, cette ignorance complète au-dessous de laquelle il n'y a rien que la stupidité de la brute, est-ce là ce que les déistes veulent nous faire préférer à cette science d'en haut, à cette lumière de la parole, à ce beau jour de la révélation qui, comme un reflet d'un autre monde, illumine, dit l'Écriture, tout homme qui vient en ce monde, et qui, en éveillant la vie de l'intelligence, crée l'homme, on peut le dire, en tant qu'être moral? Je ne le pense pas ; et cependant, ôtez le sourd et muet qui, placé hors de

la loi commune de la vie des intelligences, est une exception qui semble destinée à confirmer cette loi nécessaire; ôtez le sourd et muet, et vous ne trouverez pas un seul homme qui réalise la supposition sur laquelle est fondé tout le système des déistes.

Quel est l'homme, en effet, dont la raison soit abandonnée à elle-même?

1° Est-ce le sauvage? et trouverons-nous la religion naturelle des déistes parmi les êtres dégradés, tombés dans cet état d'abrutissement que la philosophie a imaginé d'appeler état de nature, et de nous représenter comme la condition primitive du genre humain? Non, car les grossières croyances et les coutumes atroces ou bizarres dont se compose d'ordinaire la religion du sauvage, ce n'est pas de la raison qu'elles lui viennent, mais de l'éducation. Lorsque ce philosophe du désert, après avoir dévoré les chairs et bu dans le crâne de son ennemi, répand des libations avec des prières pour obtenir du Grand-Esprit une chasse heureuse et beaucoup de semblables repas, il fait ce qu'il a vu faire à ses pères. D'où il suit que quand même les déistes soutiendraient que la religion du Cafre et du Samoïède vaut mieux que la religion de Fénelon et de saint Vincent de Paul, cela ne les avancerait de rien; car l'une n'est pas plus naturelle que l'autre, dans le sens absurde qu'ils attachent à ce mot. Du reste, un fait remarquable, qui suffit pour renverser tout le système du déiste, c'est que le sauvage, laissé à lui-même, ne franchit jamais le cercle étroit dans lequel l'éducation a resserré son intelligence; c'est qu'à moins qu'une raison plus haute ne lui soit manifestée, et qu'il ne soit mis en rapport avec une société plus parfaite, la raison de la société dégradée

à laquelle il appartient est la limite de sa raison.

2° Par la raison de l'homme laissée à elle-même, les déistes veulent-ils que nous entendions la raison d'un philosophe élevé dans les ténèbres de l'idolâtrie, et est-ce dans le Portique où dans le Lycée que nous rencontrerons cette religion naturelle que nous avons cherchée en vain dans la cabane du sauvage ? Nullement, car la philosophie ne peut pas revendiquer comme des découvertes de la raison particulière toutes ces grandes vérités qui sont le fondement de la religion et de la morale, et que nous trouvons dans les écrits des philosophes de l'antiquité Ces vérités appartenaient à la tradition primitive; elles existaient avant les philosophes ; en les proclamant, leur raison particulière n'était que l'écho de la révélation primitive. Mais les philosophes savaient-ils du moins discerner dans la religion traditionnelle les croyances générales qui avaient Dieu pour auteur, des superstitions et des fables locales qui étaient l'œuvre des hommes ? Non, car nous voyons que les philosophes qui, s'établissant juges de la tradition, essayèrent de réformer les enseignements de la raison sociale d'après la règle de leur raison particulière, n'ayant pas la force de s'arrêter dans la pente fatale du doute, en vinrent jusqu'à nier toutes les vérités. En sorte que l'histoire nous montre l'ancienne philosophie, ou prosternée avec la foule aux pieds d'un Mercure voleur, d'une Vénus adultère, ou ne levant la tête que pour blasphémer contre l'existence de Dieu. Expérience qui devrait suffire, ce semble, pour briser notre orgueil ! Car, quel homme osera se confier en sa raison, lorsque nous voyons que, pendant une longue suite de siècles, chez les nations les plus civilisées, la raison des plus

grands philosophes, incapables de trouver en elle-même aucune règle fixe, ne fit que flotter entre ces deux écueils, l'idolâtrie qui est la honte de l'esprit humain, et l'athéisme qui en est la mort [1].

3° Qu'entendrons-nous donc enfin par la raison de l'homme abandonnée à elle-même? Est-ce la raison d'un philosophe élevé dans les lumières du Christianisme, et la religion naturelle des déistes, la trouverons-nous du moins dans leurs propres écrits? Ici, parmi des erreurs et des contradictions infinies, je découvre, je ne le nie pas, de temps à autre, des principes d'une morale très-saine, des vérités sublimes, à peu près comme l'on retrouve quelquefois dans l'irrégularité d'une masure, bâtie par la main des barbares avec les débris d'un palais détruit de fond en comble, des colonnes, des chapiteaux, restes mutilés d'une architecture admirable. C'est qu'en effet, s'il m'est permis de suivre cette comparaison, les déistes ne sont que des démolisseurs, qui, après avoir sapé la base d'un édifice dont Dieu est l'architecte, ne font qu'essayer d'élever avec ses ruines de vaines constructions. Cherchez dans tous leurs systèmes de religion naturelle quelque chose de bon, de vrai, qui ne soit pas emprunté de la religion révélée, vous ne le trouverez

[1] Que l'on ne nous oppose pas ici quelques exceptions qui, en premier lieu, sont fort douteuses; car le même Platon, qui nous a conservé les entretiens où Socrate développoit devant un petit nombre de disciples ces idées sublimes, dans lesquelles certains Pères de l'Église ont vu comme l'aurore de la révélation chrétienne, nous apprend que ce philosophe mourut en vouant un coq à Esculape; et qui, en deuxième lieu, ne prouvent rien, car ce n'étoit pas de la raison particulière que sortoient ces lumières pures que nous voyons briller de temps à autre dans les ténèbres de la philosophie grecque; c'est en voyageant, c'est en interrogeant les traditions des peuples chez qui la révélation primitive avoit été moins altérée, que les philosophes grecs s'élevèrent quelquefois au-dessus des traditions de leur pays.

pas. Il n'y a rien là qui appartienne en propre à la raison de ces philosophes, que les erreurs sans nombre par lesquelles ils défigurent les vérités du Christianisme. Et si vous avez quelque doute à cet égard, écoutez cet aveu du plus célèbre défenseur de la religion naturelle : « Je ne sais pas, dit Rousseau, pour- » quoi l'on veut attribuer aux progrès de la philoso- » phie la belle morale de nos livres. Cette morale, » tirée de l'Évangile, était chrétienne avant de deve- » nir philosophique [1]. » Donc, dans toutes ces religions philosophiques par lesquelles on a prétendu remplacer de nos jours la religion révélée, je ne saurais voir la religion naturelle, telle que les déistes la définissent, puisqu'il est faux qu'elles soient l'ouvrage de la raison individuelle abandonnée à elle-même. Que les déistes nous montrent dans leurs écrits une seule maxime utile que nous ne puissions pas leur montrer dans l'Évangile; qu'ils nomment une vertu qu'ils aient inventée ; qu'ils citent une vérité que la religion n'eût pas proclamée avant eux, et nous examinerons alors jusqu'à quel point la raison peut nous tenir lieu de la révélation. Jusque-là, nous ne pourrons que mépriser l'insolence de cette raison orgueilleuse, qui, n'ayant rien en propre que des ténèbres, et ne pouvant que réfléchir à nos yeux quelques faibles rayons de la raison divine, ose s'interposer entre Dieu et nous, semblable à ces nuages qui s'élèvent quelquefois sur nos têtes, et qui, ne brillant que d'une lumière empruntée au soleil, semblent vouloir disputer au soleil le droit d'éclairer le monde [2].

[1] Troisième lettre de la Montagne.

[2] On peut, en détournant un peu le sens d'un passage de saint Augustin, appliquer aux philosophes de nos jours ce que cet illustre doc-

Donc, partout et toujours, l'homme reçoit de la société les éléments de la raison, les notions religieuses. La vérité religieuse et morale est un héritage que chaque membre de la famille humaine reçoit, pour le transmettre à son tour.

Mais, direz-vous, à l'origine, cet héritage était une conquête de la raison. Les premiers principes du culte et de la morale sont sortis de l'intelligence humaine où ils étaient déposés en germe; le travail des siècles n'a fait que développer les données naturelles de la raison.

Il s'agit ici d'un fait. Ce n'est donc pas la métaphysique ou la psychologie qu'il convient d'interroger; c'est l'histoire; ce sont les traditions. Or, leur témoignage est unanime.

La tradition judaïque, qui remonte au berceau du genre humain, se trouve consignée dans le chapitre II de la Genèse et dans le chapitre XVII de l'Ecclésiastique. Impossible de lire un récit plus simple et en même temps plus instructif. On assiste à la première éducation du genre humain; on entend, pour ainsi dire, la leçon de Dieu à son élève :

« Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre...
» et il dit : Faisons l'homme à notre image et à notre
» ressemblance. Et Dieu créa l'homme à son image...
» Le Seigneur Dieu forma l'homme du limon de la
» terre, et répandit sur son visage un souffle de vie,
» et l'homme fut fait en une âme vivante. Et le Sei-
» gneur Dieu amena devant Adam les animaux de la

teur disoit des philosophes de l'antiquité. « Qui philosophi vocantur » si qua vera, et fidei accommodata dixerunt, ab eis tanquam ab injus » tis possessoribus... vindicanda sunt. » S. Aug., *De doctrina Christi*, lib. II., cap. 39.

» terre et les oiseaux du ciel pour qu'il les nommât, » et Adam appela tous les êtres vivants par le nom » propre qui convenait à chacun d'eux. » (*Genèse*, I, II.)

« Dieu, dit l'auteur de l'Ecclésiastique, a créé » l'homme de la terre, et l'a formé à son image. Il » lui créa de sa substance une aide semblable à lui. Il » leur donna le discernement, une langue, des yeux, » des oreilles, un esprit pour penser, et il les remplit » des doctrines de l'intelligence. Il créa dans eux la » science de l'esprit; il remplit leur cœur de sens, et » il leur montra les biens et les maux. Il fit luire son » œil sur leurs cœurs, afin qu'ils connussent la gran- » deur de ses œuvres, qu'ils célébrassent par leurs » louanges la sainteté de son nom, et qu'ils le glori- » fiassent de ses merveilles. Il leur imposa des devoirs » et leur donna la loi de vie en héritage. Il fit avec » eux une alliance éternelle et leur manifesta sa jus- » tice et ses jugements. » (Chap. XVII.) Quoi de plus clair que ce passage, qui nous montre la religion, la morale commençant avec l'intelligence humaine par une révélation divine; le premier homme recevant de Dieu, en naissant, les dogmes et les préceptes qui constituent la loi de vie, comme un héritage qu'il doit transmettre à sa postérité?

Les traditions de tous les peuples de la terre s'accordent sur ce point avec les traditions du plus ancien de tous les peuples.

« L'ordre établi par le ciel, dit Confucius, s'appelle » nature, ce qui est conforme à la nature s'appelle loi, » l'établissement de la loi s'appelle instruction. — La » vérité, c'est la loi du ciel .. » Et sur ce passage du plus ancien et du plus célèbre des philosophes de la

Chine, un commentateur chinois observe que « la loi » céleste est cette raison, cette vérité que le ciel a » imposée aux hommes. » Ces citations sont tirées d'un recueil des plus antiques maximes des philosophes chinois, intitulé *l'Invariable milieu*, qui a été traduit par M. Abel Rémusat, et qui renferme un grand nombre de témoignages tout aussi frappants, telles entre autres ces paroles du philosophe Tseu-Ssê-Tsêu, petit-fils de Confucius : « Il n'y a pas sous le » ciel d'hommes qui ne sachent... que le naturel, que » l'instruction tirent leur nom de leur origine. C'est le » *Thian* (ciel ou dieu) qui nous les a conférés... Ainsi, » l'on peut regarder la première origine de la raison » ou de la vertu comme venant du ciel même. »

Les Japonais font remonter également à une révélation céleste les dogmes et les préceptes de leur religion. « Leurs principaux commandements, dit Voltaire, qu'ils appellent *divins*, sont précisément les » nôtres. »

« La vérité n'est pas une plante de la terre, » disait Zoroastre.

« Nés de Dieu, nous avons, pour ainsi dire, en lui » nos raisons. C'est pourquoi nous périssons en nous » séparant de lui, comme le ruisseau séparé de sa » source tarit, comme la plante arrachée du sein de » la terre sèche et tombe en pourriture. » Telle est la doctrine que Pythagore enseignait à ses disciples et qu'il témoignait avoir apprise en Égypte et chez les Phéniciens.

Ce qui prouve la foi vive que toutes ces vieilles nations, dont l'origine se perd dans la nuit des temps et touche à l'origine du monde, eurent dans la révélation primitive, c'est qu'elles ne conçurent point

d'autre philosophie que la religion, d'autre fondement des croyances que la tradition dont elles plaçaient la source dans le ciel.

Ce n'est que plus tard, et chez les Grecs, que la philosophie se sépara de la religion et chercha la vérité hors des voies antiques de la tradition et de l'autorité. Détachés du reste de la société par des révolutions qui nous sont inconnues, les Grecs, avant d'être la nation la plus brillante de l'antiquité, ne furent longtemps qu'une peuplade de sauvages. La chaîne des traditions qui lia les croyances des autres peuples au témoignage de Dieu, manifesté aux premiers ancêtres du genre humain, fut donc brisée pour les Grecs ; enfants déshérités, ils ne recueillirent qu'une faible portion de l'antique héritage de vérités que Dieu avait légué à la grande famille des hommes. De là cette mobilité, cette inconstance, cette légèreté des Grecs ; de là cette instabilité des institutions et ces révolutions qui remplissent l'histoire d'un peuple dont la raison n'était pas fixée par les enseignements des ancêtres et par l'autorité imposante des souvenirs du passé. Les reproches que les vieux prêtres de Memphis adressaient aux Grecs et que nous lisons dans Platon sont remarquables : « O Grecs, vous êtes des enfants ! » il n'y a point de vieillards parmi vous. Votre esprit, » toujours jeune, n'a point été nourri des croyances » anciennes, transmises par l'antique tradition ; vous » n'avez point de science blanchie par le temps. » On comprend comment la Grèce fut la patrie des arts qui parlent à l'imagination, et comment la poésie en particulier fut un des premiers besoins de ce peuple enfant, qu'il fallait amuser avec des fables, et dont la curiosité trouvait d'autant plus de charmes dans ces romans

ingénieux sur l'origine des choses et les anciens temps du monde que ses poëtes lui racontaient en vers sublimes, qu'il en ignorait la véritable histoire. On comprend encore comment en Grèce la philosophie chercha, dans la raison particulière de l'homme, tous les principes de religion et de morale, toutes les vérités nécessaires qu'elle ne trouvait pas, comme ailleurs, dans la raison publique et dans les traditions de la société. « *Les Grecs*, disait saint Paul, *cherchent la sagesse, Græci sapientiam quærunt*[1]. » Mais aussi, quel a été le fruit de ce travail de dix siècles? qu'ont produit les pénibles efforts de tant de chercheurs de vérités? Des systèmes détruits par d'autres systèmes, d'éternelles contradictions; pas une folie, pas une absurdité, qui, au témoignage de Cicéron, n'ait été soutenue par quelque philosophe. Il semble que, dans les prodigieux égarements de tous ces esprits d'un ordre si supérieur, Dieu ait voulu montrer au monde un exemple immortel du peu qu'est l'esprit de l'homme abandonné à lui-même, nous prouver que l'intelligence humaine ne possède rien en propre que des ténèbres, et que, si elle n'avait pas été éclairée à l'origine par un rayon du ciel, elle ne serait jamais parvenue à une connaissance complète et certaine de la vérité.

Les observations que nous venons de vous présenter nous ont paru nécessaires, parce que nos premières études se trouvant renfermées dans les limites de la Grèce et de l'Italie, il arrive quelquefois que nous ne voyons d'autres nations au monde, avant l'ère chrétienne, que les Grecs et les Romains, et que nous jugeons de la religion et des croyances des temps an-

[1] I Ad. Cor., c. I, v, 22.

ciens, d'après le peuple chez lequel les traditions de l'antiquité ont été le plus altérées.

Cependant, la nuit de la barbarie, qui enveloppa le berceau de la nation grecque, obscurcit, mais ne put pas éteindre la grande lumière de la révélation primitive. Le souvenir des antiques communications de l'homme avec le ciel est empreint dans tous les monuments de ce peuple; on le trouve dans les écrits de ses philosophes, de ses historiens, et jusque dans les fables informes que ses poëtes composèrent avec les débris échappés du naufrage des anciennes traditions.

« Outre la faculté de raisonner, dit un ancien poëte » grec, Epicharme, l'homme possède une raison » divine... Il n'a rien inventé, tout lui vient de Dieu; » c'est de la raison de Dieu qu'est née la raison » humaine. »

Cléanthe et Aristote parlent d'une loi divine, commune à tout le genre humain, antérieure à toutes les lois qui ont été portées par les hommes, loi immortelle que Pindare appelle *la vérité souveraine*, le *principe de toute vertu*, la *reine des hommes et des dieux*.

« Est-ce Dieu, se demande Platon, ou bien quelque » homme qui est l'auteur des lois? C'est Dieu, ô étran- » ger, il est très-juste d'affirmer que c'est Dieu. » Et ailleurs, faisant expliquer par Socrate la distinction du juste et de l'injuste, il place le principe de la justice et de la vertu dans une loi qui a précédé toutes les conventions humaines, loi souveraine, commune, non *écrite*, qui est la même chez les Grecs, chez les Perses, dans tous les pays de la terre.

Xénophon met la même doctrine dans la bouche de Socrate, « Connaissez-vous, Hyppias, des lois non » écrites? — Assurément, celles qui règnent dans tous

» les pays. — Direz-vous que ce sont les hommes qui » les ont portées ? — Et comment le dirais-je, puis» qu'ils n'ont pu se rassembler tous en un même lieu, » et que, d'ailleurs, ils ne parlent pas une même » langue ? — Qui croyez-vous donc qui ait porté ces » lois ? — Ce sont les dieux qui les ont prescrites aux » hommes ; et la première de toutes, reconnue dans » le monde entier, ordonne de révérer les dieux. »

Demandez à Plutarque d'où viennent ces notions d'équité et de justice qui sont le lien de toutes les sociétés, et font que l'homme ne doit se croire étranger nulle part, mais se regarder comme le citoyen d'une patrie qui n'a pas d'autres limites que celles de l'univers, Plutarque répond que c'est « Dieu qui en » est l'auteur ; Dieu qui tient en sa main le commen» cement, le milieu et la fin de toutes choses, que la » justice accompagne et qui punit les violateurs de » la loi divine, loi commune à tous les hommes, et qui » les unit entre eux comme les citoyens d'une même » ville. »

Et ne croyez pas que ce fût ici une opinion particulière aux philosophes ; ce qui prouve qu'elle était partagée par le peuple, c'est que Sophocle la proclamait jusque sur le théâtre d'Athènes : « Puissé-je » jouir du bonheur de conserver toujours la sainteté » dans mes actions et dans mes paroles, selon les lois » sublimes descendues du plus haut des cieux ! Le » roi de l'Olympe en est le père, elles ne viennent » point de l'homme, et jamais l'oubli ne les effacera. » En elles est un Dieu, le grand Dieu qui ne vieillit » point !... »

Euripide faisait entendre les mêmes maximes, et ce qui ne nous permet pas de douter qu'elles fussent

l'expression des croyances vulgaires, c'est qu'il les met dans la bouche du chœur, qui, comme vous le savez, dans les tragédies grecques représente le peuple. « La puissance divine s'exerce avec lenteur, mais son » effet est infaillible. Elle poursuit celui qui, par un » triste égarement, s'élève contre le ciel et lui refuse » son hommage; sa marche détournée et secrète » atteint l'impie au milieu de ses vains projets. O fol » orgueil, qui prétend être plus sage que les sages et » antiques lois ! Doit-il coûter à notre faiblesse d'avouer » la force d'un être suprême, quelle que soit sa nature, » et de reconnaître une loi sainte, antérieure à tous » les temps... »

Si des Grecs nous passons chez les Romains, nous trouvons la même croyance établie chez ce peuple, et exprimée par les poëtes eux-mêmes. « Le premier » homme apprit de Dieu, en naissant, dit Lucain, » tout ce que l'homme peut savoir [1]. »

Mais écoutons le témoin le plus fidèle, le mieux instruit comme le plus éloquent des traditions de l'ancienne Rome. « Je vois, dit Cicéron, que c'était le » sentiment des sages que la loi n'est point une invention de l'esprit de l'homme, ni une ordonnance des » peuples, mais quelque chose d'éternel qui régit tout » l'univers, par des commandements et des défenses » pleines de sagesse. C'est pourquoi ils disaient que » cette loi première et dernière est le jugement même » de Dieu, qui ordonne ou défend, selon la raison, et » c'est de cette loi que vient celle que les dieux ont » donnée au genre humain [2]. » Ainsi, suivant Cicéron

[1] Toutes ces citations sont empruntées à l'*Essai sur l'Indifférence*, t. IV, c. XXIX et XXX. (*Note de l'Éditeur.*)

[2] De Legib., l. II, c. IV.

ou plutôt suivant les anciens dont Cicéron ne fait que rapporter le sentiment, il existe une loi éternelle, souveraine, dont la règle est dans la raison du Dieu suprême, et de cette loi est émanée cette autre loi, qui est le principe des notions de justice et d'équité que possèdent les hommes et qui leur a été donnée par les *dieux*. Ce mot *dieux*, ainsi que nous aurons occasion de l'expliquer plus tard, et comme il paraît d'ailleurs clairement d'après le passage même que nous venons de citer, ne signifiait pas dans la bouche des anciens le Dieu suprême, mais ces êtres divins, ces intelligences intermédiaires entre Dieu et l'homme, que nous nommons anges et que l'Écriture elle-même appelle quelquefois du nom de dieux. Lorsque Cicéron dit que la loi primitive a été donnée aux hommes par les dieux, il faut donc entendre les dieux inférieurs, les anges, et c'est dans le même sens que Socrate disait : « Nous devons croire aux anciens qui étaient » meilleurs que nous et plus proches des dieux, qui » nous ont transmis ces connaissances sublimes qu'ils » tenaient d'eux. » Et Confucius : « Le prince sage se » règle sur le témoignage des esprits. » Or, il est remarquable que ces anciens philosophes, dont l'opinion n'est que l'expression des antiques traditions du genre humain, s'accordent ici parfaitement avec saint Paul qui dit expressément, dans plusieurs passages de ses épîtres, que Dieu a promulgué la religion primitive par le ministère des anges [1].

Il serait trop long de vouloir citer une foule de témoignages tout aussi frappants que nous pourrions recueillir dans les écrits de Cicéron. Toujours ce grand

[1] Ad. Gal., III, 19. — Ad. Hebr., I, 7.

philosophe suppose cette révélation primitive d'une loi divine, antérieure à toutes les institutions humaines. C'est là qu'il remonte invariablement pour trouver l'origine des obligations, des devoirs. « L'homme, dit-il dans » son Traité des Lois, sent qu'il est né pour vivre en » société. » — Mais comment la société civile s'est-elle établie? — « C'est, répond-il, qu'il y a eu à l'ori» gine une société de raison entre l'homme et Dieu. » Et ailleurs : « Avant d'en venir aux lois des hommes, » expliquons la force de cette loi première qui a été » portée par le ciel. » Et ailleurs encore : « La loi est » une raison conforme à la nature des choses qui nous » porte à faire le bien et à éviter le mal ; elle ne com» mence pas à être loi au moment où on l'écrit, mais » elle est loi dès sa naissance, et elle est née avec la » raison divine : c'est pourquoi la loi véritable et sou» veraine à laquelle il appartient d'ordonner et de » défendre, est la droite raison du Dieu suprême. »

Concluons que les communications que l'homme a eu à l'origine avec le ciel, que la révélation primitive, est un fait attesté par tous les monuments de l'antiquité sacrée et profane, par les traditions de tout l'univers.

Et que faudrait-il autre chose pour constater sur ce point la foi unanime du genre humain, que ce respect pour l'antiquité dont nous avons déjà parlé, que cette vénération que tous les peuples de la terre eurent pour les croyances, pour les usages confirmés par les enseignements des ancêtres et par les anciennes traditions. Innover en matière de religion ou de morale, a été regardé par toutes les nations comme une témérité sacrilége; chez les Perses, c'était un crime qu'une loi de Zoroastre punissait de mort. C'était une maxime

des Égyptiens de *détester tout ce qui n'avait pas été transmis par les ancêtres*. Cette règle de respecter tout ce qui est ancien était le fondement de la raison publique et de la religion des Chinois, des Indiens, de toutes les nations de l'Orient. On la retrouve dans la Grèce même, et l'on sait que l'une des accusations calomnieuses avec lesquelles les ennemis de Socrate parvinrent à perdre ce philosophe, était *d'introduire des dieux nouveaux*. Les philosophes les plus sages pensaient sur ce point comme le vulgaire. Quel est le moyen de distinguer, en matière de religion, la vérité de l'erreur, le culte agréable au ciel de la superstition? « Il faut croire à nos pères, » répond Socrate. « Attachons-nous, dit Aristote, à ce qui a été le pre» mier, et rejetons tout le reste : nous reconnaîtrons » ainsi le dogme paternel, ce qui a été cru par les » premiers hommes. » A Rome, la loi des Douze Tables défendait aux citoyens d'avoir des dieux particuliers, d'adorer de nouveaux dieux, ou de s'écarter en rien des rites et des cérémonies des ancêtres. Les langues sont l'expression et le monument le plus irrécusable des croyances communes et de la raison des peuples; or, nous trouvons dans la langue latine une preuve bien remarquable du respect des Romains pour l'antiquité : tout ce qu'il y a de bon, de vrai, de précieux, était désigné par le mot antique. « Rien ne doit être plus » *antique* pour l'homme, dit Ciceron, c'est-à-dire » plus sacré, que les devoirs de la justice » *Officia.* » *justitiæ... qua nihil homini debet esse antiquius*[1]. » Il serait inutile de multiplier les exemples. Avec quelle force le même Cicéron établit dans tous ses

[1] De Off., liv. I, c. 43.

écrits l'antiquité comme la règle la plus infaillible de la vérité, comme le fondement le plus inébranlable de la certitude. « J'ai toujours défendu, je défendrai » toujours les croyances que nous avons reçues de nos » pères touchant les dieux immortels et le culte qui » leur est dû ; et les discours d'aucun homme, savant » ou ignorant, n'ébranleront jamais en moi ces » croyances... Je dois croire nos ancêtres, lors même » qu'ils n'apportent aucune raison de ce qu'ils nous » enseignent [1]. »

Or maintenant, je le demande, d'où vient cette autorité sacrée dont les antiques traditions furent entourées chez toutes les nations de la terre; d'où vient cette religion du passé, et cette ferme persuasion qu'eurent tous les peuples que l'antiquité ne peut pas mentir, que son témoignage ne saurait être trompeur? Socrate nous a en donné la raison : « Nous de- » vons croire à nos pères, parce qu'ils étaient meil- » leurs que nous et plus proches des dieux. « Cicéron dit dans le même sens : « La loi ordonne d'observer » le culte et les croyances des ancêtres, c'est-à-dire » de s'attacher à l'antiquité qui était plus proche des » dieux, de s'en tenir à la religion qu'elle a reçue du » ciel. » C'est donc l'ineffaçable souvenir des antiques communications de l'homme avec le ciel qui imprime partout un caractère sacré à toutes les anciennes croyances, et tous les peuples ne crurent entendre dans la voix de leurs ancêtres la voix même de Dieu, que parce qu'une invariable tradition avait appris à tous les peuples de la terre que Dieu avait parlé aux premiers ancêtres du genre humain.

[1] De Natur. Deor., liv. III, 2.

Qu'est-il besoin de recueillir de nouveaux témoignages pour prouver le fait d'une révélation primitive qui, comme vous le voyez, se trouve attestée ici par la foi unanime de tout l'univers? C'est à la philosophie de nous dire comment elle prétend ébranler ce fondement commun des croyances, des devoirs, et des espérances de tous les hommes? A-t-elle découvert dans la nuit de l'antiquité quelque monument qu'elle puisse opposer à tous les monuments des temps anciens; a-t-elle rencontré dans quelque coin de la terre une tradition obscure qui démente la tradition du monde tout entier? Non; et cela suffit pour lui fermer la bouche et pour faire tomber tous ses vains systèmes; car nous pouvons dire aux philosophes : « Il ne s'agit pas d'imaginer ce qui a pu être, mais de savoir ce qui a été; ce n'est pas le roman du monde mais son histoire qu'il nous importe de connaître. Or, si tous les peuples se sont trompés en attribuant à une révélation primitive l'origine de ces impérissables croyances qui ont été la base de la religion de tous les peuples, assignez donc la véritable origine de ces antiques vérités. On peut faire l'histoire des sciences humaines, on peut remonter à leur naissance, les esprits supérieurs qui en ont reculé les limites de siècles en siècles sont connus; si la morale, si la religion sont aussi l'ouvrage des hommes, cherchez, et vous trouverez, sans aucun doute, les commencements de la morale et de la religion. Les annales de l'univers sont dans vos mains comme dans les nôtres. Montrez-nous la page où il est écrit : en telle année fut établie la distinction du juste et de l'injuste; tel législateur découvrit l'immortalité de l'âme, les peines et les récompenses d'une autre vie; tel autre inventa

Dieu. Mais non, si haut que vous remontiez dans les ténèbres du passé, vous voyez briller dans tous les points de l'univers la resplendissante lumière de ces immortelles croyances; elles éclairent le berceau de toutes les sociétés, donc elles sont antérieures à toutes les sociétés humaines, à tous les législateurs. Quel en est donc l'inventeur? Cherchez-le; cherchez-le encore parmi les hommes, nous y consentons; mais, en attendant que vous l'ayez trouvé, souffrez que nous croyions au témoignage de tout le genre humain qui atteste qu'elles viennent de Dieu. »

Ainsi, toutes les vaines conjectures de la philosophie sur l'origine de la religion tombent par cela seul qu'elle ne peut leur trouver aucun appui dans les monuments de l'antiquité; et dès lors il devient superflu d'examiner ces conjectures en elles-mêmes, quoiqu'il fût facile de faire sortir de cette discussion une nouvelle preuve de la révélation primitive, et de montrer, que sur l'importante question qui nous occupe, une raison sage est forcée de parler le même langage que l'histoire.

Je ne vois rien, en effet, qui répugne plus au bon sens, qui soit plus opposé à la nature de l'homme et aux perfections de Dieu, que les tristes systèmes qui ont été imaginés par les philosophes pour expliquer, sans remonter jusqu'à Dieu et d'une manière naturelle, comme ils disent, l'origine des connaissances humaines.

Et d'abord la philosophie fait de ce mot *naturel* un étrange abus que nous devons vous faire remarquer. Le genre humain a dû arriver à la connaissance de la vérité d'une manière naturelle, sans doute, c'est-à-dire conforme à la nature de l'homme. Or, la nature des

êtres ne change pas ; l'homme est maintenant ce qu'il était à l'origine : donc, le moyen le plus naturel par lequel le premier homme a pu connaître la vérité, c'est sans contredit le moyen par lequel la nature conduit tous les hommes à la connaissance de la vérité. Ce moyen, quel est-il ? Ici les faits déposent contre les théories des philosophes. Car c'est une chose incontestable que l'homme n'apporte pas, en entrant dans ce monde, qu'il n'invente pas ces grandes croyances qui sont la base de la religion, de la morale et de la raison humaine, mais qu'il les trouve dans la société, qu'il les reçoit des autres hommes. Que sait l'enfant qui sort du sein de sa mère ? Quelque système que vous adoptiez, que l'âme de cet enfant ne soit qu'une table rase ou qu'il y ait en elle certains principes de droiture, et ce qu'on nomme improprement des vérités innées, toujours est-il que cette âme, dépourvue des signes nécessaires sans lesquels il ne peut exister pour l'homme aucune notion distincte, ne connaît rien encore, et que toutes les vérités qu'il vous plaira de supposer en elle y sont confuses, inaperçues, enveloppées de ténèbres. L'être physique existe seul ; il faut que la parole révèle à l'être moral sa propre existence en éveillant, l'une après l'autre, toutes les vérités qui étaient comme endormies dans une nuit profonde. L'enfant entend des mots, expression mystérieuse des idées et des croyances des hommes qui l'entourent ; il s'essaye à les répéter, et il commence à entrer en possession des idées, des croyances exprimées par ces mots, dont le sens se dévoile peu à peu à son esprit. Ainsi naît, ainsi se développe la raison dans tous les hommes ; c'est un flambeau qui s'enflamme au flambeau de la raison commune. Mais

quelle est l'origine de cette raison commune? d'où vient cette parole qui illumine tout homme à son entrée dans le monde, comme dit l'Écriture ? d'où est sortie cette grande lumière que nous voyons se réfléchir des pères aux enfants dans tous les âges, et éclairer tour à tour toutes les générations ? Ici, que la philosophie allonge, tant qu'elle voudra, cette longue chaîne des générations humaines, elle sera toujours forcée d'arriver à un premier anneau, de remonter jusqu'à un premier homme, qui n'a pas eu d'autre ancêtre que Dieu, qui n'a pu être en société qu'avec Dieu, et dont l'intelligence n'a pu, par conséquent, être éclairée que par un rayon de l'intelligence divine.

Vous le voyez, ce n'est pas un système que nous opposons aux systèmes des philosophes; nous ne faisons que déduire les conséquences rigoureuses des faits les plus incontestables. C'est un fait que l'homme apporte en naissant une âme vide de vérités, qu'il ne sait quelque chose qu'après qu'on le lui a appris, qu'il n'a quelques connaissances qu'après que la société les lui a transmises, enfin, qu'il ne se donne pas plus à lui-même la vie de l'intelligence que la vie physique, mais qu'il reçoit l'une et l'autre de ses parents ; d'où il suit que le premier homme a dû recevoir aussi la vie de l'intelligence, en même temps que la vie physique, de son père, c'est-à-dire de Dieu. C'est un fait que le principe du développement de la raison de chaque homme est hors de lui, d'où nous devons conclure que le principe de la raison du premier homme a été hors de lui dans la raison de Dieu ; c'est un fait que la foi dans les grandes vérités morales, qui sont le fondement de l'intelligence humaine, vient de l'ouïe, comme dit saint Paul ; que l'homme ne s'élève pas de

lui-même à la connaissance de ces vérités, qu'il ne les découvre pas, mais quelles lui sont révélées par la parole, qu'il les connaît par le témoignage de la société, d'où nous devons inférer que c'est par la parole, par le témoignage de Dieu, que le premier homme a connu ces vérités. Donc, la révélation primitive est le seul moyen naturel d'expliquer l'origine de la religion, de la morale, de toutes les antiques croyances du genre humain, à moins que la philosophie n'ait la prétention d'imaginer quelque chose de plus naturel que les lois les plus universelles, les plus invariables de la nature humaine.

Il y a plus : un fait décisif, l'exemple des sourds et muets, démontre combien est nécessaire cet ordre de transmission que nous avons constaté, et qui nous force de remonter jusqu'à Dieu pour trouver le principe de toutes les connaissances morales. Ces connaissances la société ne peut les transmettre aux sourds et muets comme aux autres hommes à l'aide de la parole, puisque ce lien de la communication des esprits est rompu pour les sourds et muets, et que ce monde est pour eux comme une solitude silencieuse. Or, d'après les observations les plus certaines, le sourd et muet avant d'être instruit ne soupçonne même pas l'existence de l'ordre moral. Voilà une expérience incontestable qui détruit toutes les théories que nous réfutons, car la nuit qui enveloppe le sourd et muet ne nous représente encore qu'imparfaitement les ténèbres dans lesquelles eût vécu le premier homme si son intelligence n'eût pas été éclairée par un reflet de l'intelligence de Dieu. Le sourd et muet a vu souvent les hommes prier, joindre leurs mains, les élever vers le ciel ; il a vu un fils veiller auprès du lit de son père;

il a vu des mendiants tendre la main et des hommes compatissants s'arrêter pour leur faire l'aumône; il a été témoin, en un mot, d'une multitude infinie d'actions, expression sensible de toutes les vérités, de toutes les notions, de tous les devoirs qui sont le lien de la société des hommes; or, si toutes ces actions, que le sourd et muet a quelquefois répétées par un instinct d'imitation purement machinal, n'ont rien dit à son intelligence; s'il ne s'est montré encore aucun sourd et muet, qui seul et sans instruction, soit arrivé à se faire une idée distincte de Dieu, de la justice, des devoirs, à découvrir quelques-uns des principes de la religion et de la morale, à plus forte raison le premier homme, dans l'état complet d'isolement où le supposent les philosophes, n'aurait jamais franchi l'abîme qui l'aurait séparé de toutes ces vérités de l'ordre moral dont rien ne pouvait même lui faire soupçonner l'existence. Ainsi, plus dégradé, plus stupide encore que le sourd et muet, le premier homme, si Dieu ne lui avait pas parlé, n'aurait été qu'une véritable machine vivante, incapable de jamais exercer aucune de ses facultés intellectuelles; sans notions, sans idées, il aurait végété comme la brute, et il serait mort ne léguant à toute son espèce qu'une existence purement animale et une incurable imbécillité.

Cette conséquence vous apparaîtrait encore entourée d'un nouveau jour, si vous faisant réfléchir un moment sur les rapports nécessaires qui existent pour l'homme entre toutes les vérités morales et leur expression, nous vous montrions que la pensée n'est jamais, ne peut être qu'une parole intérieure, suivant la définition de Platon; d'où suit l'impossibilité que le langage ait été inventé par l'homme, puisque, pour inventer

la parole, la parole aurait été nécessaire. De cette impossibilité de l'institution humaine du langage que Rousseau avait reconnue, et queM. de Bonald a démontrée de nos jours, il résulte que la première des langues, d'où toutes les langues sont dérivées, n'a pu avoir que Dieu pour auteur, et que, par conséquent, Dieu a parlé aux ancêtres du genre humain.

Ainsi tout nous force de remonter jusqu'à Dieu pour trouver le principe des connaissances morales et de la raison humaine, l'étude de l'homme, comme l'étude de l'histoire, et la révélation primitive est un fait attesté par les lois invariables de notre nature comme par tous les monuments de l'antiquité. Mais indépendamment de ces preuves invincibles et de ces unanimes témoignages qui renversent les systèmes des philosophes, ces systèmes considérés en eux-mêmes ont quelque chose de si révoltant, ils renferment des conséquences si absurdes, que l'on ne comprend pas comment il se rencontre des esprits qui puissent les admettre sérieusement.

Car en premier lieu, s'il ne faut que le bon sens le plus commun, comme nous l'avons vu, pour comprendre que l'homme ne doit son existence ni à la matière ni au hasard, mais qu'il est né d'une intelligence souveraine qui a créé, qui a disposé toutes choses dans ce monde avec tant d'ordre, avec une si merveilleuse sagesse, il ne faut que du bon sens pour reconnaître que l'homme, le chef-d'œuvre des mains de Dieu, n'aurait été qu'une œuvre incomplète, qu'il n'aurait pas existé encore comme être raisonnable, si, en sortant des mains de son auteur, il n'avait pas reçu le langage, instrument nécessaire de la raison, et, avec le langage, tous les principes essentiels de la religion et de la morale

qu'il devait transmettre à sa postérité. Le miracle de la révélation primitive est donc une conséquence nécessaire du miracle de la création. Est-il digne de Dieu, est-il digne de l'homme de supposer, avec la philosophie, le premier-né de la création, le roi de ce monde visible, errant d'abord comme un être stupide et muet, parmi les merveilles de son empire naissant, les considérant avec des yeux hébétés, et qui ne disent rien à son intelligence endormie encore dans de profondes ténèbres ? Quel bonheur peut-on trouver à se figurer les premiers hommes, les vénérables ancêtres du genre humain, nus, sales, dispersés parmi les animaux « observant, imitant leur industrie, dit Rousseau, et » s'élevant peu à peu jusqu'à l'instinct des bêtes ; avec » cet avantage que chaque espèce n'a que le sien propre, et que l'homme, n'en ayant peut-être aucun qui » lui appartienne, se les approprie tous, se nourrit » également de la plupart des aliments divers que les » autres animaux se partagent, et trouve, par con- » quent, sa subsistance plus aisément que ne peut faire » aucun d'eux [1]. » C'est quelque chose sans doute que cet avantage accordé ici à l'homme par la philosophie de savoir s'approprier l'instinct et les aliments divers de tous les animaux, et d'être capable, par exemple, d'apprendre à manger du gland après les pourceaux, et, après les chiens, les restes d'une proie abandonnée; mais cependant cet inestimable privilége relève-t-il suffisamment la condition de l'homme, est-ce là tout ce que réclame l'excellence de notre nature ? Trouvez-vous d'ailleurs qu'il soit plus honorable pour l'homme d'avoir appris à l'école des bêtes les premiers éléments

[1] Disc. sur l'inég. des condit.

de toutes les connaissances nécessaires, au lieu de les avoir reçus du ciel? Est-il plus noble de faire remonter aux brutes les premiers principes de la raison humaine, au lieu de les faire remonter jusqu'à Dieu? Enfin, à part même l'absurdité de tous ces systèmes qui révoltent, qui choquent le bon sens, n'y a-t-il pas, au dedans de nous, je ne sais quel instinct de noblesse qui repousse toutes ces honteuses origines que la philosophie prétend donner à l'homme et à la société? Quel homme pourrait, placé entre la religion et la philosophie qui nous montrent le berceau du genre humain, l'une dans ce paradis terrestre, dont le souvenir s'est conservé dans les traditions de tous les peuples, l'autre dans une espèce d'enfer terrestre, qu'il lui a plu de nommer l'*état de nature*, et qui n'a d'autre fondement que les rêves des sophistes et l'imagination des poëtes, hésiter un moment à repousser les chimères de la philosophie et à croire les sublimes enseignements de la religion?

En second lieu, en admettant même, ce qui n'est pas, ainsi que nous l'avons prouvé, que l'homme eût pu s'élever de cet état de barbarie nommé faussement l'état de nature, jusqu'à l'état social, qui est le seul état naturel pour l'homme, de cette complète et primitive ignorance dans laquelle la philosophie suppose que le genre humain a été longtemps plongé, jusqu'à la connaissance de Dieu, de la religion, des devoirs, de toutes les vérités nécessaires, toujours est-il que les hommes pouvaient aussi ne faire aucune de ces découvertes; que l'espèce humaine pouvait végéter jusques à la fin des temps, dans son état natif; muette, ignorante, enveloppée d'éternelles ténèbres. Or, alors, de deux choses l'une, ou bien vous soutiendrez avec

Rousseau que l'état de nature est la véritable condition pour laquelle l'homme avait été créé, qu'il n'aurait jamais dû en sortir, que la société est un abus, que celui qui, le premier, ayant enclos un terrain, osa dire : Ceci est à moi, aurait dû être écrasé avec la pierre dont il faisait la borne de sa propriété, que celui qui s'avisa le premier de parler, aurait mérité qu'on lui coupât la langue, que l'homme enfin qui pense est un animal dépravé, et, dans ce cas, je vous demanderai comment Dieu, n'ayant destiné l'homme qu'à une vie toute matérielle, lui a donné cependant la faculté de s'élever à la vie de l'intelligence ; comment, ayant voulu qu'il restât stupide et muet, il lui a donné une langue et la possibilité de penser et de communiquer ses pensées aux autres à l'aide de la parole ; comment enfin, ayant fait l'homme pour l'état brutal et sauvage, Dieu a pris si mal ses mesures, que l'homme, trompant la destination de son auteur, est parvenu à l'état social, a bâti des maisons, institué des gouvernements et n'a eu aucune envie de retourner dans les bois ? Ou bien, rougissant de ces folies pour la raison humaine, vous reconnaîtrez que l'homme a été créé pour vivre en société, et, par conséquent, pour parler, pour connaître toutes les vérités nécessaires, sans lesquelles nulle société ne peut exister parmi les hommes, et dans ce cas, je vous demanderai comment Dieu, ayant fait l'homme pour la vérité, entoura de ténèbres le berceau du genre humain, sépara l'homme à l'origine de la vérité par un abîme qu'il pouvait ne jamais franchir ; comment l'existence de la société, d'où dépendent la religion, la vertu, le développement de l'intelligence et toutes les immortelles destinées de l'homme a tenu à une suite de découvertes fort incertaines; en sorte que cette in-

telligence souveraine, qui a tout fait par elle-même, qui n'a produit que des œuvres achevées dans l'ordre matériel, insouciante de ce qu'il y avait de plus noble et de plus digne d'elle, n'aurait, dans l'ordre moral, produit que des ouvrages informes qui ne pouvaient recevoir leur perfection que lentement et des mains du hasard ?

Ainsi, dans cette absurde supposition, de quelque côté que vous vous tourniez, vous êtes pressé par des conséquences qui vous forcent de nier les perfections de Dieu et qui vous mènent droit à l'athéisme.

En troisième lieu, l'hypothèse de l'invention humaine de la parole et de toutes les connaissances morales, rend la société impossible. Car si la religion, la morale, la conscience, si tout, dans l'ordre moral, est d'institution humaine, quelle base donnerez-vous à la société, d'où ferez-vous dériver le droit de commander et le devoir d'obéir, de quelle autorité ferez-vous découler l'autorité nécessaire des lois? Ici que répond la philosophie : « Les hommes vivaient dispersés dans les bois; mais, fatigués de leur vie errante et sauvage, ils imaginèrent de se réunir en corps de nation. Alors des législateurs inventèrent le droit de propriété, la distinction du juste et de l'injuste, la morale, la religion, la conscience, toutes les notions enfin, tous les devoirs qui sont le lien nécessaire des sociétés. » Je ne m'arrête pas à démontrer l'absurdité de ce roman, mais je demanderai à la philosophie comment toutes ces obligations créées dans les bois, il y a quelques mille ans, par je ne sais quels législateurs inconnus, sont une règle à laquelle je dois me soumettre ; comment mes sauvages ancêtres ont pu aliéner ma liberté ; comment, si toute la terre a appar-

tenu primitivement à tous les hommes, moi, qui aujourd'hui ne possède rien, je suis obligé de respecter la propriété d'autrui, et de subir les conséquences d'un partage arbitraire en vertu duquel je souffre la misère et la faim ; comment la conscience me lie à un état social qui me condamne à enrichir d'autres hommes des fruits de mon travail et de mes sueurs. Que la philosophie nous explique même ce que ce mot de conscience peut signifier dans son système, puisque le vice et la vertu, la distinction du juste et de l'injuste n'a d'autre fondement que les caprices des législateurs et les arbitraires conventions des hommes? Ainsi, nul principe, dans ce système, auquel vous puissiez rattacher la règle des obligations morales et des devoirs, nulle autorité d'où puisse dériver l'autorité des lois, nulle base enfin sur laquelle vous puissiez établir l'édifice social. Et c'est ce que Cicéron comprenait lorsque, recherchant l'origine des lois, il remontait à des notions primitives d'équité et de justice, à une loi première, souveraine, *lex princeps*, imposée aux hommes par le ciel, et qu'il reconnaissait enfin que nulle société n'aurait jamais pu exister parmi les hommes, s'il n'avait existé à l'origine une *société de raison* entre les hommes et Dieu.

Nous n'avons déduit que la moindre partie des conséquences absurdes renfermées dans les systèmes que nous réfutons, mais c'est assez sans doute pour nous faire repousser toutes ces chimères, tous ces rêves de la philosophie contre lesquels réclament les intérêts de la société, et la dignité de la nature humaine, et toutes les perfections de Dieu, et enfin les invariables traditions de tout le genre humain.

De tout ce que nous venons de dire, il suit que le

déisme n'est pas une religion, puisqu'il ne saurait exister de religion naturelle dans le sens des déistes.

Qu'est-ce donc que le déisme ?

L'homme ne connaissant aucune des vérités de la religion que par le témoignage de la société, le déisme consiste à établir chaque homme juge des vérités qu'il a reçues de la société, à prétendre que la raison particulière n'est obligée de se soumettre aux croyances qu'une raison plus haute lui transmet qu'à mesure qu'elle les trouve conformes à ses propres lumières. *C'est, en un mot, comme nous l'avons déjà expliqué,* e droit de libre examen appliqué à tout l'ensemble des vérités qui ont leur fondement soit dans la première révélation, conservée chez tous les peuples, soit dans la révélation plus parfaite confiée par Jésus-Christ à son Église. Approfondissez le déisme, vous n'y trouverez rien que ce principe d'erreur.

Pour compléter la réfutation du déisme, il nous reste donc à montrer comment ce principe détruit toute religion et toute certitude.

Or, rien de plus facile.

Par cela seul que le déiste ne veut croire les vérités acceptées de tous les hommes avant lui qu'après se les être démontrées, il suppose deux choses : 1° la possibilité que la raison de tous les hommes se soit trompée ; 2° l'impossibilité que sa raison le trompe. Or, il est évident que la raison d'un homme n'est rien, ou que la raison de tous les hommes est beaucoup plus ; d'où il suit que la première ne saurait être une règle de vérité si la seconde ne l'est pas.

Essayons de rendre ceci plus sensible encore. Je dirai au déiste : « Vous étiez homme, avant de songer à devenir philosophe ; élevé au sein de la société des

hommes, vous aviez reçu d'elle, vous aviez cru sur son témoignage toutes les vérités qui lient l'homme à Dieu et qui sont le fondement de la religion. D'où vient que vous ne voulez plus admettre aujourd'hui ces croyances qu'après les avoir examinées, et que vous supposez par là même qu'elles peuvent n'être que des erreurs? »

Parce qu'un philosophe « qui cherche sincère-» ment la vérité, » c'est Rousseau qui répond, « ne » donne rien à l'autorité de la naissance et à l'auto-» rité des pères et des pasteurs. Nul homme n'étant » d'une autre espèce que moi, tout ce qu'un homme » connaît naturellement je puis aussi le connaître; et » un autre homme peut se tromper aussi bien que » moi. Quand je crois ce qu'il me dit, ce n'est pas » parce qu'il le dit, mais parce qu'il le prouve. Le » témoignage des hommes n'est donc au fond que » celui de ma raison même. Apôtre de la vérité, qu'a-» vez-vous donc à me dire dont je ne reste pas le » juge [1]?... »

Je répondrai à Rousseau : Apôtre de l'erreur, de grâce ne confondez pas deux questions très-distinctes. Ce n'est pas des opinions particulières d'un homme, que tout homme a assurément le droit d'examiner, mais des croyances du genre humain qu'il s'agit. En niant ou en ne voulant admettre qu'après vous les être démontrées, l'existence de Dieu, la révélation, toutes les vérités qui ont été le fondement de la religion de tous les peuples, ce sont des dogmes consacrés par l'assentiment de la raison humaine dont votre raison s'établit juge ; c'est une voix insolente que vous préten-

[1] Émile, tome III.

dez élever d'un point du temps et de l'espace pour sanctionner ou infirmer les décrets proclamés par la voix de tous les siècles ; or, pour détruire cette absurde prétention, je n'ai besoin que de vos propres paroles : » « Nul homme, dites-vous, n'est d'une autre espèce que moi. » Fort bien, et de là il suit, ce me semble, que Rousseau n'est pas d'une autre espèce que le reste des hommes. « Un autre homme, dites-» vous encore, peut se tromper aussi bien que moi. » A *la bonne heure, et, par là*, vous avouez sans doute que Rousseau peut se tromper aussi bien qu'un autre homme. Cela posé, je le demande, si les préjugés, si les passions, si une cause quelconque d'erreur, se jouant de la faible intelligence humaine, dans tous les temps, dans tous les lieux, a pu abuser tous les hommes sur toutes ces grandes questions de l'ordre moral qui se lient à nos intérêts éternels et dont se compose la religion, comment Rousseau, qui est homme, lui aussi, sujet aux mêmes méprises, pourra-t-il être certain de ne pas s'égarer en examinant ces mêmes questions à son tour?

Aveugle, comprenez donc ce qui est plus clair que le jour, qu'un homme ne peut pas douter de ce qui a paru certain à tous les hommes, sans renoncer à toute certitude, et que l'on ne peut ébranler la raison humaine sans que notre propre raison demeure ensevelie sous ses ruines.

Et certes, cette raison à laquelle vous en appelez de tous les jugements les plus solennels de l'autorité, qu'est-elle donc? Est-elle un juge infaillible du vrai? Qui vous l'a dit? Quels motifs avez-vous de le penser? Déistes, qui riez de notre simplicité, parce que nous croyons à l'Église, répondez,

comment justifiez-vous votre foi aveugle dans votre propre raison? La vérité est une, le *oui* et le *non* ne sauraient être vrais à la fois du même objet. Rousseau, vous ne le nierez pas, vous qui avez dit que « de tant » de religions qui s'excluent et qui se proscrivent, une » seule peut être la bonne, si tant est qu'une le soit [1]. » Or, cette unité, qui est le caractère le plus essentiel auquel le vrai peut se faire reconnaître, la trouvons-nous dans la raison de l'homme, lorsque nous considérons l'homme seul? Ici, qu'est-il besoin de prouver à l'incrédule ce qu'atteste à tous les incrédules une cruelle expérience? Qui ne le sait que, niant et affirmant tour à tour les opinions les plus opposées, la faible raison de l'homme, lorsqu'elle n'est pas fixée par les enseignements d'une raison plus haute, ne fait que tourner dans un cercle d'éternelles contradictions? Étrange misère cependant de ces esprits superbes! Leur religion, disent-ils, c'est leur raison, ils n'en veulent point d'autre. Et voilà qu'emportée au hasard des convictions les plus contraires, cette débile raison ne trouve aucun point fixe où elle puisse s'arrêter; la santé, la maladie, les passions, les préjugés, les intérêts, les caprices, que sais-je? mille influences inconnues modifient ses croyances aussi vagues, aussi fugitives que les rêves de la nuit. Chaque jour c'est une raison différente d'elle-même et, par conséquent, un nouveau symbole, une nouvelle religion. Que faire au milieu de ces perpétuelles contradictions? De tant de religions opposées que chaque déiste trouve au dedans de lui-même, *une seule est la bonne si tant est qu'une le soit.* Est-ce celle d'hier? est-celle d'aujourd'hui? ou bien

[1] Émile, tome III.

faut-il attendre encore et combien de temps? D'ailleurs à quel signe la reconnaître? Philosophes, qui avez la prétention d'être seuls raisonnables, je voudrais bien savoir comment, après une vie tout entière consumée en de si pénibles recherches et tourmentée par des doutes si désolants, vous pourrez, à l'heure de la mort, vous assurer d'avoir connu un seul jour la droite raison.

En effet, quel moyen pour le déiste de sortir de ces difficultés? Interrogera-t-il les philosophes qui prétendent comme lui ne suivre que leur raison? Leurs contradictions ne feront que compliquer ses propres incertitudes. Écoutons Rousseau : « Je consultai les » philosophes, je feuilletai leurs livres, j'examinai » leurs diverses opinions; je les trouvai tous fiers, » affirmatifs, dogmatiques même dans leur scepti- » cisme prétendu, n'ignorant rien, ne prouvant rien, » se moquant les uns des autres; et ce point commun » à tous me parut le seul sur lequel ils ont tous rai- » son. Triomphants quand ils attaquent, ils sont sans » vigueur en se défendant. Si vous pesez les raisons, » ils n'en ont que pour détruire; si vous comptez » les voix, chacun est réduit à la sienne; ils ne s'ac- » cordent que pour disputer [1]. » Si vous soupçonniez ce tableau d'exagération, il serait facile, les livres des philosophes à la main, d'en justifier tous les traits. L'histoire de la philosophie, qu'est-ce autre chose, dans les temps modernes comme dans l'antiquité, que l'histoire des contradictions de l'esprit humain? Que les philosophes l'expliquent donc cette religion naturelle qu'ils veulent substituer à la religion qui nous vient du maître même de la nature; où est-elle? quels sont

[1] Émile, liv. IV, tome III.

les dogmes qui la composent? Je cherche et je ne vois que des systèmes opposés à d'autres systèmes, que des opinions détruites par d'autres opinions. Autant de philosophes, autant de religions différentes, autant de symboles, et chacun de ces symboles contradictoires a un droit égal à être regardé comme le véritable, c'est-à-dire point de symbole certain, point de religion, mais un doute immense qui enveloppe tout l'ordre moral. Or, encore une fois, de tant de religions naturelles qui s'excluent, une seule est la bonne, *si tant est qu'une le soit*. Comment la reconnaître parmi ces oppositions infinies? A quels caractères la distinguer?

Mais nous allons trop loin peut-être, et nous oublions qu'il est une vérité du moins que le déisme n'ébranle pas, puisque tous les déistes s'accordent à la reconnaître, l'existence d'un premier être, la croyance en Dieu! Est-il vrai que le déisme laisse subsister cette base de tout l'ordre moral? C'est ce qu'il importe d'examiner.

La parole de Dieu, conservée par l'Église, tel est pour le chrétien, tel a été pour l'homme dans tous les siècles, comme nous l'avons expliqué ailleurs, le principe de la croyance en Dieu; or, cette parole étant expliquée par l'autorité même qui la transmet, chaque homme, en apprenant à nommer Dieu, reçoit toutes les grandes notions que la foi commune attache à ce nom adorable. Interrogez l'enfant qui ne sait encore que son catéchisme : qu'est-ce que Dieu? Il vous répondra : « Dieu est un esprit éternel, indépendant, im-» muable, infini, qui voit tout, qui peut tout, qui est » présent partout, qui a créé toutes choses. » Une vie tout entière de méditation ne révèlera jamais au plus beau génie, sur l'Être infini, rien qui ne soit ren-

fermé dans ce peu de mots, qui se gravent sans peine dans la mémoire de l'enfant, et qui sont compris par son intelligence naissante. La religion, dans tous ses dogmes, dans toute son histoire, n'est que le merveilleux commentaire de cette sublime définition. La toute-puissance de Dieu paraît dans la création; il a dit, et tout a été fait; l'anathème porté contre l'homme coupable, le sacrifice du Calvaire, le ciel, l'enfer, ces temples, ces autels où se passent d'ineffables mystères, tout, dans le christianisme, publie la justice, l'amour, la sainteté de l'Être infini. Tel est le Dieu de la révélation, le Dieu de l'Église, le vrai Dieu, un Être infini dont la connaissance féconde est comme un soleil qui, à travers les nuées mystérieuses de la foi, éclaire tout l'ordre moral.

Mais quel est le Dieu de l'homme qui prétend connaître Dieu avec sa seule raison? Qui pourrait le dire?

Voltaire, répondez. Qu'est-ce que Dieu?

« Nous n'avons aucune notion adéquate de la divi-
» nité; nous nous traînons seulement de soupçons
» en vraisemblances, de vraisemblances en probabili-
» tés. Il y a quelque chose, donc il y a quelque chose
» d'éternel; voilà une vérité certaine sur laquelle
» votre esprit se repose... Cet univers composé de
» ressorts, de moyens dont chacun a sa fin, découvre
» un ouvrier très-puissant, très-intelligent; voilà une
» probabilité qui approche de la plus grande certi-
» tude [1]. »

Rien d'assuré, mais une probabilité qui ne fait qu'approcher de la plus grande certitude; je l'avoue, sur une question d'où dépend tout l'ordre moral, mon

[1] Dict. phil., art. *Athéisme*.

esprit aurait voulu quelque chose de plus. Enfin, il faut s'en contenter faute de mieux. Mais ce n'est rien que de savoir qu'il existe probablement un Dieu, si l'on ne daigne encore nous dire ce que c'est que ce Dieu probable; et d'abord, est-il infini, comme le genre humain l'a cru de siècle en siècle, sur la foi de l'Église?

« Cet artisan suprême est-il infini? est-il partout? » est-il en un lieu? Comment répondre à cette ques- » tion, avec notre raison bornée et notre faible con- » naissance?...

Après ce que je viens d'entendre, ce n'est plus qu'en tremblant que je poursuis. Je dois cependant vous adresser encore une question. Cet être imparfait, cet être borné peut-être que vous nommez Dieu, est-il du moins le principe unique, indépendant de toutes choses?

« C'est une question plus épineuse qu'on ne pense » et très peu approfondie, si plusieurs Dieux égaux » en puissance pourraient subsister à la fois... Dieu » et la matière existent par la nature des choses... Si » Dieu et la matière existent de toute éternité... voilà » deux êtres nécessaires. Or, s'il y a deux êtres néces- » saires, il peut y en avoir trente. Ces seuls doutes, » qui peuvent être le germe d'une infinité de réflexions, » servent au moins à nous convaincre de la faiblesse » de notre entendement... »

Ce n'est pas nous, certes, qui, après ces doutes effrayants exprimés avec une si imperturbable assurance, nierons *la faiblesse de l'entendement humain.*

Mais, comme tout le monde n'est pas aussi convaincu que nous que notre faible raison ne trouve en effet que des doutes lorsqu'elle entreprend de sonder seule les fondements de l'ordre moral, ne nous bornons pas à interroger un déiste.

Rousseau, répondez à votre tour. Existe-t-il un Dieu ? n'en existe-t-il qu'un seul ?

« Y a-t-il un principe unique des choses ? y en » a-t-il deux ou plusieurs ? je n'en sais rien. Il y » a deux manières de concevoir l'origine des choses ; » savoir : dans deux causes (Dieu et la matière), ou » dans une cause unique. Chacun de ces deux senti- » ments, débattus par les métaphysiciens de tous les » siècles, n'est pas devenu plus croyable... Il sera » toujours impossible de l'assurer, tant qu'on risquera » quelque chose à parler vrai... »

Rousseau n'était pas très-effrayé sans doute du risque dont il parle, car ce qu'il dit fait entendre assez clairement ce qu'il ne dit pas. Ainsi il ne paraît pas que le Dieu de Rousseau soit la cause première et unique des choses. Ce Dieu, qu'est-il donc ? quels sont ses attributs ? Ouvrons encore les écrits de Rousseau.

« Si je viens à découvrir les attributs de Dieu, » dont je n'ai nulle idée absolue, c'est par des consé- » quences forcées, c'est par le bon usage de ma rai- » son : mais je les affirme sans les comprendre, et, » dans le fond, c'est n'affirmer rien [1]. »

N'y aurait-il pas, au fond de ces paroles, une dérision sacrilége ? L'idée d'un être, qu'est-elle autre chose pour nous que l'idée des attributs qui le constituent ? Donc, si en affirmant les attributs de Dieu qu'il ne conçoit pas, Rousseau n'affirme rien, Dieu n'est qu'un pur néant pour Rousseau, qu'un vain mot ; dans le fond, Rousseau n'affirme rien, en affirmant que Dieu existe ; et il me semble que le voilà conduit à l'athéisme par une conséquence forcée. Quoi qu'il en soit,

[1] Émile, tome III.

essayons de connaître avec plus de certitude encore les véritables sentiments de ce philosophe. Voici un écrit qui n'était pas destiné à voir le jour. C'est une lettre à Voltaire ; Rousseau s'expliquera avec plus de franchise :

« Je vous avouerai naïvement que ni le pour ni le » contre ne me paraissent démontrés sur ce point » (l'existence de Dieu) par les seules lumières de la » raison ; et que, si le théiste ne fonde son sentiment » que sur des probabilités, l'athée, moins précis en- » core, ne fonde le sien que sur des probabilités con- » traires. »

C'est assez. Et que pourrions-nous ajouter aux aveux que nous venons de recueillir ? Qu'est-ce donc enfin que le déisme ? qu'est-ce que cette religion prétendue naturelle ? C'est une vaste ruine de toutes les croyances où rien ne demeure debout, pas même la croyance en Dieu.

Mais nous devons montrer que le principe du déisme détruit encore toute morale.

En effet, en premier lieu, il existe, comme nous l'avons prouvé ailleurs, des rapports nécessaires entre les croyances et les devoirs. Otez Dieu et les peines et les récompenses d'une autre vie, et la morale n'est plus qu'un vain mot ; il ne reste pour chaque homme que les intérêts de la vie présente, principe et source de tous les crimes. Donc, en sapant la base des croyances, le déisme sape aussi la base des devoirs.

Et ici nous devons placer une observation importante. La religion se montre admirable lorsqu'elle nous enseigne que la foi est le principe de toutes les vertus. Qu'est-ce, en effet, que la vertu ? Ce mot est synonyme de force, de courage, et le langage, expression de la raison commune, démentant ainsi l'opinion

trompeuse de certains philosophes, nous avertit que la vertu est un effort, est un sacrifice ; que le fardeau des devoirs ne peut être porté que par une volonté forte et généreuse. C'est pour cela que la vertu constitue toute la dignité de l'homme ; que le vice avilit l'homme au contraire et le dégrade, car le vice est une faiblesse. Or, de là il suit que l'homme qui croit a seul le pouvoir d'être vertueux, parce que, chez lui, l'intelligence prête à la volonté un point d'appui inébranlable. Ceci est facile à comprendre. Dans ces moments de trouble et d'hésitation, dont les plus hommes de bien ne sont pas exempts, lorsque le devoir impose un grand sacrifice, considérez le catholique ; la conscience le transporte aussitôt au pied de la justice souveraine de Dieu, elle le suspend entre le ciel et l'enfer. Et ces intérêts éternels, infinis, qu'elle oppose aux intérêts passagers de la terre et du temps, elle ne les fonde pas sur de vaines conjectures, sur des raisonnements qui peuvent tromper, mais sur la foi, c'est-à-dire sur la parole de l'Être infini, qui ne trompe pas. Ce que le catholique croit d'une autre vie, tous les siècles l'ont cru avant lui, Dieu lui-même l'a révélé, et ses espérances ne pourraient être ensevelies que dans un commun naufrage de la révélation et de la raison humaine. Il espère donc, il croit, et cette victime, si chère qu'elle soit, dont le devoir commande le sacrifice, il l'immole sans hésiter, sur l'autel de la vertu, qui est pour lui comme le portique du ciel. C'est ainsi que, suivant le mot de l'Écriture, dans ce long combat de la conscience contre les passions et contre les intérêts, dans cette lutte pénible de l'homme contre lui-même et contre le monde, que l'on nomme la vertu, la victoire

est dans la foi, *et hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra* [1].

Mais, dans les mêmes circonstances, que se passe-t-il dans le cœur déiste? En supposant même que le déisme laisse subsister quelque chose des craintes et des espérances d'une autre vie, qu'est-ce que cette autre vie? Quel est le ciel, quel est l'enfer des déistes? Qui pourrait le dire? Dès lors, considérons le déiste comme nous avons fait tout à l'heure le chrétien dans le moment critique de la tentation. Il s'agit d'immoler au devoir un grand intérêt, la vie peut-être. Qui lui commande ce sacrifice? Des opinions qu'il s'est faites lui-même, et que, par conséquent, il a toujours le droit de rejeter, ou de soumettre du moins à un nouvel examen. Il examinera donc. Alors, le sentiment de sa faillibilité personnelle, qu'il a tant de fois éprouvée, se réveille malgré lui au fond de son cœur; il se dit à lui-même : Mais ne me serais-je pas trompé dans mes raisonnements? Tant d'autres ont erré avant moi! j'ai moi-même erré si souvent! La mort, après tout, m'a-t-elle dit ses secrets? Le tombeau a des ténèbres que la vue perçante des plus grands philosophes ne pouvait pas entièrement dissiper. Suis-je plus éclairé qu'eux? Suis-je donc bien certain de ne pas sacrifier mon bonheur à des chimères? Que sais-je? Et, pendant qu'il délibère, la passion le presse; elle a mis devant ses yeux ce prisme menteur qui prête aux criminels plaisirs des couleurs si séduisantes. Pour résister, il faudrait cette vue claire des biens futurs que la foi donne; et le déiste ne voit au delà de la vie que des nuages; il doute donc, il cède, il est vaincu. Ainsi,

[1] I Jean, III, 4.

en accordant même que le déisme ne détruisît pas entièrement les craintes et les espérances d'une autre vie, ce qu'il en laisse subsister est trop vague, trop incertain, pour pouvoir communiquer à la volonté de l'homme cette force surhumaine, sans laquelle il ne résiste pas aux intérêts de la terre et du temps.

En second lieu, si nous envisageons plus directement le principe du déisme, les mêmes raisonnements qui nous ont montré qu'il détruit toutes les croyances, nous montrent qu'il détruit aussi tous les devoirs.

Car, premièrement, par cela seul que le déiste se croit obligé de tout examiner, et qu'il ne veut reconnaître d'autre règle de ses devoirs, comme de ses croyances, que sa seule raison, il suppose que ces principes de morale qu'il avait reçus de l'Église et qui ont été de tout temps le lien de la société des hommes, pourraient n'être que des conventions arbitraires, des erreurs, des préjugés. Or, sur quelle base établirez-vous la morale, si vous ébranlez toutes les grandes notions de justice qui ont été communes à tous les peuples, tous les devoirs qui ont été proclamés d'âge en âge par tout le genre humain? Évidemment la raison, la conscience d'un homme ne peut pas être une règle certaine de ce qui est bien, s'il est possible que la raison, que la conscience de tous les hommes ne soit qu'une règle trompeuse.

Secondement, si, comme nous l'avons vu, l'homme isolé de la société, qui cherche au dedans de lui-même la règle de ce qu'il doit croire, ne trouve que des contradictions infinies, des opinions d'un jour détruites par les opinions du lendemain, rien de stable, rien de certain, que trouvera celui qui prétend trouver au dedans de lui-même la règle de ce qu'il doit faire? Des

contradictions bien plus déplorables encore. Car, qui ne connaît les secrètes intelligences du cœur avec l'esprit? Qui ne sait que les passions ont des sophismes pour justifier tous les vices, et qu'il n'y a pas de principe si clair qui ne puisse paraître douteux à l'homme qui a un puissant intérêt à le nier? Quelle vérité restera donc lumineuse dans cette nuit épaisse formée à la fois de toutes les ténèbres de l'esprit et de toutes les ténèbres du cœur?

Mais qu'est-il besoin d'établir par le raisonnement une vérité démontrée par l'expérience? Dans les temps anciens comme dans les temps modernes, qu'est-il arrivé toutes les fois que l'homme, rejetant les enseignements de la tradition et de l'autorité, a cherché en lui-même la règle du devoir? Quel a été en ceci, comme dans tout le reste, le résultat des pénibles efforts de la faible raison? D'interminables disputes, des contradictions innombrables, des égarements prodigieux; pas une vertu qui n'ait été niée par certains sophistes, pas un vice dont d'autres sophistes n'aient essayé de faire une vertu; nul principe fixe au milieu de ce chaos d'opinions contraires; autant de philosophes, autant de règles de mœurs opposées entre elles, c'est-à-dire point de règle certaine, et, par conséquent, point de règle obligatoire, car qui peut espérer que l'homme se détermine jamais à sacrifier ses plaisirs et ses intérêts à des devoirs douteux?

Nous ne nous arrêterons pas à montrer que la religion du déiste qui est, comme nous venons de le voir, une religion sans dogmes et sans morale, est aussi une religion sans culte. Qu'est-ce que le culte en effet, sinon l'expression extérieure des dogmes; donc plus de dogmes certains, plus de culte: c'est l'ombre qui s'efface lorsque le corps a disparu.

SEPTIÈME CONFÉRENCE

Autorité de la vraie religion
ou nécessité d'obéir à la religion révélée par Dieu.

Messieurs,

Nous avons établi qu'une religion est nécessaire; nous avons démontré que la religion ne peut être qu'une loi originairement révélée de Dieu et connue de chaque homme par le témoignage de la société chargée de conserver et d'interpréter le dépôt de la révélation.

Or, parmi les religions contradictoires qui divisent le monde, une seule pouvant émaner de Dieu, Dieu a dû la marquer à des caractères qui servent à la faire reconnaître; et c'est un devoir rigoureux, pour tout homme, de lui obéir, du moment que son autorité lui est manifestée.

C'est la conséquence qu'indique le bon sens.

Cette conséquence est niée par les indifférents.

« Dans l'incertitude où nous sommes, dit Rousseau,
» c'est une inexcusable présomption que de professer
» une autre religion que celle où l'on est né, et une

» fausseté que de ne pas pratiquer sincèrement celle que
» l'on professe.... Si l'on s'égare, on s'ôte une grande
» excuse auprès du souverain juge. Ne pardonnera-
» t-il pas plutôt à l'erreur où l'on fut nourri qu'à celle
» que l'on osa choisir soi-même [1]. » Et ailleurs il va plus loin encore : « Je regarde toutes les religions par-
» ticulières comme autant d'institutions salutaires, qui
» prescrivent, dans chaque pays, une manière uniforme
» d'honorer Dieu par un culte public, et qui peuvent
» toutes avoir leur raison dans le climat, dans le gou-
» vernement, dans le génie du peuple, ou dans une
» cause locale qui rend l'une préférable à l'autre [2]. » Ainsi, toutes les religions positives sont, suivant Rousseau, des institutions également salutaires; la meilleure est celle où l'on est né; en embrasser une autre serait une inexcusable présomption, et ne pas la professer sincèrement, une criminelle hypocrisie. Que les admirateurs de l'auteur d'*Émile* essayent de concilier ces maximes avec tant d'autres passages, où cet inconséquent philosophe ne veut reconnaître comme nécessaires que ce qu'il nomme les devoirs de la religion naturelle, avec celui-ci par exemple : « leurs révéla-
» tions, nous citons les propres paroles de Rousseau,
» ne font que dégrader Dieu, en lui donnant les pas-
» sions humaines. Loin d'éclaircir les notions du grand
» Être, je vois que les dogmes particuliers les em-
» brouillent; que loin de les ennoblir, ils les avilisent;
» qu'aux mystères inconcevables qui l'environnent,
» ils ajoutent des contradictions absurdes; qu'ils ren-
» dent l'homme orgueilleux, intolérant, cruel; qu'au
» lieu d'établir la paix sur la terre, ils y portent le fer

[1] Émile, tome III.
[2] *Ibid.*

» et le feu. Je me demande à quoi bon tout cela, sans » savoir me répondre. Je n'y vois que les crimes des » hommes et les misères du genre humain [1]. » Assurément, si c'est là le fidèle tableau de toutes les religions positives, nous aurons à notre tour le droit de demander à Rousseau, *à quoi bon tout cela*, et nous aurons de la peine à nous expliquer comment, quelques pages plus loin, dans le même livre, ce philosophe peut faire à chaque homme un devoir rigoureux de suivre la religion où il est né; c'est-à-dire de croire des contradictions absurdes qui dégradent Dieu, et qui l'avilisent; d'être orgueilleux, intolérant, cruel; de professer des doctrines qui portent sur la terre le fer et le feu, et dans lesquelles Rousseau ne voit que les crimes des hommes et les misères du genre humain.

Mais laissons de côté pour un moment les contradictions de Rousseau, pour ne nous occuper que des absurdités inhérentes au système que nous devons réfuter. Et d'abord, pour réfuter ce système, il suffit d'examiner de près la maxime qui lui sert de fondement : *tout homme doit suivre la religion de ses pères*. Comme nous l'avons déjà remarqué, au fond de tous les systèmes d'erreurs, il y a toujours quelques vérités dont ces systèmes ne sont que la fausse application, et qui expliquent leur action sur les esprits. Rien de plus vrai en soi que la maxime dont les indifférents font une application impie. Elle exprime le principe sur lequel Dieu a établi la base de la religion et de tout l'ordre moral.

Qu'est-ce que la religion? Une loi divine que le premier homme a reçue comme un héritage qu'il devait

[1] Emile, tome III.

transmettre à sa postérité. La tradition, l'enseignement des pères, tel est donc le moyen établi de Dieu, à l'origine, pour perpétuer la connaissance de la vraie religion.

Si cette règle sacrée de s'en tenir à la religion de ses pères eût été toujours observée, que serait-il arrivé? Chaque génération eût reçu et transmis dans toute sa pureté le dépôt de la révélation, et aucune erreur n'eût altéré les primitives croyances qui avaient Dieu pour auteur. Ainsi jusqu'à Jésus-Christ. Or, comme nous le verrons, la religion primitive n'était que le germe d'une religion plus parfaite. Elle avait son fondement dans l'attente d'un médiateur promis à l'homme coupable. D'où il suit qu'au jour marqué, lorsque le médiateur serait venu pour accomplir l'espérance du genre humain, les hommes, en se soumettant à lui, n'auraient fait qu'obéir à l'autorité de leurs pères.

Mais il n'en a pas été ainsi. Il s'est rencontré d'âge en âge et dès l'origine des temps des esprits séditieux qui ont substitué leurs vaines pensées aux anciennes croyances. De là les hérésies, les sectes, les religions particulières. Remontez à leur origine : que trouvez-vous? Des enfants indociles qui rejettent l'enseignement de leurs pères, des sociétés particulières qui se séparent d'une société plus générale, en un mot toujours la révolte contre l'autorité.

Cela posé, qui ne voit l'exception à laquelle le bon sens soumet la règle dont les indifférents abusent. *Tout homme doit suivre la religion de ses pères*. Oui, répondrons-nous, pourvu que ses pères n'aient pas abandonné eux-mêmes la religion qu'ils avaient reçue de leurs aïeux et qui venait de Dieu, en qui seul se trouve

la source de toute obligation, la racine de tous les devoirs.

A nous seuls catholiques il appartient, par conséquent, d'invoquer ce principe, puisque nous sommes les seuls dont la foi remonte, par une tradition non interrompue, à travers la longue suite des générations humaines, jusqu'à l'autorité souveraine de Dieu.

Mais vous, calvinistes, luthériens, mahométans, hommes de secte, qui que vous soyez, que nous parlez-vous de vos pères ? Est-ce que le monde a commencé à Calvin, à Luther, à Mahomet ? est-ce que ces hommes n'eurent pas des pères, eux aussi, des pères dont ils méconnurent l'autorité, dont ils abandonnèrent les enseignements? D'où viendrait à ces novateurs, qui rompirent avec un passé divin, le droit d'enchaîner l'avenir à leurs inventions ? A quel titre ces révoltés prétendraient-ils nous rendre esclaves de leur révolte, nous inféoder à leur félonie ? La sainte règle de la tradition que vous invoquez nous l'acceptons ; cette solennelle question du culte que l'on doit à Dieu, portons-la au tribunal de l'antiquité ; que les aïeux soient juges entre vous et nous ; nous y consentons, mais à une condition : c'est que vous ne compterez pas quelques voix, mais toutes les voix. Dans cette grande affaire où la gloire de Dieu et les éternelles destinées de l'homme, où tous les intérêts de la terre se trouvent engagés, suivons les exemples de ces anciens peuples, qui ne prenaient jamais une grave résolution qu'après avoir délibéré près des sépulcres de leurs ancêtres. Nous aussi, interrogeons la première des générations éteintes, ouvrons les tombes antiques, mais creusons jusqu'au fond, et il en sortira une voix qui, répétant

la voix souveraine de Dieu même, proclamera les croyances dont le ciel dota l'homme à l'origine, condamnera toutes les inventions sacriléges, par lesquelles l'esprit d'indocilité et d'indépendance a corrompu cet héritage divin.

Ces simples explications renversent dans sa base le système des indifférents.

Mais il importe d'examiner de plus près et plus à fond cette erreur.

Et d'abord posons nettement l'état de la question.

Un homme, né au sein de l'erreur, ne connaît rien de plus grand que l'autorité de la société religieuse à laquelle il appartient ; il professe, il pratique de bonne foi ce que ses pères lui ont enseigné. Tout le monde convient que cette bonne foi l'excuse devant Dieu. La tradition qui a formé sa foi religieuse est, comme la tradition de toutes les sectes, un mélange de vérité et d'erreur. La vérité est pour lui un principe d'union avec Dieu, de salut; l'erreur, si elle demeure invincible, ne lui sera pas imputée. C'est un principe de la théologie catholique que chaque homme ne sera jugé que sur la partie de la vraie religion qu'il aura pu connaître.

Mais voici le véritable point de la discussion :

Un juif voit l'univers aux pieds de Jésus-Christ ; il se demande si ce ne serait pas le Messie promis à ses pères ;

Un protestant remonte à l'origine de sa secte, il aperçoit un homme, Luther seul ; il se demande si la vérité a pu attendre cinq mille ans, pour se manifester par l'organe d'un moine apostat ;

De même du mahométan, de l'idolâtre.

Ce juif, ce protestant, cet idolâtre doivent-ils chercher à s'éclairer, et, si la raison leur montre Dieu en

Jésus-Christ, Jésus-Christ dans l'Église, la Religion catholique, en un mot, comme la seule autorité établie de Dieu, ayant un titre légitime pour nous commander en son nom, que fera-t-il, placé ainsi entre l'erreur qui lui a été transmise par ses pères et la vérité qui remonte à Dieu?

Nous répondons qu'il doit obéir à Dieu.

Les philosophes que nous combattons prétendent qu'il doit s'en tenir à la tradition paternelle.

Nous allons montrer que ce système attente à la souveraineté de Dieu, à la liberté de l'homme, qu'il implique la plus absurde contradiction, enfin qu'il n'est pas sérieux, qu'on ne peut y rien voir qu'une sacrilége dérision.

Il attente à la souveraineté de Dieu, car l'indifférent ne se borne pas à affirmer, comme le déiste, que Dieu n'a pas déterminé les conditions auxquelles il consent à entrer en société avec l'homme, mais il lui dénie radicalement ce droit, et, supposé qu'il l'ait exercé, qu'il ait donné des lois, ce qui est possible, il prétend qu'il ne faut en tenir aucun compte.

Voici comment l'indifférent parle à Dieu :

Je sais, nous empruntons les paroles de Rousseau, que de tant de religions qui se proscrivent et qui s'excluent, une seule peut être la bonne, c'est-à-dire une seule vient de vous. Or, faites briller à mes yeux, tant qu'il vous plaira, les caractères de lumière dont vous avez revêtu cette religion, qui est votre ouvrage; je suis né juif, mahométan, idolâtre, je mourrai tel. La règle de mes croyances ou de mon culte, ce n'est pas votre volonté souveraine, quelque clairement qu'elle me soit connue, ce sont les fantaisies, les caprices de mes parents ; c'est le degré de longitude ou de lati-

tude sous lequel le hasard plaça mon berceau. Se peut-il imaginer, je le demande, quelque chose de plus impie et de plus impertinent?

Ce qui fait dans ce siècle la fortune de ces criminelles folies, c'est qu'on dirait qu'à force de concentrer leur âme dans les jouissances des sens, dans les préoccupations de la vie matérielle, quelques hommes ont perdu le sens moral, et que, avec l'antique foi, la notion même de la religion reste éteinte dans certains esprits. Qu'est-ce que la religion, telle que tous les peuples l'ont conçue? Une loi divine. Or, je le demande, si l'être infini a donné des lois, peut-il venir dans l'esprit qu'il les ait jetées au milieu du monde pour être le jouet des caprices des hommes? Voilà cependant à quoi se réduit le système des indifférents! Supposé même que Dieu soit l'auteur du christianisme, ce qu'ils avouent être possible, ils disent sérieusement qu'il est égal, à ses yeux, que l'on soit chrétien, idolâtre, mahométan, c'est-à-dire qu'en se manifestant aux hommes, Dieu leur aurait dit : « Je suis le Dieu du ciel et de la terre, et vous ne » devez adorer que moi seul. Cependant, puisque vos » pères se sont avisés de faire des dieux de pierre et » de bois, portez votre encens aux pieds de leurs autels, » j'y consens. Mon Fils, égal à moi-même, est venu » parmi vous pour vous apprendre à adorer en esprit » et en vérité; mais, puisque vous avez été nourris » dans des superstitions obscènes et impies, que le » crime, que le plaisir soient encore toute votre religion, » je ne m'en offenserai point. La parole de mon Fils est » ma parole, son Évangile l'expression de mes éternelles pensées et de mes volontés souveraines; mais puis- » qu'il contredit les fables impures et les contes absur-

» des qui bercèrent votre enfance, continuez à dormir » dans vos ténèbres, je ne le trouverai pas mauvais.» Et c'est le Dieu trois fois saint à qui une folle raison ose prêter ainsi le délire de ses propres pensées. Ah! que ces hommes qui ne craignent pas de dégrader Dieu de toutes ses perfections par leurs sacriléges systèmes achèvent le blasphème. Qu'ils disent : Il n'y a point de Dieu, ou, avec cet autre insensé de l'écriture : Le Seigneur, qui est-il pour nous donner des lois? En niant l'existence de Celui par qui tout existe, ou en brisant dans ses mains le sceptre du monde moral qui est son ouvrage, ils ne seront pas plus impies et ils seront moins inconséquents.

Le système des indifférents attente à la liberté de l'homme.

Chose étrange, que les mêmes philosophes qui ont poussé le plus loin l'abus de la raison veuillent en interdire l'exercice le plus légitime.

La liberté consiste non à être affranchi de toute loi, — Dieu même n'est pas libre dans ce sens, — mais à n'obéir qu'à une autorité légitime; en matière de religion, à n'obéir qu'à Dieu, à qui seul appartient la souveraineté sur l'esprit de l'homme qu'il a créé.

Obéir à Dieu, ou à un pouvoir qui me montre un titre divin, n'asservit pas ma raison. En obéissant, je reste libre.

Mais si vous prétendez incliner ma raison, ma conscience devant un pouvoir d'homme, quel qu'il soit, qui ne représente pas Dieu, vous m'imposez le plus honteux servage; vous enchaînez la portion la plus noble de moi-même ; vous attentez à ce qu'il y a de plus divin en moi. L'esclave antique, le serf attaché à la glèbe représentent un abus moins intolé-

rable, car cette domination ne saisit que le corps, et c'est mon âme que vous enchaînez !

Un fils, dites-vous, doit suivre la religion de son père. Quoi ! toujours ? Oui, car s'il y a une exception, si vous donnez quelque chose à la raison, vous lui rendez tout. L'arrêt de la philosophie est sans appel. Un fils ne peut jamais accepter les dieux qu'il trouve dans la succession paternelle sous bénéfice d'inventaire. Mais ce père était un idolâtre ; le dieu domestique qu'il m'a légué était un morceau de pierre ou de bois. N'importe. Conservez ce culte de famille. Mais ce père était un sauvage qui, pour toute éducation religieuse, a appris à son fils à boire dans le crâne de ses ennemis, à faire rôtir leurs chairs sur l'autel de ses dieux. Un homme venu à travers les mers, un missionnaire a fait briller aux yeux de ce fils, jeune sauvage, quelques rayons de la lumière de l'Évangile, et voilà que la religion de crime et de sang où il fut nourri paraît abominable à sa raison et à sa conscience qui la repoussent avec une égale horreur. Que fera-t-il ? C'est une inexcusable présomption, lui dira Rousseau, de professer une autre religion que celle où l'on est né.

Et la femme, qu'en faites-vous ? La solution est très-simple : elle est indiquée par la mission de la femme destinée à être la compagne de l'homme. Fille, elle professera provisoirement la religion de sa mère, en ayant soin de tenir sa conscience dans un certain état de souplesse et d'élasticité qui lui permettra, en se mariant, d'adopter la religion de son mari. L'unité, la paix de la famille l'exigent ainsi. Le schisme s'asseoirait sans cela au foyer domestique. La femme pourra, dans un contrat, prendre des précautions contre les dilapidations de son mari, quant aux biens terrestres, mais,

pour les croyances, la morale, il n'y a point de régime dotal. La conscience de la femme devra toujours être administrée par son mari. Mais si le mari change? Elle changera. Vous figurez-vous une femme, fervente catholique, qui accompagne son mari à Constantinople? S'il prend à cet homme fantaisie un beau jour de ceindre le turban, elle devra aller achever dans une mosquée la prière qu'elle avait commencée au pied de son crucifix. Elle devra adorer Wichnou dans l'Inde, le grand Lama dans le Thibet, en un mot, plier tour à tour sa raison et sa conscience aux superstitions les plus absurdes, les plus contradictoires, si ces superstitions subjuguent tour à tour la conscience et la raison variable de son mari. Rousseau qui, dans tous ses écrits, élève si haut les droits de l'homme, me paraît rabaisser aussi par trop les droits de la femme!

Je le demande, où se trouve donc le véritable sentiment de la dignité de l'homme? Ou dans la religion, qui dit, il est vrai, à l'homme que sa raison a besoin d'une règle, mais qui lui apprend en même temps que, trop grand pour obéir à un autre que Dieu, il a le droit de rejeter toute autorité qui ne porte pas imprimée sur son front un caractère céleste; ou dans la philosophie, qui tantôt déclare à l'homme qu'il ne doit écouter que lui-même, et tantôt, effrayée de voir que du moment que l'homme cherche tout au dedans de lui-même il ne trouve que le doute et le néant, lui ordonne de croire aveuglément tout ce qu'on lui dit, de se courber en esclave devant toutes les superstitions, toutes les erreurs que la crédulité de ses pères a pu imposer à sa raison.

En troisième lieu, ce système est impossible dans la pratique. En effet, toutes les religions étant opposées,

croire qu'elles peuvent toutes être vraies, c'est par là même n'en professer aucune d'une foi sincère.

« Honorez en général, dit Rousseau, tous les fondateurs de vos cultes respectifs ; que chacun rende au
» sien ce qu'il croit lui devoir, mais qu'il ne méprise
» pas celui des autres... Ils ont eu de grands génies et
» de grandes vertus. Cela est toujours estimable. Ils
» se sont dit les envoyés de Dieu. Cela peut être ou
» n'être pas [1]. » Ces paroles, il faut le dire, n'ont aucun sens. Si je professe sincèrement la religion chrétienne ; si je crois, par conséquent, à la mission divine de Jésus-Christ, il m'est aussi impossible d'honorer Mahomet qu'il est étrange d'entendre parler de ses vertus. De deux choses l'une, ou Jésus-Christ est le Fils de Dieu, et je ne puis avoir pour Mahomet que le mépris qui est dû aux imposteurs ; ou il est possible que Mahomet soit l'envoyé du ciel, et alors je doute de la mission divine du fils de Marie et je ne suis plus chrétien.

Et ici, pourquoi s'amuser à raisonner avec des sophistes qu'il nous suffit d'opposer à eux-mêmes. Il se rencontre sans cesse de nos jours de jeunes disciples de Jean-Jacques que l'on entend répéter gravement, après leurs maîtres, que chaque homme doit professer la religion de son pays. Nous pouvons leur répondre : « A la bonne heure, c'est tout ce que nous demandons
» de vous. La religion de votre pays, c'est la religion
» de Jésus-Christ ; vous êtes nés dans le sein de l'Église,
» de parents catholiques. Eh bien, les lois de l'abstinence, du jeûne, les observez-vous ? Ces mystères
» redoutables dont la foi entoure nos autels, y croyez-

[1] Lettre à M. de Beaumont.

» vous ? Assistez-vous à l'auguste sacrifice avec cette
» foi, avec cette révérence que doit imprimer au
» cœur des fidèles la présence d'un Dieu, dont le sang
» coule pour laver la tache de vos crimes, pour puri-
» fier la terre et pour apaiser le ciel ? Êtes-vous
» exacts à porter régulièrement au tribunal de la péni-
» tence l'humble aveu de toutes vos fautes, avec cette
» douleur et ce ferme propos qui ouvre à l'âme re-
» pentante le sein infini de la miséricorde de Dieu. »
Vous avez de la peine à ne pas sourire à ces questions? Soyez donc de bonne foi et avouez que votre prétendue indifférence n'est qu'un masque hypocrite qui cache mal une véritable incrédulité.

DEUXIÈME PARTIE

L'ÉGLISE CONSIDÉRÉE DANS SON FONDATEUR OU DE LA MISSION DIVINE DE JÉSUS-CHRIST

HUITIÈME CONFÉRENCE

Valeur historique des monuments qui établissent la mission divine de Jésus-Christ. Authenticité des livres de l'Ancien Testament

Messieurs,

Nous avons établi 1° que la Religion, la société de l'homme avec Dieu, est une conséquence nécessaire de l'existence simultanée de Dieu et de l'homme, et la fin essentielle de la création; 2° que les lois de cette société ne sont pas déterminées par la raison particulière de chaque homme; qu'elles ne peuvent dériver que de la volonté souveraine de Dieu, manifestée par la révélation; 3° qu'il ne peut exister qu'une seule religion vraie, une seule autorité légitime, à laquelle les hommes doivent demander la règle de leurs rapports avec Dieu.

Quelle est cette religion seule vraie? Quelle est cette autorité seule investie du droit de promulguer dans le monde les lois de la société de l'homme avec Dieu?

Le fait de la mission de Jésus-Christ répond à cette question.

Il n'y a qu'un Dieu; il n'y a qu'un médiateur entre les hommes et Dieu :

JÉSUS-CHRIST

Cette seconde vérité n'a pas été entourée de moins d'évidence que la première,

Car, la religion étant, comme nous l'avons vu, le terme nécessaire de la création du monde; et, après le péché, Jésus-Christ étant le lien nécessaire [1] des rapports de l'homme avec Dieu, toute l'action de la Providence dans ce monde est concentrée nécessairement en Jésus-Christ. Sa mission est le grand fait qui domine, qui résume l'histoire de l'humanité; sa croix est le centre auquel aboutit, autour duquel s'accomplit tout le mouvement des choses d'ici-bas, l'anneau qui lie les mobiles révolutions de la terre et du temps à l'ordre immuable du ciel, de l'éternité.

Jésus-Christ est le mot de toutes choses, que nous ne comprendrons pleinement que lorsque la pensée divine réalisée par la création aura atteint son dernier terme; mais, dès maintenant, tous les siècles sont pleins de Jésus-Christ. De même que, pour voir Dieu, il n'y a qu'à regarder le monde, de même, pour voir Jésus-Christ, il n'y a qu'à ne pas fermer volontairement les yeux sur l'histoire.

[1] Il ne s'agit que d'une nécessité conséquente à la volonté de Dieu de sauver les hommes. (*Note de l'Éditeur.*)

Et, pour embrasser la preuve du fait divin que nous voulons constater dans ce merveilleux ensemble qui ne laisse aucune place aux ténèbres de l'incrédulité, transportons-nous sur le Calvaire, au pied de cette croix qui, rapprochant le ciel et la terre séparés depuis le péché du premier homme, se présente à nous comme le véritable centre du monde surnaturel; regardons les siècles de ce point de vue qui les domine tous; interrogeons :

En premier lieu, les temps qui ont précédé la naissance du Sauveur; en deuxième lieu, l'époque qui a vu ses œuvres et celles des apôtres; en troisième lieu, la période qui s'est écoulée depuis l'établissement de la religion chrétienne jusqu'à nos jours;

Et, de tous les points de la durée, nous entendrons s'élever les témoignages qui attestent la mission divine de Jésus-Christ.

Si l'on y réfléchit, la question entre le christianisme et les sectes est tranchée par cette seule considération.

Les imposteurs sont des hommes d'un jour, que le monde n'attendait pas, à qui le passé manque toujours, à qui l'avenir finit par faire défaut. Ils veulent dominer le temps; le temps se révolte contre eux, il les trahit. Jésus-Christ seul peut se poser en face des siècles, les appeler tous en témoignage; ils s'inclinent devant lui, le reconnaissent comme Maître, parce qu'il porte sur son front le sceau de l'éternité.

En premier lieu, si, du Calvaire, nous regardons les temps antérieurs à Jésus-Christ, nous apercevons tout d'abord un phénomène singulièrement remarquable, un contraste dont il nous est impossible de ne pas être vivement frappés.

Les ténèbres de la superstition et de la fausse phi-

losophie, sorties de l'abîme creusé par le péché, et que nous voyons, après l'écroulement du monde primitif, s'élever, comme une poussière de mort, sous les pas de la race humaine, se sont, de siècle en siècle, répandues par tout le monde ; elles ont voilé presque tous les rayons de la révélation divine qui éclaira le berceau du genre humain.

Du milieu de cette nuit, qui a fini par envelopper tous les peuples, un peuple seul se détache à nos yeux. Il porte dans ses mains un livre qui, comme un flambeau allumé dans le ciel, éclaire la marche de l'humanité à travers les obscurités des anciens temps, à peu près comme une nuée mystérieuse traçait, devant le peuple lui-même sur lequel nous venons d'arrêter nos regards, une route de lumière à travers les ombres du désert.

Nous avons donc devant nous, d'un côté, la société juive, de l'autre, la société païenne ; deux pensées, une double tradition.

Il convient évidemment d'étudier d'abord les monuments de la tradition juive. Les vieilles nations auxquelles nous demanderons plus tard les souvenirs primitifs de la race humaine n'existent plus dans l'histoire; elles ne nous parlent que du fond de leur tombeau.

L'Assyrie, la Perse, l'Égypte, la Grèce, Rome ne sont plus : le temps a fait évanouir dans la mort les rêves d'immortalité dont se bercèrent ces peuples tour à tour souverains. Lorsque nous irons à eux pour nous enquérir de ce qu'ils savaient du passé du monde, nous ne rencontrerons, nous ne pourrons interroger que les ruines qui marquent leur passage sur la route des siècles.

Israël, le premier-né, le plus ancien des peuples, est le seul qui ne meurt pas : il ouvrit, il fermera la marche de l'humanité. Relégué dans un coin obscur de la terre, avant Jésus-Christ, il ne fut absorbé par aucune des sociétés conquérantes dont les victoires le heurtèrent, et qui absorbèrent tout autour de lui; dispersé, depuis Jésus-Christ, au milieu de toutes les races, il ne se confond avec aucune d'elles. Sans constitution, sans lois civiles qui lui soient propres; n'ayant ni un établissement politique qui abrite ses destinées, ni un sol ferme sous les pieds; privé de toutes les conditions de la vie des peuples, il vit; et tout ce qui use, tout ce qui a dissout les nationalités les plus puissantes, n'altère même pas les singuliers caractères, l'originalité prodigieuse de son indestructible unité. Haï, persécuté, enveloppé des anathèmes de Dieu et des malédictions des hommes, il s'en va devant lui, à travers les siècles, comme le voyageur qui secoue de temps à autre l'eau qui tombe sur lui d'en haut, ou la poussière qui s'attache à ses pieds, et qui chemine, chemine toujours ; que rien n'émeut ; que rien n'arrête. Nous trouverons le mot de cette miraculeuse existence ; nous verrons pourquoi il a été dit à la terre et au temps de laisser passer ce témoin du ciel et de l'éternité.

En attendant, Israël est évidemment le premier témoin que nous devons interroger dans l'enquête que nous avons ouverte sur les premiers temps du monde ; c'est le plus ancien, c'est le seul vivant. Il suffit d'ailleurs de regarder la nation juive pour reconnaître en elle des caractères surnaturels, qui en font une nation à part, à laquelle rien ne ressemble sous le soleil. La miséricorde et la colère de Dieu sont visibles sur

cette race : le ciel et l'enfer se mêlent dans sa destinée. L'incrédule et le chrétien voient le juif avec une égale épouvante ; l'un lit sur son front : *Peuple de Dieu ;* et l'autre : *Peuple déicide.*

Mais ce n'est pas le peuple qui a demandé que le sang du juste fût sur lui et sur ses enfants, c'est le peuple dépositaire de la parole qui promettait le Juste à la terre, que nous devons interroger dans ce moment ; c'est l'aîné de la grande famille à qui nous avons à demander les titres authentiques des espérances communes de tout le genre humain ; c'est l'héritier privilégié chez qui nous allons chercher le testament que le Père céleste a remis dans ses mains.

Toute l'existence du peuple juif est liée à un livre, lié lui-même à toute l'économie des desseins de Dieu dans l'ordre surnaturel, et qui, pour cette raison, est nommé le livre par excellence, la Bible, ou encore l'Écriture dans le même sens.

Nous devons nous arrêter à la portion de la Bible connue sous le nom d'Ancien Testament, parce que c'est la seule que nous trouvons entre les mains des Juifs. L'Ancien Testament est ainsi nommé parce qu'il renferme toutes les promesses, toutes les espérances dont Dieu dota son peuple.

Arrêtons-nous devant ce monument.

Nous voici arrivés à une des discussions les plus importantes, les plus décisives. Dans l'Écriture se trouve le nœud de toutes les questions religieuses ; la Bible est le titre d'où dépend le procès entre le christianisme et l'incrédulité.

L'incrédulité l'a compris.

L'Écriture est le champ clos où la philosophie du dernier siècle, particulièrement, engagea contre le

christianisme une lutte où elle espérait terrasser son ennemi. Tout fut tenté, essayé pour ébranler cette base de nos croyances. La discussion que nous entreprenons est donc de la plus haute importance. Pour la rendre complète, il faudra descendre dans quelques détails arides; mais, nous osons le dire, rien de magnifique, de lumineux comme l'ensemble des preuves qui font éclater les caractères surnaturels de ce livre divin.

Et d'abord, quoi de plus merveilleux que ce Canon des Écritures, qui, commençant par la Genèse et finissant par l'Apocalypse, s'ouvre et se ferme dans l'éternité; qui nous fait assister à la naissance du monde; qui nous déroule tout le côté divin de ses destinées, et qui nous le montre arrivant à son terme surnaturel! Et quelle forme! Récits inimitables, poésies ravissantes, préceptes, sublimes exemples de morale des plus touchants : rien n'y manque.

Le Pentateuque, par où s'ouvre le Canon des Écritures, est le plus ancien monument de la parole écrite. La discussion à laquelle nous allons nous livrer, relativement au Pentateuque, est décisive, l'inspiration des livres de Moïse emportant l'inspiration de la Bible tout entière.

La première question qui se présente lorsque l'on examine un livre quelconque, c'est son authenticité. Pour qu'un livre soit authentique, deux conditions sont reconnues nécessaires : qu'il soit l'œuvre de l'auteur dont il porte le nom; qu'il soit arrivé jusqu'à nous sans subir aucune altération essentielle.

Nul monument de la parole écrite n'est authentique si le Pentateuque ne l'est pas.

Le Pentateuque comprend cinq livres : la Genèse,

qui raconte l'histoire du monde jusqu'à Moïse, embrasse une période de 2,500 ans, tandis que les quatre autres livres, où se trouve l'histoire de la délivrance des Juifs, ne comprend qu'un espace de 140 ans environ. Cette disproportion, naturelle si Moïse est l'auteur du Pentateuque, serait inexplicable si le Pentateuque était d'un auteur postérieur. La manière dont le livre est composé nous dévoile la même origine. Les lois y sont mêlées aux récits ; nul système ; point d'ordonnance tracée d'avance ; aucun ordre que celui des événements ; répétitions fréquentes ; les ordonnances rappelées lorsqu'elles sont violées : on suit Moïse, on le voit, on l'entend ; il est au milieu du peuple, fatigué de ses révoltes, identifié du reste avec lui... Quel autre que Moïse aurait pu écrire ainsi !... Ce n'est pas une histoire ; c'est un journal.

Les caractères d'antiquité que l'on y remarque forcent aussi à remonter jusqu'à Moïse : la peinture des mœurs, le style, l'emploi de certains mots égyptiens, la présence de quelques archaïsmes qui ne se trouvent plus dans la Bible [1]... Qu'est-ce donc, si nous examinons la nature du Pentateuque ?

« Il y a une grande différence, a dit Pascal, entre » un livre que fait un particulier et qu'il jette parmi » le peuple, et un livre que fait lui-même un peuple. » On ne peut douter que le livre ne soit aussi ancien » que le peuple [2]. »

Mot profond, qui, si on veut le méditer, tranche la question, ne laisse aucune prise au doute.

[1] Pour le développement de ces preuves intrinsèques, on peut consulter l'*Introd. hist. et crit. aux livres de l'Ancien Testament*, par M. l'abbé Glaire, t. III, p. 29. (*Note de l'Éditeur.*)

[2] *Pensées*, édit. Frantin, c. v, nº 11, p. 205.

La société juive est sortie tout entière du Pentateuque, comme un effet sort d'une cause unique et nécessaire. Les livres de Moïse ne sont pas seulement l'histoire des origines de la société juive ; c'est le titre de sa foi et de ses espérances ; c'est la raison de toute son existence, religieuse, politique et sociale ; c'est enfin la racine de ses institutions et de ses impérissables lois. Et l'on veut que la nation juive ait été trompée sur l'origine, sur le véritable auteur de ce livre !... Mais son existence tout entière atteste son authenticité. Autant nier qu'il existe une nation juive.

Poussons cette supposition, l'absurdité en sort de toute part.

Il y a donc eu un moment où les Juifs ne connaissaient pas le Pentateuque. Ils avaient cependant une constitution, des formes sociales et religieuses, des lois auxquelles la tradition assignait une origine quelconque. Un imposteur vient, le Pentateuque à la main, disant : voilà le livre écrit par Moïse où se trouve la raison de vos institutions et de vos lois. Mais comment ce livre n'était-il pas connu ? Où l'avez-vous découvert? comment est-il arrivé jusqu'à vous ? Vous dites que ce livre renferme la raison de nos lois, mais d'où vient que nous n'en avons jamais entendu parler à nos pères? Cet imposteur prodigieusement habile, puisqu'il a trompé toute une nation, est cependant prodigieusement maladroit, car son livre l'accuse, le trahit. Ouvrez-le, il y est dit que le Pentateuque sera déposé dans le tabernacle, lu dans l'assemblée du peuple, expliqué par les prêtres, conservé dans les familles [1]... Allons au tabernacle, interrogeons les

[1] Deut., XXXI, 9-10 et suiv., 26.

prêtres du Seigneur, consultons les Anciens... Tous ces témoins déposent contre lui.

A quelle époque veut-on que cette supposition ait été faite? Du vivant de Moïse, ou immédiatement après sa mort? La chose est trop absurde. D'ailleurs, si le Pentateuque est contemporain de Moïse, il embarrassera les incrédules tout comme s'il avait été composé par lui. Aussi n'acceptent-ils pas cette supposition. Cependant, à mesure que l'on s'éloigne de Moïse sous un autre rapport, la chose devient plus impossible.

Josué, les Juges, les Rois, les Psaumes, les Prophètes, les livres de Salomon forment une série non interrompue de monuments écrits qui supposent le Pentateuque. Les auteurs de ces livres [1] citent le livre de Moïse, rappellent l'histoire qu'il a écrite. Le faussaire aurait donc dû fabriquer tous ces ouvrages... L'impossibilité se complique.

D'ailleurs, l'histoire du peuple juif est liée aux événements que nous suivons un à un ; dans cette unité d'une nation organisée, impossible de concevoir l'imposture, du moins jusqu'à l'époque de la captivité de Babylone.

Après la captivité de Babylone, nous trouvons Esdras. C'est sur lui que les incrédules font peser l'accusation d'imposture.

L'impossibilité est plus grande encore, lorsque l'on y réfléchit.

Les Juifs avaient un attachement profond au passé. Or, soixante et dix ans n'ont pas pu suffire pour détruire

[1] On trouve tous ces passages indiqués dans l'ouvrage déjà cité de M. l'abbé Glaire, t. III, p. 12 et suiv. (*Note de l'Éditeur.*)

une tradition comme celle qui est consignée dans le Pentateuque. Il y avait en Israël des vieillards qui se rappelaient les temps antérieurs à la captivité. Voyez-les pleurer lorsque le nouveau temple s'élève ! Il ne faudrait pas connaître la nature humaine pour supposer que l'exil, l'éloignement du sol natal, les mauvais traitements des vainqueurs, eussent diminué l'affection du peuple pour tout ce qui se rapportait à ses traditions nationales. Et cependant, pour l'entretenir dans ces sentiments, Dieu lui envoyait des prophètes. Dans un langage inspiré, ces missionnaires de la miséricorde divine attribuaient les maux de la captivité à la violation de la loi du Seigneur, de cette loi contenue dans le Pentateuque.

D'ailleurs, Esdras aurait dû composer tous les livres de l'Ancien Testament, qui tous supposent le Pentateuque [1].

Et quand on dévorerait ces absurdités, on ne serait pas plus avancé. Il faudrait expliquer l'existence du Pentateuque samaritain, qui est inconciliable avec l'hypothèse de la composition du Pentateuque par Esdras. Un mot sur l'origine de ce monument suffira pour en convaincre tout esprit de bonne foi. Lorsque Salmanazar détruisit le royaume d'Israël, il transporta au delà de l'Euphrate la plupart des Israélites. Un de ses successeurs, ne voulant pas laisser désert le pays qu'ils avaient habité, y fit passer une colonie tirée de Babylone. Ces nouveaux habitants trouvèrent cette contrée infestée par des lions et d'autres bêtes féroces, et ils attribuèrent ce fléau à la colère du Dieu qui avait

[1] Cons. Bossuet, Disc. sur l'Hist. univ., 2e partie, c. XXVIII. (*Note de l'Éditeur.*)

été autrefois honoré dans ces contrées. Ils demandèrent, et le roi de Babylone leur envoya un prêtre israélite pour les instruire de la loi de Moïse. Ces peuples embrassèrent donc le culte du vrai Dieu, tout en conservant le culte de quelques idoles. Telle fut l'origine de la nation et du culte des Samaritains.

Il exista toujours entre les Juifs et les Samaritains une haine irréconciliable. L'histoire de la femme samaritaine dans l'Évangile, prouve assez que cette haine subsistait du temps de Jésus-Christ. Toutefois les Samaritains conservèrent précieusement les livres de la loi, et ils les conservent encore. On s'est procuré des exemplaires du Pentateuque samaritain; on l'a confronté avec le Pentateuque des Juifs; on a trouvé une concordance parfaite dans les choses essentielles [1].

Que répondre à ce fait?

Depuis Esdras? On n'ose pas le dire. Deux cent soixante-dix–sept ans avant Jésus-Christ, sous le règne de Ptolémée Philadelphe, roi d'Égypte, la Bible fut traduite en grec, sur le texte hébreu, par soixante-douze Juifs, c'est ce que l'on appelle la version des Septante. Donc la Bible existait déjà; donc elle avait une notoriété suffisante.

Jetons maintenant un regard rétrospectif sur les différentes époques que nous venons de parcourir. La traduction des Septante, sous Ptolémée Philadelphe, 277 ans avant Jésus-Christ.

Retour de la captivité. — Esdras. . . .	536
Samaritains	676
Schisme des dix tribus.	975

[1] Consulter sur les Samaritains et sur leur Pentateuque un Mémoire de Sylvestre de Sacy inséré dans les *Annales de philosophie chrétienne*, t. IV.

Ne peut-on pas dire que la tradition judaïque est comme une chaîne bien serrée dont tous les anneaux se tiennent?...

L'intégrité du Pentateuque s'établit par les mêmes preuves. Le Pentateuque est un livre qui, par sa nature, intéressait toute la nation, était dans les mains de tous, qui était conservé dans le temple; chaque famille en possédait un exemplaire. Les rois étaient obligés de le transcrire. Il était lu dans l'assemblée générale de la nation; il vivait dans la mémoire publique; par conséquent, l'altération est impossible.

D'ailleurs, à quelle époque aurait-il été altéré? Les mêmes impossibilités signalées plus haut se présentent ici.... Donc...

NEUVIÈME CONFÉRENCE

Valeur historique des monuments anciens qui établissent la mission divine de Jésus-Christ. Véracité des livres de Moïse.

Ainsi qu'il a été dit, les livres de Moïse sont au nombre de cinq. La Genèse est une sorte d'introduction, un tableau où sont résumés les plus notables événements dont la chaîne lie l'époque de Moïse à l'origine du monde. L'histoire de la mission de Moïse, et le code qu'il impose aux Juifs au nom de Dieu, sont contenus dans l'*Exode*, le *Lévitique*, les *Nombres* et le *Deutéronome*.
Laissant de côté la Genèse, qui sera plus tard l'objet d'une étude spéciale, attachons-nous dans ce moment aux quatre derniers livres du Pentateuque, étudions le récit que Moïse nous a transmis de sa mission, et particulièrement le côté surnaturel de ce récit, les faits miraculeux qu'il raconte. La certitude de ces faits une fois reconnue, le sceau de Dieu est sur la mission de Moïse; la religion qu'il a donnée

aux Juifs est divine ; l'inspiration de la Bible se trouve établie.

L'histoire des Juifs, telle qu'elle est racontée dans les quatre derniers livres de Moïse, peut se résumer dans quelques faits saillants. Le peuple juif établi en Égypte, était soumis, sous la domination despotique des Pharaons, à la plus dure servitude. Pour l'empêcher de se multiplier et de se révolter, ordre avait été donné de tuer tous les enfants mâles ; Moïse est miraculeusement sauvé ; il est envoyé par Dieu comme ambassadeur auprès de Pharaon, pour obtenir la délivrance de ses frères. Il se présente devant le roi, et lui ordonne de la part de Dieu de laisser aller le peuple dans le désert. Il confirme sa mission par une suite d'éclatants prodiges. Pharaon s'obstine ; il essaie contre le ciel une lutte sacrilége; un cri de douleur, parti du sein de toutes les familles, l'oblige enfin à humilier son orgueil. Il cède, il consent au départ du peuple, mais bientôt il se repent, il poursuit les Juifs avec tout ce qu'il a pu réunir de forces ; il les atteint sur les bords de la mer Rouge ; c'est là que Dieu l'attend. Un miracle éclatant ouvre le sein des eaux aux Juifs fugitifs et engloutit l'armée entière de Pharaon.

A partir de ce prodige, l'existence du peuple juif dans le désert, pendant quarante ans, est un long prodige : la manne qui tombe tous les jours du ciel ; l'eau qui jaillit miraculeusement du sein du rocher ; la colonne miraculeuse qui éclaire les Juifs pendant la nuit, qui les couvre de son ombre pendant le jour ; la loi promulguée au milieu de la foudre et des éclairs, sur le mont Sinaï ; un rayon surnaturel sur le front de Moïse ; la terre qui s'entr'ouvre sous les pieds de Coré, Dathan et Abiron, et deux cents Israé-

lites sacriléges; le serpent d'airain, dont la vue seule guérit les blessures les plus envenimées; tous ces faits et bien d'autres que nous omettons, portent l'empreinte de la main de Dieu.

Mais, par suite des préjugés, triste fruit de la philosophie matérialiste, athée, qui a régné longtemps en souveraine, tout fait qui se présente avec un caractère surnaturel, soulève des défiances, quelquefois dans les meilleurs esprits, et, dans les esprits prévenus, des oppositions invincibles. Cette disposition ne soutient pas l'examen de la raison; on se croit esprit fort, et l'on fait preuve d'une grande faiblesse; car enfin, vous qui repoussez avec dédain tout événement surnaturel, expliquez-vous. Ne croyez-vous qu'à la matière? Les sens posent-ils pour vous les limites de l'être? Niez-vous Dieu? Vous rejetez le miracle. Mais croyez-vous que le monde s'est fait tout seul?

Si votre philosophie ne va pas jusqu'à cette extravagance, si Dieu est, si ce monde est son ouvrage, qu'est-ce que l'ordre physique? que la manifestation d'une pensée de Dieu. Créé par Dieu, le monde reste donc sous la dépendance de Celui qui a fait ses lois et qui peut les suspendre ou les modifier, suivant sa volonté. L'ouvrier serait-il limité, enchaîné par son œuvre? La puissance infinie est-elle emprisonnée dans l'ordre matériel, comme l'océan dans ses rivages, et la raison humaine a-t-elle le droit de lui dire: Tu viendras jusqu'ici, mais tu n'iras pas plus loin.

Non, sans doute, direz-vous; mais Dieu respectera les lois physiques qu'il a établies. Vous savez donc son secret? Il vous l'a révélé apparemment. Vous êtes monté dans le sanctuaire de la puissance et de l'intelligence infinies, et vous avez assisté à leur conseil?

Les révélateurs, les prophètes auxquels le monde a cru, ne méritent seulement pas qu'on discute leurs titres, mais vous, lorsque vous nous racontez les volontés de Dieu, vous devez être cru sur parole? En vérité, cette prétention est-elle soutenable ?

Non, vous n'êtes pas prophète, vous n'êtes que philosophe. Vous avez une raison; nous avons une raison aussi, à laquelle vous ne pouvez prétendre de vous imposer souverainement. Continuons donc à raisonner.

Pour vous comme pour nous, le monde est l'œuvre de Dieu; Dieu a eu un dessein en le faisant. Quel est ce dessein? La pensée dont le monde est la manifestation, est-elle toute renfermée dans la limite de l'espace et du temps? A-t-elle son dernier terme dans l'ordre matériel? Pourvu que les astres accomplissent leur révolution, que la nature physique obéisse à ses lois, les animaux à leurs instincts, et que l'homme, la plus parfaite de ces machines que Dieu a produites, mange, digère, raisonne, déraisonne, jusqu'au moment où elle est brisée par la mort et se dissout dans le tombeau; tout le dessein de ce monde sera-t-il accompli? Dans ce cas, vous pouvez, avec quelque apparence de raison, rejeter les miracles, dire avec Voltaire que Dieu a dû faire le monde le moins mal qu'il a pu; qu'il ne doit rien déranger à son œuvre; mais n'entendrez-vous pas l'humanité protester contre vos hideuses théories? Ses instincts se révoltent, elle ne peut souffrir que vous emprisonniez ses destinées dans un cercle si étroit, et de quel droit venez-vous ainsi poser sur la terre, dans le temps, la limite du plan de Dieu?

Mais si le dessein du monde est plus haut, si le temps et l'espace ne sont que le cadre dans lequel s'ac-

complit un plan dont le point de départ, dont le terme est dans l'éternité; si, enfin, comme nous l'avons prouvé, comme tout le genre humain l'a cru, la fin du monde est au-dessus du monde, dans l'immortelle société de l'homme avec Dieu, comment les lois de cette société ont-elles pu être manifestées ? Dieu a dû parler à l'homme; il a dû se faire reconnaître à des signes que l'homme ne pût pas contrefaire, à des actions évidemment divines ; dès lors le miracle de la création implique la révélation et les miracles par lesquels la révélation a dû devenir certaine.

Et si la liberté humaine a brisé le lien de la société primitive de l'homme avec Dieu, Dieu a pu vouloir le renouer : nouvelle dispensation nécessaire, économie surnaturelle, libre du côté de Dieu, ne pouvant être manifestée d'une manière certaine que par des signes divins, des miracles.

Nous ne prétendons pas dans ce moment que vous admettiez tout cet ordre surnaturel, cette merveilleuse histoire que nous raconte le christianisme comme quelque chose de réel. Nous disons seulement que vous ne pouvez pas le rejeter comme impossible, que vous ne pouvez vous dispenser de discuter les preuves par où son existence se manifeste avec des conditions de certitude qui nous paraissent invincibles. Ce peuple juif qui s'est présenté à nous marqué à des caractères si merveilleux, et que nous voyons dans ce moment naître miraculeusement dans le désert d'Horeb à cette vie sociale que ses révolutions et des siècles n'useront pas, c'est la première base d'un édifice dont la construction doit remplir tout le temps; parce que la main de Dieu s'y montre, ce n'est pas un motif de ne pas l'étudier.

En définitive, à moins de nier la puissance divine, vous êtes forcé de reconnaître que Dieu peut faire des miracles, et à moins de prétendre connaître tous les secrets de Dieu, et faire de vos pensées la limite de ses infinies pensées, vous êtes forcé de reconnaître qu'il est possible que Dieu ait fait des miracles; mais votre raison éprouve une répugnance à admettre les miracles dont elle ne saurait rendre raison, et elle conclut que Dieu n'en a pas fait.

Il me semble que Dieu n'a pas dû faire des miracles, donc je n'examinerai pas même s'il en a fait, et je rejetterai, sans discussion, tout fait surnaturel: voilà votre philosophie.

Dieu a fait des miracles; donc il a pu en faire: voilà la nôtre. Quelle est la plus raisonnable?

D'une part, des théories; de l'autre, des faits; lequel est plus positif? La métaphysique doit se taire lorsque l'histoire parle.

Donc discutons, examinons, exigez de nous les preuves les plus convaincantes, les plus irrésistibles, nous y consentons; mais, une fois ces preuves fournies, soumettez votre esprit, faites taire vos répugnances.

Le récit de Moïse doit être tenu pour certain, ou il faut rejeter toute histoire, toute tradition.

L'authenticité des livres de Moïse étant reconnue, en lisant ces livres, c'est Moïse que nous entendons, et non Moïse seul, mais tout le peuple dont il fut le législateur. Car la génération contemporaine de Moïse a reçu de ses mains, et elle a transmis, aux générations qui sont venues après elle, le Pentateuque comme une histoire véritable, un fidèle récit de ce que Dieu avait fait par le ministère de Moïse, de ce qu'elle avait vu de ses yeux.

Cela posé, pour nier les faits surnaturels racontés par Moïse, il faut supposer de deux choses l'une : ou que la nation juive a été trompée par Moïse, ou qu'elle a conspiré avec Moïse pour tromper l'avenir.

La première de ces deux suppositions est repoussée par la nature même du récit contenu dans le Pentateuque : le passage de la mer Rouge ; la manne qui tombe tous les jours du ciel ; l'eau qui jaillit du sein des rochers ; la colonne qui éclaire les Juifs pendant la nuit, et qui les couvre, pendant le jour, de son ombre ; la lumière qui rayonne sur le front de Moïse, après qu'il s'est entretenu avec Dieu sur le mont Sinaï, au milieu des foudres et des éclairs ; la terre qui s'entr'ouvre sous les pieds de Coré, de Dathan, d'Abiron, et qui engloutit avec eux deux cents prêtres sacriléges ; toute cette suite enfin de prodiges qui fait de l'existence du peuple juif, pendant quarante ans, dans le désert, un long miracle, ce ne sont pas des œuvres opérées devant un petit nombre de témoins suspects, à l'écart, dans l'ombre, dans le mystère ; ce sont des faits qui se passent au grand jour, qui éclatent à la lumière du soleil, et sur lesquels il est impossible de tromper tout un peuple.

La seconde supposition n'est pas moins inadmissible. « On est arrivé, dit Pascal, au plus haut degré de » la certitude historique lorsque, pour nier la vérité d'un » fait, il faut accuser tout un peuple d'imposture [1]. »

Qui ne voit, en effet, que si tout un peuple pouvait mentir à la postérité, il n'y aurait rien de certain dans le passé du monde, plus d'histoire ? Mais qui ne voit aussi que les instincts de droiture innés dans le cœur

[1] Pensées, ubi suprà.

de l'homme ne sauraient s'éteindre en même temps dans plusieurs millions d'hommes; qu'à défaut de l'amour de la vérité, l'amour de la contradiction et les intérêts opposés ne peuvent permettre que toute une génération s'entende et s'accorde pour sceller de son témoignage un même mensonge? Cette hypothèse, qui répugne invinciblement à toutes les lois morales, ne serait pas un prodige comme ceux que l'incrédulité repousse, dont la raison est facile à découvrir dès qu'on s'élève au-dessus de l'ordre matériel, mais un monstrueux phénomène auquel il serait impossible d'assigner une cause, ou dans la volonté de Dieu, ou dans la nature de l'homme?

Et jamais, pour peu que l'on examine le récit que la génération contemporaine de Moïse reçut de ses mains et confirma par son témoignage, jamais témoignage ne fut moins suspect; jamais la conspiration de tout un peuple, pour tromper l'avenir, n'aurait été plus inexplicable. Ouvrez le Pentateuque, que voyez-vous? Un drame merveilleux: Dieu, Moïse, le peuple juif. Moïse, dépositaire de la puissance de Dieu; il affranchit le peuple du joug de Pharaon, il ouvre devant lui les flots de la mer Rouge, il l'instruit, il le façonne, il le travaille par sa parole et par ses miracles, pendant quinze ans dans le désert; il s'efforce de l'élever à la hauteur de ses destinées! Et ce peuple, au cou dur, qui résiste, qui fatigue la main de son divin conducteur, qui désole sa patience, qui, à chacun de ses pas vers la terre promise, regarde derrière lui, et murmure d'ignobles regrets; qui, par ses crimes, allume incessamment sur sa tête la colère de Dieu, que Moïse éteint par ses prières: voilà ce que Moïse raconte, voilà ce que le peuple juif atteste. Et ce récit

ne serait qu'une fable concertée entre Moïse et le peuple juif ! Mais je le demande, est-ce ainsi que l'on ment ? Et dans tous les cas, est-ce pour de tels mensonges que l'on trouve des complices ? Quoi ! vous nous représentez Moïse proposant sérieusement aux Juifs de se porter garants d'un roman où il se serait donné un rôle si merveilleux et où il leur aurait fait une part si odieuse ? Et ce peuple, acceptant la complicité de la plus sacrilége imposture, sans autre profit que de jeter à l'avenir sa honte avec les mensonges de son législateur ! cela est-il dans la nature humaine ?

Non ; et si l'on veut y réfléchir, Israël recevant des mains de Moïse, et ouvrant aux yeux de la postérité le livre qui raconte ses ingratitudes, ses apostasies, ses criminelles révoltes ; ce peuple qui s'accuse, qui se confesse en face de tous les peuples, c'est un spectacle solennel, c'est quelque chose de saisissant, de prodigieux, que l'irrésistible puissance de la vérité sur le cœur de l'homme peut seule expliquer.

Vous n'expliquerez pas autrement un autre phénomène non moins étrange : c'est l'action que Moïse a exercée et exerce encore, après tant de siècles, sur sa nation.

Le point de départ de l'existence de la société juive, ce sont les miracles racontés dans le Pentateuque, car c'est là le titre de son législateur. Or, quelle a dû être, à l'origine, une loi d'où sont sorties des traditions, des croyances, des institutions, des mœurs qui « semblent destinées, dit Rousseau, malgré la persécution du monde, à durer autant que le genre humain ? »

Si un caractère évidemment divin n'a pas entouré la mission de Moïse, l'action de ce législateur sur sa nation reste inexplicable, sa puissance qui se prolonge

à travers les siècles, qui dure encore, est un phénomène dont l'histoire ne nous présente pas un second exemple et qui est sans cause. Qu'est-ce donc que ce peuple juif qui, façonné par Moïse, a porté pendant une si longue suite de siècles le joug qui lui a été imposé par ce législateur ? C'est la nature la plus rebelle qui fut jamais, rebelle surtout à Dieu, car son penchant, en quelque sorte invincible, était vers l'idolâtrie. Suivez son histoire, écoutez la voix de ses prophètes, les reproches de ses prêtres : *Jerusalem, Jerusalem, revertere ad Dominum Deum tuum.* Comment Israël reçoit-il ces avertissements ? Ose-t-il jamais nier l'autorité de Moïse ? Élève-t-il même un doute ? Jamais. Donc le peuple juif est lui-même un monument de la vérité des faits miraculeux qui ont imprimé un sceau divin sur la mission de Moïse.

Et tout est monument chez ce peuple. Transportons-nous à Jérusalem. Nous ne pouvons faire un pas sans nous heurter contre un miracle. Voilà le tabernacle, l'arche d'alliance, la manne conservée dans un vase d'or, la verge qui dans les mains d'Aaron fut l'instrument de tant de prodiges, les tables de la loi, les lames d'or faites avec les encensoirs de Coré, de Dathan et d'Abiron, le serpent d'airain brisé par Ézéchias, les livres mêmes de Moïse. Mais quel est ce concours de peuple ? Pourquoi ces tentes ? *Quæ est ista religio ?* C'est la fête des Tabernacles, souvenir de la vie errante du désert. Voici la fête de Pâques qui rappelle la sortie d'Égypte ; la fête de la Pentecôte, la promulgation de la loi sur le mont Sinaï, cinquante jours après la sortie ; l'oblation des nouveau nés, témoignage de reconnaissance pour la préservation des premiers-nés, lors du passage de l'ange exterminateur.

Ces chants qui retentissent dans le temple : *Cantemus Domino; — Audite, cœli, quæ loquor?* Quel en est l'auteur ? C'est Moïse lui-même, qui bénit le Seigneur de tous les prodiges qu'il a daigné opérer par sa main, et qui exhorte le peuple à se montrer fidèle. A la voix de Moïse répond la voix du prophète royal : *In exitu Israël... Exurgat...* Presque toute la divine poésie des Hébreux n'est qu'un écho du Pentateuque.

Ainsi l'histoire miraculeuse de la mission de Moïse est écrite dans le culte, dans les institutions, dans les lois, dans les mœurs, dans toute l'existence de la nation juive. Cette existence tient aux miracles de Moïse par un lien indissoluble; on ne peut les nier sans qu'elle devienne inexplicable.

Jetez maintenant un coup d'œil d'ensemble sur l'Ancien Testament. Quelle admirable liaison ! Tout se tient. Admettez l'intervention divine, tout s'explique, et cette intervention elle-même est expliquée par la place que le peuple juif occupe dans l'économie des desseins de Dieu, comme nous verrons plus tard. Otez cette intervention, l'absurdité déborde de tout côté. La nation n'est plus qu'une énigme, une grande contradiction.

Donc....

DIXIÈME CONFÉRENCE

Temoignage des livres de l'Ancien Testament en faveur de la divinité de Jésus-Christ.
Caractère d'inspiration des livres de Moïse.

Messieurs,

Il résulte de tout ce qui a été établi dans la leçon précédente :

Qu'à moins de nier tous les faits de l'histoire, il faut admettre les faits surnaturels qui ont imprimé le sceau de Dieu sur la mission de Moïse ;

Que, Moïse étant l'envoyé de Dieu, la religion qu'il a donnée au peuple juif est une religion divine ;

Que la Bible est, par conséquent, un livre inspiré, — l'inspiration de la Bible étant le fondement de la loi de la société juive.

Mais, à raison de l'importance de cette question décisive, nous croyons utile de rechercher les principaux

caractères qui, indépendamment de cette preuve extérieure et directe, manifestent l'inspiration des livres de l'Ancien Testament.

Et voici le raisonnement auquel cette discussion nous paraît pouvoir être ramenée :

Quoique nous ne connaissions d'une manière complète ni la nature de Dieu ni la nature de l'homme, il est des signes infaillibles, cependant, auxquels nous pouvons distinguer les œuvres de l'homme et les œuvres de Dieu.

Quels sont, dans l'ordre de la pensée, comme dans tout le reste, les caractères essentiels des œuvres de l'homme?

L'imperfection, le fini. Voyez les plus grands philosophes, dont le monde, pendant qu'ils vivaient, adora peut-être toutes les pensées; ils meurent; leur juge naturel, la postérité, s'asseoit sur la pierre de leur sépulcre, et commence à instruire leur procès. Vous n'en trouverez pas un seul, dont toutes les conceptions aient reçu la sanction de ce tribunal, et dans les brillantes théories duquel le temps et la critique n'aient découvert quelque ignorance, quelque contradiction, quelque erreur.

Si la Bible était œuvre de l'homme, l'erreur, ce cachet de l'esprit de l'homme, se trouverait donc quelque part dans ce livre : elle aurait été signalée par les ennemis de notre foi.

Et ceci sera plus clair que le jour pour quiconque observera :

En premier lieu, que la Bible est, de tous les livres, celui où l'homme aurait pu le moins cacher les limites de son esprit, parce que la Bible touche à tous les écueils de l'esprit humain, aborde toutes les énigmes

de la science : la création; les obscurités des premiers temps du monde; tous les secrets de la nature de Dieu et des destinées de l'homme; tous les mystères de l'ordre physique et de l'ordre moral;

Et, en second lieu, que la Bible est, de tous les livres, celui dont les erreurs, s'il en renfermait, auraient été le plus certainement dévoilées, parce que c'est, de tous, celui qui a rencontré le plus d'oppositions, qui a été le plus contredit. N'a-t-on pas vu, pendant tout un siècle, une philosophie impie tout remuer dans le monde de la pensée, monter au ciel, descendre dans les entrailles de la terre, s'enfoncer dans les ténèbres du passé, appeler enfin toutes les sciences, l'une après l'autre, en témoignage contre nos livres saints?

Or, si toutes les sciences, qui parurent un moment complices de l'impiété, n'ont pu grandir et marcher sans déserter sa bannière; si, au point de développement qu'elles ont atteint, elles sont forcées, toutes, comme il nous sera facile de le constater, ou de se reconnaître incompétentes sur les questions où elles avaient été sommées de déposer contre la Bible, ou de confirmer les solutions que ces questions reçoivent dans ce monument divin; si enfin, à l'heure qu'il est, après une discussion si longue, si complète, si ennemie, il n'est pas une seule parole des écrivains sacrés que l'impiété ait pu encore convaincre de faux, ne pouvons-nous pas conclure et proclamer, avec la légitime assurance de n'être contredit par aucun esprit de bonne foi, que l'Écriture n'est marquée à aucun des caractères de la raison de l'homme?

Le fait qui sert de base à notre raisonnement, l'accord de la science de nos jours avec les monuments de la révélation, ce fait qui ne sera contesté par aucun

des hommes qui ont suivi l'histoire de la science et qui ne sont pas en arrière de ses progrès, doit être prouvé et mis dans une lumière qui le rendra sensible pour tous les esprits.

On comprend que ce n'est pas une réfutation complète et approfondie de toutes les objections soulevées, au nom de la science, contre nos livres saints, que nous devons entreprendre de vous présenter. Ce serait s'engager dans un détail infini, qui dépasserait les limites dans lesquelles nous devons renfermer notre enseignement, et qui serait d'ailleurs inutile pour le but que nous nous proposons.

C'est un coup d'œil qu'il suffit de jeter sur la controverse dont la Bible a été l'objet; ce sont les résultats de cette controverse, éclatants, saisissables pour tous les esprits, que nous devons constater.

Et, pour circonscrire d'abord nos études sur le point le plus débattu, le plus décisif, considérons spécialement le récit que Moïse nous a laissé des premiers temps du monde.

De la Genèse.

Le raisonnement indiqué plus haut s'applique d'une manière toute particulière à la Genèse.

La Genèse est le plus ancien monument de la parole écrite. Moïse écrivait mille ans avant Hérodote, plusieurs siècles avant les plus anciens écrivains sacrés, comme nous le verrons plus tard, donc dans l'enfance du monde et des connaissances, avant toutes les découvertes de l'esprit humain.

La création, la chute, la promesse d'un rédempteur, le déluge, la dispersion de la race humaine et ses pre-

miers pas dans les routes opposées qu'elle s'ouvre après la confusion des langues : voilà les grands faits qui résument le tableau tracé par Moïse.

Si Moïse était un historien ordinaire, impossible qu'il eût échappé à l'erreur, car son récit touche à tous les problèmes les plus difficiles de la science.

Et toutes les sciences ont été appelées par l'incrédulité en témoignage contre la Genèse. C'est en ébranlant cette base primitive que la philosophie s'efforça, dans le dernier siècle, de démolir tout l'édifice de la révélation. L'Archéologie alla chercher, dans les annales de la Chine, de l'Inde, de l'Égypte, des preuves contre l'antiquité assignée par Moïse à la création du monde. L'Astronomie demanda au ciel ces mêmes preuves ; les calculs des Chinois, les tables astronomiques des anciens furent cités en témoignages. Et comme pour mettre le sceau au triomphe de la science incrédule, deux zodiaques vinrent apporter dans la balance le poids de leur prétendue autorité. La terre, par l'organe des sciences naturelles, la Physique, la Chimie, déposa aussi contre Moïse. Il n'y eut pas jusqu'aux entrailles du globe à qui la Géologie prêta une voix accusatrice.

Un instant l'incrédulité put se croire victorieuse, mais sa victoire ne fut pas de longue durée.

Qu'est-il arrivé? Les sciences ont marché, et, au point qu'elles ont atteint, toutes sont forcées d'avouer leur ignorance ou de sanctionner le récit de Moïse. Assurément, pour un esprit sérieux et de bonne foi, ceci est une démonstration de l'inspiration de la Genèse, qui, pour être indirecte, n'en est pas moins invincible.

Entrons dans le détail, examinons les grands faits racontés par Moïse, laissant de côté la chute et la réparation qui seront discutées plus tard.

Création.

Rien de sublime, rien d'imposant et de simple à la fois comme le récit de Moïse ; rien qui saisisse l'imagination et la pensée de l'homme comme le premier chapitre de la Genèse :

In principio creavit Deus cœlum et terram.
Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre.

Donc, au commencement, Dieu seul ; hors de lui, rien que le néant ; en Dieu le principe nécessaire de tous les êtres, et tous les êtres finis distincts de l'Être infini ; *creavit*, il donna l'être, tout l'être à ce qui n'était pas ; l'homme ne crée pas, il lui faut des matériaux préexistants, et le temps et l'espace ; ses œuvres ne sont qu'un simple agencement ; la forme seule est de lui. Dieu fait tout son ouvrage, le fond comme la forme, et l'espace dans lequel existe le monde et le temps qui mesure sa durée ; tout.

Devant la lumière qui sort de ces premiers mots de la Genèse, s'évanouissent tous les rêves par lesquels l'esprit humain a essayé d'expliquer l'origine des choses et qui ont diversement altéré l'essence de l'être infini, le panthéisme, le dualisme, l'éternité de la matière, etc.

Terra autem erat inanis et vacua et tenebræ erant super faciem abyssi et spiritus Dei ferebatur super aquas.

Ce passage peut être entendu de plusieurs manières. Le texte hébreu porte, au lieu d'*inanis, vacua*, *diruta, desolata*. Jérémie s'est servi de la même expression pour peindre la désolation et la ruine de

Jérusalem. Ce n'est peut-être pas sans motif que Moïse a employé ces expressions. N'a-t-il pas voulu nous faire entendre que le monde nouveau n'était que la ruine peut-être d'un monde antérieur? que la terre était faite avec les débris d'une création plus ancienne? Cette hypothèse n'a rien de contraire à la foi, elle a été admise par plusieurs Pères de l'Église, et nous nous sentirions inclinés à l'adopter pour des raisons que nous dirons tout à l'heure. Dans cette supposition, on peut traduire ainsi les deux premiers versets : *Au commencement, lorsque Dieu créa le ciel et la terre, la terre était comme ruinée et désolée.*

Maintenant recueillons notre âme, transportons-nous au point de départ de toutes choses, pour contempler le magnifique tableau que Moïse va faire passer devant nos yeux.

Dixitque Deus : Fiat lux, et facta est lux ; ou suivant une traduction de l'hébreu plus précise : *Sit lux, et fuit lux.* « Que la lumière soit, et la lumière fut, » expression de la puissance infinie, dans laquelle un rhéteur païen, Longin, voyait un sublime qu'il n'avait pas pu être donné au génie de l'homme d'atteindre par ses seules forces, et d'où il concluait l'inspiration du législateur des Hébreux [1].

Tout le récit de Moïse est à la hauteur de ce début. Il déroule la chaîne des miracles qu'il met sous nos yeux, avec une magnificence, une grandeur, une simplicité qui n'ont pas été données au langage humain; l'action de Dieu se déploie souveraine, toute-puissante. Mettons en présence de ce tableau l'image la plus saisissante de la puissance humaine : un général dispo-

[1] Longin, *Du Sublime*, c. VII.

sant cent mille hommes sur un champ de bataille ; son intelligence a tout ordonné ; il parle et le plan qu'il a conçu se réalise. Les masses se meuvent à sa voix et il voit sa pensée en action ; il excite, il stimule, il approuve, il triomphe. Qu'est-ce, auprès du spectacle que Moïse nous présente ? Dieu commande, le néant obéit ; ce qui n'existait pas encore a entendu sa voix ; des myriades d'êtres nés de sa parole se rangent dans la place qui leur est assignée dans le plan du créateur. Chacun est ce qu'il a voulu, la réalisation du type enfermé dans l'intelligence infinie. Dieu y voit sa pensée, et c'est cette conformité avec le modèle divin qui rend chaque être digne de l'approbation divine : c'est Dieu qui se retrouve, qui se loue dans son œuvre, ce que Moïse exprime merveilleusement par ces mots : *et vidit quod esset bonum* ; et lorsqu'il s'agit de l'ensemble des êtres : *valde bona*, pour marquer, qu'outre la bonté relative que chaque être emprunte de sa conformité avec le type divin qu'il exprime, il y a une bonté, une perfection supérieure qui résulte de l'harmonie des êtres entre eux et de l'accord de tout l'univers avec la pensée divine qu'il représente. C'est dans le tout que se consomme la perfection et la beauté dont chaque partie ne présente qu'un reflet ; c'est dans l'unité que resplendit toute l'idée dont la variété nous montre les rayons dispersés.

Rien de fatal, rien de nécessaire ; la création ne s'échappe pas du sein de Dieu comme le torrent de la source qui ne saurait la contenir. Dieu, pour marquer son infinie liberté, tire le monde du néant par six actes successifs et distincts de sa volonté souveraine ; ce que Moïse nomme les jours de la création.

Que faut-il entendre par ces jours ? Une durée de

vingt-quatre heures, ou des époques indéterminées? Rien n'a été défini par l'Église. Plusieurs docteurs et, en particulier, saint Augustin, sont disposés à admettre la seconde hypothèse. Elle nous paraît plus probable, pour des motifs que nous verrons tout à l'heure.

Considérons, en suivant rapidement le récit de Moïse, l'œuvre de chacun des six jours et l'ordre de la création :

Au point de départ, avant les six jours, cette désolation, cette ruine, ou cette confusion de tous les éléments du monde, cet état de la terre informe et nue, que Moïse nous représente dans le deuxième verset; les ténèbres sur la face de l'abîme, et l'esprit de Dieu, en qui est le principe de la vie, porté sur les eaux.

Le premier jour. — Que la lumière soit, et elle illumina la nuit qui enveloppait le chaos, et notre œil entrevoit l'abîme où flottent tous les informes éléments agités par l'esprit de Dieu comme par un souffle de tempête.

Deuxième jour. — « Qu'un firmament soit entre les eaux, qu'il sépare les eaux d'avec les eaux.

» Et Dieu étendit le firmament et divisa les eaux supérieures des eaux inférieures. Et il fut ainsi. »

Ce que, d'après la Vulgate, nous traduisons par le mot de firmament, en hébreu *Rakya*, est une substance étendue, l'atmosphère, qui recevant et soutenant en haut les eaux à l'état de vapeur, sert, en effet, à séparer les eaux supérieures des eaux inférieures.

Troisième jour. — « Que les eaux qui sont sous le ciel se rassemblent en un lieu et que l'*aride* paraisse. Et il fut ainsi :

» Et Dieu appela l'aride *terre* et les eaux rassemblées *mer*. Et Dieu vit que cela était bon. »

Dieu a creusé le bassin de l'Océan, il a marqué sur le rivage le grain de sable contre lequel se briseront ses vagues tumultueuses; la terre surnage, arrosée par les rivières, pouvant recevoir les merveilles du règne végétal et du règne animal.

« Et Dieu dit : Que la terre produise les plantes verdoyantes avec leur semence, les arbres avec leurs fruits, chacun selon son espèce, qui renferment en eux-mêmes leur semence pour se reproduire sur la terre. Et il fut ainsi. »

Et la terre produisit les phénomènes du règne végétal, les variétés infinies des plantes se reproduisant d'une manière invariable, chacune selon son espèce; toutes ces merveilles sont renfermées en quelques mots, racontées par Moïse avec la même simplicité, sans plus d'effort qu'il n'en a coûté à Dieu pour les produire.

Quatrième jour. — « Qu'il y ait dans le ciel des corps lumineux qui divisent le jour d'avec la nuit et qu'ils servent de signes pour marquer le temps, les jours et les années; et Dieu fit deux grands corps lumineux, l'un plus grand pour présider au jour, l'autre moins grand pour présider à la nuit; il fit aussi les étoiles (*et stellas*). » Rien qu'un mot pour ces mondes infinis !

Cinquième jour. — « Dieu dit : Que les eaux produisent les animaux qui nagent et les oiseaux qui volent sur la terre et sous le ciel.

» Et Dieu créa les grands poissons..., et il les bénit en disant : Croissez et multipliez-vous; remplissez la mer et que les oiseaux se multiplient sur la terre. »

Et la vie, qui a sa source dans la bénédiction de Dieu, remplit la mer, les airs, se manifeste en cette multi-

tude infinie d'êtres dont le plus petit suffit pour épuiser l'admiration des savants.

Sixième jour. — « Que la terre produise les animaux vivants, chacun selon son espèce ; la bête de somme, les reptiles et toutes les bêtes de la terre. Et il fut ainsi. »

Dieu fit donc les bêtes de la terre, et tous les êtres vivants qui peuplent l'espace...

Jusqu'ici la puissance infinie s'est jouée, suivant le mot de l'Écriture, avec son œuvre : *Ludens in orbe terrarum* [1].

Mais, pour une dernière créature en qui doit se résumer le terme et l'unité de la création, Dieu se recueille : il tient conseil au dedans de lui-même.

Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram. Et præsit piscibus maris, et volatilibus cœli et bestiis, universæque terræ, omnique reptili quod movetur in terra.

Et creavit Deus hominem ad imaginem suam... Voilà l'homme : un peu de boue sur laquelle Dieu a soufflé un esprit de vie. L'homme a donc une double nature : par le corps il tient au monde matériel et le résume en lui ; par l'âme il est semblable à Dieu, fait à son image, capable d'entrer en société avec lui. L'homme est donc le lien entre le monde et Dieu, le centre où apparaît l'unité de la création, le vassal de Dieu seul, le roi de tout ce qui est au-dessous. Il a reçu l'investiture du monde visible. *Et præsit... universæ terræ.* Il en porte le titre dans l'image de Dieu qui resplendit en lui ; il s'annonce extérieurement comme tel, rien que par sa pose.

Os homini sublime dedit, cœlum que tueri.

[1] Prov., VIII, 31.

Voilà le tableau tracé par Moïse ! N'y a-t-il rien dans ce récit au-dessus de l'homme? Examinons.

Plus de trente siècles nous séparent de Moïse. Le travail incessant de l'esprit humain a dilaté successivement le domaine des connaissances. Le monde physique a été exploré; la nature interrogée a laissé échapper des secrets d'âge en âge; de nos jours surtout, la science a fait de magnifiques conquêtes.

Or, au point de développement que la science a atteint, pas un mot, pas une circonstance de ce récit, écrit il y a plus de trois mille ans, dans le désert d'Horeb, qui ne supporte son contrôle, qui ne se trouve conforme à ses plus récentes découvertes. On y remarque même plusieurs traits qui dénotent dans Moïse des connaissances, une lumière qui évidemment n'appartenaient pas à son époque.

C'est ce dont il va être facile de vous convaincre, en mettant le récit de Moïse en regard de la science moderne.

1° Dès les premiers pas, nous rencontrons sur notre chemin une science très-récente, née pour ainsi dire dans le dernier siècle, et qui se ressentit de l'air qu'elle respira en naissant, la géologie. Le but qu'elle se propose, c'est l'étude de la constitution du globe terrestre. L'histoire de cette science nous la montre à son berceau complice de la philosophie; se mettant à son service, et, avec la présomption, l'inexpérience de la jeunesse, affirmant que la terre interrogée par elle dépose contre Moïse. Comme elle posait la base de sa théorie irréligieuse dans des profondeurs où l'œil du public ne pouvait pas la suivre, qu'elle parlait d'ailleurs avec l'imperturbable assurance qu'elle tenait de la philosophie, dans les bras de qui elle avait été bercée,

elle dut imposer et imposa à un grand nombre d'esprits. Elle fit beaucoup d'incrédules. Cependant le jour de la véritable science pénétra peu à peu dans ces ténèbres par suite des consciencieuses investigations de Saussure, de Dolomieu, de Deluc de Cuvier, dont le nom est celui de la science même. Dans son rapport à l'Institut sur l'ouvrage du Père André de Gex, un capucin, il réduit les prétentions de la géologie à leur juste valeur; il prouve qu'avant d'arriver à la solution du problème qu'elle s'est proposé, il faut éclaircir vingt-huit *desiderata* dont plusieurs demandent encore plusieurs siècles d'observation. Il montre l'inanité des systèmes géologiques par leurs contradictions, leur multiplicité; il en compte, je crois, plus de quatre-vingt-dix. La géologie lui paraît une science jusque-là si conjecturale, si incertaine, qu'il ne craint pas d'affirmer que les géologues doivent éprouver en se rencontrant l'impression que faisaient les uns sur les autres les anciens augures, qu'il doit leur être difficile de se regarder sans rire. La géologie, ramenée à une marche plus rationnelle, s'est attachée à l'observation des faits. Ses patients travaux, ses estimables recherches n'ont pas abouti encore (c'était impossible) à une solution complète des problèmes qu'elle poursuit, mais des résultats très-importants ont été obtenus, et tous, nous le verrons, concordent avec la Genèse, confirment le récit de la création et du déluge [1].

Il nous a paru bon de dire ces quelques mots sur l'histoire de la géologie, parce que c'est de toutes les sciences celle qui s'est le plus occupée de la Genèse, et

[1] Voir, à la fin du volume, une note où les découvertes les plus récentes de la science sont mises en rapport avec le récit de Moïse. (*Note de l'Éditeur.*)

l'une de celles qui a le plus de points de contact avec la narration de Moïse.

La géologie donc, la géologie jeune, présomptueuse, ignorante, incrédule du dernier siècle, et non la géologie de nos jours, raisonnable, désabusée de ses illusions et de ses erreurs, se pose devant nous dès le début de l'examen que nous avons entrepris du récit de la création, et nous sert à contrôler plusieurs faits importants. Suivant la Genèse, la création du monde ne remonte guère qu'à environ six mille ans. Suivant la géologie du dernier siècle, c'est là une erreur grossière ; la terre est de plusieurs cent mille ans plus vieille que Moïse ne la fait. La géologie a lu son âge dans ses entrailles ; même la constitution du globe, avec ses couches superposées, ses débris fossiles, ses minéraux et ses roches, que l'eau ou le feu aient été les agents de leur formation, suppose une série incalculable de bouleversements, de révolutions, et, par conséquent, une antiquité qui dépasse infiniment la chronologie de Moïse.

Mais, en premier lieu, qui a dit à la géologie que la terre, en naissant, n'a pas porté tous ces signes de vétusté? Si tout a été jeune, naissant dans l'œuvre de Dieu, au moment où elle est sortie de ses mains, point de beauté, point de poésie. Adam et Ève n'ont pas été créés au maillot; de même leur empire. Pourquoi limiter la puissance de Dieu? ne lui permettre de créer que des embryons, des germes? Vous avez besoin de Dieu pour expliquer l'existence du monde. Vous vous y résignez; mais à la condition que Dieu ne fera que juste ce que vous ne pouvez expliquer par l'action de vos lois physiques et naturelles. L'être infini est un agent suspect, dont vous n'acceptez les services qu'à

l'extrême nécessité, et que vous renvoyez dans son repos dès que vous croyez pouvoir vous en passer, et c'est là ce que vous appelez de la philosophie !

En deuxième lieu, si vous répugnez à l'action immédiate de Dieu, si vous le condamnez à ne rien faire que par des causes physiques, ne pouvez-vous pas au moins admettre qu'il ait communiqué à ces causes une énergie particulière, dans la formation de l'univers ; les agents de la nature n'ont-ils pas pu avoir plus de puissance et de vie qu'ils n'en ont maintenant?

En troisième lieu, et j'incline vers cette solution, nous avons vu le sens que plusieurs Pères de l'Église, entre lesquels on peut citer saint Grégoire de Nazianze, saint Basile, saint Césaire, Origène, ont donné au premier et au second verset de la Genèse. Admettez cette interprétation, et il aura existé une terre avant cette terre, le monde aura été fait avec les débris d'un monde plus ancien, vous vous expliquerez sans peine la formation des roches, des minéraux, des couches diverses, la présence de ces fossiles gigantesques qui semblent attester des révolutions, des bouleversements successifs. — Voyez de plus, avec saint Augustin et un grand nombre d'interprètes catholiques de l'Écriture, dans les jours de la création, des périodes indéterminées ; nul fait géologique, nul système qui ne soit très au large dans ces deux hypothèses, qui n'ont rien d'opposé aux définitions de l'Église ni au texte sacré.

2° Ce point de départ des révolutions du monde actuel, que la géologie ne doit pas essayer de lire dans la constitution du globe, ne serait-il pas écrit ailleurs, et ne pourrions-nous pas le demander à une autre science? « Une époque astronomique très-re-

» marquable, dit Laplace, est celle où le grand axe » de l'orbe terrestre coïncidait avec la ligne des » équinoxes ; car alors l'équinoxe vrai et l'équinoxe » moyen étaient réunis. Je trouve que ce phénomène » a eu lieu vers l'an 4004 avant l'ère chrétienne. » (*Méc. céleste*) Quelle coïncidence !

3° L'ordre de la création assigné par Moïse se trouve confirmé par les découvertes de la géologie. Au-dessus des roches primitives, en remontant les couches successives, on trouve les débris fossiles superposés dans l'ordre où les espèces auxquels ils appartiennent ont été créées, d'après le récit de Moïse : les végétaux d'abord, puis les poissons, les coquillages, puis les oiseaux, les quadrupèdes ; enfin, les débris fossiles sont le produit de destructions successives amenées par les révolutions qui ont rempli les six périodes de la création. Ainsi l'œuvre des six jours est écrite dans l'intérieur du globe dans le même ordre que dans la Genèse : parallélisme bien remarquable, et dont Cuvier était singulièrement frappé.

4° Mais suivons rapidement le récit de Moïse, et nous allons rencontrer des analogies avec la science la plus moderne qui nous révéleront dans Moïse des lumières au-dessus de celles que pouvait posséder un homme de son temps.

La terre, suivant Moïse, était primitivement vide, sans forme ; les éléments solides étaient confondus avec les liquides, l'eau tenant tout en dissolution ; ceci est tout à fait conforme à ce que la science demande pour la formation du globe, suivant les plus célèbres naturalistes, Saussure, Dolomieu, Deluc. — Cette fluidité primitive explique l'atterrissement du globe terrestre sur les pôles et son renflement vers l'équa-

teur, par l'effet du double mouvement de rotation et d'attraction combinés.

5° La lumière est créée le premier jour, le soleil et les étoiles le quatrième. — Ceci présente d'abord quelque chose d'étrange et digne de toute notre attention. — Si vous aviez été à côté de Moïse, lorsqu'il écrivait la Genèse, au pied du Sinaï, ne l'auriez-vous pas averti de cette inexplicable distraction qui lui fait placer l'effet avant la cause, la lumière avant le soleil d'où tout le monde sait qu'elle émane? Quelle éclatante victoire il assure aux adversaires de la foi dont il pose les bases! La philosophie du dernier siècle trouvait là effectivement un sujet de triomphe. Voltaire, en particulier, se moquait, avec tout l'esprit qu'on lui connaît, de cet historien prétendu inspiré, et qui nous donne la mesure de son absurdité par des bévues où ne tomberaient pas des enfants. Il a fallu que la science arrivât pas à pas aux merveilleuses découvertes qui sont l'honneur de notre siècle, pour donner raison à Moïse contre les préjugés de tous les siècles, pour ne laisser subsister des plaisanteries des philosophes que leur forme spirituelle, qui aurait pu être employée à un meilleur usage. Il est généralement reconnu en physique, aujourd'hui, qu'il existe une lumière, un calorique tout à fait indépendant du soleil. Le soleil lui-même ne serait probablement qu'un corps opaque dont le mouvement autour de son axe fait rayonner la lumière et la chaleur, comme le tintement de la cloche fait vibrer l'air. Or, comment Moïse a-t-il pu heurter de front les idées généralement admises de son temps? Comment a-t-il pu deviner la science du nôtre? Avait-il dans le désert d'Horeb les instruments avec lesquels

Fresnel a pu voir deux rayons lumineux s'éteindre en se rencontrant? Possédait-il le télescope d'Herschell pour pénétrer jusqu'au noyau du soleil à travers l'atmosphère incandescente qui l'entoure et pour constater la nature si intime de ce globe?

6° Moïse parle d'une substance étendue (Rakia), ce que la Vulgate traduit par le mot *firmamentum*, destinée à séparer les eaux des eaux. Qui ne reconnaît la fonction de l'atmosphère qui reçoit, élève, retient les vapeurs qui s'échappent de la terre, et qu'elle lui rend partiellement en pluie, en rosées? L'atmosphère a été créée naturellement après la lumière, le calorique, lequel vaporise l'eau qui couvrait la terre surabondamment.

7° D'après le récit mosaïque, les plantes, les arbres, les fruits, tout le règne végétal, sont antérieurs au soleil. En ceci Moïse contredit encore les préjugés vulgaires, qui voient dans l'action du soleil une condition nécessaire du développement des plantes ; mais il est d'accord avec la science, qui n'a besoin pour la germination des végétaux que de la lumière et du calorique créés le premier jour.

8° Les poissons naissent de l'eau ; les quadrupèdes, de la terre ; les oiseaux, de la terre et de l'eau. La chimie trouve l'élément aqueux dominant dans les poissons, l'élément terrestre dans les quadrupèdes, et les deux à peu près également répartis dans les oiseaux.

Nous pourrions pousser plus loin ces observations, mais en voilà assez pour convaincre tout esprit de bonne foi. Comment Moïse, si loin de la science de nos jours, a-t-il pu naturellement se trouver d'accord avec elle? Est-il donné à un esprit de devancer ainsi de

trente-quatre siècles l'esprit humain, sur une route où il ne marche que pas à pas, s'égarant souvent, mais ramené sur le droit sentier par la lente lumière de l'expérience et de l'observation?

Ceci a frappé les plus grands esprits, Descartes, Newton, Leibnitz, Bacon. Ce dernier disait : « que la cosmogonie de Moïse est le terme des connaissances humaines. » Le savant Deluc ne craignait pas d'affirmer que le récit de la création, dans la Genèse, « est une démonstration complète de la révélation. »

Un géologue de notre temps, après avoir constaté quelques-unes des merveilleuses harmonies de la cosmogonie de Moïse avec les découvertes les plus récentes de la science dont il est un des représentants les plus estimables, ne peut s'empêcher de s'écrier :

« Ici se présente une considération dont il serait difficile de ne pas être frappé : puisqu'un livre écrit à une époque où les sciences naturelles étaient si peu éclairées renferme cependant en quelques lignes le sommaire des connaissances les plus remarquables, auxquelles il ne pouvait être possible d'arriver qu'après les immenses progrès amenés dans la science par le dix-huitième et le dix-neuvième siècle; puisque ces conclusions se trouvent en rapport avec les faits qui n'étaient ni connus ni même soupçonnés à cette époque, qui ne l'avaient jamais été jusqu'à nos jours, et que les philosophes de tous les temps ont toujours considérés contradictoirement et sous des points de vue toujours erronés; puisque enfin ce livre, si supérieur à son siècle sous le rapport de la science, lui est également supérieur sous le rapport de la morale et de la philosophie naturelle, on est obligé d'admettre qu'il y a dans ce livre quelque chose de supérieur à l'homme,

quelque chose qu'il ne sait pas, qu'il ne conçoit pas, mais qui le presse irrésistiblement [1]. »

Le mouvement de la science dans ces derniers temps montre que ce que Bacon a dit de l'homme est vrai de l'humanité : « Un peu de science éloigne de la religion, beaucoup de science y ramène. » Aussi est-il une idée plus absurde que celle qui présente la religion comme ennemie de la science? La religion ne craint que la demi-science, pire que l'ignorance; elle appelle, au contraire, le grand jour de la science. Mais si la religion n'a rien à craindre de la science, la science n'a qu'à gagner à respecter la foi. Si la science du dix-huitième siècle, au lieu de se faire systématiquement hostile, eût accepté les données de la révélation, qui peut dire qu'elle n'aurait pas eu la gloire des merveilleuses découvertes réservées à la science du dix-neuvième!

[1] Nérée-Boubée. *Elém. de Géol.*

ONZIÈME CONFÉRENCE

Témoignage des livres de l'Ancien Testament en faveur de la divinité de Jésus-Christ. Caractères d'inspiration des livres de Moïse.

Messieurs,

Le caractère surnaturel du récit de Moïse ressort clairement de la comparaison que nous avons établie entre les faits qu'il raconte et les découvertes de la science moderne. Mais je ne crains pas de dire qu'il deviendra plus sensible lorsque nous comparerons le récit que Moïse nous a laissé de la création avec les traditions religieuses des différents peuples de l'antiquité.

Parcourons rapidement ces traditions [1] :

Cosmogonie des Indiens. — « L'univers n'existait primitivement que dans l'idée de la divinité. Il était enveloppé de ténèbres. Le pouvoir invisible qui a fait toutes les choses visibles se lève et chasse devant lui

[1] Dans une note, à la fin du volume, nous avons inséré le texte des différentes Cosmogonies anciennes, afin de permettre d'établir plus facilement la comparaison avec la Cosmogonie Mosaïque. (*Note de l'Éditeur.*)

les ténèbres. D'une pensée il créa les eaux, et y déposa un germe fécond. Ce germe devint un œuf brillant comme l'or, éclatant comme la lumière, et environné de mille rayons. Il sortit lui-même de cet œuf sous la figure de Brama, le grand ancêtre de tous les esprits. Les eaux reçurent le nom de *Nara*, parce qu'elles étaient la production de l'esprit de Dieu, et l'esprit de Dieu fut nommé *Naraqua*, ou se mouvant sur les eaux.....

» Le grand pouvoir demeura inactif dans cet œuf une année entière du créateur, à la fin de laquelle, par sa seule pensée, il força l'œuf à se diviser en deux parties; de l'une il fit le ciel, de l'autre la terre, l'éther, le réceptacle des eaux, etc. Il créa également les dieux inférieurs, un nombre infini de génies, etc. « Brama est comme une masse d'argile dont les êtres particuliers sont les formes; comme l'araignée éternelle qui tire de son sein le tissu de la création; comme un foyer immense d'où jaillissent les créatures en myriades d'étincelles; comme l'océan de l'être à la surface duquel apparaissent et s'évanouissent les vagues de l'éternité qui semblent distinctes et qui ne sont que l'océan lui-même [1]. » « Et après il absorba de nouveau la création en lui et remplaça le temps de l'action par celui du repos [2]. »

A travers les puérilités de la fable et le rêve du panthéisme nous apercevons ici quelques traces de la véritable tradition, la notion de la création, l'esprit de Dieu se mouvant sur les eaux, l'éther... Mais quelle différence avec Moïse !

[1] Colebrooke, Essais sur la Phil. des Indous.
[2] Faber, *Horæ Mosaicæ*.

Cosmogonie des Chinois. — La cosmogonie chinoise est moins détaillée, mais elle diffère peu de la précédente. A l'origine, le chaos, un œuf, est également le principe du monde. Le ciel est formé avec la coque, le firmament avec le blanc, la terre avec le jaune. L'ordre de la création se rapproche aussi du récit de Moïse; la voûte des cieux est étendue d'abord, puis les fondements de la terre sont posés, l'atmosphère l'enveloppe, l'homme ne paraît qu'à la fin [1].

Cosmogonie persane. — D'après les traditions persanes, le monde a été créé en six époques : dans la première, les cieux; dans la deuxième, les mers; dans la troisième, la terre; dans la quatrième, les arbres et les plantes; dans la cinquième, les animaux; dans la sixième, l'homme.

Cosmogonie des Phéniciens. — D'après le fragment de Sanchoniaton, traduit par Philon de Biblos et conservé par Eusèbe, la cosmogonie phénicienne forme un système matérialiste et athée, où se retrouvent cependant des traces de la tradition primitive. « Le principe du monde est un air ténébreux et spirituel, et un chaos tumultueux, enveloppé de ténèbres. L'un et l'autre étaient infinis et ils furent longtemps sans limites. L'esprit poussé par l'amour de ses principes s'unit à eux; de là résulta un mélange, un lien, nommé l'amour, qui devient le germe de toutes choses; de l'esprit naît Môt, limon aqueux, pourriture, dont la fermentation engendre tous les êtres. »

Cosmogonie des Chaldéens. — Les Chaldéens font remonter leurs traditions à un monstre amphibie, moitié homme, moitié poisson, appellé *Oannes.* « Primitivement tout était dans les eaux, dans les ténèbres.

[1] Faber, *Horæ Mosaicæ.*

Omoroca régnait sur une multitude de monstres. Au milieu de ce chaos fluide, le gigantesque démon Omoroca ayant été tué par le dieu Baal, les monstres furent anéantis, et le monde fut formé de leurs substances. Bel sépara la lumière des ténèbres, la terre du ciel, disposa le monde dans un ordre régulier, ainsi que les astres. L'espèce humaine est née des divinités inférieures et de la poussière de la terre détrempée dans les eaux de l'Océan, d'où il suit que l'homme est doué d'intelligence et participant de la raison divine. »

Au fond de ces fables absurdes, nous retrouvons toujours le chaos primitif, l'état fluide de la terre, la lumière séparée des ténèbres, les étoiles créées, l'homme tiré du limon de la terre, ayant en lui un principe spirituel, une intelligence par laquelle il participe à la raison divine...

Cosmogonie des anciens Étrusques. D'après Suidas, le monde a été créé en six mille ans, et il doit durer le même temps. Dans le premier millénaire, le ciel et la terre; dans le deuxième, le firmament; dans le troisième, la mer; dans le quatrième, le soleil et les étoiles; dans le cinquième, les animaux; dans le sixième, l'homme.

Impossible de ne pas reconnaître le souvenir des six jours de la Genèse.

Cosmogonie des Grecs et des Romains, etc. Chez les Grecs comme chez les peuples orientaux, le chaos précède tout. C'est par une intervention souveraine que les éléments sont débrouillés, les astres suspendus à la voûte des cieux, l'impétuosité des vents modérée, que la terre se couvre de verdure, que les animaux sont produits. L'homme, le roi de la création, paraît le dernier. Les traces de la tradition primitive sont clairement marquées.

Cosmogonie des peuples du Nord. « Au commencement,
» est-il dit dans la *Vœluspa,* un abîme; du côté du nord,
» une masse de vapeur gelée et de glace, frappée par le
» tourbillon et la tempête; du côté du midi, un monde
» de feu illuminé par le feu des éclairs, ébranlé par
» le bruit du tonnerre; au milieu, une lumière douce,
» un air calme; un souffle de chaleur s'étant répandu
» sur les régions glacées, elles fondirent en gouttes,
» et d'une de ces gouttes naquit le premier homme,
» *Ymer,* père de la race des géants. »

On trouve jusque dans le nouveau monde, des vestiges de l'ancienne tradition [1].

De ce parallèle entre le récit de Moïse et les cosmogonies des anciens peuples ressort naturellement une conclusion qu'il nous suffit de signaler.

Les caractères de l'esprit de l'homme sont manifestes dans toutes ces cosmogonies.

1° On y remarque des fables, des symboles, des contes qui ne peuvent être autre chose que les rêves d'une imagination jeune et déréglée ; 2° des circonstances absurdes repoussées par la science ou par le simple bon sens ; 3° la notion de Dieu y est obscurcie, défigurée par les conceptions les plus bizarres ; 4° aucun de ces récits ne forme un tout complet dont toutes les parties soient liées ensemble.

Cependant, quand on cherche à dégager la pensée générale, on reconnaît qu'ils présentent tous quelque chose de commun, et c'est en cela qu'ils sont d'accord avec la Genèse. Là seulement se trouve ce qui est épars dans tous les autres monuments; là seulement, on rencontre un tout complet et raisonnable.

[1] Consultez la note sur les Cosmogonies, à la fin du volume. (*Note de l'Éditeur.*)

Donc, le récit de Moïse est le fonds commun, la trame sur laquelle tous les autres ont travaillé.

Nous arriverons à la même conclusion en comparant la cosmogonie mosaïque avec les systèmes philosophiques sur l'origine des choses.

II. *Spéculations philosophiques sur l'origine du monde.*

Le mouvement philosophique le plus ancien est celui qui se produisit dans l'Inde. Quoiqu'il ne soit encore qu'imparfaitement connu, il l'est cependant assez pour attester un long et puissant travail de la pensée. Sur la question qui nous occupe, la philosophie de l'Inde n'a guère fait que transformer la tradition des Védas ; le panthéisme est le fond de ses conceptions. Le monde est une émanation, une pensée, un rêve de Dieu ; tous les êtres sortent de lui, tous doivent être absorbés en lui...

La Grèce est la patrie propre de l'ancienne philosophie ; nul peuple n'était plus merveilleusement organisé pour les travaux de la pensée ; nulle terre ne fut plus fertile en admirables génies, c'est donc par les monuments de la philosophie grecque que l'on peut mesurer la puissance de la raison humaine. Sur le point fondamental qui nous occupe, qu'a produit cette philosophie ?

Dans la première époque de la philosophie grecque, trois solutions ont été formulées : celle des Ioniens, des Pythagoriciens et des Éléates.

Les Ioniens arrêtent leurs regards au monde extérieur : ils cherchent dans la matière le principe des choses. Ils se divisent.

Les uns ne voyent dans la matière qu'un seul élément homogène, dont les transformations, les condensations, les dilatations produisent tous les phénomènes

de l'existence. Cet élément primordial, principe de toutes choses, est l'eau suivant Thalès ; l'air, suivant Anaximène ; le feu, suivant Héraclite.

Les autres, Anaximandre, Anaxagore, Empédocle, font sortir le monde du mélange de principes opposés, coexistants éternellement au sein de la matière ; cette conception atteint son dernier développement dans le système des atômes de Leucippe et de Démocrite.

Au sein de cette école matérialiste, Anaxagore seul entrevoit une première cause intelligente, mais il ne sait point tirer les conséquences fécondes de cette vérité.

Les Pythagoriciens poursuivent l'essence des choses par un ordre d'idées plus élevées ; mais leurs spéculations s'arrêtent également au monde physique.

Les Éléates se perdent dans l'abstraction, la nature n'est pour eux qu'une apparence, objet d'une opinion incertaine. Rien de réel que l'immobile, l'éternelle unité, d'où il ne font rien sortir et qui n'est qu'une abstraction logique.

Tous ces systèmes étaient trop incomplets, trop incohérents, trop contradictoires pour pouvoir se maintenir au milieu de ce mouvement prodigieux, de cette instabilité qui fut le caractère le plus essentiel de l'esprit philosophique dans la Grèce. Aussi, ils avaient été démolis et le scepticisme régnait seul sur leurs ruines, lorsque Socrate parut, et par sa réforme inaugura l'ère la plus brillante de la philosophie grecque, dont le souvenir est encore l'orgueil de la raison humaine.

Socrate et ses disciples, Platon, surnommé le Divin, et Aristote, représentent sans aucun doute la puissance de conception la plus haute qui ait été donnée au génie de l'homme.

Interrogeons-les donc et nous saurons ce que l'esprit humain a pu trouver de plus satisfaisant, de plus élevé, de meilleur sur le problème de l'origine du monde. Nous comparerons ensuite avec ce que Moïse raconte.

D'après Platon, les idées sont dans le monde intellectuel ce que le soleil est dans le monde physique. Ces idées, substances éternelles, types des choses, lumière de l'intelligenee, sont l'objet de la contemplation de Dieu même.

Cause et fin du monde, le Dieu de Platon est doué d'une sagesse et d'une beauté parfaites; il a voulu que toute chose lui ressemblât, autant que possible; il donne son soin aux petites comme aux grandes choses, en sorte que la perfection de son ouvrage est poussée aux derniers détails.

Ainsi le Dieu de Platon n'est pas seulement une cause et une force intelligente et parfaite; il est aussi une providence, providence générale qui maintient l'ordre du monde dans son intégrité, et providence particulière qui veille sur chaque individu et dont le regard embrasse toutes les actions et toutes les affections de l'homme.

Voilà le magnifique côté, le côté, je dirais presque divin, de la théologie de Platon.

Mais voici l'homme et ce caractère d'imperfection et d'erreur que nous avons dit inhérent à toute création de la pensée humaine.

Ce Dieu, cause intelligente, ce Dieu, providence, est-il cause première, cause créatrice?

Non. A côté de Dieu existe une nature éternelle et éternellement en mouvement. « Dieu, nous dit Platon dans le Timée, trouvant toutes les choses visibles non

en repos, mais dans une agitation sans règle et sans ordre, établit tout dans l'harmonie ; ce qu'il jugea bien préférable. » Dieu n'a donc pas créé la substance qui est éternelle, incréée comme Dieu même, et qui possède de plus un mouvement qui lui est propre, quoique désordonné et aveugle ; de là une résistance de la substance à l'action divine, par laquelle Platon explique l'existence du mal. Dieu n'est donc que l'organisateur du monde, le régulateur de ses mouvements ; il pétrit, il façonne la matière ; il en forme d'abord la grande âme du monde ; puis les grands dieux visibles, les astres ; puis les dieux inférieurs, les éléments, les hommes, etc. Il est superflu d'exposer cette cosmogonie dans tous ses détails ; vous en voyez les vices radicaux.

D'abord ces idées éternelles, dans lesquelles se trouvent le type et le modèle du monde, ce n'est pas l'intelligence même divine, le verbe consubstantiel à Dieu, dans le sens chrétien ; Platon semble leur attribuer une existence indépendante de Dieu, en faire quelque chose de subsistant en soi, et voilà une première limite à l'essence de Dieu, qui exclut la notion de puissance créatrice. C'est hors de lui que Dieu trouve le plan, le type du monde.

Mais ce qui est plus grave encore et non moins incontestable, la matière est éternelle. Il préexiste en dehors de Dieu une substance éternelle, nécessaire comme lui, et une substance qui oppose une résistance à la volonté divine, d'où le mal.

Voilà encore une limite à l'essence de Dieu. Donc Dieu n'est plus tout puissant, infini ; les attributs les plus essentiels s'évanouissent devant cette monstrueuse erreur, que Platon avait trouvée dans la tra-

dition, et que sa pensée n'avait pas eu la force d'éliminer.

Disciple de Platon, Aristote se sépare radicalement de son maître. A son point de départ, il cherche des routes nouvelles qui le mènent à des erreurs plus déplorables encore.

Platon est frappé de l'élément de généralité que présente la connaissance; Aristote, de l'élément individuel. La substance sans forme déterminée que Dieu a organisée suivant Platon, est aux yeux d'Aristote une pure abstraction. La matière ne peut être séparée de la forme ; le monde donc est éternel, nécessaire, il a toujours existé ; organisé avec ses forces, ses lois, il trouve en lui le principe de son mouvement ; mais ce principe demeurerait inerte, et le monde serait comme dans un sommeil éternel, s'il ne trouvait hors de lui un terme vers lequel il est attiré irrésistiblement. Ce terme vers lequel gravite le monde, c'est la souveraine perfection, c'est l'immobile unité, c'est Dieu. Le monde est donc suspendu à Dieu, comme à sa cause finale.

Et, chose étrange, ce Dieu qui est le centre immuable vers lequel le monde est entraîné, ne connaît pas le monde ; son intelligence se dégraderait, elle briserait son inaltérable unité si elle descendait vers le contingent, le variable ; tout le 9e chapitre du XXIIe livre de la *Méthode* est employé à prouver cette thèse ; par conséquent, point de providence, mais la fatalité, le destin invincible.

En somme, ni dans Platon, ni dans Aristote, on ne trouve la véritable notion de la création, cet acte de la puissance infinie qui donne l'être à ce qui n'était pas, mais un dualisme qui obscurcit l'idée de Dieu, efface ses attributs les plus essentiels. Le Dieu de Platon est

l'architecte du monde, il le gouverne par sa providence; le Dieu d'Aristote n'est que le terme nécessaire auquel le monde est aveuglément relié comme à sa cause finale.

Nous ne dirons pas les rêveries des écoles qui disputèrent à Platon et à Aristote l'empire des esprits, les atômes d'Épicure, etc., ce ne sont pas les hontes, ce sont les gloires de l'esprit humain que nous avons voulu mettre en face de la Genèse; des noms plus grands que Platon et Aristote, de plus puissants qu'eux, vous n'en trouverez ni dans les temps anciens, ni dans les temps modernes. Eh bien! entrez dans une école chrétienne, interrogez l'enfant à qui l'on vient d'expliquer ces simples paroles, *au commencement Dieu créa*, etc., et vous verrez sortir de sa réponse une lumière qui vous fera prendre en pitié les dieux de Platon et d'Aristote, et leur cosmogonie. Est-ce de l'homme que viendrait cette idée, devenue populaire, qui saisit l'intelligence même naissante de l'enfant, et qui laisse si loin derrière elle les conceptions les plus hautes auxquelles avaient pu s'élever les plus grands esprits?

L'idée de la création rayonna dans le monde avec le christianisme et les écrits de ses docteurs. En présence de cette lumière, la philosophie païenne rougit de sa matière éternelle, de son monde éternel. Les néoplatoniciens de l'école d'Alexandrie reconnurent Dieu comme principe de l'intelligence, et même de la matière; mais le mot de création que Proclus et Plotin admettent, répètent sans cesse, il ne leur est pas donné de le comprendre dans la lumineuse simplicité du dogme chrétien. La création pour eux, c'est l'émanation. Le monde est une modification, un prolongement de Dieu.

Ainsi, après une révolution de mille ans, la philosophie se retrouve au point de départ de la spéculation indienne, le panthéisme.

Si la solution du problème de l'origine du monde, que nous trouvons dans Moïse, la seule qui laisse subsister les attributs essentiels de l'Être infini et qui rend raison de l'existence des êtres finis, la seule vraie, est un produit de la raison humaine, comment s'est-elle dérobée pendant mille ans à ses patientes et laborieuses recherches?

Mais nous allons voir quelque chose de plus remarquable encore, une épreuve plus décisive. Le christianisme resplendissait dans le monde depuis près de dix-huit siècles. A la lumière qu'il répand sur tout l'ordre moral, la raison humaine avait exploré tous les mystères, elle s'était élevée aux plus magnifiques conceptions dans les écrits de saint Augustin, de saint Thomas, de saint Bonaventure, de Descartes, de Malebranche, de Bossuet, de Fénelon, de Leibnitz. Sans doute, il y avait toujours un abîme dont le fond échappait entièrement à l'esprit humain, mais il avait été éclairé autant, ce semble, qu'il pouvait l'être,

Or, voici que la raison humaine repousse le flambeau de la révélation qui lui avait ouvert de si magnifiques routes. Elle cherche, en dehors des données de la foi et par ses seules lumières; la solution des grands problèmes de la science, et en particulier du problème initial de l'origine des choses. A quoi aboutit ce travail? A des rêves plus absurdes, s'il était possible, et beaucoup moins excusables que ceux de l'ancienne philosophie.

L'édifice de la révélation a été frappé dans sa base, la Genèse, par la philosophie du dernier siècle.

Toutes les sciences ont travaillé à cette œuvre. Le triomphe de la philosophie est complet, et à ces deux questions : Qui a fait le monde? Comment le monde a-t-il été fait? on ne peut pas répondre comme la Genèse et le catéchisme sans braver les huées du monde savant?

Il faut cependant une réponse à ces questions. La philosophie a démoli le monde de Moïse, le terrain est déblayé; il faut qu'elle en construise un. Elle se trouve placée assurément dans des circonstances plus favorables que Moïse; lui, dans l'enfance du monde et des connaissances humaines; elle, dans le grand jour de la science, ayant recueilli l'héritage de toutes les découvertes qui ont été le fruit de trente siècles de travaux... Voyons donc, et comparons.

Les mondes créés par la philosophie du dernier siècle sont si nombreux que nous devons renoncer à les passer en revue; tout ce que nous pouvons faire, c'est de vous présenter quelques échantillons choisis parmi ceux qui ont eu le plus de succès.

Le monde de Buffon. — La terre et les planètes sont des fragments du soleil, détachés de cet astre par le choc d'une comète. La terre était donc primitivement un globe de même nature que le soleil, incandescent, rouge de feu comme cet astre. Par suite de causes diverses, elle se refroidit progressivement : c'est d'abord un globe de verre fondu; puis, par l'effet de la vaporisation, couvert d'un océan d'eau bouillante, à une hauteur de, au moins, 22,000 toises. La vie existe au milieu de cet océan bouillant : des animaux marins s'assimilent les éléments solides tenus en dissolution; leur digestion produit des pierres calcaires, le granit des montagnes, etc. — Mais

arrêtons-nous par égard pour le génie, et surtout par respect pour le sens commun. Voilà cependant ce qui fut accueilli avec un applaudissement universel, ce qui parut ruiner à jamais la Genèse. — Une théorie dont le bon sens a fait si complète justice, reconnue si absurde, que, quoique protégée par l'enthousiasme du siècle où elle naquit et par la gloire d'un des plus grands noms de notre littérature, il ne serait possible aujourd'hui ni de l'exposer jusqu'au bout, ni de la réfuter sérieusement.

Quelque temps avant, de Maillet avait publié, sous le pseudonyme de Telliamed [1], une autre Genèse qui balança le succès des Époques de la Nature de Buffon. Le monde est éternel. Tout meurt et ressuscite dans la nature, par le jeu d'un mouvement perpétuel d'attraction. Les globes dérobent aux globes leurs éléments. Par exemple, les parties subtiles de la terre qui s'en détachent par la rotation, attirées par le soleil, alimentent cet astre en attendant qu'il soit lui-même appauvri par un astre plus jeune. Vous vous ferez une idée de ce jeu universel en quoi consiste la vie de l'univers, en vous représentant les astres comme des fuseaux qui se remplissent et se dévident successivement. Du reste, l'eau est le principe de toute chose, et particulièrement de la vie animale : elle contient toutes les semences. Les premiers animaux qu'elle produit, dans chaque espèce, vivent d'abord dans son sein ; ils s'accoutument peu à peu à en sortir et à vivre en plein air. « Il y aura toujours dans tous les hommes une marque impérissable qu'ils tiennent leur origine de la mer : considérez leur peau avec un de ces mi-

[1] Telliamed est le nom retourné de de Maillet. (*Note de l'Éditeur.*)

croscopes qui grossissent aux yeux un grain de sable à l'égal d'un œuf d'autruche, vous la verrez toute couverte de petites écailles comme l'est celle d'une jeune carpe. » — Les hommes, les femmes, entichés de l'esprit philosophique qui avait envahi le plus grand nombre, se mirent à vérifier la facile expérience qui leur était conseillée, appliquant le microscope sur leur peau, et se procurant le double plaisir, d'abord, de s'assurer que Moïse n'avait pas connu notre véritable généalogie, et puis, de savoir qu'il faut laisser le peuple et les enfants continuer à dire : Notre Père qui êtes dans les cieux ; mais que les gens instruits, qui savent qu'ils ne sont qu'une race de carpe, doivent dire : Carpes et brochets, qui barbotez dans les étangs, vous êtes nos pères, nos mères, nos frères, nos sœurs.

Un autre philosophe, Robinet, dans un livre intitulé *De la nature* [1], avait découvert que tout croît, se développe par une progression arithmétique ; que le monde a dû, par conséquent, commencer par le plus petit terme : un grain de sable, une patte de mouche ; il n'a pas fallu plus que cela pour produire l'univers avec la variété infinie des êtres qu'il renferme. — De même que les hommes naissent des hommes, ainsi l'air de l'air, l'eau de l'eau, les pierres de la pierre, la montagne des montagnes. Quoique les semences d'air échappent à vos regards par leur ténuité, que vous n'ayiez pas rencontré sur votre chemin des œufs de montagnes qui devraient être plus faciles à apercevoir, ne doutez pas de leur existence. Ce phi-

[1] L'ouvrage de Robinet a été publié en quatre volumes in-8° ; il est ordinairement suivi d'un autre ouvrage, intitulé : *Considérations philosophiques sur la gradation naturelle des êtres.* (Note de l'Éditeur.)

losophe l'établissait par les lois de l'analogie les plus rigoureuses.

Suivant Diderot « l'animalité réside de toute éternité dans la matière, éparse en divers éléments ; ces divers éléments s'étant rapprochés, il en est résulté une organisation de moins en moins imparfaite. Ainsi le monde s'est développé du minéral au végétal, à l'animal, à l'homme qui mesure le plus haut degré de l'existence actuelle, mais qui ne pose pas la limite de ses progrès futurs. Après l'homme quelque chose de meilleur, et il ne faut pas désespérer, de progrès en progrès, de voir sortir un jour du monde cet être parfait, ce Dieu dans lequel la superstition voit la cause du monde. » Ainsi la religion ne s'est trompée qu'en intervertissant le terme. Elle supposait que c'est Dieu qui a fait le monde ; non, c'est le monde qui fera Dieu.

La Mettrie ornait de quelques extravagances nouvelles le système de Diderot [1] : « La machine humaine est quelque chose de très-parfait, et, au premier coup d'œil, on a de la peine à n'y voir qu'un produit des forces aveugles de la nature ; mais enfin cette machine existe, et il faut bien que ce soit l'œuvre de la nature, car admettre un Dieu, et imaginer qu'un esprit pur qui n'a pas d'yeux, ait fait les yeux ; d'oreilles, les oreilles, etc., c'est une absurdité, un non-sens dont la raison humaine est guérie sans retour. D'ailleurs la chose s'explique et devient plausible, si l'on suppose des essais successifs avant d'arriver à la merveilleuse combinaison de l'organisation humaine. Les premiers animaux, les premiers hommes furent des

[1] De La Mettrie a publié : *l'Homme machine, l'Homme plante, l'Histoire naturelle de l'âme.* (Note de l'Éditeur.)

êtres imparfaits : à l'un il manquait les yeux, à l'autre l'œsophage, à celui-ci l'estomac, jusqu'à ce qu'enfin la nature produisît un homme complet. »

Je craindrais de vous fatiguer en poussant plus loin la revue de ces mondes construits par la philosophie du dernier siècle sur les ruines du monde de Moïse. En voilà assez, car voilà plus qu'il n'en faut pour l'objet que nous nous proposons. Si nous avons rappelé ces folies, ce n'est pas pour nous procurer le triste plaisir d'insulter à la raison humaine; mais il est utile de montrer ce qu'elle devient en se séparant de la foi. Le dernier siècle s'était constitué juge du christianisme ; il l'avait condamné, livré à la moquerie publique; il le faisait immoler par les plaisanteries de Voltaire, en attendant que l'échafaud étant dressé avec les débris de l'autel il le fît exécuter par les bourreaux. Le christianisme vit, il pardonne; mais dans l'intérêt de la mission qu'il a reçue de Dieu, il en appelle du jugement d'un siècle devant le tribunal de tous les siècles, et, usant de son droit, il discute son juge, il prouve que ce siècle, en perdant la foi, perdit le sens.

Terminons en demandant à la philosophie rationaliste de nos jours la réponse ou les réponses qu'elle fait au problème de l'origine des choses. A-t-elle rencontré mieux que les anciennes écoles, et quelque chose qui puisse être comparé à Moïse?

Le rationalisme qui, de nos jours, dispute l'empire des esprits à la religion, est né en Allemagne. C'est là qu'il faut se transporter pour saisir les principes de tous nos systèmes modernes [1].

[1] L'auteur ne jette qu'un coup d'œil rapide sur les systèmes philosophiques modernes; mais ce coup d'œil suffit au but qu'il se propose. (*Note de l'Éditeur.*)

Mais ces principes, il faut les démêler au milieu d'une nuit bien épaisse. Il y a d'abord toute une langue à apprendre. Les philosophes allemands ont une manière de s'exprimer vague, nuageuse, à laquelle il faut se faire; et encore, après beaucoup de travail, est-on bien sûr d'avoir saisi la pensée de ces philosophes au milieu des ombres dont ils s'enveloppent?

Pour nous arrêter à ce qui se dégage de plus net du sein de ces ténèbres, voici ce que nous présente, sous le point de vue qui nous occupe, cette philosophie.

Kant peut être considéré comme le père de la philosophie allemande. En dégageant son système des nuages dans lesquels il s'est plu à l'envelopper, on peut le formuler ainsi : Il n'existe que deux choses, le *moi* et le *non moi*. Logiquement, il est impossible de conclure du *moi* à la réalité du *non moi*. Le scepticisme est donc le terme nécessaire de la science.

Les disciples de Kant essayèrent de combler l'abîme qu'il avait ouvert entre l'homme et l'univers.

Ils le franchirent en affirmant qu'il n'y a qu'une seule substance dans l'univers, qu'ils nomment l'absolu. Cet absolu, nous le saisissons en nous-mêmes par une connaissance intime, immédiate. Être et connaître sont identiques.

Voilà l'idée fondamentale de la philosophie allemande, idée diversement modifiée par les trois grandes écoles qui la divisent. Fichte se concentre dans le *moi*, voit tout dans l'individu, en fait tout sortir. Schelling embrasse à la fois le moi et le monde, et les considère comme les développements de l'identité absolue. Hegel se place en dehors de l'homme et de l'univers, au sein des lois logiques, et il aboutit à une pure abstraction.

Ce qu'il y a de plus clair, c'est que toutes ces philosophies ne sont que des formes diverses du panthéisme. Elles admettent toutes qu'il existe une seule substance, et par conséquent, il n'y a point de distinction radicale entre le fini et l'infini. L'absolu se développe dans la nature et dans l'esprit humain ; il n'y a donc point de Dieu parfait, personnel, antérieur au monde, distinct du monde, cause du monde ; il n'y a point de création. Comme Diderot le disait plus clairement, ce n'est pas Dieu qui fait l'univers, c'est l'univers qui fait Dieu.

Ne pouvait-on pas laisser à l'Allemagne une rêverie en harmonie avec son ciel nuageux et sa religion réformée? Par quelle abnégation déplorable, par quelle abdication honteuse de la gloire et du souvenir de leur pays, des hommes appartenant à la patrie des Descartes, des Malebranche, des Bossuet, des Fénelon, au lieu de suivre la route tracée par ces grands hommes, s'en sont-ils allés mendier à l'étranger des solutions qu'ils trouvaient si admirablement formulées dans leurs écrivains nationaux?

Il faut être juste, la philosophie allemande, en traversant le Rhin, s'est modifiée, elle n'aurait eu sans cela aucune chance de se faire accepter par l'esprit français. Un point fondamental sépare les deux philosophies ; l'idée de l'infini a été conservée par les écoles françaises ; mais, du reste, le lien de parenté et d'origine est visible, les conclusions sont identiques.

Écoles socialistes. — La théorie saint-simonienne se résume dans le panthéisme le plus formel, le plus décidé : Dieu est tout, tout est Dieu. Le dogme de la création est repoussé. On comprend quelles doivent être les conséquences morales de ce système. Les

saints-simoniens ne craignirent pas de les formuler. Ils allèrent plus loin; ils les mirent en pratique.

Dans le système de Fourier, il existe trois principes : Dieu ou l'esprit qui est le principe moteur; la matière, principe mu; la justice ou les mathématiques, principe régulateur du mouvement. Ces trois principes sont nécessaires, éternels, et, à vrai dire, ils n'en font qu'un. Toujours le panthéïsme.

École humanitaire. — Pierre Leroux admet le principe allemand de l'absolu. « L'homme et toutes les créatures sont de nature divine, sont de Dieu. Dieu ne peut créer qu'avec sa propre substance. » Dieu n'est pas hors du monde, car le monde n'est pas hors de Dieu. Point de création. Le panthéisme.

Lamennais, dans son *Esquisse d'une philosophie*, prend pour point de départ l'être indéterminé, renfermant tout, le fini comme l'infini : c'est l'absolu de la philosophie allemande. De cet être indéterminé, il tire d'abord le Dieu de la révélation, la Trinité. Puis Dieu limite sa substance, et c'est le monde qui est radicalement un avec Dieu. La création disparaît, le panthéisme se montre avec toutes ses conséquences logiques.

École éclectique. — On peut distinguer dans le système éclectique comme trois évolutions successives.

Dans la première époque, de 1826 à 1828, voici comment M. Cousin formulait son système sur l'origine des choses : « La vie divine se compose de deux éléments essentiels, l'infini et le fini, liés entre eux par le rapport de causalité. Cette causalité développe son activité dans la création; mais créer, ce n'est pas tirer le monde du néant; Dieu crée avec lui-même, il crée nécessairement, car une force créatrice ab-

solue ne peut pas ne pas passer en acte, ne peut pas ne pas créer. »

La création n'est donc, d'après M. Cousin, qu'une manifestation nécessaire de Dieu.

La Trinité, suivant lui, se compose de trois termes : Dieu, le monde et l'homme, qui sont inséparables. On ne conçoit pas plus un Dieu sans monde qu'un monde sans Dieu.

C'était le panthéisme. Cependant, comme M. Cousin avait la prétention de rester orthodoxe, il s'efforça de concilier son système avec les données de la révélation. Or, dire que Dieu crée nécessairement, c'est blesser formellement l'orthodoxie. En 1838, il introduit une modification : Dieu n'est plus *nécessairement* créateur, mais il l'est *essentiellement*. Quelle différence y a-t-il entre ces deux formules? Ne sont-elles pas une expression différente d'une pensée qui est toujours restée la même?

Arrivons à la conclusion de cette digression peut-être trop longue. Le dogme catholique, fondé sur les paroles de la Genèse, nous présente Dieu existant seul dès le commencement, ou plutôt avant tout commencement. Lorsqu'il donne l'être à ce qui n'était pas, il tire le monde du néant, non que le néant soit un agent de la création, mais Dieu fait réllement exister ce qui n'était que possible. La puissance infinie de Dieu est donc le principe de tout ce qui existe. Le fini n'a d'être qu'en lui et d'existence que par lui. La même puissance qui a tout créé conserve tout. Il y a, sans doute, dans cette exposition, un côté mystérieux qui tient à la nature de l'un des deux termes, l'infini ; mais il y a aussi un côté lumineux qui satisfait l'esprit.

En dehors de l'enseignement catholique, on n'échappe pas au mystère, mais on tombe dans l'absurde. On anéantit Dieu en le confondant avec le monde, ou en supposant un autre principe nécessaire. Par suite de cette fausse notion, on ruine les bases mêmes de l'ordre moral et de l'ordre social.

DOUZIÈME CONFÉRENCE

De la pluralité des mondes. — Réponse à une objection.

Messieurs,

Le récit de Moïse sur la création, mis en regard de la science, comparé avec la tradition et avec les solutions philosophiques du problème de l'origine des choses, nous a fait apercevoir des signes manifestes d'inspiration.

Avant de poursuivre cet examen de la Genèse, nous dirons un mot sur la question qui peut se présenter comme un doute à certains esprits, qui a été posée souvent comme une objection par l'incrédulité.

« Dans le plan de la création, tel qu'il ressort du récit de Moïse, la terre occupe la première place; elle absorbe, pour ainsi dire, les six jours, les six actes successifs de la puissance infinie, tout le travail de Dieu. Les étoiles, c'est-à-dire les mondes innombrables qui peuplent l'immensité, s'échappent du néant

en un instant. Un seul mot pour raconter cette œuvre prodigieuse. Tout le dessein divin se termine à l'homme; l'homme est le centre de l'univers.

» Qu'est-ce que l'homme? Un atome comparé à la terre. La terre elle-même, l'un des moindres mondes que Dieu a semés dans l'immensité. L'économie du plan divin ne peut pas être telle que Moïse nous la représente. Il n'aurait pas ainsi construit sa narration s'il avait su tout ce que la science a découvert sur le nombre, la prodigieuse grandeur des étoiles. Ce n'était pour lui, comme pour le peuple, que des points étincelants dans la voûte des cieux. Et ce sont des mondes, des mondes habités peut-être par des créatures fort supérieures à nous, malgré ce que Moïse paraît supposer. Dans cette grande ordonnance de l'univers, il n'est pas croyable que le tout se rapporte à la moindre de ses parties, que ce grand royaume de Dieu soit constitué, organisé dans l'intérêt de la plus petite des provinces, etc. »

La terre est-elle le seul globe habité? Les mondes qui roulent sur nos têtes, n'est-ce que des brillantes solitudes? Je l'ignore, et vous aussi. La question n'est tranchée ni par l'Écriture, ni par l'Église. Elle est du domaine libre de l'opinion. Raisonnons dans les deux hypothèses.

Et d'abord dans la première, qui nous paraît moins probable, mais qui est possible cependant, si la terre est seule habitée, rien de plus naturel que l'ordonnance de la création que l'on attaque. Oui, l'homme doit être le centre du monde; oui, l'univers doit être ordonné par rapport à la terre, habitation de l'homme, et la terre par rapport à l'homme, son

souverain; car l'homme est le lien entre le monde et Dieu.

L'objection que l'on oppose, empruntée à des préjugés matérialistes, est repoussée par une saine philosophie comme par la religion. Tous les mondes, avec leur prodigieux volume et leurs admirables mouvements, ne sont qu'une matière inerte. Or, la grandeur matérielle n'est rien. L'univers n'est qu'une machine qui n'a aucune valeur en soi, qui n'est merveilleuse que par la puissance et l'intelligence de l'ouvrier. Or, l'ouvrier est aussi admirable dans un grain de sable que dans un astre, dans ces atomes organisés qui se dérobent à nous dans les abîmes de l'infiniment petit que dans ces mondes qui nous échappent dans les profondeurs de l'immensité. Suspendu entre ces deux infinis, l'homme est plus grand que l'un et l'autre, parce que l'image de Dieu est gravée dans son âme, tandis que l'univers ne représente que le vestige de Dieu. La matière elle-même trouve la perfection relative dont elle est susceptible, non dans le volume qui ne représente que son côté le plus grossier, mais dans la subtilité, dans ce qui se rapproche de l'existence simple. Un rayon de lumière, l'odeur de la rose, un son mélodieux, nous représente la matière sous un aspect bien plus élevé que les montagnes les plus hautes ; et, entre la matière la plus subtile, l'étincelle électrique dont la vitesse est incalculable, la lumière qui donne à tout ce qu'elle éclaire un si brillant éclat et une pensée, il y a un abîme. L'homme donc, qui mesure les astres, qui calcule les lois de leurs mouvements, qui asservit à ses usages les forces de la nature, est plus grand que la nature. Con-

naissons notre dignité telle que la raison nous la révèle.

Qu'est-ce donc, si nous la considérons à la lumière de la foi ? L'homme est fait à la ressemblance de Dieu. La société de l'homme avec Dieu est la raison de la création ; elle en résume tout le prix. Que tout ait été fait pour l'homme, rien de plus simple. Dans les rapports de l'homme avec Dieu se trouve le mot de l'union ; l'union n'étant destinée qu'à faire resplendir Dieu aux yeux de l'homme, qu'à lui manifester la puissance, l'intelligence, la bonté infinie. Ces mondes, semés comme la poussière, attestent la fécondité de Dieu. Cette partie de l'univers qui nous échappe nous révèle en quelque sorte l'infini. Tout s'explique.

Aimez-vous mieux croire que les globes célestes sont habités, vous le pouvez sans blesser l'orthodoxie, et nous dirons que nous sommes disposé à accepter cette opinion, sans passion cependant, mais comme une hypothèse qui grandit l'œuvre de Dieu à nos yeux. Lorsque nous regardons les cieux, que nous pensons à tout ce que la science nous raconte, nous aimons à nous représenter tous ces mondes habités par des créatures qui adorent Dieu, qui l'aiment, que nous connaîtrons un jour [1].

Moïse ne contredit en rien cette conjecture ; ce que Dieu a créé avant ce monde, ce que sont les mondes jetés dans l'immensité, il ne résout pas ces questions

[1] Mgr Frayssinous, dans ses Conférences de Saint-Sulpice, le R. P. Félix, dans les Conférences de Notre-Dame, ont énoncé des pensées semblables à celles exposées ici. On les rencontre aussi dans les discours d'un prédicateur anglican, le docteur Chalmers. — Voir *Annales de phil.*, t. VI, p. 236. (*Note de l'Éditeur.*)

qui ne sont pour nous qu'un objet de pure curiosité, et ce n'est pas pour satisfaire la curiosité de l'homme, c'est pour l'instruire de ses devoirs qu'il écrit. Aussi il se contente de nous montrer l'œuvre du Dieu par le côté qui intéresse l'ordre surnaturel de nos destinées ; il raconte l'histoire de la terre en tant qu'elle est liée à l'histoire de l'homme; il ne fait pas de la science, il pose les bases de la foi, et il se trouve que ces bases sont évidemment divines, par cela seul qu'elles sont à l'épreuve de la science à laquelle elles touchent de tous côtés.

Sans doute, dans cette hypothèse, tout un côté de l'œuvre de Dieu, incomparablement le plus grand, nous échappe; mais l'harmonie que la révélation nous découvre dans ce que nous voyons, nous fait pressentir l'harmonie de l'ensemble, et, cette proportion de l'œuvre est telle, que chaque partie est en rapport parfait avec le tout; d'où il suit que la terre et l'homme peuvent être pris comme centre, et que tout semblera fait pour lui.

Vous insisterez peut-être, et envisageant toute l'économie du plan divin dont le point de départ est dans la Genèse, vous me direz : si des créatures intelligentes, probablement supérieures à nous, peuplent les globes semés dans l'espace, si la terre est un des plus petits mondes habité par les créatures peut-être les plus imparfaites, pourquoi cette terre est-elle le théâtre de tant de miracles, d'œuvres qui épuisent, pour ainsi dire, la puissance et l'amour infinis ? Pourquoi Dieu s'est-il uni à la nature humaine ? Dans quels rapports les habitants des autres mondes sont-ils avec Dieu? Ont-ils péché? Ont-ils été rachetés, et comment ?

Je pourrais me dispenser de répondre, me borner à vous dire : attendez, un jour Dieu vous révélera son secret. Cependant je ne crains pas de vous suivre dans ce champ de conjectures. La pensée unie à la foi n'en est que plus hardie. La foi est comme une chaîne souple qui permet à l'esprit de l'homme de se pencher sur tous les abîmes, d'en mesurer de l'œil la profondeur, et qui le retient sur le bord.

L'unité est le caractère le plus essentiel des œuvres de Dieu. La pensée divine, dont l'univers est la manifestation, est essentiellement une. Tous les mondes reliés dans une merveilleuse harmonie sont ordonnés vers une fin digne de Dieu, la société des créatures intelligentes avec Dieu. Or, comme l'incarnation est le lien le plus parfait possible, Jésus-Christ, et par conséquent la nature humaine, unie en Jésus-Christ personnellement à la nature divine, est le centre de l'union, l'unité de la création. Toute l'œuvre divine reçoit en Jésus-Christ sa perfection, devient digne de Dieu. En Jésus-Christ et par Jésus-Christ, tout est exhaussé, divinisé, uni, et c'est le mystère qui s'échappe peut-être de ces mots de saint Paul : *Pacificans sive quæ in terris sive quæ in cœlis sunt* [1]. Le sang qui a coulé sur le Calvaire, a rejailli jusques aux hauteurs des cieux, et s'est répandu par des canaux

[1] Ad. Colos., I, 20. — N'est-ce pas aussi la pensée de l'Église dans ces versets d'un hymne :

Quem terra, pontus, *sidera*
Colunt, adorant, prædicant,
. . . .
Cui *luna, sol, et omnia,*
Deserviunt per tempora.

BREV. *In Festis B. M. V.*

(*Note de l'Éditeur.*)

mystérieux jusques aux confins de la création.

Mais reste la question : Pourquoi la terre, le plus chétif des mondes, a-t-elle été choisie pour théâtre de la rédemption? Pourquoi la nature humaine déchue a-t-elle été unie à la nature divine, à l'exclusion de tant de natures plus parfaites, plus pures? Pourquoi Jésus-Christ a-t-il voulu être le Dieu fait homme plutôt que le Dieu fait ange?

Remarquons d'abord que les degrés de la hiérarchie qui séparent les créatures, sont sans valeur intrinsèque relative devant Dieu. Lorsque vous gravissez un pic élevé, arrivé à une certaine hauteur, les côteaux se confondent avec la plaine, et paraissent se confondre avec elle; ainsi en est-il de la création, vue des hauteurs de Dieu. Entre Dieu et l'être fini le plus parfait, il y a l'infini.

Dès lors, à votre demande, pourquoi Dieu s'est-il uni à l'homme? je réponds : pourquoi ne se serait-il pas uni à l'homme? Montrez-moi dans l'ange un mérite qui lui donne droit à la préférence!

Pourquoi à l'homme? précisément à cause de son infériorité; parce que l'homme est le dernier degré de la hiérarchie des créatures raisonnables, le point de jonction du monde des esprits et du monde des corps.

Cette aumône que Dieu a faite de lui-même a dû chercher d'abord la créature la plus indigente; notre pauvreté a ému l'amour infini, comme, entre plusieurs mendiants, le plus dénué émeut davantage notre compassion.

D'ailleurs, l'incarnation étant le rehaussement de tout l'édifice de la création, il était convenable que l'union de Dieu s'accomplît à sa base. Cette base, une fois soulevée et posée en Jésus-Christ dans l'essence

même divine, tout l'édifice était par là même rehaussé. Admirable économie qui prend le monde à sa racine; merveilleuse unité qui relie toute la création en Jésus-Christ. Cet ordre que nous ne faisons qu'entrevoir nous sera montré dans le ciel, sera une de nos extases dans l'éternité.

D'après les conjectures de quelques Pères de l'Église, l'épreuve des anges a consisté dans le mystère du Verbe chair qui leur fut manifesté comme objet de leurs adorations; ils s'appuient sur ces paroles du Psalmiste : *Adorate eum omnes angeli ejus* [1]. L'orgueil de Lucifer s'irrita d'être obligé de se soumettre à une créature d'un ordre inférieur; de là sa haine contre l'homme qui se trouve ainsi plus ancienne que l'homme. Est-ce à nous à chercher dans cet ordre ineffable des objections contre Dieu?

[1] Psal., xcvi, 7. — Ad. Hebr., i, 6.

TREIZIÈME CONFÉRENCE

Témoignage des livres de l'Ancien Testament en faveur de la divinité de Jésus-Christ.
Caractère d'inspiration des livres de Moïse.

Messieurs,

L'historien sacré nous raconte ainsi la terrible catastrophe qui fut le châtiment des crimes commis par les descendants d'Adam, peu de siècles après la création.

« Dieu ayant vu que la terre était corrompue, car toute chair avait corrompu sa voie sur la terre, dit à Noë : la fin de toute chair est venue en ma présence ; car la terre est pleine d'iniquité par la faute des hommes, et moi, je les perdrai avec la terre. Fais-toi une arche de bois taillé et poli. — Le Seigneur prend la peine d'indiquer lui-même à Noë la manière dont il devait construire cette arche. — Voilà que moi j'amènerai sur la terre les eaux du déluge pour faire périr toute chair en qui est l'esprit de vie sous le ciel ; tout ce qui est sur la terre sera consumé. J'établirai mon alliance avec toi ; et tu entreras dans l'arche, toi, tes fils, ta femme et

les femmes de tes fils avec toi. Et de tous les animaux de toute chair tu en feras entrer deux dans l'arche, afin qu'ils vivent avec toi, l'un mâle, l'autre femelle... Et, lorsque sept jours furent passés, les eaux du déluge inondèrent la terre. L'an six cent de la vie de Noë, au second mois, le dix-septième jour du mois, toutes les sources du grand abîme furent rompues, et les cataractes du Ciel furent ouvertes; et la pluie tomba sur la terre pendant quarante jours et quarante nuits... Les eaux se répandirent violemment, et couvrirent tout sur la surface de la terre. Et les eaux montèrent fort au-dessus de la terre, et toutes les hautes montagnes qui sont sous le ciel furent inondées. L'eau s'éleva de quinze coudées au-dessus des montagnes qu'elle avait couvertes. Et toute chair qui vivait sur la terre fût détruite, oiseaux, animaux sauvages, animaux domestiques et tous les reptiles qui rampent sur la terre, et tous les hommes. Et tout ce qui avait un souffle de vie sur la terre mourut... Et les eaux couvrirent la terre pendant cent cinquante jours [1]. »

Le déluge, tel qu'il est rapporté dans le récit que vous venez d'entendre, est un des faits de l'Écriture qui a été le plus attaqué par l'incrédulité, et un de ceux qui s'est trouvé le plus inébranlable à tous les efforts de la science impie.

Les préjugés que rencontre l'histoire divine du monde ont leur cause dans des habitudes étroites d'esprit, qui tiennent à l'influence de la philosophie matérialiste. Parquée, en quelque sorte, par cette fausse philosophie dans l'enceinte de l'expérience individuelle, préoccupée des idées de temps, de lieu, la raison humaine a con-

[1] Gen., VI et VII.

tracté des habitudes qui ressemblent assez à ce que nous appelons l'esprit de province, l'esprit de clocher. Tout ce qui dépasse les limites de son intelligence l'étonne; le merveilleux, sous quelque forme qu'il se présente, lui fait peur. Sans doute, nous ne devons pas, suivant la sage recommandation de l'Apôtre, croire à tout esprit[1]; la défiance du merveilleux est raisonnable lorsque le merveilleux se présente sans une raison suffisante pour se faire accepter; mais en nous recommandant la prudence, l'Apôtre ne nous dit pas de repousser indistinctement tous les esprits, mais de les éprouver. Or ici, en face de quoi sommes-nous? Le monde, si je puis parler ainsi, fait ses débuts; l'action de Dieu doit se montrer d'une manière particulière. Faut-il s'étonner que ces origines portent l'empreinte de la main de Dieu?

Tout se lie dans le récit de Moïse : l'épreuve, la chute; les conséquences nécessaires de la chute. A partir de la faute primitive, l'unité de l'œuvre de Dieu est brisée. De même qu'il se manifeste deux hommes dans chaque homme, il y a deux humanités dans l'humanité : la cité de Dieu et la cité du démon se divisent pour ne plus se réunir, irréconciliables jusqu'à la fin du monde. Dans les commencements, la lutte entre le bien et le mal dut atteindre des proportions qui dépassent tout ce qui s'est vu depuis, tout ce que nous pouvons concevoir. En dehors même des motifs qui se déduisent de la nature humaine, telle qu'elle se manifeste à nous, il nous est facile d'en découvrir des raisons particulières. Les premiers hommes, même après la déchéance, avaient conservé de nombreux

[1] I Joan., IV, 1.

débris de la science primitive; ils possédaient de nombreux secrets qui, heureusement, ont été ensevelis dans les eaux du déluge, sauf peut-être ce que nous retrouvons dans les sciences occultes. La magie, dont on peut suivre les traces très-haut dans l'histoire, semble n'être, en effet, qu'un souvenir de la puissance primitivement exercée par l'homme sur la création. La longue vie des hommes, fait attesté par toutes les traditions; l'énergie de la nature primitive où l'homme puisait un sang qui ne s'éteindra qu'après une longue suite de siècles, et qui donnait naissance à ces hommes extraordinaires que l'Écriture désigne sous le nom de géants; l'orgueil de la force qui, dans notre existence appauvrie, se manifeste encore par des actes si sauvages, toutes ces causes réunies durent produire des excès inouïs. Figurez-vous des intelligences perverses comme celles de Luther et de Calvin creusant le mal pendant des huit ou neuf cents ans, et des volontés mauvaises comme celles d'un Néron ou d'un Marat s'enfonçant dans le désordre pendant une aussi longue période de temps. A quel degré de corruption n'ont-elles pas dû atteindre, et quelle action n'ont-elles pas dû exercer sur le monde? En faut-il davantage pour nous faire comprendre jusqu'à quel point de développement le mal a dû arriver? La justice divine qui s'exerce dès ce monde est visible dans l'histoire. Lorsque la révolte contre Dieu atteint un certain degré, que l'apostasie devient générale, le châtiment ne se fait pas attendre. De même que les vapeurs qui s'élèvent de la terre se condensent en nuages d'où sortent les orages et les tempêtes, de même les crimes des hommes, en montant vers le ciel, se dilatent en fléaux et en malheurs qui se répandent sur toute la

terre. Pourquoi ces ruines qui nous entourent, ce sang, ces échafauds? Ce sont les crimes accumulés des deux derniers siècles qui ont amené ces funestes catastrophes. La justice de Dieu balaye, par le souffle brûlant des révolutions, des cataclysmes sociaux, les germes pestilentiels qui empoisonneraient l'avenir. Le déluge est l'application la plus solennelle, la plus terrible de cette loi, qui se manifeste dans toute l'histoire de l'humanité; châtiment qui enveloppe toute la race humaine à l'exception d'une famille de justes, parce que, suivant l'énergique expression de l'Écriture, *toute chair avait corrompu sa voie*[1]. Le sens de ces mots dépasse très-probablement notre imagination. Nous ne pouvons pas nous faire une idée de la corruption de ces géants. Quoi qu'il en soit, Dieu regarde du haut du ciel, et *ému de douleur au dedans de lui-même : tactus dolore cordis intrinsecus; j'exterminerai*, dit-il, *l'homme que j'ai créé de la face de la terre*[2]. On voit, par ces paroles inspirées, que la miséricorde s'unit à la justice dans ce châtiment réservé aux hommes coupables. Aussi croyons-nous, avec plusieurs docteurs, que beaucoup de ceux qui subirent la mort temporelle, engloutis dans les eaux du déluge, furent délivrés de la mort éternelle.

La suite du récit de Moïse nous montre clairement que le fait qu'il rapporte n'est pas un événement ordinaire dont il faille chercher la cause unique dans les combinaisons des forces naturelles. C'est un fait surnaturel qu'il faut juger, par conséquent, en se plaçant au point de vue d'une intervention spéciale de la puissance

[1] Gen., VI, 12.
[2] *Ib.*, IV, 6, 7.

infinie. Cette simple considération serait suffisante pour montrer l'inanité des objections soulevées par l'incrédulité. Toutefois ne craignons pas de les aborder de front.

Où trouver, disent-ils, assez d'eau pour couvrir toute la terre? Pauvres esprits, qui s'embarrassent pour la puissance infinie qui d'une parole a tiré la terre et le ciel du néant. Essayons cependant de les rassurer. Mesurez, leur dirons-nous, la profondeur des mers, cherchez une sonde qui pénètre jusques au fond de l'abîme, calculez la dimension des montagnes de neige et de glace qui pèsent sur les pôles, réduisez à l'état liquide les vapeurs suspendues dans les airs. Si vous craignez de n'avoir pas encore assez d'eau pour couvrir la terre à la hauteur assignée par Moïse, écoutez la science, qui vous apprend que l'eau entre comme élément nécessaire dans la formation de la terre, des mines, des roches : qui aura empêché Dieu de faire en grand l'opération que la chimie fait tous les jours en petit dans ses laboratoires?

L'arche, ajoutent-ils, n'a pas pu contenir toutes les espèces d'animaux. Les espèces primitives d'où toutes les autres ont pu naître, sont moins nombreuses que l'on ne suppose. Cette objection a été résolue mathématiquement par les savants. Qui ne connaît les calculs de Le Pelletier de Rouen [1] ?

Il est inutile d'insister sur ces objections. Le déluge est possible incontestablement, l'action de Dieu une fois admise?

Le déluge est-il suffisamment attesté? C'est toute la question.

[1] Cons. *Les Livres saints vengés*, par l'abbé Glaire, t. I, art. VI, § 3 et 4. (*Note de l'Éditeur.*)

Le récit de Moïse est en accord : 1° avec l'état actuel du globe, constaté par les découvertes les plus récentes de la science; 2° avec les traditions unanimes des peuples.

§ I. *Accord du récit de Moïse avec l'état du globe.* — La terre parle comme Moïse, elle conserve dans son sein, et montre tous les jours aux yeux de la science de nouvelles médailles du déluge.

Les traces de ce cataclisme imprimées dans le globe en attestent 1° l'existence, 2° la date.

Preuves géologiques de l'existence d'un déluge. — La catastrophe telle que Moïse la raconte a dû produire un bouleversement général, profond, qui a laissé des traces évidentes. C'est effectivement ce qui a eu lieu. Indiquons rapidement quelques-uns de ces témoignages irrécusables :

1° Les *Vallées de dénudation*. Les géologues donnent ce nom à de profondes vallées creusées entre des montagnes dont les couches se correspondent. Pour expliquer, dit le cardinal Wiseman, ce phénomène d'une manière familière, supposez que vous découvriez parmi les ruines d'une ville des fragments de murailles reparaissant par intervalles et situés sur la même ligne; si, par un examen plus attentif, vous reconnaissiez que ces différentes portions furent bâties avec les mêmes matériaux... et avec des dimensions correspondantes, assurément vous concluriez que ces divers fragments ont formé une muraille continue, et que les vides intermédiaires sont le résultat du temps ou de la violence. Vous devez conclure de même pour les vallées de dénudation [1]. Nulle cause actuelle ne peut ren-

[1] Disc. sur les rap. de la science avec la Rel... 3e Disc.

dre compte de ce phénomène, il n'y a pas de cours d'eau dans plusieurs de ces vallées ; d'ailleurs l'action naturelle d'un cours d'eau ne suffirait pas à produire ce travail.

A cette preuve peuvent se rapporter un autre ordre de phénomènes, ce sont ces masses de roche et de granit, qui semblent détachées des montagnes voisines. Le mont Cervin, dans le Vivarais, présente un obélisque qui s'élève de trois mille pieds au-dessus des plus hautes Alpes. On rencontre plusieurs masses de même nature dans les Alpes, Saussure lui-même reconnaît que ce sont nécessairement des restes de montagnes dénudés par les eaux.

2° *Diluvium.* — D'après les géologues, les terrains d'alluvion, qui consistent dans des dépôts provenant des marées, des rivières ou des autres causes ordinaires, se forment d'après des lois constantes. Or ces lois seraient complétement interverties dans la formation du *diluvium*. On entend par cette expression les amas de sable, de gravier, de cailloux roulés, mêlés avec des débris de végétaux, d'animaux, qui se retrouvent dans des hauteurs où les cours d'eau ordinaires n'ont pas pu les produire, dans un état de désordre qui exclut cette explication, ce qui fait qu'il faut admettre une autre cause. Or, on n'en peut assigner d'autre qu'une irruption violente des eaux, produisant une révolution telle que Moïse la raconte.

3° *Blocs erratiques.* — On rencontre en Angleterre, en Suède, en Russie, dans toute l'Allemagne, en Amérique, presque sur tout le globe, des blocs de dix, de vingt, de trente mille quintaux dispersés sur la superficie du sol, et évidemment entraînés, quelques-uns du moins, des pays les plus lointains, gisant dans une direction

uniforme. Ce sont des ruines de montagnes arrachées de leurs fondements par une cause qui ne peut être que le déluge...

4° *Les restes fossiles d'animaux.* — Le cardinal Wiseman range dans trois catégories ces restes d'animaux. La première comprend les animaux entiers. On trouve dans le nord des animaux appartenant au midi, dans les glaces de la Russie on a découvert des cadavres d'éléphants et de rhinocéros dans un état parfait de conservation. Ce fait, dont il existe des exemples très-nombreux, paraît inexplicable par toute autre cause que le déluge. La seconde catégorie comprend les débris fossiles entassés dans des cavernes, enterrés dans le sable, dans le gravier, et qui n'ont pu être apportés que par une soudaine inondation. Il en est de même des débris de la troisième catégorie, qui consistent dans ce que l'on appelle les brèches osseuses, trouvés ordinairement dans les fissures des rochers ou même dans de larges cavernes, et qui sont formés d'os fortement cimentés ensemble et avec des fragments de roches environnantes.

5° Les débris marins, poissons, coquillages que l'on rencontre sur les plus hautes montagnes, prouvent également que leur cîme a été visitée par l'Océan [1].

II. *Date du déluge imprimée sur le globe.* — Non-seulement la terre conserve l'empreinte du déluge, mais elle nous fournit des indications positives pour déterminer l'époque de cette terrible catastrophe. Deluc

[1] Pour tous ces faits, consulter le savant ouvrage du cardinal Wiseman : *Discours sur les rapports de la science avec la religion révélée.* Pour les faits récents, consulter la note de M. Chantrel à la fin du volume. C'est un résumé parfait de l'état actuel de la science. (*Note de l'Édit.*)

est le premier qui ait appelé l'attention sur ces faits, qu'il désignait sous le nom de chronomètres. Sans attacher une importance exagérée à ces phénomènes, dont la réalité a été contestée par plusieurs savants, nous croyons devoir dire quelques mots de deux des principaux.

Deltas de rivière.— On désigne par ce nom le terrain gagné sur la mer à l'embouchure des rivières, par le dépôt graduel de terre et de limon que les rivières charrient. L'avancement du delta du Nil est très-sensible; la ville de Rosette, il y a mille ans, était sur le rivage de la mer, aujourd'hui elle en est éloignée de deux lieues. L'état présent du delta du Rhône, comparé par Astruc avec les récits de Pline et de Pomponius Mela, indique une augmentation de neuf milles depuis l'ère chrétienne. Celui du Pô a été étudié par M. de Prouy, par ordre du gouvernement français; le niveau du fleuve est plus élevé que les toits des maisons de Ferrare, il a gagné sur la mer six mille toises depuis 1604, c'est-à-dire cent cinquante pieds par an. La ville d'Adria, autrefois baignée par la mer à laquelle elle a donné son nom, est aujourd'hui à dix-huit milles du rivage. L'extension progressive de la terre par les dépôts de l'Orne a été mesurée mathématiquement par Gervais de la Prise, d'après des monuments élevés à des époques connues. Il en résulte qu'elle ne peut avoir commencé à une époque plus ancienne que six mille ans. C'est le résultat où aboutissent presque toutes les observations de même nature...

Dunes. — On appelle de ce nom des monceaux de sable qui, accumulés sur le rivage par la mer, sont poussés ensuite par les vents et les tempêtes. Ces

dunes s'élèvent quelquefois à des hauteurs prodigieuses, arrêtant les eaux pluviales et formant ainsi des étangs qu'elles chassent devant elles. Ce phénomène, assez commun, est remarquable sur la côte de Cornouailles en Angleterre, en Hollande, et surtout dans les grandes landes de Bordeaux. La marche des dunes a été observée en Angleterre et en Hollande par plusieurs savants et surtout par Deluc. Les dates des digues de la Hollande fournissent une donnée tout à fait mathématique, qui reporte à cinq ou six mille ans. Les dunes des grandes landes ont été étudiées par Bremontier, qui s'est assuré qu'elles avancent de soixante-douze pieds environ par an. Calculant, d'après ces données, l'espace parcouru, il trouve qu'elles voyagent depuis environ quatre mille ans.

L'accroissement de la tourbe, l'accumulation des détritus à la base des montagnes, la croissance et l'empiétement des glaciers amènent aux mêmes résultats. Aussi, les savants dont le nom fait le plus autorité, Deluc, Saussure, Dolomieu sont-ils d'accord sur ce point. Cuvier les a résumés tous dans ce passage souvent cité, et qui peut être considéré comme le dernier mot de la science : « Je pense donc avec MM. Deluc et Dolomieu que, s'il y a quelque chose de constaté en géologie, c'est que la surface de notre globe a été victime d'une grande et subite révolution dont la date ne peut remonter beaucoup au delà de cinq à six mille ans [1]. »

§ II. Accord du récit de Moïse avec la tradition de tous les peuples.

L'histoire du déluge, imprimée sur la terre, est

[1] Recherches sur les ossements des quad. fos., Disc. prél.

écrite en caractères non moins ineffaçables dans la tradition de l'humanité.

Le déluge est le point de départ de l'histoire de tous les peuples.

Chine. — C'est dans le *Chou-King*, un des livres sacrés des Chinois, traduit par le P. Gaubil, un de ces savants Jésuites qui ont exploré les traditions religieuses de ce peuple, que l'on trouve des traces évidentes du récit biblique relativement au déluge. Dans le premier chapitre, attribué à Yao et nommé Yao-Tien, on lit : « Grands, on souffre encore beaucoup de l'inondation des eaux qui couvrent les collines de toutes parts, dépassent les montagnes, et paraissent aller jusqu'aux cieux. » Plus loin, on trouve une description du déluge qui rappelle, sur plusieurs points, le récit de Moïse : « Quand la grande inondation s'éleva jusqu'au ciel, quand elle environna les montagnes et passa au dessus des lieux les plus élevés, les peuples troublés périrent dans les eaux. Alors, j'employai les quatre véhicules; je suivis les montagnes et je coupai les bois. Avec Y je fis provision de grains et de chair d'animaux pour faire subsister les peuples. Dans toutes les parties du monde, je ménageai des lits pour des rivières, et je les fis écouler vers les quatre mers. Au milieu des campagnes, je creusai des canaux pour soulager les rivières. Aidé de Tsy j'ensemençai les terres, et, à force de travail, on en tira de quoi vivre. On joignit la chair des animaux à celle des poissons et les peuples eurent de quoi exister[1]. » Il est encore fait mention deux fois du déluge dans le Chou-King[2].

[1] Chou-King, c. v, p. 35.
[2] Annales de phil. chrét., t. XV, p. 386.

Inde. — Les livres sacrés de l'Inde font également mention du déluge, et, quoique le récit des faits historiques soit mêlé à des descriptions poétiques, on n'a pas de peine à y retrouver le souvenir de la Bible. Qu'est-ce, en effet, que ce Satyavrata, à qui Vichnou apparaît sous la forme d'un poisson, et à qui il dit : « O toi qui domptes les ennemis, dans sept jours les trois mondes seront plongés dans un océan de mort ; mais au milieu des vagues meurtrières, un grand vaisseau envoyé par moi pour ton usage paraîtra devant toi. Tu prendras alors toutes les plantes médicinales, toute la multitude des graines, et, accompagné des saints, entouré de couples de tous les animaux, tu entreras dans cette arche spacieuse, et tu y demeureras à l'abri du déluge d'un immense océan. Le pieux monarque, ayant répandu vers l'est les tiges pointues de l'herbe darbha et tourné son visage vers le Nord, était assis et méditait sur les pieds du Wen qui avait pris la forme d'un poisson. La mer, franchissant tous ses rivages, inonda toute la terre, et bientôt elle fut accrue par les pluies qui venaient des nuages immenses. Le roi, méditant toujours les commandements de Bhagavat, vit le vaisseau s'approcher et y entra avec les chefs des brahmanes, après y avoir porté les plantes médicinales et s'être conformé aux préceptes de Héri [1]... »

[1] Trad. du *Bhagavata-Pourâna*, par Williams Jones. — L'auteur a rapporté le récit indien du déluge d'après la version donnée par W. Jones, la seule qui ait été connue pendant longtemps. Depuis, on a découvert dans l'un des livres védiques, le *Çatapatha-Brahmana*, un récit beaucoup plus ancien, et dont l'analogie avec le récit mosaïque n'est pas moins frappant. — Voir quatre articles de M. Nève, dans les *Annales de philos. chrét.*, t. XLII. (*Note de l'Éditeur.*)

Chaldéens. — Le Syncelle a conservé un passage de Bérose, célèbre astronome chaldéen, qui écrivit une histoire de Babylone, trois siècles avant Jésus-Christ, et une autre d'Alexandre Polyhistor, où il est parlé de dix rois qui régnèrent à Babylone avant le déluge. Ce fut pendant le règne de Xisuthrus, le sixième roi, que Chronos ou Saturne lui apparut en songe, et l'avertit que le quinzième jour du mois d'Ésius, le genre humain serait détruit par le déluge... Il lui ordonna de bâtir un vaisseau et d'y entrer avec ses parents et ses amis, après y avoir mis les provisions nécessaires, et y avoir fait entrer des oiseaux et des quadrupèdes... Xisuthrus exécuta ses ordres... Le déluge étant venu, et ayant cessé peu de temps après, il laissa voler certains oiseaux qui, ne trouvant ni nourriture, ni lieu pour se reposer, retournèrent au vaisseau. Quelques jours après, il lâcha encore des oiseaux qui revinrent avec un peu de boue aux pattes; mais quand il leur eût permis pour la troisième fois de s'envoler, il ne les revit plus ; ce qui lui fit comprendre que la terre commençait à se sécher [1].

Grecs et Romains. — « Pour ce qui est, dit l'abbé Rohrbacher, des Grecs et des Romains, voici comment Lucien, en parlant d'un fameux temple à Hiérapolis, en Syrie, résume leur tradition sur le déluge. Le grand nombre dit que ce temple fut bâti par Deucalion le Scythe, sous qui arriva la grande inondation. J'ai entendu, en Grèce, ce que disent les Grecs sur ce personnage. Leur récit est tel : La race actuelle des hommes n'est pas la première; elle a entièrement péri;

[1] Alex. Pholyhist., ex Beroso apud Syncel, p 30, 31.

mais une seconde génération descend de Deucalion. Les hommes de cette première race étaient injustes, parjures, sans hospitalité envers les étrangers, sans pitié pour les innocents, ce qui leur attira une grande calamité. Tout d'un coup il sortit de la terre une grande quantité d'eau, il tomba beaucoup de pluie, les rivières débordèrent, et la mer monta à une hauteur considérable ; en sorte que tout devint eau et les hommes furent noyés. Le seul Deucalion fut conservé pour une génération nouvelle, à cause de sa sagesse et de sa piété. Il entra dans une grande arche avec ses fils et leurs femmes, ensuite il y fit entrer des pourceaux, des chevaux, des lions, des serpents, et toutes les créatures qui vivent sur la terre, toutes par paires. Il les reçut toutes et elles ne lui firent aucun mal, la Divinité ayant formé entre elles et lui une grande amitié. Ils voguèrent tous dans une seule et même arche, tant que les eaux prévalurent. Voilà ce que les Grecs rapportent de Deucalion [1].

Peuples de l'Amérique. — Lorsque, il y a trois siècles, le continent américain fut mis en communication avec l'Europe, et que les missionnaires qui y pénétrèrent à la suite des conquérants eurent pu scruter les traditions des indigènes, ils y découvrirent des traces de nos traditions primitives.

Les Mexicains, comme presque tous les peuples de l'antiquité, divisaient la durée du monde en quatre âges. Ils nommaient le premier *A-tonatiuh*, l'*âge de l'eau*. Ils le commençaient au commencement du monde, et ils le finissaient au déluge.

[1] Hist. univ. de l'Égl. cath., t. I, liv. III.

Les détails donnés par un de leurs historiens sur cet événement, ainsi que les peintures par lesquelles il les représentaient, sont comme un écho du récit biblique.

Les Brésiliens disent qu'un étranger puissant, qui haïssait mortellement leurs ancêtres, les fit tous périr par une prodigieuse inondation. Il n'y eut qu'un frère et une sœur qui se sauvèrent pour repeupler la terre.

Dans un excellent article inséré par M. Bonnetty dans ses savantes Annales [1], on trouvera des indications curieuses sur les traditions des autres peuples de l'Amérique.

Des faits que nous venons d'énoncer et de ceux infiniment plus nombreux qu'il nous eût été facile d'y joindre [2], il résulte : 1° qu'il existe un accord merveilleux entre les traditions religieuses de tous les peuples relativement au déluge; 2° qu'en comparant les récits divers, on remarque que les points sur lesquels il y a entente, sont ceux rapportés par Moïse; 3° que le récit mosaïque est simple, lié, suivi, sans mélange de mythes, tandis que les récits des autres peuples sont tellement entremêlés avec la fable que, sans la Genèse pour fil conducteur, il serait impossible de distinguer le roman de l'histoire. Que conclure de ces considérations, si ce n'est que la Genèse est digne de toute confiance au point de vue historique, puisque

[1] Ann. de phil. chrét., tom. XIII, p. 158 et suiv.

[2] La collection des *Annales de philosophie chrétienne* fournissent sur ce sujet les renseignements les plus complets et les plus curieux. — Voir en partie une dissertation sur les médailles d'Apamée, t. VIII; le souvenir du déluge chez les Aztèques par de Humboldt, t. X, XV; un monument rappelant le déluge, t. XVII; traces du déluge en Australie, t. XLI, etc (*Note de l'Éditeur.*)

l'examen attentif des faits qui ont servi de prétexte aux attaques des incrédules, fournît de nouvelles preuves de véracité? Nous arriverions à une conclusion analogue en discutant les objections contre la chronologie de Moïse, avancées avec tant de confiance par l'incrédulité du dernier siècle, et entièrement abandonnées de nos jours, ainsi que celles contre l'unité de la race humaine.

QUATORZIÈME CONFÉRENCE

Témoignage des livres de l'Ancien Testament en faveur de la divinité de Jésus-Christ.
Caractères d'inspiration des livres de Moïse.

Messieurs,

Nous avons constaté que la Bible n'est marquée à aucun des caractères de l'esprit de l'homme, il reste à montrer les caractères de l'esprit de Dieu visibles dans ce livre.

Ainsi qu'il a été dit, quoique l'homme, quoique Dieu, à plus forte raison, ne soient pas connus de nous d'une manière complète, il est des signes infaillibles auxquels nous pouvons distinguer les œuvres de Dieu des œuvres de l'homme.

Quels sont, dans l'ordre de la pensée, les signes essentiels des œuvres de Dieu?

Dieu, être nécessaire, renferme en soi la raison de son existence et de l'existence de tous les êtres. Le monde et tous les mondes possibles sont renfermés dans

les idées divines, comme dans les types qui représentent tout ce qu'ils ont de réel. Dieu donc en se voyant voit en soi tout ce qui est et tout ce qui peut être. Dieu et l'univers, le réel et le possible, l'infini et le fini dans leur essence et dans tous leurs rapports, embrassés dans l'unité d'une pensée infinie : voilà la science de Dieu.

L'homme, fait à l'image de Dieu, participe à la science divine, mais dans la limite que pose la condition de sa nature finie. L'unité de la pensée infinie, qui résume l'universalité des êtres, lui échappe nécessairement : le reflet de l'intelligence infinie qui est en lui ne lui fait voir Dieu et l'univers que dans une lumière mêlée d'ombre. On comprend qu'il ne peut en être autrement : la science de l'homme ne peut être la science de Dieu.

Car, cette science de Dieu, que contient-elle?

Dieu, d'abord, l'Être infini, qui ne peut être embrassé par notre intelligence finie;

L'univers, les êtres finis, qui tiennent à Dieu comme à leur cause nécessaire, qui ne peuvent être compris que dans cette cause, qui ne peuvent être pleinement éclairés que par la lumière de la pensée divine qu'ils réalisent, le fini ne pouvant être expliqué que par l'infini. Dieu est la raison de tout ce qui existe; et comme Dieu, comme l'infini est hors de proportion avec notre esprit, notre esprit n'explique rien pleinement, ne trouve la raison d'aucune existence : il y a un côté par lequel tous les êtres se dérobent à la science de l'homme, le côté divin où est leur essence intime, la racine de leur existence.

L'univers est, de plus, un dessein d'une merveilleuse harmonie; tout se tient, rien qui puisse être pleine-

ment compris s'il n'est vu dans ses rapports avec le tout. Or, notre raison, ne pouvant apercevoir le lien qui relie tous les êtres dans l'unité de la pensée divine dont le monde est la manifestation, se heurte contre des mystères nécessaires, mystères qui se présentent à elle, soit lorsqu'elle étudie le tout, trop grand pour être embrassé par notre esprit, ou les parties qui ne pourraient être éclairées que par la lumière qui sort de l'ensemble, parce qu'elles ont avec le tout une liaison nécessaire.

De là, l'instabilité de notre connaissance; le regard de notre intelligence est toujours vacillant parce qu'il ne saisit qu'une face de la vérité, et qu'il va sans cesse d'un côté à l'autre des choses.

De là, le vide de notre science, qui ne peut rien suivre, rien saisir qu'elle ne le voie s'enfuir dans l'abîme du mystère.

Immuable donc, infinie, l'intelligence de Dieu, en se manifestant, se fera reconnaître par ces deux signes inimitables à la raison finie et mobile de l'homme : l'*unité*, l'*universalité*.

Ces deux caractères de la raison infinie sont réalisés dans la Bible, autant que pouvait le permettre la forme finie de la parole.

L'*unité*. — Les productions de l'esprit de l'homme ne sont que de tristes monuments de l'instabilité de la raison, que nous voyons perpétuellement variable, opposée à elle-même de siècle à siècle, de peuple à peuple, d'homme à homme, et dans chaque homme, de l'enfance à l'âge mûr, à la vieillesse, et souvent d'un jour à l'autre; le symbole de la veille est détruit par le symbole du lendemain. A part cette base divine posée par la première révélation et affermie par

Jésus-Christ, dans tout ce qui appartient en propre à l'esprit de l'homme, que voyez-vous dans l'histoire? Qu'un choc tumultueux d'opinions opposées. Qu'entendez-vous que le bruit que font en se heurtant les pensées contraires? Les vagues de la mer, lorsqu'elles se brisent les unes contre les autres dans une nuit de tempête, vous présentent une faible image de cette confusion. L'instabilité des établissements humains tient à cette instabilité de la raison de l'homme. Interrogez toutes les grandes ruines semées sur la route des siècles : que représentent-elles? des pensées souveraines un jour, détrônées le lendemain. L'homme fait et refait sans cesse le monde ; il brise à plaisir les créations de ses pères, et quelquefois il s'insurge avec une telle férocité contre le passé, qu'il ne s'arrête que lorsqu'il l'a démoli jusqu'à la dernière pierre, lorsqu'il a dispersé jusqu'aux débris des institutions anciennes, qu'il a jeté au vent les cendres et les souvenirs de ses pères. Toutes ces révolutions qui bouleversent le monde extérieur ont leur cause dans les révolutions du monde de la pensée. Les erreurs métaphysiques se transforment en instruments de destruction.

Et à ne considérer que le monde de la pensée, suivez son histoire d'étape en étape, dans la Chine, dans l'Inde, dans la Grèce, à Rome, en Europe, depuis le moyen âge jusqu'au dernier siècle : que d'écoles diverses ! et dans chaque école que de variétés ! La pensée du maître ne sera pas discutée deux jours par les disciples sans qu'ils en brisent le fil. Les schismes sont à l'état permanent ; chaque philosophe ne peut pas même être d'accord avec lui-même ; il se réforme et se modifie sans cesse ; aucun établissement ferme, durable ; ne peut s'élever sur le sable inconsistant de

la raison humaine, que fait tourbillonner le souffle incessant de l'opinion.

Au-dessus de ces éternelles fluctuations de la pensée de l'homme, voici un monument qui ne participe pas à l'instabilité des établissements humains. Voyez dans la Bible : une pensée qui se déroule avec une merveilleuse harmonie; une histoire où tout se lie; un plan où tout se tient; un drame, une épopée dont le *nœud* est le *nœud* des destinées de l'humanité, et dont la scène embrasse la terre, le ciel, le temps, l'éternité. Les trois acteurs de ce drame merveilleux sont : Dieu, l'homme, l'Homme-Dieu. Tout marche avec la simplicité la plus parfaite; tous les incidents sont en rapport avec l'action principale; tous les caractères restent les mêmes; le centre est Jésus-Christ; tout converge vers lui; il explique tout. La création trouve en lui sa fin digne de Dieu; la chute y trouve son explication et sa réparation; Dieu et l'homme se montrent toujours les mêmes. C'est bien l'homme tel que l'a fait le péché. Dieu se manifeste successivement, mais sans cesser d'être semblable à lui-même.

L'Ancien Testament prépare le Nouveau. Il y a entre l'un et l'autre une harmonie merveilleuse. Les figures annoncent les mystères; les prophètes jouent à l'avance le rôle d'évangélistes. Toutes les révolutions des empires sont ramenées à un but providentiel; tout le mouvement du monde présent, rattaché à une pensée divine, s'accomplit avec une régularité merveilleuse autour de la croix, immuable comme la vérité infinie dont elle est l'expression; le dogme se déroule avec une merveilleuse unité à travers les siècles.

La loi morale participe à cette immutabilité progres-

sive. *Non veni solvere sed adimplere* [1]. C'est en effet toujours la même loi, le même devoir, mais plus parfaitement manifesté. C'est le soleil qui monte de l'aurore au plein midi, mais qui ne connaît pas de couchant.

Et ce livre n'a pas été composé par un seul homme, ce qui serait déjà un assez étonnant prodige, mais par une suite d'hommes disséminés, loin les uns des autres, sur la route du temps, et qui, historiens, moralistes, législateurs, prophètes, considérant de mille points de vue divers les diverses faces des mystères du temps et de l'éternité, du monde surnaturel et du monde visible, se trouvent avoir écrit des fragments, lesquels réunis en un corps forment un tout d'un accord parfait, un ensemble d'une si étonnante harmonie que tous les efforts de l'impiété sont vains pour montrer deux faits qui se démentent, deux paroles qui se contredisent : évidemment ceci est un phénomène que l'on n'expliquera jamais qu'en cherchant dans le ciel le foyer commun de la lumière qui éclaira ces écrivains inspirés.

L'*universalité*. — Il y a dans la raison humaine un fond divin et commun qui est le lien des siècles et des peuples. C'est par ce côté que les monuments de la pensée d'un homme saisissent la pensée de tous les hommes ; plus il y a dans une production de l'esprit humain de cette raison universelle, plus elle possède de condition de vie et d'immortalité ; mais ce fond divin et commun n'étant jamais reproduit par l'homme qu'imparfaitement, il y a toujours dans ses œuvres un cachet d'étroitesse. En parcourant les écrits des phi-

[1] Matth., v, 17.

losophes, des poëtes, des orateurs les plus célèbres, ne voyez-vous pas autour de cette pensée les bornes dans lesquelles la circonscrivent et ses préoccupations propres, et les préjugés, les idées particulières du temps, de la société où il vit? Toujours quelque chose d'individuel, de local. Quel est le livre fait par un homme et qui aille à tous les hommes? Combien, parmi nous, liraient avec intérêt les livres sacrés de la Chine, de l'Inde, de la Perse, les œuvres d'Homère, de Platon, de Cicéron? Non, c'est un caractère propre à la parole de Dieu, qui n'appartient qu'à elle.

La Bible est le livre de tous les temps, de toutes les sociétés, de tous les hommes.

Elle sort de la Judée, elle se produit au grand jour de l'ancienne civilisation, en face de la philosophie, de tout ce qu'un travail de 700 ans a pu tirer de la raison, dans cette Rome qui a absorbé le monde. Les ténèbres de la superstition fuient devant sa lumière; la raison se tait; une révolution s'opère dans le monde de la pensée et dans le monde social; tous les principes de la société humaine sont renouvelés.

L'empire romain est tombé sous les coups des barbares, qui ont brûlé ou fait disparaître tous les monuments de la sagesse antique; lorsque toutes les sciences ont fui épouvantées devant le fer de ces barbares, l'Église reste seule. Ce n'est pas Platon, Cicéron qu'elle explique à ces sauvages conquérants; c'est l'Évangile qui devient leur catéchisme social; un monde nouveau sort de la Bible.

Lors de la découverte du nouveau monde, ce fut aussi avec la Bible que les missionnaires convertirent les sauvages. Et, de nos jours encore, ce n'est qu'avec ce livre que l'on parvient à faire des hommes.

Au milieu des révolutions qui emportent l'humanité depuis dix-huit siècles, la Bible est toujours en rapport avec les besoins. La société moderne, travaillée par des aspirations généreuses mais dévoyées, ne se rasseoira solidement sur ses bases que quand elle ira chercher dans la Bible le mot de tous les problèmes qui la tourmentent. Donc la Bible est le livre de tous les temps, de toutes les sociétés.

De plus, elle est le *livre de tous les âges*. — L'enfant y trouve des récits simples, qui enchantent sa raison naissante, le mettent en possession des vérités les plus divines, l'introduisent dans le monde surnaturel... A un âge plus avancé, la raison, mûrie par l'étude, y trouve à se nourrir d'un fond divin que la vie tout entière n'épuisera pas.

De tous les degrés d'intelligence. — Du haut d'une chaire de village, je parle aux hommes les plus simples, les plus étrangers à toute culture, les plus absorbés dans la vie matérielle ; la Bible me fournit des paraboles, des images vives avec lesquelles je les élèverai jusqu'au ciel, jusqu'à Dieu. Mettez devant moi l'élite des savants de la France, du monde, la Bible à la main je leur parlerai hardiment. Je suis sûr de leur annoncer des vérités devant lesquelles leur science sera forcée de s'incliner...

De toutes les conditions. — Le pauvre : avec la Bible, je lui expliquerai le mystère de la pauvreté ; je lui apprendrai à la sanctifier, à gagner le ciel avec ses souffrances, sa misère. Le riche : je lui révélerai sa mission admirable, ses devoirs ; le problème de l'inégalité des conditions, insoluble pour la raison, est résolu par la Bible.

La Bible *est le code de la famille.* C'est là que le père,

le fils, l'époux, l'épouse apprennent à connaître leurs obligations et ont sous les yeux des modèles qui les excitent à les remplir généreusement.

Le peuple. — En lisant la Bible, l'homme du peuple découvre la raison de l'obéissance, il apprend qu'il peut se soumettre sans se dégrader.

Les rois. — La Bible leur montre en Dieu la source de leur autorité : *Per me reges regnant ;* elle leur dévoile leur grandeur : *Ego dixi dii estis,* mais elle ne leur laisse pas ignorer que malgré tout ils ne sont que des hommes : *Verumtamen sicut homines moriemini.*

La Bible est *le livre de toutes les positions,* pas une qui n'y trouve lumière, force et conseil : l'heureux de ce monde, l'homme persécuté, le coupable, le criminel qui monte sur l'échafaud.

De *tous les états de l'âme :* la souffrance, la joie, la tentation, l'innocence, le péché.

De *tous les besoins de l'homme dans le temps,* dans les rapports avec ses semblables ; de tous les besoins surnaturels, dans les rapports avec Dieu. L'homme est en communication nécessaire avec Dieu; la raison et tous les instincts de l'humanité démontrent cette nécessité. Mais il faut une langue pour ce commerce de l'âme avec Dieu, la prière. Je cherche cette langue dans le monde, je ne la trouve pas. Platon élève mon intelligence, Homère exalte mon imagination, Cicéron excite mes passions ; mais la langue de la prière n'est que dans la Bible; elle y est complète, répondant à tous nos besoins, ayant des nuances pour tous les sentiments. Et qu'elle est simple ! qu'elle est harmonieuse ! Dieu seul a pu la révéler, je n'en veux pas davantage pour démontrer l'inspiration

de la Bible. — Est-ce que l'homme a pu inventer le *Pater?* Les Psaumes ne semblent-ils pas aussi comme un écho des cantiques du ciel? Quels accents douloureux s'échappent du cœur de Jérémie! Ne dirait-on pas les soupirs de l'humanité?

On le voit, la Bible répond à tout, rassemble tout ce qu'il y a de bon, de saint, de pur, de vrai dans tous les monuments de la parole humaine; je me charge de retrouver tout dans la Bible.

Il y a plus. La Bible renferme tout un monde que la pensée humaine n'a jamais embrassé; elle contient et dépasse l'humanité.

Et l'on voudrait que ce fût la pensée de quelques hommes, relégués dans un coin obscur de la terre, sans presque aucun rapport avec le reste du monde, qui, s'élançant ainsi comme le vol de l'aigle, aurait plané au-dessus de tous les siècles et décrit un cercle qui embrasse l'humanité tout entière, par ses seules forces, sans aucun secours d'en haut!

Le caractère d'universalité que nous venons de signaler dans la Bible élève tellement ce livre au-dessus de toutes les productions de l'esprit humain, qu'il n'est pas étonnant que quelques esprits superficiels aient cherché à le rabaisser au niveau de leur intelligence. Nous avons eu, dans ces derniers temps, à gémir sur de nombreuses altérations de cette nature. On a vu successivement paraître la *Bible de la liberté*, l'*Évangile du peuple*[1], etc. Il n'y a pas jusqu'à ce malheureux génie dévoyé, l'abbé de Lamennais, qui n'ait

[1] Qu'aurait dit l'auteur de cette triste et honteuse production qui s'étale en ce moment (1864) aux vitrines d'un grand nombre de libraires : *la Bible de l'humanité?* (Note de l'Éditeur.)

voulu faire servir la Bible d'instrument à ses fausses conceptions. Mais le bon sens réprouve ces falsifications ; il revendique la Bible comme l'héritage commun du genre humain. Tout l'esprit de Voltaire n'a pas pu lui faire pardonner le crime, l'expression n'est pas trop forte, dont il s'est rendu coupable en travestissant la Bible. Combien Rousseau a été mieux inspiré lorsqu'il a laissé échapper de son cœur cette page si souvent citée et qui mérite de l'être :

« La Majesté des Écritures m'étonne [1]...

[1] Ce passage est reproduit intégralement dans la vingt et unième conférence.

NOTES

A

L'Athéisme au XIXe siècle.

L'athéisme fut toujours considéré comme une monstruosité dangereuse. « La terre, dit Bossuet, produit peu de tels monstres; les idolâtres même et les infidèles les ont en horreur; et lorsque dans la lumière du christianisme on en découvre quelqu'un, en en doit estimer la rencontre malheureuse et abominable » Le XVIIIe siècle sembla, en quelque sorte, vouloir donner un démenti à la conscience de l'humanité; non-seulement il n'éloigna pas avec horreur les prédicateurs d'athéisme, mais il leur confia la garde de ses destinées. On sait ce que devint l'Europe, la France en particulier, sous l'influence de ces doctrines subversives : l'ordre social tout entier s'engloutit dans un abîme de sang et de boue. Dès que la France put se reconnaitre, elle s'empressa de relever les autels de ses anciennes croyances. A l'enthousiasme qui accueillit la restauration du catholicisme, on put comprendre que l'athéisme n'avait jamais eu de racines dans les esprits, et espérer qu'il était banni sans retour. Pendant la première moitié du XIXe siè-

cle, à part quelques artisans attardés de la philosophie incrédule, on aurait eu peine à trouver en France un athée avéré. Combattu dans toutes les chaires, le matérialisme, source impure de l'athéisme, était battu en brèche par la philosophie spiritualiste, solennellement inaugurée dans les écoles officielles par M. Royer-Collard et par M. V. Cousin.

Mais tandis que l'athéisme expirait en France, il reparaissait en Allemagne sous une forme nouvelle, plus élevée et plus dangereuse, dont Kant peut être considéré comme le père, attendu qu'il en formula le principe, ou plutôt l'hypothèse. « Jusqu'ici, dit-il lui-même, l'on a cru que toute notre connaissance devait se régler d'après les objets; mais tous nos efforts pour déterminer quelque chose, *à priori*, sur ces objets par le moyen des concepts, afin d'accroître par là notre connaissance, sont restés sans succès dans cette supposition... Essayons donc si l'on ne réussirait pas mieux dans les problèmes, en supposant que les objets se doivent régler sur nos connaissances.... » (*Crit. de la raison pure*, trad. de Tissot.) De là à la négation de toute réalité extérieure, il n'y avait qu'un pas. Fichte le franchit. Selon lui, il n'y a qu'une chose qui ait une existence réelle, c'est le *moi*, principe, support et totalité du monde. Le moi est l'unité absolue, sans limites. Dieu lui-même n'est qu'un produit du moi. Aussi Fichte ne craignit-il pas, dans une de ses leçons publiques, d'annoncer en ces termes le sujet de son enseignement: *Aujourd'hui, messieurs, nous allons créer Dieu.* Après avoir accepté l'hypothèse de Fichte, Schelling recula épouvanté devant les conséquences qu'il entrevoyait, laissant à Hegel la triste mission de les exposer dans leur effrayante nudité.

Nous n'avons pas ici à développer le système de ce philosophe; il nous suffit d'en signaler l'esprit et la tendance au point de vue qui nous occupe. Suivant Hegel, il n'y a de réel que l'idée.... L'idée absolue seule est l'être, la vie impérissable, la vérité se sachant elle-même, toute la vérité.... Ce qu'il y a de plus profond dans la pensée, l'idée absolue, c'est là Dieu...

Ces nuageuses spéculations n'auraient eu aucun retentissement en France, si elles n'avaient été introduites et propagées par un philosophe doué de toutes les qualités qui distinguent l'esprit français. M. Cousin se fit le porte-voix de Fichte et de

Hegel. A ce titre, nous devons le considérer comme le père de l'école athée. Cette imputation est grave, et nous sommes convaincu que M. Cousin la repousserait avec indignation; mais la seule manière d'éloigner de lui une responsabilité écrasante, c'est de désavouer ses premiers écrits. Dans son *Cours d'histoire de la philosophie*, M. Cousin définit la philosophie, *la lumière des lumières, l'autorité des autorités, la seule autorité*.... L'objet de la philosophie, selon lui, ce sont les idées; or, que sont ces idées?

« Les idées ne sont pas de purs mots; ce ne sont pas des êtres; ce sont des conceptions de la raison humaine, et même la rigueur de l'analyse force de les rapporter au *principe éternel* de la raison humaine, à la raison absolue; c'est à cette raison qu'elles appartiennent... C'est là qu'elles existent; mais de quelle manière ?... Elles existent de l'existence de l'esprit, elles ne sont pas autre chose que *la manière d'être de la raison éternelle* [1]. »

MM. Renan, Littré et Taine, chefs de l'école athée, n'ont fait que presser les conséquences du système formulé par M. Cousin, ainsi qu'il est facile de s'en convaincre en parcourant les textes de leurs ouvrages cités avec une impartialité qui n'a pas été contestée, par Mgr Dupanloup, dans son *Avertissement à la jeunesse et aux pères de famille.*

« Sous une forme ou sous une autre, dit M. Renan, Dieu sera toujours le résumé de nos besoins supra-sensibles, *la catégorie de l'idéal* [2]. »

« L'idée d'un être théologique quelconque, c'est, comme le disait Laplace, une hypothèse désormais inutile [3]. »

« Jadis le sentiment religieux se fixa sur les êtres fictifs dont l'imagination primitive peupla le ciel; de nos jours, il réside sur l'existence réelle de l'humanité.... L'humanité est l'idéal qui n'a plus rien de fictif, et qui est tout entier réel... »

La catégorie de l'idéal, l'idéal de l'humanité, tel est donc le Dieu unique de la nouvelle école. Le Dieu du ciel, le Dieu réel n'est, aux yeux de ses adeptes, qu'une fiction qui disparait de-

[1] Cours d'hist. de la phil., leçon cinquième.
[2] Étud. d'hist. rel., p. 419.
[3] *Conservation*, p. 298.

vant la réalité. Cependant, ces adorateurs de l'idéal ne veulent pas qu'on les appelle athées. M. Renan demande qu'on conserve le nom de Dieu, attendu qu'il est en possession des respects de l'humanité, qu'il a pour lui une longue prescription, et qu'il a été employé dans toutes les belles poésies. Quant à M. Littré, il n'accepte pas le titre d'athée, parce que l'*athéisme n'est,* à ses yeux, *qu'une forme de théologisme... A le bien prendre, l'athée n'est point un esprit vraiment émancipé.*

Pendant que ces philosophes formulent ainsi dans leurs cabinets des systèmes athées, qu'ils osent à peine avouer, sous leurs fenêtres, dans la rue, se forme une secte de libres penseurs qui ne craint pas d'asseoir l'existence humaine tout entière sur la négation de Dieu. Voici, d'après le *Journal de Bruxelles,* leur infâme catéchisme; ils soutiennent :

« Que la force ne peut être comprise en dehors de la matière;

» Qu'il ne peut y avoir eu de force créatrice;

» Que Dieu n'a pas été et n'est pas créateur;

» Que Dieu n'est pas une force régulatrice;

» Que Dieu, qui ne peut être ni créateur, ni régulateur, ne peut pas être bon et juste;

» Que Dieu n'est pas infiniment bon et infiniment puissant;

» Que Dieu ne peut pas être infiniment juste et infiniment puissant;

» Que Dieu n'est pas;

» Que Dieu ne peut être ni créateur, ni régulateur, ni bon, ni juste, ni puissant;

» Donc, puisqu'il n'a aucun attribut, il n'est pas, pas plus qu'une pierre qui n'aurait ni volume, ni forme, ni pesanteur, ni propriété d'aucune espèce. »

Sans doute que pour s'insurger contre la croyance unanime de soixante siècles, ces *libres penseurs* de toute nature auront découvert quelques arguments irrésistibles. Nous avons vainement cherché dans leurs écrits une preuve qui arguât de faux les démonstrations catholiques; nous n'avons trouvé que des assertions gratuites, des attaques brutales... et de la haine... Nous n'avons donc rien à ajouter a l'argumentation si claire, si logique, si péremptoire, développée dans la troisième et la quatrième Conférence.

B

Du Monothéisme primitif de tous les peuples.

Les philosophes du XVIII[e] siècle soutenaient que le polythéisme avait été la religion primitive de tous les peuples; que le monothéisme était venu postérieurement.

Les apologistes de cette époque démontrèrent, *par des faits*, l'antériorité du monothéisme. Bergier, dans son *Traité historique et dogmatique de la religion*, mit cette vérité dans tout son jour.

Les apologistes du XIX[e] siècle, en particulier l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence*, confirmèrent la thèse de leurs devanciers au moyen des découvertes récentes, qui toutes aboutissaient au même résultat.

On pouvait donc considérer la question comme définitivement jugée.

M. Renan n'a pas été de cet avis.

Dans un Mémoire lu à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, au mois de mars 1859, il a indirectement essayé de détruire le témoignage de l'histoire. Aux faits, il oppose une théorie. Selon lui, le monothéisme, au lieu d'être la croyance primitive de tous les peuples, a été le *produit de la constitution naturelle, de l'instinct, de la psychologie essentielle de la race sémitique*; d'où ressort cette conclusion que le polythéisme a été la première religion de tous les peuples de race japhétique et chamique, et même des sémites, avant la création du judaïsme; car, en vertu de leur constitution naturelle et de leur instinct, les sémites ont créé trois manifestations monothéistes très-éclatantes : le judaïsme, le christianisme, l'islamisme, développements successivement plus parfaits de la même idée.

Et les preuves?

L'académicien s'est cru dispensé d'en donner. Mais ses collègues n'ont pas voulu faire acte de foi à sa parole, et ils

ont presque unanimement protesté, qui au nom de la Chine, qui au nom de l'Égypte, qui au nom de la Grèce, etc., contre des assertions opposées à toutes les données historiques. (V. l'analyse de cette discussion, extraite du *Journal de l'instruction publique*, dans les *Annales de philosophie*, numéros d'avril et de septembre 1859.)

Que dit, en effet, l'histoire?

L'histoire vraie atteste que le monothéisme fut la seule religion jusqu'à l'époque du déluge. Les désordres qui amenèrent cette terrible catastrophe n'avaient pas altéré la croyance à l'unité de Dieu : l'esprit était resté sain; c'était *la chair qui avait corrompu ses voies.* Après le déluge, les peuples qui sortirent des trois enfants de Noë emportèrent en se dispersant la croyance à l'unité de Dieu, qui devint la base de leur religion et de leur culte. Si haut que l'on remonte dans l'histoire des peuples anciens, on rencontre la connaissance d'un Dieu unique formant la base du culte. Et, chose remarquable! les erreurs de l'idolâtrie ne parvinrent pas à détruire cette croyance fondamentale. Les témoignages cités dans la troisième Conférence le prouvent surabondamment. Il est donc inutile que nous alléguions ici de nouveaux textes : nous nous contenterons, pour montrer comment les découvertes de la science finissent toujours par aboutir à la confirmation du récit mosaïque, de consigner le témoignage de quelques-uns des membres les plus savants de l'Institut.

S'il est un peuple que l'on ait pu croire originairement polythéiste et idolâtre, c'est assurément le peuple égyptien. Nulle part le culte des fausses divinités n'est descendu à un plus bas degré d'abjection.

Or, M. le vicomte de Rougé, l'égyptologue le plus compétent, affirme, dans un Mémoire communiqué à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, dans les séances des 6, 13 et 20 février 1857, que la croyance à l'unité de Dieu est le dogme primitif de la religion égyptienne, et que le polythéisme n'est que l'altération populaire de ce dogme tel qu'il était compris chez ce peuple. (Voir dans les *Ann. de phil.*, t. LIV, p. 309 et suiv., l'an. de ce Mém. approuvée par M. Mariette.)

Au mois de mars 1857, M. Eichhoff communiqua à la même Académie un *Mémoire sur les légendes indiennes*, qui renferme le témoignage suivant :

« La notion fondamentale d'un *Dieu suprême* et celle de la *spiritualité* de l'âme ressortent des croyances primitives de l'Inde. C'est surtout dans les livres des Védas que ces dogmes sont exposés. Au livre VIII du Rig-Véda, se trouve la fameuse *hymne à Brahma*, où la toute-puissance du Créateur est exaltée dans un langage magnifique empreint de la poésie la plus élevée : Reconnais un grand Être, Créateur de toutes choses. » (*Revue de l'Instruction publique*, numéro du 12 mars 1857, *ibid.*)

« Le système religieux des Perses, dit M. Lajard, reconnaissait un Dieu suprême, invisible, incompréhensible, sans commencement ni fin... » (Lettre à M. Aug. Nic. sur l'accord des trad. assyr. et persanes avec la Bible.)

Nous le répétons, voilà le témoignage de la science contemporaine; mais il y a un témoignage qui l'emporte encore sur celui de la science, c'est le témoignage de Dieu lui-même, consigné dans nos Livres Saints.

C

La Religion naturelle du XIXᵉ siècle.

On pouvait croire que la religion naturelle serait restée ensevelie sous les ruines du philosophisme qui lui avait donné naissance. De fait, la philosophie éclectique, uniquement occupée à créer un culte, culte commode, pour les intelligences d'élite, s'inquiétait peu de formuler pour la foule une religion appropriée à ses besoins; elle jugeait que, provisoirement du moins, le christianisme lui suffisait. *Le christianisme*, disait le maître, *est la philosophie du peuple, et la philosophie est la religion des savants*. Et l'un des plus brillants disciples, M. Saisset, ajoutait : *De toutes les chimères, la plus creuse c'est la religion naturelle*. Cependant le peuple, à qui l'on avait fait avec une supériorité dédaigneuse la part des croyances religieuses comme on lui avait assigné sa portion restreinte de droits politiques, réclama contre le partage, et commença par se

se déclarer souverain dans l'ordre de ses croyances comme dans l'ordre de ses intérêts. Dès lors, une évolution se produisit dans le sein de l'éclectisme. Les chefs, désappointés, semblèrent se rapprocher du catholicisme, et enveloppèrent sous des formules respectueuses les principes dont ils s'étaient servis pour le combattre. Parmi les disciples, les uns, logiciens impitoyables, tirèrent les dernières conséquences des principes et arrivèrent à l'athéisme, tandis que les autres résuscitèrent le vieux système de la religion naturelle. A la tête de ces derniers, on distingue M. Jules Simon, ancien professeur agrégé de la Faculté des lettres de Paris, ancien maître des conférences de philosophie à l'École normale, aujourd'hui député de la Seine au Corps législatif.

M. Jules Simon, étant professeur, avait publié des ouvrages sur l'*Histoire de l'École d'Alexandrie*, *Études sur Platon et Aristote*, où il avait développé les principes de l'école éclectique. Après la proclamation de l'Empire, éloigné des fonctions publiques, il publia un livre, intitulé *du Devoir*, où, abandonnant la région spéculative, il entrait résolûment dans la voie pratique : constituer une morale et un culte à l'usage de tout le monde. Quoique écrit avec talent, ce livre n'eût guère attiré l'attention sans une distinction honorifique dont il fut l'objet. Dans sa séance du 24 août 1854, l'Académie lui décerna, concurremment avec la *Théodicée* du P. Gratry, un prix de 3,000 fr., tenant ainsi en quelque sorte la balance égale entre la morale du christianisme et la morale naturelle. C'est, en effet, une morale purement naturelle que M. Jules Simon préconise dans son livre, qui, d'après un de nos plus éloquents évêques, peut se résumer ainsi : « Le devoir conduisant au bonheur après cette vie, sans Jésus-Christ, sans l'Évangile, sans la Foi, sans l'Église, sans la Rédemption, sans la Grâce, sans les Sacrements. » (Inst. past. de Monseigneur l'évêque de Poitiers, t. II, p. 416.)

Ce n'était pas assez d'avoir donné au peuple un code de morale, il fallait lui faire une religion. Tel est l'objet du second ouvrage publié par M. Jules Simon, sous le titre de *Religion naturelle*. Le même prélat dont nous alléguions tout à l'heure le témoignage le caractérise ainsi : « Ma conscience m'oblige de dire que je n'y ai pas trouvé une *religion*, et que, dans le

peu de religion qu'il contient, j'ai trouvé beaucoup de *surnaturel.* » (Inst. past., t. III, p. 178.) Voilà, effectivement, ce qui paraît distinguer le nouveau système de religion naturelle du système ancien. La religion naturelle, telle que le XVIIIe siècle l'avait reçue de Rousseau, consistait essentiellement dans le sentiment. C'est dans son cœur que chaque homme devait trouver le culte qu'il devait rendre à Dieu ; les dogmes, les mystères étaient une simple affaire de spéculation. M. Jules Simon, qui a posé dans l'*idée* de justice le fondement du devoir et de la morale, cherche dans le dogme la base de la religion. Les dogmes sur lesquels il élève son édifice sont ceux de la création, de la vie future. Assurément, pouvons-nous dire avec Monseigneur l'évêque de Poitiers, c'est là du surnaturel. M. Jules Simon ne l'admet pas ; il prétend prouver que la raison peut arriver par elle-même, et que, de fait, elle est arrivée à la connaissance de ces vérités. Laissant de côté la question de possibilité, pour nous en tenir à la question de fait, n'est-il pas prouvé par l'histoire qu'en dehors de l'Église catholique les dogmes de la création et de la vie future n'ont été que très-incomplétement connus, et qu'ils ont été mélangés d'erreurs de toute sorte ? L'Église seule a maintenu ces vérités intactes Nous n'en voudrions d'autre preuve que celle qui nous est fournie par M. Jules Simon dans son livre. Tout en admettant le bonheur futur de l'âme, et en empruntant même à Bossuet la formule de ce bonheur, il laisse dans l'ombre une partie importante de la question de la vie future. Que deviendront les méchants ? L'auteur parle bien de peines, mais il n'ose rien affirmer ni sur la nature ni sur la durée de ces peines. Ne voit-il pas que son silence seul ébranle la base même de sa prétendue religion naturelle ?

Il est donc encore plus facile de renverser le nouveau système de religion naturelle que le système ancien : les preuves qui démontrent la fausseté de l'un sont également concluantes contre l'autre, et, en outre, les partisans du nouveau système auraient à démontrer les vérités sur lesquelles ils prétendent l'appuyer, ce qu'ils ne sauraient faire.

D

Les Cosmogonies païennes en face de la Cosmogonie mosaïque.

Pour compléter ce que l'auteur a exposé dans la deuxième Conférence, il nous semble utile de présenter un tableau des cosmogonies anciennes, tel qu'il résulte des données de la science actuelle.

§ I. — Cosmogonie chinoise.

Frédéric de Schlegel[1] divise l'histoire du développement philosophique et religieux de la Chine en trois périodes : la première est celle de la tradition ancienne et sacrée, elle est consignée dans les *Kings*; la deuxième, l'époque philosophique, a pour principaux représentants Loo-Tseu et Confucius, qui vécurent, suivant l'opinion la plus probable, vers le VIe siècle avant Jésus-Christ; la troisième commence avec l'introduction du culte indien de Bouddha ou de Fô.

A chacune de ces époques, correspond un système religieux distinct.

Les *Kings* sont les livres sacrés des Chinois; on en compte six principaux : l'*Y-King*, le *Chou-King*, le *Chi-King*, le *Li-King*, l'*Yo-King*, le *Tchan-Tsieou*. Le *Li* et l'*Yo* sont perdus. Quant aux quatre qui ont été conservés, rien ne prouve qu'ils soient parvenus jusqu'à nous dans leur forme primitive, attendu qu'ils furent brûlés comme apocryphes par l'ordre de Yong-Ti, second roi de la dynastie Siou. Cependant, même dans leur forme actuelle, ils représentent la plus ancienne tradition de la Chine.

Le premier et le plus célèbre est l'*Y-King*, qui contient les soixante-quatre figures de Fou-Hi, avec les deux textes

[1] *Phil. de l'hist.*, t. I, p. 118, trad. franç.

d'explications attribués à *Wen-Wang* et à *Tcheou-Kong*. A s'en tenir à la lettre, l'*Y-King* ne présente guère qu'un système de physique générale ou d'explication rationnelle de l'ordre de la nature. Tout ce qui existe se rattache à deux principes primitifs, le *Yang* et le *Yn*, l'un céleste, lumineux, actif, l'autre passif, ténébreux, terrestre. Les combinaisons diverses de ces deux principes produisent les principaux éléments, les montagnes, les eaux des rivières, des lacs et des mers, le feu du foyer, le vent, les nuages chargés de pluie, et le tonnerre.

On comprend qu'en présence d'une explication aussi matérielle, quelques missionnaires, et en particulier le P. Regis, qui a traduit l'*Y-King*, aient cru que les Chinois n'avaient eu primitivement que des notions très-erronées sur Dieu et sur la création. Mais, d'après d'autres missionnaires, qui avaient fait une étude approfondie de tout ce qui concerne les croyances religieuses des Chinois, l'Y-King doit être interprété conformément à la tradition. Telle est en particulier l'opinion des pères Prémare et Gaubil, membres l'un et l'autre de la compagnie de Jésus, et que l'on peut à bon droit considérer comme les deux plus savants sinologues. On pourrait peut-être reprocher au P. Prémare de s'être laissé entraîner trop loin par son désir de trouver des analogies entre les croyances religieuses de la Chine et les dogmes chrétiens, mais le fond de son opinion paraît incontestable. Elle a été confirmée dans ces derniers temps par les recherches de deux missionnaires protestants, M. W. H. *Medhurst* et le Rév. *James Legge*, auteur d'une traduction chinoise de la Bible. Sans connaître les travaux du P. Prémare, ils sont arrivés aux mêmes conclusions, en s'appuyant souvent sur les mêmes autorités. Les *Annales de philosophie* ont publié, en 1837, une analyse et de nombreux extraits d'un ouvrage manuscrit du P. Prémare, intitulé : *Selecta quædam vestigia præcipuorum christianæ religionis dogmatum ex antiquis Sinarum libris eruta*, et, en 1861, une lettre du même savant religieux avec des annotations de M. Pauthier. D'après les documents nombreux et authentiques cités dans ces deux ouvrages, on doit admettre que les Chinois ont eu la connaissance d'un Dieu unique, créateur, ou du moins protecteur de tout ce qui existe. Mais qu'il y a

loin de ces notions vagues et incohérentes au récit si précis et si un de Moïse !

Les ouvrages de Lao-Tseu et de Koung-Fou-Tseu présentent, sous beaucoup de rapports, des conceptions plus hautes et plus coordonnées, sans toutefois offrir un système d'explications satisfaisant.

Le système de Lao-Tseu est contenu dans le *Tao-Te-King*, ou *Livre de la raison suprême et de la vertu.*

Le premier principe de tout est le Tao, ou raison suprême. Le Tao existe originairement à deux états, comme non-être, et comme être déterminé, et, sous cette double forme, il est le père et la mère de tout ce qui existe.

Le Tao, ou raison primordiale, a produit *un* ou l'unité, un a produit *deux* ou la dualité, deux a produit *trois* ou la triade, trois a produit l'universalité des êtres.

Comment les êtres sont-ils sortis de Tao ?

Ils existaient primitivement en lui, comme des germes indistincts, informes, indéfinis, complètement inertes, en un mot à l'état chaotique. Au milieu de ce chaos, il y avait un principe subtil, vivifiant. Les formes matérielles ne sont que les émanations de cet Être suprême, qui a fécondé le chaos de la matière première, et qui en a fait sortir les éléments, ainsi que tous les êtres et tous les corps que nous voyons.

Koung-Tseu, plus connu sous le nom de Confucius, ne voulut jamais formuler un système particulier d'explication sur la nature de l'Être suprême, du Premier Principe, de la Cause première, ni sur l'origine, la production et la destinée définitive de cet univers; il se contente d'exposer, en les rapprochant des traditions, les notions renfermées dans les Kings.

Nous ne parlons pas ici du bouddhisme, importation étrangère qui n'a aucun rapport avec les anciennes traditions de la Chine.

Voilà donc tout ce que la sagesse chinoise nous apprend sur Dieu et sur la création ! Est-il possible de comparer ces doctrines avec celles de la Bible ?

§ II. — Cosmogonie indienne.

L'Inde est un des pays sur lesquels, malgré les recherches persévérantes de nombreux savants, nous possédons le moins de documents historiques certains. Dans l'état actuel de la science, on ne peut guère remonter, avec certitude, au delà du VIe siècle avant l'ère chrétienne. Cependant que n'ont pas dit les philosophes du XVIIIe siècle sur la haute antiquité de la civilisation indienne!

Et cette civilisation elle-même, que faut-il en penser?

Autant qu'on peut en juger d'après les données de la science moderne, la religion indienne a eu trois phases distinctes: la croyance primitive, consignée dans les *Védas;* la religion de la seconde époque, exposée dans le *Manawa-Dharma-Sastra*, ouvrage de Manou, une des nombreuses incarnations de la Divinité; le bouddhisme, religion de la troisième époque.

I. *Cosmogonie des Védas.* — Avant toutes choses était l'Être des êtres, *Brahm*, l'unique, l'éternel, l'infini, l'être par soi-même, le temps sans limites. Il existait dans les ténèbres lumineuses.

Brahm est la cause de tous les êtres, de tous les phénomènes, attendu qu'il est la substance universelle. Les dieux, les génies, les divers pouvoirs créateurs émergent de lui. Mais en sortant de lui, ils ne s'en séparent pas. Brahm est tout en tout, et tout est en lui.

Le principe des apparences extérieures est *Maya.*

De l'union de Brahm et de Maya résulta une triple manifestation de l'Être infini, personnifiée dans *Brahma,* principe créateur, dans *Wichnou,* principe ordonnateur, dans *Siva,* principe destructeur.

C'est la fameuse Trimourti indienne.

Chaque membre de la Trimourti a sa Maya et sa triple manifestation.

Le premier état du monde créé nous est représenté sous différents emblèmes: l'eau, le chaos, l'air ou l'esprit, le souffle ou la vie. Sur la surface des eaux fécondées par le souffle divin, flottaient l'œuf d'or, la fleur du lotus, Brahma, Wichnou et les

autres pouvoirs créateurs. De là trois nouvelles manifestations de l'Être infini : *Manas*, l'intelligence infinie, indéterminée; *Ahan-Kara*, l'intelligence déterminée ou la conscience; *Mahan-Atma*, ou l'âme du monde, le principe de la vie universelle. Cette nouvelle triade préside aux cinq éléments; l'eau, la terre, l'air, l'éther, la lumière ou le feu. Vient ensuite la création des divers mondes, qui se termine par la création de l'homme, ou plutôt des hommes, car il y en a de quatre espèces, les brahmanes ou prêtres, les kchatrias ou les guerriers, les wasshyas ou les laboureurs et les marchands, les satras ou les ouvriers.

II. La cosmogonie de Manou ne diffère pas essentiellement de celle que nous venons d'exposer. Nous croyons, cependant, utile d'en rapporter ici le texte, d'après la traduction donnée en 1833 par M. Loiseleur-Deslonchamps.

« I. Manou était assis, la pensée fixée sur un objet unique, quand les grands sages s'étant approchés de lui et l'ayant salué avec respect, lui tinrent ce discours :

» II. Être souverainement puissant, daigne nous révéler, selon l'ordre dans lequel ils doivent être exécutés, les devoirs qui concernent les quatre castes et ceux des classes mêlées.

» III. Car, toi seul, ô le premier-né des êtres, tu connais le véritable sens de ces devoirs obligatoires, universels, existant par eux-mêmes, insaisissables dans tous leurs détails par la pensée humaine incommensurable.

» IV. Ainsi interpellé par ces sages magnanimes, celui dont la puissance est infinie leur répondit à tous en ces mots : Écoutez !

» V. L'univers visible n'était que ténèbres, incompréhensible à l'intelligence, indistinct, ne pouvant être connu ni par les procédés logiques du raisonnement, ni par la sagesse humaine, et comme endormi de toutes parts.

» VI. Alors, le *Grand Pouvoir, existant par lui-même*, lui-même n'étant point vu, mais rendant l'univers visible, avec les éléments primitifs et les autres grands principes, se manifesta dans toute la puissance de sa gloire, dissipant les ténèbres.

» VII. Lui que l'esprit seul peut concevoir, dont l'essence échappe aux organes des sens, l'indécouvert et l'indécouvra-

ble, l'éternel, le principe formateur de toutes les créatures, qu'aucune créature ne peut comprendre, apparut dans toute sa splendeur.

» VIII. Lui, l'esprit suprême, ayant résolu de faire sortir de sa propre substance corporelle les créatures diverses, il produisit d'abord les eaux, et il déposa en elles une semence productive.

» IX. Celle-ci devint un œuf brillant comme l'or, éclatant de mille rayons, et de cet œuf, il renaquit lui-même *Brahma* (la force créatrice de *Brahma*), l'ancêtre de tous les mondes...

» XI. C'est par cette cause imperceptible, insaisissable aux sens, éternelle, étant elle-même l'être et le non-être, qu'a été produit ce divin principe, célébré dans l'univers sous le nom de *Brahma*.

» XII. Dans cet œuf le pouvoir souverain demeura inactif une année divine, à la fin de laquelle il fit que l'œuf se divisa lui-même.

» XIII. Et, de ces divisions, il forma le ciel et la terre, l'atmosphère qui les sépare, les huit régions, le grand et éternel abîme des eaux.

» XIV. De l'âme suprême, il tira l'intelligence instinctive (*Manas*) qui existe et n'existe pas par elle-même, et de cette intelligence, la conscience qui conseille intérieurement et qui gouverne.

» XV. Et le grand principe intellectuel, et toutes les formes vitales revêtues des trois qualités; et les cinq organes des sens, destinés à percevoir les objets extérieurs.

» XVI. Ayant une fois parcouru, avec les émanations de l'Esprit suprême, les plus petites particules des sept principes immensément opérateurs, il forma tous les êtres...

» XIX. Cet univers est formé des parties les plus subtiles de ces sept principes manifestés humainement, sous une forme visible, et doués d'une grande énergie créatrice. C'est le changeant de l'immuable...

» XXI. Lui (l'Esprit suprême), assigna d'abord à toutes les créatures des noms distincts, des fonctions différentes et différents devoirs (pour les castes), comme cela a été prescrit dans la parole du Véda.

» XXII. Lui, le suprême ordonnateur, fit émaner de sa sub-

stance une multitude de divinités inférieures, avec des attributs actifs et des âmes pures, et une quantité de génies d'une grande perfection, et le sacrifice éternel.

» XXIII. Il tira du feu, du vent et du soleil, le triple et éternel Brahma: le *Rig*, le *Yadjoul* et le *Sama*, pour l'accomplissement du sacrifice.

» XXIV. Il donna l'existence des divisions aux temps, aux étoiles, aux planètes, aux fleurs, aux mers, aux montagnes, aux plaines et aux vallées [1]. »

III. *Bouddhisme.* — Le bouddhisme est la religion à la mode parmi nos savants rationalistes. A leurs yeux, c'est la plus haute manifestation de l'idée religieuse dans l'antiquité. Quelques-uns insinuent, d'autres affirment que le christianisme s'est inspiré de la religion de Bouddha. D'où vient une prédilection si marquée pour une religion qui, à en juger par les résultats, n'a jamais su élever ses sectateurs au-dessus d'un paganisme grossier? Ne serait-ce pas que le bouddhisme n'est guère autre chose qu'un rationalisme habillé d'une forme religieuse? Suivant le baron d'Ekstein, c'est l'*irréligion*, nous dirions plus volontiers le scepticisme et l'immoralité *constitués en religion*. Et ce motif qui peut expliquer les sympathies des savants ne rend-il pas compte aussi de l'entraînement des masses? Le scepticisme et l'immoralité flattent le sentiment d'indépendance qui existe chez tous les hommes, et les pratiques religieuses répondent à leurs besoins religieux. Ce qui est certain, c'est que le bouddhisme est, après le catholicisme, la religion qui compte le plus grand nombre de sectateurs. L'histoire de ses origines et de son établissement est encore obscure. Au XVIII[e] siècle, on lui attribuait une antiquité fabuleuse; les historiens du XIX[e] s'accordaient à fixer le VI[e] siècle avant Jésus-Christ comme l'époque la plus probable de l'apparition de Bouddha. Un savant danois, dans deux *Dissertations sur l'ancienne histoire de l'Inde*, publiées en 1862, soutient que la mort de ce personnage, plus ou moins historique, doit être fixée vers 370 avant notre ère. (Voy. le Rapport de M. Mohl, *Annales de philosophie*, août 1864, p. 131.) Quoi qu'il

[1] Nous avons emprunté le texte à l'*Histoire de l'Église* de M. l'abbé Darras.

en soit de l'époque, il paraît certain que le bouddhisme prit d'abord naissance dans l'Inde; mais, dans ce pays, il ne fut jamais considéré que comme un système d'athéisme. Proscrit comme tel, il s'établit dans la Chine, le Thibet, la Mongolie le Japon, l'île de Ceylan..... C'est là qu'il faut l'étudier. Pour nous en tenir à ce qui fait l'objet de cette note, la cosmogonie, nous ne savons s'il faut prendre au sérieux l'exposé que M. Schœbel a inséré dans les *Annales de philosophie*, tomes 53, 54, 55, où l'on trouve les idées les plus extravagantes et les plus invraisemblables; néanmoins, nous le reproduisons afin de laisser aux lecteurs la faculté de juger. D'ailleurs rien ne peut mieux servir à apprécier les assertions des savants rationalistes sur la prétendue origine bouddhique du christianisme.

« *Adibouddha*, existant par lui-même, immense, infini, omniscient, dans le bhavâgra, au sommet de l'existence, par sa contemplation, produisit les cinq Bouddhas de la contemplation, le *Pantcha-dhyâni-bouddha*, par lesquels on entend aussi les cinq éléments cosmiques, et, à leur tour, ils produisirent chacun un *Dhyâni-bôdhisattva*, ou bouddha de la contemplation impuissante.

» Ce sont ces cinq *Bôdhisattvas*, tantôt êtres immatériels et abstraits, tantôt phénomènes physiques et concrets, qui créèrent les mondes périssables (*tchakrâvalas*), et leurs périodes (kalpas).

» Mais le gouvernement de ce monde, ils l'abandonnèrent aux bouddhas humains (*manouchi-bouddhas*), et dont Çakyamouni fait partie.

» Le nombre des mondes que produisirent les *bôdhisattvas* de la contemplation est incommensurable, et incommensurable aussi est leur durée. Du moins on ne peut guère rendre autrement le terme d'*asankhyêya*, qui exprime le nombre des mondes et la durée de leurs périodes.

» Le monde entier est superposé en étages. Au delà du plus élevé, la dernière sphère du monde sans formes, est la vacuité (*Çounyata*), ou le vide (*bhoûtakôti*).

» Depuis le *bhoûtakôti* jusqu'à la cime du mont Mêrou, où commence le monde terrestre, s'échelonnent, dans autant d'étages célestes, vingt-trois ordres de divinités métaphysiques.

» D'abord le monde sans forme (*aroûpadhâtou*), avec quatre cieux habités par les êtres qui sont à jamais entièrement détachés (*âvénika*) de toute imperfection, et dont le sourire rafraîchit les enfers brûlants et réchauffe les enfers froids.

» Les quatre cieux portent le nom d'*âyatanâni*, les lieux des vainqueurs par excellence.

» Au-dessous du monde sans forme est la région des formes (*roûpadhâtou*), qui contient dix-neuf étages.

» D'abord les neuf étages de la région du quatrième *dhyâna* ou contemplation, habités par les êtres métaphysiques dont voici les noms, à commencer par en haut:

» Les *Akanichthas* les plus élevés : les *Soumoukhas* au beau visage: les *Soudarçanas* à la belle apparence; les *Soudriças* qui voient bien; les *Atapas* qui n'éprouvent pas de douleur; les *Avrihas* qui sont exempts d'efforts; les *Vrihatphalas* qui ont les grandes récompenses; les *Pounyaprasavas* qui naissent de la pureté; les *Anabhrakas* qui sont sans nuages.

» Au-dessous des neuf étages de la contemplation supérieure est la région du troisième *dhyâna* avec trois étages, habités par les *Çoubhakritsnas* qui sont toute pureté; les *Apramanaçoubhas* à l'éclat infini; les *Parttaçoubhas* à la pureté limitée.

» Viennent ensuite les trois étages de la région du deuxième *dhyâna*, habités par les *Abhâsvaras* qui sont tout éclat; les *Apramânâbhas* à la vertu infinie, les *Parittâbhas* à la lumière limitée.

» Au-dessous de cette région sont les quatre étages du premier *dhyâna*, où réside Brahma, le Dieu suprême du brahmanisme : il est là, dans son ciel à part, ce souverain des hommes, *Sahâmpati*, comme ils l'appellent, et au-dessous de lui, dans trois étages : d'abord les *Mahâbrahmâs*; puis les *Brahmapourdhitas*, ministres du Brahma; enfin, les *Brahmakâyikas*, qui forment la suite du dieu.

» Au-dessous du monde métaphysique est placé le monde terrestre, dont la forme est fort exactement comparée, par les bouddhistes, à un immense vaisseau circulaire ayant pour mât une montagne.

» Cette montagne est le mont Mêrou. Il sort de la mer à une hauteur qui est égale à la profondeur dont il s'y enfonce.

» Autour du mont Mérou s'élèvent sept montagnes, en cercles concentriques, qui s'abaissent successivement à mesure qu'elles s'éloignent de leur centre, et dont les intervalles forment de vastes amas d'eaux.

» Au delà de la dernière de ces montagnes s'étend la grande mer dans laquelle, aux quatre points cardinaux, orientés sur le mont Mérou, s'élèvent ce que les bouddhistes appellent les quatre îles (*Dvîpas*).

» Parmi ces îles, celle qui est située au midi se nomme *Djamboudvîpa*, l'île de l'arbre *djambou* : elle est de forme carrée ; c'est la terre du bouddhisme.

» L'île qui s'élève au nord, et qui est considérée comme un séjour des saints, s'appelle *Outtarâkourou*. Il n'y a rien à remarquer quant aux deux autres, qui s'appellent *Pourvavidêha* à l'est, et *Aparagôdhanîyâ* à l'ouest.

» Au delà de ces îles, le monde finit par une haute montagne (*Tchakravâlaparvataya*), qui l'enferme dans un cercle immense, et dont la base va rejoindre, au fond de la grande mer, la base du mont *Mérou*.

» Le tout flotte ainsi, en équilibre, sur le fond de l'abîme, et voici les êtres qu'il contient :

» D'abord, la partie supérieure du mont *Mérou*, et au-dessus, est divisée en six étages qui forment la région des désirs (*Kâmadhâtou*).

» Les êtres qui habitent cette région se nomment les dieux du désir (*Kâmâvatcharas*), et le premier étage, le plus élevé, est le séjour des dieux qui disposent de toutes les formes qu'ont revêtues les autres, et s'en revêtissent à volonté : c'est pourquoi on les appelle *Paranirmita vaçavartins*.

» L'étage au-dessous est le séjour d'êtres divins à peu près identiques aux premiers, puisque leur caractère est de jouir, pour leur plaisir, du pouvoir magique des transformations. On les appelle *Nirmânaratis*.

» L'étage d'après forme le ciel des dieux *Touchitas*, qui sont toujours remplis de joie et de satisfaction.

» Avec eux habitent, au milieu des *Apsaras* ou nymphes, ceux qui n'ont plus à subir qu'une seule renaissance sur la terre pour arriver à l'autre rive, c'est-à-dire pour s'élever au séjour des bouddhas.

» C'est aussi là qu'était le séjour du *bôdhisattva Çvêtakêtou* (ou étendard blanc), avant qu'il descendit sur la terre pour devenir bouddha, sous l'enveloppe corporelle du fils du roi *Çouddhôdana*.

» Il y était adoré, dit la légende, par cent mille dieux, et des centaines de millions de dieux l'accompagnèrent dans sa descente.

» Au-dessous des dieux *Touchitas* habitent les *Yamas*, dieux protecteurs des divisions diurnes.

» Puis, au cinquième étage, qui est placé au sommet du mont *Mérou*, demeurent les trente-trois dieux atmosphériques du brahmanisme, les huit *Vasous*, les onze *Roudras*, les douze *Adityas* et les deux *Açvins*; leur roi est *Indra*.

» La félicité de ce séjour est partagée par toutes les créatures qui ont mérité d'y monter après leur mort, et qui, lorsque la récompense de leur vertu est épuisée, reprennent un corps terrestre jusqu'à ce qu'ils aient atteint à la perfection qu'exige le monde des bouddhas.

» Vient enfin l'étage inférieur, le sixième étage, établi sur les flancs supérieurs du *Mêrou*, où demeurent, aux quatre points cardinaux, les quatre grands rois *Mahârâdjas*, et qui ont pour mission de protéger l'univers terrestre.

» Celui qui réside du côté du nord est le glorieux *Vaiçravana*, on l'appelle aussi *Dhanada;* du côté de l'orient réside le protecteur par excellence *Dhritarâchtra;* au midi est établi le gigantesque *Viroûdhaka;* à l'occident, *Viroûpâkcha*, aux yeux difformes, entouré de Nagas.

» Au-dessous de cette région commence celle des génies, divisée en quatre étages.

» D'abord les *Asouras*, qui habitent presque sur le même plan que les quatre grands rois; puis, au-dessous, les *Nagas* ou les dragons; ensuite les *Garoudas*, sorte d'oiseaux; enfin les génies de l'air et les *Koumkhandas*, à l'extérieur difforme.

» De là on descend dans le monde des hommes et des animaux, et enfin dans la région la plus inférieure du système, au delà de la grande montagne circulaire et au-dessous des grandes eaux sur lesquelles le monde est porté et où se trouvent échelonnés les seize enfers.

» Les huit premiers de ces enfers sont de feu, les huit derniers de glace.

» *Avitchi* est le nom du dernier des enfers brûlants; *Mahâpatma*, celui du dernier des enfers glacés.

» Là sont soumis à tous les supplices les méchants qui, après leur mort, ont mérité de renaître dans un lieu de punition; et ces tortures sont longuement décrites dans les recueils légendaires, tels que le *Divya avadâna*.

» L'enfer, cependant, n'est pas non plus éternel. De même qu'on sort du ciel des dieux, après y avoir usé le mérite d'une vertu acquise dans une existence précédente, et qu'on renait dans le corps d'un sage, de même on sort de l'enfer après qu'on y a épuisé la peine due aux méfaits, et l'on renait sous la forme d'une chose plus ou moins infime, ou abjecte, le plus souvent sous la forme d'un animal.

» D'animal, on devient *Prêta*, démon qui souffre d'une soif continuelle; ensuite *Asoura*, génie ou géant; puis homme, et enfin *Dêva* ou dieu.

» Telles sont les six conditions principales de l'existence que parcourent, dans leurs transmigrations, les créatures, et chaque transmigration efface en elles le souvenir de la vie précédente. Les bouddhas seuls se les rappellent toutes.

» Outre ces seize enfers, il y a encore d'autres lieux infernaux; on les appelle *Lokantarica narakas*, c'est-à-dire enfers situés dans les intervalles des mondes.

» En effet, le monde terrestre n'est qu'une petite partie de l'univers, puisque chaque bouddha est le protecteur de dix-huit mille de ces mondes, et que le nombre des bouddhas est infini comme leur science.

» L'univers, ou plutôt les univers, car il y en a beaucoup, se composent donc chacun d'un très-grand nombre de mondes en tout semblables au nôtre. Ils sont juxtaposés dans l'espace, et se touchent les uns les autres par six points de leur circonférence.

» C'est dans les intervalles ainsi formés, et qui sont des espaces triangulaires, que demeurent plongés dans une eau extrêmement froide, et dans les ténèbres que produisent leurs péchés, les coupables qui ont mérité d'y renaître après leur mort.

» Cette mort arrive pour les hommes suivant le *kalpa* ou la durée de la période du monde où ils vivent.

» Chaque monde a quatre *kalpas* qu'on nomme kalpas moyens : le *kalpa* de la renaissance, celui de la stabilité, celui de la destruction et celui du vide.

» Chacune de ces périodes dure trois cent trente-six millions d'années qu'on subdivise en vingt petits kalpas, dont chacun, par conséquent, comprend seize millions huit cent mille années.

» *La réunion de quatre-vingts petits kalpas, ou celle de quatre kalpas moyens,* constitue le Mahâkalpa, ou grand kalpa, dont la durée est de mille trois cent quarante-quatre millions d'années.

» Outre les grandes évolutions que nous venons de désigner comme caractérisant les kalpas moyens, il y a celles des petits kalpas, qui se distinguent en kalpas d'accroissement, en kalpas de décroissement et en kalpas intermédiaires.

» Chaque Mahâkalpa a trente-deux kalpas d'accroissement, autant de décroissance et seize kalpas intermédiaires.

» C'est sur la durée de ces périodes que se règle la durée de la vie humaine, de sorte qu'au commencement de chaque kalpa de décroissance, et à la fin de chaque kalpa d'accroissement, elle va jusqu'à quatre-vingt mille années, tandis que dans les kalpas intermédiaires, cette durée n'est que de dix années, et même moins.

» Quand le kalpa de la destruction arrive, l'univers, c'est-à-dire un million de millions de mondes périssent par l'eau, par le feu ou par le vent.

» Puis arrive le kalpa du vide, après quoi le *Mahâkalpa* étant révolu, un autre recommence par le kalpa de la renaissance, suivi du kalpa de la stabilité, et ainsi de suite.

» Chacun de ces kalpas a un nom particulier. Celui où nous vivons se nomme le *Bhadrakalpa*, ou kalpa fortuné, parce que la terre y est visitée par cinq bouddhas, dont cinq ont déjà paru ; le cinquième, *Maitreya*, paraîtra quand la loi de *Çakia*, son prédécesseur, aura perdu sa vertu. »

§ III. — Cosmogonie égyptienne.

L'Égypte, disait il y a quelques années l'abbé Gerbet, l'Égypte, si puissante en tombeaux, a été elle-même le tombeau de sa propre science. Depuis cette époque, de précieuses découvertes semblent avoir ouvert le tombeau de la science égyptienne. Déjà, il a été à peu près possible de reconstituer les annales historiques jusqu'à une époque très-reculée. « Grâce aux progrès de la science, dit un savant dont le nom fait autorité, nous pouvons l'affirmer, sans craindre les démentis de l'ignorance ou même les doutes raisonnés de la critique, oui nous possédons *des manuscrits rédigés vers l'époque où Moïse recevait dans le palais du Pharaon tous les éléments des lettres et des sciences de l'Égypte*. D'autres écrits, provenant d'un âge bien plus ancien encore, nous ont également été conservés. Une littérature abondante et variée, dont les tombeaux nous ont conservé de curieux échantillons, florissait en Égypte au temps des Hébreux : hymnes sacrés, fragments épiques, documents civils ou judiciaires, livres de recettes médicales ou de formules magiques, lettres privées, traités de morale, contes et légendes ou compositions purement littéraires, telle est la variété des sujets que l'on rencontre dans l'ensemble des papyrus antiques. » (Note lue par M. le vicomte de Rougé dans la séance publique annuelle des cinq académies, du 14 août 1861, reproduite dans les *Annales de philosophie chrétienne* de septembre 1861, p. 217.) La partie des anciennes traditions de l'Égypte qui, jusqu'à présent, a été le moins éclaircie par les découvertes de la science, est celle des croyances religieuses. Nous en sommes toujours réduits aux fragments de Manéthon, de la vieille chronique et des livres hermétiques. Quelle autorité méritent ces ouvrages ? Il est difficile de le dire. Il ne paraît pas que l'autorité de Manéthon ait été très-grande, même en Égypte; les prêtres que consulta Diodore de Sicile n'en faisaient pas grand cas. Les livres d'Hermès ne peuvent guère être acceptés comme reproduisant fidèlement les anciennes croyances, à raison de

ses idées grecques. Néanmoins, en dégageant cet alliage étranger, on parvient à reconstituer à peu près la croyance traditionnelle.

» Il est difficile à la pensée, dit un fragment d'Hermès, de concevoir Dieu, et à la langue d'en parler... Ce qui peut être connu par les yeux et par les sens, comme les corps visibles, peut être exprimé par le langage ; ce qui est incorporel, invisible, immatériel, sans forme, ne peut être connu par nos sens. Je comprends donc, ô Thoth, que Dieu est ineffable [1]. »

Mais Dieu a daigné se révéler comme la pensée de la puissance divine, comme le Verbe créateur, comme l'Esprit vivifiant, comme principe de l'existence. Tous les êtres, toutes les puissances de la nature viennent de cet être suprême.

« Quand le moment de créer fut venu, Dieu sourit, ordonna que la nature fût, et, à l'instant, il procéda de sa voix un être femelle, parfaitement beau (c'était la nature, *Neith*), et le Père de toutes choses la rendit féconde [2]. » Le temple de Saïs était dédié à cette déesse ; on y lisait cette inscription célèbre : « Je suis tout ce qui a été, tout ce qui est, et tout ce qui sera. Nul n'a soulevé le voile qui me recouvre. Le fruit que j'ai enfanté est le soleil [3]. »

La première émanation du suprême Créateur fut *Chneph* ; la deuxième *Phtha* ; la troisième *Phré*. Ces trois émanations forment une des Triades égyptiennes ; chacune de ces émanations ayant sa compagne, forme avec elle d'autres Dryades, et engendre à son tour des Triades, des Tétrades, des Ocdoades de dieux d'un ordre inférieur.

Si du ciel nous descendons sur la terre, nous voyons le monde sortir de la bouche de Kneph sous la forme d'un œuf. De cet œuf naissait *Phtha* ou *Hèphaistos*, le feu, auquel succédait le soleil, puis le temps, *Chronos*, et enfin le bon génie, *Agathodémon*. Ce n'est qu'après qu'apparaissent Osiris et Isis, qui ont un fils nommé Horus. Osiris et Isis sont les fondateurs de la monarchie égyptienne. Leur « fils Horus, au témoignage de Plutarque, fut le premier qui sacrifia au soleil, comme il est écrit dans le livre intitulé : *Naissance d'Horus*. »

[1] Cité par Champollion, *Égypte*, p. 139. — [2] *Ibid.*, p. 255. — [3] Plut. de Isis et Os., IX.

A Osiris et à Isis sont opposés à tous égards *Thyphon* et *Nephtys*, le principe du mal et sa compagne. La nature mauvaise de Thyphon se révèle dès sa naissance, car il naquit en déchirant le sein de sa mère. Une lutte incessante est engagée entre le bon et le mauvais principe. Isis et Horus finissent par vaincre Thyphon, et même, suivant la tradition rapportée par Diodore de Sicile, Horus le met à mort.

Il est facile d'apercevoir plusieurs traits de conformité entre ces antiques croyances de l'Égypte et l'histoire primitive racontée par Moïse.

Notons-en une seulement qui paraît difficile à expliquer sans un emprunt fait à la Bible. La première manifestation de la puissance créatrice est le feu, la lumière; le soleil ne vient qu'après. Que les rationalistes nous expliquent cette singularité !

§ IV. — Cosmogonie persane.

La religion ancienne de la Perse est la même que celle des patriarches; les Perses eux-mêmes la font remonter jusqu'à Abraham. Peu à peu, elle s'altéra par le mélange du magisme. Au VI[e] siècle avant Jésus-Christ, Zoroastre vint recueillir les traditions anciennes, les dégager des additions postérieures, et reconstituer l'unité doctrinale. Le Zend-Avesta est considéré comme le code de la réforme zoroastrienne. Toutefois, on se tromperait étrangement si on regardait ce livre comme l'ouvrage d'un seul homme et d'une seule époque; c'est plutôt un recueil de pièces composées en différents dialectes et à des époques différentes. Plusieurs de ces pièces présentent des analogies frappantes avec les traditions hébraïques, ce qui ne doit pas étonner quand on songe aux rapports qui existèrent entre les Juifs et les Perses. Cependant la conformité est telle que l'abbé Guénée ne craint pas d'affirmer que l'auteur du Zend-Avesta a eu connaissance du Pentateuque et qu'il l'a copié [1]. La copie est néanmoins bien loin de l'origi-

[1] *Lettres de quelques Juifs*, t. II, p. 103.

nal, comme on pourra en juger en lisant le texte de la Cosmogonie du Zend-Avesta que nous reproduisons d'après la traduction d'Anquetil-Duperron, telle qu'elle a été donnée par M. l'abbé Darras dans son histoire de l'Église (tom. I, pag. 86).

» I. En quarante-cinq jours, moi Ormuzd, avec les Amschaspands, j'ai bien travaillé ; j'ai donné le ciel; j'ai ensuite célébré le *Gâhanbar*[1], et lui ai donné le nom de *Gâh-Mediozerem*[2].

» Dans le mois *Ardibeheschl* (deuxième mois de l'année persane), prenant du jour *Deé-pé-meher* au jour *Korschid* (du 15 au 11), le jour *Deé-pé-meher* à la fin, c'est le Médiozerem, temps auquel Ormuzd a fait paraître le ciel et a fait le *Miezd*[3] avec les Amschaspands. Les hommes doivent avoir aussi soin de le célébrer.

» II. En soixante jours, moi Ormuzd, avec les Amschaspands, j'ai bien travaillé ; j'ai donné l'eau ; j'ai ensuite célébré le *Gâhanbar* et lui ai donné le nom de *Gâh-Médioschen*[4].

» Dans le mois *Tir* (quatrième mois), prenant du jour Deé-pé-meher au jour Korschid (du 15 au 11), le jour de Deé-pé-meher à la fin, c'est le *Médioschem*, temps auquel Ormuzd a fait paraître l'eau[5], par le ministère de *Tir*, et a fait le Miezd avec les Amschaspands. Les hommes doivent aussi avoir soin de le célébrer.

» III. En soixante-cinq jours, moi Ormuzd, avec les Amschaspands, j'ai bien travaillé ; j'ai donné la terre ; j'ai ensuite célébré le *Gâhanbar* et lui ai donné le nom de *Gâh Péterschem*[6].

» Dans le mois *Schahriver* (sixième mois), prenant du jour *Aniran* au jour *Archtad* (du 30 au 26) le jour Aniran à la fin, c'est *Péterchem*, temps auquel Ormuzd a fait paraître la terre sur l'eau et a fait le *Miezd* avec les Amschaspands. Les hommes doivent avoir soin de le célébrer.

[1] *Gâhanbar*, fêtes instituées par *Djemschid*.

[2] *Sheédiozerméhé*, c'est-à-dire *grand et d'or*; ou, *qui affaiblit, qui adoucit*. (Note du Trad.)

[3] *Miezd*, offrande de pain, de viande, etc., que le *Mobed* (prêtre persan) et les simples Parses, mangent pendant ou après la liturgie. (*Note du Trad.*)

[4] Meédioshemèhé, c'est-à-dire *grand et pur*. (Note du Trad.)

[5] *Nutir* ou *Avter, l'eau abondante*. (Note du Trad.)

[6] Oeéterch-hehïé, c'est-à-dire *production excellente*. (Note du Trad.)

» IV. En trente jours, moi Ormuzd, avec les Amschaspands, j'ai bien travaillé ; j'ai donné les arbres; j'ai ensuite célébré le *Gâhanbar* et lui ai donné le nom de *Gâh-Eïathrem* [1].

» Dans le mois Mithra (septième mois), prenant du jour *Aniram* au jour Aschtad (du 30 au 26), le jour Aniram à la fin, c'est Eïathrem, temps auquel Ormuzd a fait paraître ce qui est bon à manger et toutes les espèces d'arbres, et a fait le Miezd avec les Amschaspands Les hommes doivent aussi avoir soin de le célébrer.

» V. En quatre-vingts jours, moi, Ormuzd, avec les Amschaspands, j'ai bien travaillé; j'ai donné les animaux; j'ai ensuite célébré le *Gâhanbar* et lui ai donné le nom de *Gâh-Médïarem* [2].

» Dans le mois *Dée* (dixième mois), prenant du jour *Behram* à la fin, c'est *Médïarem*, temps auquel Ormuzd a fait paraître les cinq espèces d'animaux et a fait le *Miezd* avec les Amschaspands. Les hommes doivent avoir soin aussi de le célébrer.

» VI. En soixante-quinze jours, moi, Ormuzd, avec les Amschaspands, j'ai bien travaillé; j'ai donné l'homme; j'ai ensuite célébré le *Gâhanbar* et lui ai donné le nom de *Gâh-Hamespethmédem* [3].

» Dans le mois *Erpendermad* (douzième mois), prenant du *Gâh-Veheschtôesch* au *Gâh-Honoïet*, le *Gâh-Veheschtôesch* à la fin, c'est *Hamespethmcèdem*, temps auquel Ormuzd a donné l'homme, a achevé de donner tout ce qui existe et a fait le *Miezd* avec les Amschaspands. Les hommes doivent aussi avoir soin de le célébrer. »

A s'en tenir à la lettre de cette cosmogonie, on pourrait croire que le dualisme a été la religion primitive des Perses, et que, contrairement à ce qui se retrouve chez tous les autres peuples, ils n'ont pas cru à l'existence d'un seul Dieu. Mais nous n'en sommes pas réduits à cette formule plus ou moins exacte; la tradition orale est là pour l'interpréter. La religion persane n'est pas en effet une religion morte; elle sert encore de symbole religieux à de nombreuses populations, en particulier aux Parsis et aux Guèbres. Or les Parsis professent le

[1] *Eïathrémeh*, c'est-à-dire *qui nourrit bien*. (Note du Trad.)
[2] *Méediâréihé*, c'est-à-dire *grand* et *lumineux*. (Note du Trad.)
[3] *Hamespethemééedeïché*, c'est-à-dire *excellent* et *grand* (Note du Trad)

monothéisme comme une doctrine traditionnelle. Pour eux, au-dessus d'Ormuzd s'élève *Zerwane-Akerene*, le temps sans borne, c'est-à-dire cet Être suprême, indéfini, que nous rencontrons en tête de toutes les cosmogonies.

Dans un article inséré dans les *Annales de philosophie* (janvier 1862), M. Jules Oppert affirme, avec une assurance un peu hardie, ce nous semble, « que le monothéisme primitif des Perses dont on a parlé *de temps à autre, appartient au règne des rêveries.* » (161.) Quelque savant que l'on soit, on n'a pas le droit de ranger parmi les rêveries une opinion qui a pour elle l'autorité de la science et de la tradition. M. Lajard, qui a bien le droit d'être rangé parmi les savants, et non parmi les rêveurs, déclare « que le système religieux des Perses reconnaissait un *Dieu suprême*, invisible, incompréhensible, sans commencement ni fin, une *triade* qui régit le monde, et qui est composée de ce Dieu et de deux dieux créés et invisibles, dont l'un remplit les fonctions de *médiateur* et de *sauveur*. » (Lettre à M. Nicolas, sur l'accord des tradit. assyr. et persane avec la Bible.) .

Deux des plus anciens apologistes de la religion, Minutius Félix et saint Cyprien, rangent Zoroastre parmi les anciens philosophes qui reconnaissaient le vrai Dieu. (Octav., nº 26, — *de Idol. vanit.*, nº 4.) — Eusèbe cite comme de lui un passage où il est dit que Dieu est le premier, incorruptible, éternel, sans origine, sans patrie, auteur de tout bien, le meilleur de tout ce qu'il y a de bon, le père de l'équité et de la justice. (Præp. Ev., l. I, c. x, p. 42.) — Photius nous apprend, d'après Théodore de Mopsueste, que le dogme des Perses, établi par Zarazdès ou Zoroastre, c'est que Zarouam est le principe de toutes choses. (Phot., *Bibl.*, art. 199. — Rorhb., t. III, p. 199.)

Les Parsis actuels conservent cette tradition ; quels meilleurs interprètes de l'ancienne croyance ? On affirme, il est vrai, que c'est à une époque postérieure qu'ils ont accepté le monothéisme, mais les raisons alléguées sont loin d'être concluantes.

§ V. — Cosmogonie chaldéenne.

La Chaldée ou Babylonie fut une des premières contrées habitées après le déluge. Nemrod, d'après la Bible, fut le fondateur de la monarchie babylonienne, dont Ninive et Babylone furent successivement les capitales. D'importantes découvertes accomplies dans ces derniers temps permettent d'apprécier la splendeur des monuments dont ces villes célèbres étaient remplies, et même de reconstituer à peu près les annales historiques. Mais, jusqu'à présent, nous possédons très-peu de documents sur l'ancienne religion de la Chaldée; les seuls que nous puissions consulter sont les fragments de l'historien Bérose, prêtre chaldéen, qui vivait trois siècles avant Jésus-Christ.

Voici comment Bérose expose l'origine des choses dans un fragment conservé par George le Syncelle :

« Il y eut un temps où tout était eau, ténèbres et confusion.

» Dans ce chaos existaient des êtres animés monstrueux, qui reçurent le jour et la vie sous différentes formes naturelles dont les images étaient représentées dans le temple de Baal ou Bel.

» A leur tête était une femme appelée *Omoroca* (qui semble avoir été ou leur reine ou leur mère).

» Ces êtres étant formés, Baal se montra de nouveau, divisa la femme en deux parties : l'une supérieure, dont il fit le ciel; l'autre inférieure, dont il fit la terre, et par là, il donna la mort à tous ces êtres animés et vivants.

» De leur tête fut formé le genre humain, ce qui explique pourquoi les hommes sont doués d'une intelligence et d'un esprit divin; car ces monstres sont des animaux divins que le Dieu voulait mêler à la terre.

» Ensuite, Baal sépara le ciel et la terre au moyen des ténèbres.

» Il perfectionna les hommes et les animaux, afin qu'ils pussent aspirer l'air et contempler la lumière.

» Enfin, Baal créa les astres, le soleil, la lune, les planètes,

» Et il mit partout l'ordre dans le monde. »

§ VI. — Cosmogonie phénicienne.

Les Phéniciens, c'est-à-dire les habitants de la contrée qui s'étend entre la Méditerranée et l'Arabie, sont-ils autochthones, ou vinrent-ils primitivement de la Chaldée, comme le ferait supposer l'analogie qui existe entre leur tradition et celle des Chaldéens? Il est difficile, dans l'état actuel de la science, de le dire avec certitude. Ce qui est positif, c'est que la civilisation phénicienne remonte jusqu'à une époque très-reculée. Pour ce qui concerne les croyances religieuses, nous ne possédons d'autres documents que les fragments de Sanchoniaton, écrivain phénicien, qui vivait, dit-on, treize siècles avant Jésus-Christ. Ce fragment, traduit par Philon de Byblos, se trouve dans la *Préparation évangélique* d'Eusèbe de Césarée (liv. I, c. x). Des savants, soit du dernier siècle, soit de nos jours, ont contesté l'authenticité de ce document, où quelques-uns n'ont voulu voir qu'une fraude pieuse. Leurs arguments ne supportent pas l'épreuve d'une critique sérieuse, ainsi que l'a solidement démontré M. Séguier de Saint-Brisson dans une remarquable dissertation publiée par les *Annales de philosophie chrétienne*, t. XIV, XVIII.

Voici, d'après Sanchoniaton, la cosmogonie phénicienne :

« Le principe de l'univers est l'air ténébreux, fécondé par l'esprit ou plutôt le souffle et l'esprit de l'air ténébreux, et le chaos turbulent et profondément obscur.

» Cet air et ce chaos étaient infinis et n'eurent de terme qu'après un long intervalle de siècles.

» Mais lorsque l'esprit conçut de l'amour pour ses propres principes, il en résulta un mélange d'où naquit le Désir (ou Cupidon), qui fut le principe de la création de toutes choses. Mais l'esprit ne connaissait pas sa propre origine.

» De l'union de l'esprit avec les autres principes fut formé *Moth*, le limon selon les uns, la corruption selon les autres, provenant d'un mélange aqueux.

» De cette matière fut formée la semence de toutes les créatures; c'est d'elle que proviennent toutes les choses créées.

» Cependant il existait des animaux dépourvus de sens et d'intellect desquels naquirent les animaux doués d'intelligence qui, à cause de cela, furent appelés *zophasemin*, ou *contemplateurs du ciel*, produits sous forme d'œuf.

» En même temps que *Moth*, furent produits le soleil, la lune, les étoiles et les autres astres.

» Aussitôt que l'air eut répandu son éclat igné, la terre et la mer, fortement échauffées, produisirent les nuages, les vents, les pluies abondantes, dont le choc et les agitations produisirent à leur tour les éclairs et les tonnerres.

» La vive lumière des éclairs et le fracas du tonnerre réveillèrent les animaux endormis au sein de la matière première ; dès lors ils commencèrent à se mouvoir, mâles et femelles, tant sur la terre que dans la mer.

» De l'union d'un vent ou esprit appelé *Kolpia* avec son épouse *Baau*, que les Grecs appellent *Nukta*, la nuit, naquirent *Eon* et *Protogonos*, mortels tous les deux.

» *Eon* et *Protogonos* mirent au jour *Genos* et *Genea*, qui habitèrent la Phénicie.

» Comme une chaleur très-ardente se faisait sentir, ils levèrent leurs mains au ciel vers le soleil.

» D'Eon et Protogonos naquirent encore d'autres enfants mortels aussi, appelés des noms de *Lumière*, *Feu*, et de *Flamme*. »

Suivent d'autres générations de personnages mythologiques, de dieux ou demi-dieux, qu'il serait trop long de rapporter.

§ VII. — Cosmogonie des peuples du Nord.

Notre éducation classique, servilement enchaînée à l'étude de la Grèce et de Rome, nous a fait entièrement négliger les traditions des peuples qui furent en réalité les pères de cette civilisation trop vantée, les Germains, les Slaves, les Celtes, les Galls, les Pélasges, les Étrusques. Les historiens modernes, plus justes que leurs devanciers, se sont efforcés de faire revivre les croyances primitives de ces peuples, et, quoiqu'ils n'aient pas pu dissiper toutes les obscurités, ils ont ce-

pendant mis en lumière bien des documents utiles qui permettent d'apprécier les rapports entre ces croyances et celles des peuples orientaux.

L'Islande est le pays où les antiques traditions des peuples du Nord paraissent s'être conservées avec le plus de pureté. Vers le XIIIe siècle de notre ère, ces traditions furent consignées dans un livre, l'*Edda*, où nous trouvons une cosmogonie qui a de nombreux traits de ressemblance avec celles que nous avons déjà rapportées.

« Au commencement des temps, le ciel ni la terre n'existaient; il n'y avait au monde qu'un abime sans fond ; il se nommait *Ginnugagap*.

» *Alfader*, ou le Dieu suprême, vit toujours, il a fabriqué le ciel, la terre et l'air.

» Avant la terre, furent créés *Nifelheim*, la région du froid ; *Muspelheim*, la région du chaud... La chaleur et le froid s'unirent et se combattirent à la fois ; de leur fusion et de leur lutte naquit la forme de l'homme : il se nomma *Ymer*.

» *Ymer* n'était pas dieu ; c'était un mauvais génie. Ses enfants, les *Rimtursar*, étaient, comme lui de mauvais génies.

» Trois jours après la naissance d'*Ymer*, un bel enfant naquit mystérieusement ; son nom était *Bure*, père de *Bœurr*.

» *Bœurr* épousa une géante qui lui donna trois fils : *Odin*, *Vaïle* (ou Vile, ou Vali) et *Ve;* ils gouvernèrent le monde.

» Les trois fils de Bœurr ayant tué *Ymer*, traînèrent son corps au milieu de l'abîme, et ils en firent la terre : l'eau et la mer furent formées de son sang, les montagnes de ses os, les pierres de ses dents... Ensuite ayant fait le ciel avec son crâne, ils le posèrent de tout côté sur la terre.... Après cela, ils allèrent prendre les feux dans le monde enflammé du midi, et les placèrent en bas dans l'abime, et en haut dans le ciel, afin qu'ils éclairassent la terre : ils assignèrent des places fixes à tous les feux ; de là les jours furent distingués et les années comptées.

» Après avoir formé le ciel et la terre, les fils de *Bœurr* construisirent un pont qui communique de l'un à l'autre. Ce pont est désigné vulgairement sous le nom d'*Arc-en-ciel*.

» Se promenant un jour sur le rivage, ils trouvèrent deux morceaux de bois flottant ; ils les prirent et en firent un

homme et une femme. Le premier leur donna l'âme et la vie; le second, la raison et le mouvement; le troisième, l'ouïe, la vue, la parole, et de plus, des habillements et un nom.

» On appelle l'homme *Aske* et la femme *Emla*; à qui on a donné une habitation près de Migdard.

» Les fils de *Bœurr* bâtirent ensuite au milieu du monde la forteresse d'*Argard*, où demeurent les dieux et leurs familles.

» Après qu'*Argard* fut bâti, Odin s'occupa à pourvoir au gouvernement des choses de ce monde.

» A partir de ce moment, *Vale* et *Ve* s'effacent; Odin reste seul; il commande aux dieux; il fait sentir son pouvoir aux hommes; il tient en respect les puissances ennemies de la création; enfin, il arrive jusqu'à usurper le titre de *Père universel.* » (*Ann. de phil.*, t. VI, p. 196. — Riamb., trad. Scand., édit. Migne, p. 493.)

§ VIII. — Cosmogonie étrusque.

« Le peuple étrusque, dit Balby, est un des peuples les plus remarquables de l'antiquité par sa religion et sa législation sur lesquelles se formèrent celles des Romains, par sa philosophie, par ses connaissances astronomiques, physiques et médicales, par ses arts et par sa marine, qu'on dit avoir rivalisé avec celles des Phéniciens et des Cariens. Les Étrusques formaient une grande fédération, qui, à l'époque de sa plus grande puissance, embrassait, outre l'Étrurie, le pays des Ombriens, des Liguriens, des Osques et des Campaniens, et s'étendait sur les mers et les îles voisines .. Quelques fragments extraits par Varon, les fameuses tables eugubiennes qui exercèrent tant la sagacité de Lanzi, la grande inscription de quarante vers que le savant Vermigliori vient d'illustrer, et quelques autres monuments écrits, sont, avec des ruines de bâtiments, des hypogées, des vases, des statues et des médailles, tout ce qui nous reste de la littérature et des monuments de ce peuple célèbre. » (Atlas ethnographique, dans les *Annales*, t. XIII, p. 279.)

Pour ce qui concerne la doctrine cosmogonique, le seul document que nous possédions est le fragment d'un ancien auteur étrusque conservé par Suidas. Quelques historiens, en particulier Heyne, ont contesté l'authenticité de ce document, qu'ils ont attribué à un chrétien; mais cette opinion ne paraît pas soutenable [1].

» Le Dieu démiurgique employa 6000 ans à la formation de toutes choses, y compris la création de l'homme.

» Dans le premier millénaire, il forma le ciel et la terre;

» Dans le second, il forma le firmament visible qu'il nomma le ciel;

» Dans le troisième, la mer et toutes les eaux qui sont sur la terre;

» Dans le quatrième, les grands luminaires, le soleil, la lune et les astres;

» Dans le cinquième, les *âmes* des oiseaux, des reptiles et des quadrupèdes qui vivent dans l'air, sur la terre et dans l'eau;

» Dans le sixième, l'homme.

» Ces six premiers mille ans se sont écoulés avant la création de l'homme. Quant à la durée du genre humain, elle doit être aussi de six mille ans. »

L'analogie entre cette tradition et le texte de la Bible est un des arguments sur lesquels on s'est appuyé pour contester l'anthenticité du document qui la renferme; mais n'est-on pas aussi fondé à y voir une trace de la révélation primitive, comme nous en avons trouvé chez tous les peuples? Cela est d'autant plus plausible, qu'en rapprochant le texte de Suidas de passages empruntés à des auteurs latins, qui ont conservé les anciennes traditions de l'Italie, on y remarque des ressemblances frappantes.

[1] Voir les articles de M. Hébert-Duperron, dans les *Annales*, et en partie le quinzième article, t. XVI, quatrième série, p. 47 et 48.

E

Les découvertes modernes et le récit de Moïse.

Toutes les sciences se sont réunies pour convaincre d'erreur les premiers chapitres de la Genèse; leurs efforts ont été impuissants, et toutes sont venues chacune à leur tour rendre hommage à la véracité, à la science supérieure de Moïse; à mesure qu'elles se complétaient, elles devenaient moins audacieuses; plus elles méritaient le nom de science, plus elles se rapprochaient du récit biblique; on peut affirmer que toutes les difficultés auront disparu le jour même où les sciences n'auront plus de *desiderata*, le jour où elles seront définitivement en possession de la vérité.

Les principales objections opposées à la Genèse sont venues d'abord de la géologie et de l'astronomie, puis de l'histoire, enfin, de nos jours même, on en tire de ce qu'on appelle l'ethnographie et de la philologie comparée. C'est-à-dire que l'incrédulité cherche à tourner contre le récit divin toutes les découvertes de la science humaine; elle triomphe d'autant mieux d'abord que ces découvertes sont incomplètes, mais bientôt les cris de triomphe s'apaisent, la vraie science parle à son tour, et il se trouve toujours que la Bible sort victorieuse des contradictions. L'incrédulité a subi tant de défaites depuis un siècle, et les systèmes scientifiques prennent un tel soin de se renverser les uns les autres à peu près tous les dix ou quinze ans, qu'il est bien permis aux chrétiens de dire à leurs adversaires : Nous attendrons, avant de nous occuper de vos systèmes, qu'ils aient duré un demi-siècle; ce n'est pas trop exiger d'eux; en nous pressant trop, nous risquerions de les combattre au moment même où ils auraient déjà cessé d'exister.

C'est la géologie qui a fourni et qui fournit encore de nos jours les objections en apparence les plus sérieuses contre les premiers chapitres de la Genèse. Elle dit : « Si l'on en croit Moïse, la terre n'aurait que six à sept mille ans d'existence;

or la disposition des couches de terrains et la présence des fossiles dans plusieurs de ces couches prouvent que c'est par centaines de mille ans qu'il faut calculer la durée du globe terrestre jusqu'à nos jours. » Et nous voyons là-dessus s'édifier plusieurs systèmes : tel géologue prétend que chaque couche annonce une révolution, un bouleversement après lequel la vie a dû recommencer à nouveau sur la terre ; tel autre admet des transformations successives, mais qui exigent des millions d'années, à en juger par la fixité apparente des choses depuis les temps historiques; d'autres combinent en différentes proportions ces deux systèmes opposés, et en font sortir des systèmes mixtes en nombre incalculable ; d'autres enfin ne voient que l'éternité avec les énergies nécessaires, essentielles, de la matière qui puissent expliquer le monde tel que nous le voyons.

Il y a donc tout d'abord deux grandes opinions en présence : la négation de la création, l'existence de la création, la croyance à l'éternité de la matière; le panthéisme et le matérialisme d'un côté, et de l'autre la croyance en Dieu, la croyance à la distinction de l'esprit et de la matière, la croyance à la création.

Inutile de répondre ici aux matérialistes, aux panthéistes. à ceux qui ne croient pas à un Dieu créateur : la question est au-dessus de la géologie, et, quoiqu'on ait poussé la hardiesse jusqu'à dire que Dieu n'est pas scientifique, on n'a pas encore pu faire admettre par les esprits sérieux que l'idée d'un Dieu créateur soit en opposition avec les données actuelles de la science.

Mais, cette difficulté écartée, nous nous trouvons en présence des deux systèmes, soit des transformations successives et graduelles, soit des révolutions périodiques et complètes.

Une première réponse à faire, c'est que ces deux systèmes. qu'on prétend établir tous deux sur les données actuelles de la science, se contredisant, il serait oiseux de les combattre. Si, avec les mêmes données, on peut établir des systèmes opposés, n'est-il pas évident que les données ne sont pas suffisantes, et que la science n'est pas faite ? Comment pourrait-on tirer d'une science aussi incomplète des objections contre un livre dont l'autorité s'appuie sur tant de preuves ? Cependant,

comme les deux systèmes s'accordent en ce point qu'ils demandent un nombre infini de siècles pour expliquer les faits connus, il est bon d'examiner la valeur de cette prétention. Nous dirons donc :

Premièrement. Dans le système des révolutions périodiques, il n'y a rien de contraire au texte de Moïse, tel qu'il peut être, tel qu'il est interprété par plusieurs auteurs. D'après Moïse, Dieu créa au commencement le ciel et la terre, c'est-à-dire le monde matériel tout entier; Moïse ne dit pas, du moins d'après certains interprètes, que les créations des six jours aient immédiatement suivi; c'est donc entre cette première création et le premier jour de Moïse, qu'on pourra placer les révolutions périodiques dont certains géologues prétendent avoir besoin, et, dans cette hypothèse, rien n'empêche d'admettre qu'il se soit écoulé des millions d'années entre la première création et le dernier arrangement dont Moïse a fait l'histoire; dans cette hypothèse, Moïse serait l'historien de la dernière révolution.

Deuxièmement. Aux partisans des transformations successives, on peut répondre d'abord que rien, dans la science actuelle, ne montre la réalité de ces transformations, puisque la science la plus autorisée admet la fixité des espèces; ensuite, que les transformations hypothétiques ont pu s'opérer pendant les six jours de Moïse, si l'on prend ces six jours pour des périodes d'une longueur indéterminée, interprétation qui n'est pas directement contraire au texte biblique, interprétation permise par l'Église catholique qui n'a rien décidé à cet égard.

Il n'y a aucun fait géologique qui ne puisse être facilement expliqué dans l'une ou l'autre hypothèse, aucun, et cela suffit pour justifier Moïse.

Que dit, en effet, l'écrivain sacré?

Que Dieu a créé le ciel et la terre, c'est-à-dire que le monde n'est pas éternel, et c'est ce que dit aussi la plus saine philosophie, c'est ce que démontrent les changements qui arrivent continuellement dans le monde physique; c'est ce que prouvent les plus récentes études sur la constitution physique du soleil, par exemple, études d'où il résulte que la chaleur et la lumière du soleil demandent des aliments dont on peut calculer l'épuisement, sinon prochain, du moins certain.

Que la lumière a été créée le premier jour ou au commencement de la première période, et la science reconnait que la lumière est indépendante du soleil, qu'elle n'est pas autre chose, au fond, que la chaleur, l'électricité, le mouvement; or, rien de plus rationnel que de créer les forces qui doivent agir sur le monde physique, avant de disposer ce monde au moyen de ces forces.

Que les eaux supérieures ont été séparées des eaux inférieures le deuxième jour, celles-ci restant sur la terre, celles-là se fondant dans l'atmosphère (le firmament), et la science n'a rien à objecter contre ce fait, résultat de la création des forces physiques et des propriétés données à la matière.

Que les eaux terrestres furent ensuite rassemblées dans les cavités appelées *mers*, que la terre sortit des eaux et que les plantes apparurent, et la science constate encore aujourd'hui cette immersion générale de la terre, elle constate l'existence des plantes dans les couches les plus profondes qui renferment des fossiles.

Que, le quatrième jour, parurent le soleil, la lune et les étoiles, et la science nous dit que la germination des plantes n'a pas besoin de la lumière solaire, mais seulement de la lumière diffuse; elle nous dit que les astres durent d'abord être cachés par l'abondance des vapeurs atmosphériques, et qu'il fallut un certain temps pour que la condensation des différents corps célestes leur donnât la consistance qu'ils ont actuellement.

Que, le cinquième jour, furent créés les oiseaux et les poissons, ainsi que les reptiles, et la science nous dit que les plantes doivent paraître avant les animaux; elle découvre dans les couches du globe les cadavres de ces animaux créés avant les autres, et rétablit leurs formes gigantesques et extraordinaires.

Que, le sixième jour, furent créés les animaux terrestres et l'homme, et tous les jours de nouvelles découvertes nous montrent l'homme contemporain d'espèces animales aujourd'hui éteintes, et que la science incrédule faisait disparaître des millions de siècles avant l'homme.

Que, le septième jour, Dieu se reposa, c'est-à-dire que la création fut achevée, et la science n'a, en effet, rien trouvé qui puisse établir l'apparition d'une seule espèce de plantes,

d'une seule espèce d'animaux qui soient postérieurs à l'homme.

La plus remarquable, la plus étonnante concorde règne donc entre les découvertes authentiques de la science et le récit de Moïse. Ainsi Mgr de Salinis a pu dire que « l'œuvre » des six jours est écrite dans l'intérieur du globe dans le » même ordre que dans la Genèse : parallélisme bien remar- » quable, ajoute-t-il, et dont Cuvier était singulièrement » frappé. »

On sait d'ailleurs que Cuvier voyait des vestiges irrécusables du déluge mosaïque dans une multitude de faits géologiques qui devaient remonter, selon lui, à l'époque même où la chronologie biblique place cette grande catastrophe.

Maintenant nous croyons qu'on peut aller plus loin, et que rien, dans l'état actuel de la science, n'oblige à prendre les *jours* de Moïse pour des *périodes* d'une durée indéterminée.

On a objecté à ceux qui admettent les *jours* la difficulté de compter ces jours avant l'apparition du soleil, comme si la rotation de la terre n'avait pu les déterminer, comme si le soir et le matin dont parle l'écrivain sacré, n'indiquaient pas une succession de lumière au moins diffuse et de ténèbres. D'ailleurs cette objection tombe à partir du quatrième jour, et les expressions de Moïse ne changent pas à partir de ce jour.

On a objecté que la rotation terrestre devait être moins rapide le premier jour que les jours suivants, attendu que le globe, atmosphère comprise, était alors beaucoup plus volumineux : objection basée sur une hypothèse, et par conséquant peu solide, car rien ne force d'admettre l'état fluide primitif; le feu central, sur laquelle on l'appuie, n'est lui-même qu'une hypothèse, puisque les phénomènes sur lesquels il semble s'appuyer peuvent parfaitement s'expliquer par d'autres hypothèses, et qu'il n'est pas besoin d'admettre ce feu central pour expliquer les volcans et les tremblements de terre. Au reste, l'objection tirée de la rotation terrestre serait bien éloignée de satisfaire les partisans des longues périodes, car il est évident qu'à partir au moins du troisième jour, la durée de la rotation terrestre a dû être à peu près ce qu'elle est aujourd'hui, puisque le globe était devenu solide et assez refroidi, pour que les eaux restassent à la surface, et par conséquent pour que son volume général ne différât guère de son volume actuel.

On a objecté le temps nécessaire à la formation des différentes couches de terrains. Mais il est reconnu qu'il y a telle et telle circonstance plus favorable que d'autres à la formation de ces couches, et tout récemment encore, un géologe très-autorisé, M. Marcel de Serres, démontrait qu'il n'avait fallu qu'un nombre très-limité de siècles pour la formation de certaines alluvions du Nil, pour lesquelles des savants incrédules prétendent encore, comme M. Babinet, qu'il a fallu des millions d'années.

On a surtout objecté les fossiles, végétaux ou animaux, et c'est là, en effet, que se trouve la plus grande difficulté. Mais cette difficulté n'est pas insoluble. Des calculs ont été faits, qui permettent d'expliquer la formation des houillères, par exemple, avec quelques milliers d'années, et les savants ne sont du reste pas encore d'accord sur le mode de formation de ces houillères. Rien ne prouve péremptoirement jusqu'ici qu'on ait besoin de plus de six à sept mille ans pour rendre compte de tous les dépôts fossilifères aujourd'hui connus ; tout tend au contraire à démontrer que l'homme a été contemporain de ces plantes et de ces animaux, à l'époque où ils ont vécu, et que, par conséquent, la création de l'homme a été contemporaine de la création des plantes et des animaux.

Cela est si vrai que, changeant leur point d'attaque, les savants incrédules, qui avaient nié d'abord l'existence de l'homme avant le déluge de Moïse, prétendent aujourd'hui que l'homme est sur la terre depuis plus de cent mille ans, depuis peut-être des millions d'années. L'erreur est ainsi : quand elle est battue d'un côté, elle court aussitôt au côté opposé, et, toujours vaincue, elle est toujours vivante, parce qu'elle multiplie ses évolutions et ses mouvements de manière à n'être jamais complétement prise. La vérité connue l'accable, elle se rejette toujours dans l'inconnu et l'hypothèse.

Hier, on ne donnait à l'homme que quatre mille ans d'existence, aujourd'hui on lui donne une antiquité de plusieurs milliers de siècles, et de graves savants font des traités pour prouver *l'antiquité de l'homme* sur la terre. Le premier résultat de cette évolution sera de prouver, croyons-nous, la contemporanéité et l'unité des diverses créations de Moïse, ce qui nous paraît plus en rapport avec le texte sacré et avec le plan divin. Quant à l'antiquité extra-biblique de l'homme, on ne la dé-

montrera pas, parce qu'il faudrait pour cela : 1° trouver des monuments certains qui fassent remonter l'existence de notre espèce au delà de six ou sept mille ans ; 2° expliquer l'absence de ces monuments, lorsque l'humanité aurait été maîtresse de la terre pendant tant de milliers de siècles ; 3° expliquer l'absence de traditions remontant au delà des dates généralement admises aujourd'hui ; 4° expliquer pourquoi on voit tout commencer vers l'époque où Moïse place en effet le commencement ; 5° détruire les preuves irréfragables sur lesquelles s'appuie le récit de Moïse. Nous sommes loin d'en être là.

Pour ceux à qui il paraîtrait impossible d'expliquer les faits géologiques avec sept mille ans, il reste une réflexion à faire : c'est que, pendant la période de création et d'organisation, Dieu a pu vouloir que les forces naturelles agissent avec plus d'intensité. Que vient faire le temps, quand il n'y a personne pour en apprécier la durée? Et qui prouvera que Dieu ne pouvait pas en un instant faire subir aux plantes et aux animaux les évolutions de développement et de dépérissement qui demanderaient des siècles dans l'ordre actuel des choses? Une fois qu'on admet Dieu, ne répugne-t-il pas de lui faire créer le monde à l'état d'ébauche, comme un ouvrier qui a besoin de voir fonctionner son œuvre pour en reconnaître les défauts. Dieu a d'abord tout créé d'un seul acte de sa volonté, puis il a tout organisé et arrangé, en s'y prenant pour ainsi dire à plusieurs fois, afin de montrer, comme dit Bossuet, qu'il n'agit pas comme une force aveugle et fatale; mais, en créant, il crée tout dans l'état de perfection où tout doit se trouver; d'un mot de sa bouche, c'est-à-dire d'un acte de sa volonté, il crée le globe terrestre dans l'état où il doit se trouver pour recevoir les autres créations et l'homme; il crée les plantes à l'état adulte avec leurs semences; les animaux à l'état adulte; l'homme enfin à l'état adulte; chacune de ces créations ne demande qu'un instant, et Dieu veut que leurs développements se fassent ensuite dans l'espace et dans le temps selon les lois qu'il établit en les produisant.

Jusqu'à ce que la science ait établi des faits contraires à ces principes, la foi chrétienne peut être en repos.

Vis-à-vis de la géologie, voici ce qui est prouvé :

Il y a un créateur, qui est Dieu.

Les faits constatés s'accordent avec le récit de Moïse, qu'on adopte le système des *périodes* ou le système des *jours*.

La géologie n'a pas le droit d'être plus exigeante.

L'astronomie et les siences physiques n'ont rien de plus à objecter.

Tout récemment, on a essayé de se passer de l'intervention divine dans l'existence des plantes et des animaux en établissant ce qu'on appelle les *générations spontanées*. A ce nouveau système, on répond : 1° qu'il ne dispenserait pas de l'action créatrice, puisqu'il faut au moins de la matière pour amener la formation d'espèces nouvelles; 2° qu'il ne dispenserait pas même de l'action créatrice de la *vie* animale ou végétale, puisqu'il lui faut des matières organiques, c'est-à-dire qui ont eu vie, pour produire de nouvelles espèces; 3° qu'il est condamné par les savants les plus autorisés, même par des savants non chrétiens; 4° enfin, que l'Église ne rejette pas absolument les générations spontanées d'animaux et de végétaux inférieurs, et que ce qu'il faudrait prouver pour renverser le récit de Moïse, c'est que les énergies de la matière peuvent former les animaux supérieurs et l'homme, ce que les plus chauds partisans des générations spontanées n'oseraient pas sérieusement soutenir.

On avait voulu aussi établir contre Moïse la pluralité des espèces humaines, en s'appuyant sur les différences des races, des aptitudes, des langues, etc. Mais l'histoire montre que tous les hommes sortent d'une même souche, les traditions des peuples s'accordent avec l'histoire, et chaque jour la science vient démontrer l'unité de l'espèce humaine, comme l'ont fait entre autres M. de Quatrefages dans un livre qui fait autorité en la matière, et M. Trémaux, qui a expliqué, l'année dernière (1864), à l'Académie des sciences comment il se rend compte de la diversité des races. L'unité de l'espèce est un fait physiologiquement démontré; ce que la physiologie ne peut établir, c'est l'unité de couple, mais elle ne peut non plus démontrer le contraire, et cela suffit. Moïse vient alors et nous enseigne qu'il n'y a eu à l'origine qu'un seul couple humain; jamais la science ne pourra prouver le contraire.

La philologie ou science des langues, qu'on essaie encore de tourner contre la Bible, commence elle-même à lui rendre

hommage, et les plus récents travaux philologiques viennent à leur tour témoigner de l'unité d'origine pour tous les hommes. Voici ce que disait, le 29 décembre 1864, M. Jules Oppert, dont la compétence ne saurait être contestée, en ouvrant à la Bibliothèque impériale son cours de philologie comparée : « L'état de notre science n'est pas assez avancé pour
» remonter à une origine commune (des langues) ; mais il y
» aurait une présomption condamnable si, malgré les diffé-
» rences qui séparent leurs organismes connus, nous voulions
» conclure à leur origine diverse. *Au contraire*, bien des faits
» peuvent nous faire admettre une source commune aux
» idiomes, non pas seulement ariens et turaniens, qui se peut
» déjà démontrer, mais même en rapport entre ces branches
» linguistiques et la famille sémitique. *Cependant, à l'heure qu'il*
» *est, nous devons nous borner à déclarer qu'il n'y a pas, dans*
» *l'état de la science actuelle, un fait qui prouve une diversité*
» *d'origine.* »

En reprenant les dernières paroles[1] de M. Oppert, nous pouvons conclure cette longue note en disant : *Il n'y a pas, dans l'état de la science actuelle*, UN SEUL FAIT *bien établi qui soit contraire au texte de la Genèse.*

1.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

L'Église considérée dans son principe.

DEUXIÈME PARTIE

L'Église considérée dans son divin fondateur ou de la mission divine de Jésus-Christ.

Notes de l'Éditeur.

Imprimerie L. TOINON et Ce, à St-Germain.